



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

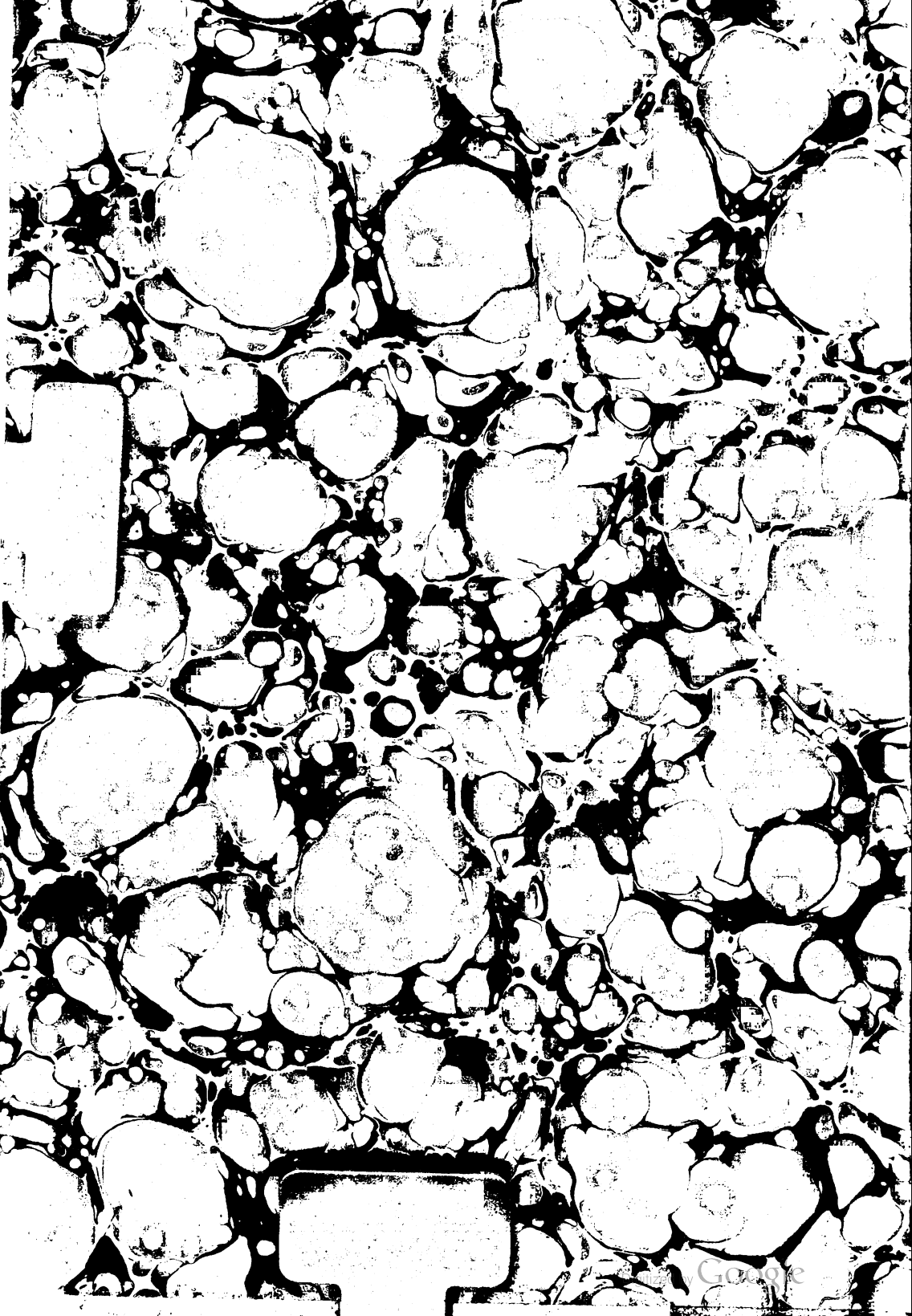
Nous vous demandons également de:

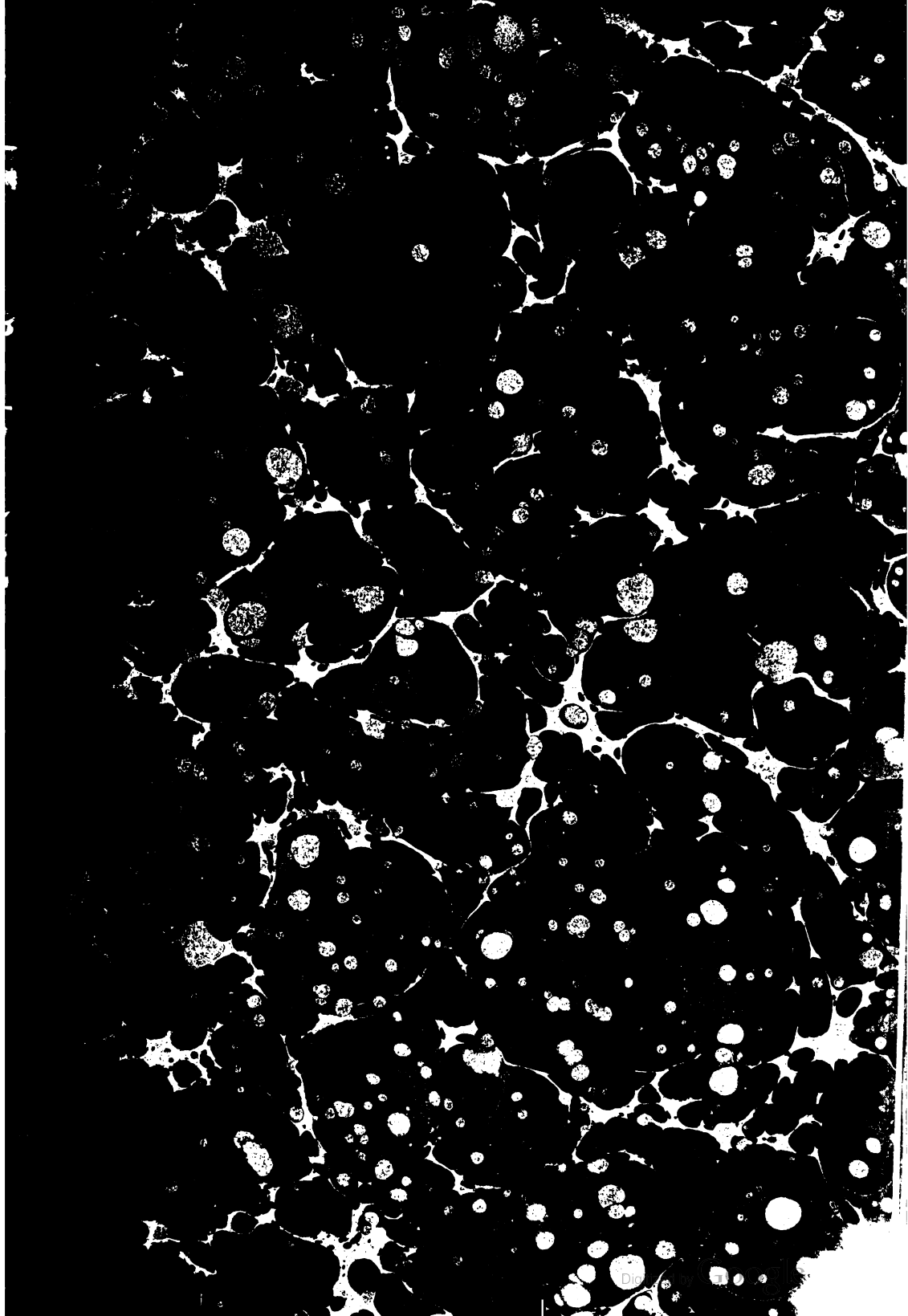
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







**LE PHEDON DE
PLATON TRAITANT DE
L'IMMORTALITE DE L'AME, PRE-
senté au Roy treschrestien Henry ij. de ce
nom, à son retour d'Allemagne.**

LE dixiesme liure de la Republique, en ce qu'il
parle de l'immortalité, & des loiers & suppli-
cés eternelz.

DE V X passages du mesme auteur à ce propos
l'un du Phedre, l'autre du Gorgias.

LA remonstrance que fait Cyrus Roy des Peres
à ses enfans & amys vn peu au parauant que
rendre l'esprit, prise de l'huitiesme liure de son
institution escrite par Xenophon:

LE tout traduit de Grec en François avec
l'exposition des lieux plus obscurs &
difficiles par Loys le Roy,
dit Regius.



A PARIS,

Chez Sebastien Nyuelle, libraire demeurant à l'enseigne
des Cicognes, Rue saint Iacques.

Avec priuilege du Roy pour dix ans.

Ex Libris Joannis Fr. Gambaldi Audia

**SPRESEN. AV ROY A SON RETOVR
D'ALLEM. ET L. DEVANT SA MA-
IESTE A FOLLEMBRAY LEZ
COVCY, LE III. IOVR
D'AOVST M. D. LII.
P. L. R.**



SAV ROY, A SON RETOVR
D'ALLEMAIGNE.

L ya , Sire, vne coustume fort loüable , receüe de long temps entre les hommes, d'honorer par triumphes exquis leurs princes retournans de pais estranges & de voyages loingtains, celebrer leurs hautes entreprises, & heureuses victoires qu'ilz en remportent , & monstrier par tous moyens à eux possibles la ioye merueilleuse qu'ilz reçoient de leur prosperité . Suyuant laquelle coustume ie me suis aduisé presenter à vostre maiesté à son retour d'Allemaigne, le Phedon de Platon traittant de l'immortalité de l'ame: que i'ay n'aguères traduit de Grec en François , tant pour donner à cognoistre le desir que i'ay de continuer à vous faire seruice, & de perseuerer es lettres: que pour declarer aucunement la ioye que voz subiets reçoient ce iourd'huy, vous voyans retourner victorieux en voz pais. A qui pourrois-ie plus proprement adresser ce mien labeur, qu'à mon prince souverain, de la liberalité duquel dependent mes estudés? A qui conuiendroit mieux le liure du plus
Aij.

ſçauant, & plus eloquēt personnage qui fut onc-
ques entre les hommes, qu'au Roy le plus puiſ-
ſant & plus heureux qui ſoit auiourd'huy en la
Chreſtiente? Ou à qui ſeroit plus ſeant le graue
diſcours de l'immortalité de lame, qui eſt le
principal fondemēt de la religion, l'eſtabliſſemēt
& conſeruatiō de la ſociété humaine, qu'au Roy
treſchreſtiē qui pour paruenir à la felicité eternal-
le, & laiſſer ſon nom immortel en ce mōde, pour
ſecourir ſes alliez & voiſins, conſeruer le peuple
qui luy eſt commis, n'eſpargne ne ſa perſonne
ne biēs, ne fuit labeur, ne craint deſpēſe, ne delaif-
ſe entrepriſe tant difficile & perilleuſe ſoit elle,
pourueu qu'il en puiſſe receuoir louēge & hon-
neur? De ce portent en voſtre viuant, & porte-
rōt à la poſterité teſmoignage ſuffiſant, premie-
rement l'Eſcoſſe, laquelle eſtant affligée de fa-
ctions, aſſaillie & occupée en partie par les An-
glois, a eſté par voſtre ſecours réduite en ſon
ancien eſtat, & réduite paſſible à ſa royne. Ayant
par meſme moyen recouré voſtre ville de
Boullongne, & païs de Boullongnois, & rendu
les anciens ennemis de la courōne de Frāce, qui
l'vſurpoient, voz amiz & cōfederez perpetuelz.
D'autrepart les villes de Parme & de la Mirādo-
le eſtans aſſiegées par les gés du pape & de l'em-
pereur, iāçoit qu'elles fuſſent fort eſloignées de
voz païs & ſeigneuries : touteſois ont eſté tele-
ment defendues par voſtre ſoing & prouiden-
ce

ce, avec la diligence de voz bons & fidelles serui-
teurs, qu'elles sont demeurées à leurs seigneurs
naturelz. Combien y à il que Roy de France ne
porta les armes iusques au Rhin, que vous, Sire:
& ce non point pour enuahir le país circunuoï-
fin, ains pour pacifier l'Allemagne & rendre aux
Allemâs leur liberté: empescher que là & en Ita-
lie, ou pour mieux parler en toute l'Europe, ne se
dressast vne tyrannie hereditaire non moins pre-
judiciable à tous, que dōmageable: Que diray- ie
de la discipline militaire, qui sebloit en ce royau-
me estre totalement perdue, cōme ell' est main-
tenant presque restituée? A lon veu de memoire
d'homme la gendarmerie mieux souldoyée? les
delicts militaires plus griuement puniz? & les
subiets moins foullez & oppressez? Quand print
chemin la iustice d'estre reformée que mainte-
nant? qui a demeuré si long temps toute desgui-
sée par formalitez capricieuses, & corrompue par
multiplication de procedures impertinentes, &
par inuolution d'appellations non necessaires.
Telement qu'on peut à bonne raison appeller vo-
stre regne par dessus les autres, le tresheureux re-
gne: consideré la prudence, magnanimité, libera-
lité, & autres vertus royales, dont vsez dignemēt
en la conduite de tous voz affaires. Brief, lon
vous estime seul entre les grands princes de ce
temps, qui sçache garder modestie en toutes ses
prosperitez & victoires, & refrener ceste grande

A. iij.

puissance & autorité absolue, par equité & clemence. Mais ie me deporteray de parler plus auant de vous, Sire, attendant quelque occasiõ pour en escrire vne autre fois plus a plein, & mieux a propos. Dõcques pour retourner au liure de Platon, cõbien que l'immortalité de l'ame soit certainement prouuée par la sainte escriture, cõfirmée par tous les sages anciens: cõbien qu'il n'y ait eu iamais au monde & n'ait encores pour le present natiõ tāt ignorāte, cruelle & barbare soit elle, qui n'aye quelque reuerce de Dieu: dõt tou refois la vraye cognoissance a esté seulemēt donnée aux Iuifz & aux Chrestiens. Ce nonobstant i'ay pése esté necessaire mettre en euidēce ceste traductiõ, pour plusieurs autres raisons qui m'õt meū l'entreprendre, mais principalement pour essayer a reduyre ces malheureux Epicuriēs, qu'õ dit s'estre eleuez puis n'agueres a cause des dissensions aduenues en la religion: qui mesprisent les saintes lettres, nient la prouidēce diuine, & se mocquēt des loyers & peines proposées en l'autre vie, pour auoir plus grande occasion de seruir a leurs concupiscences desordonnées & voluptéz illicites. Est il possible que souz l'espece humaine viuent bestes tant deraisonnables, qui osent condamner leurs ames a mort, & fouiller leurs consciēces de iugement tant abominable? ne cõsiderans cõment l'homme a esté créé pour participer seul entre tous animaux de l'immortalité,

talité, & estre appellé diuin, pour dominer sur les autres, reuerer iustice, & hōnorer son createur. Qu'a ceste cause la partie immortelle de l'ame ait esté colloquee au plus haut du corps, nous eleuant tousiours vers le ciel son semblable, cōme estans nez plus tost de semence celeste, que terrienne. Ce qui est aisé a cognoistre par le desir merueilleux qu'ont les hōmes excellés d'acquiescer la vertu immortelle, & de laisser honneste opinion d'eux apres leur decez, par la memoire du passé, & prouidence de l'aduenir que nous auons avec raison par les ars & sciences innumérables inuentées tant pour necessité que pour plaisir. Toutes lesquelles choses procedent necessairement de l'esprit diuin & immortel qui est en nous, & ne sont cōmunes aux autres animaux. Parquoy ie vous supplie treshūblement, Sire, receuoir de vostre accoustumée humanité, ceste traductiō, nō pour le regard de celuy qui l'a faitte, qui ne vous peut mieux presenter qu'une serue obeissance: ains pour le haut & graue subiet qui y est traitté, & pour l'excellence de l'autheur dont il est pris: qui entre tous les philosophes anciēs, a plus approché de la verité Chrestienne. J'ay adiouté a ce dialogue le dixiesme liure de la Repu. en ce qu'il parle de l'immortalité, & des loiers & supplices eternalz, avec deux passages du mesme autheur, l'ū du Phedre, l'autre du Gorgias conuenables au present propos. D'a-

A. iiii.

uantage a fin qu'on aye en vostre langage, Sire, la vraye cognoissance de l'ame, i'ay pareillement traduit les trois liures de l'ame composez par Aristote: esquelz il a plus monstré son admirable sçauoir & grand iugement qu'en tous ses autres oeuvres. Certainemét le labour a esté grand a traitter premierement en la langue Françoisé ces matieres hautes, obscures & esloignées de l'intelligence commune des hommes, lesquelles toutefois nous auons mis peine d'eclaircir en exposant les lieux plus difficiles par le Platon & Aristote mesmes, & conferant tous les meilleurs auteurs Grecs, Romains & Arabes, que nous auons peu recouurer, & qu'estimions pouuoir seruir a nostre entreprise. Mais auparauât que venir aux traductiōs, & a l'expositiō de ces excellēs Philosophes, ie feray vn discours de la philosophie, pour mōstrer sō origine, son progres, & perfectiō: avec la cōparaïson de Platō & d'Aristote, qui l'ont mise au plus haut qu'elle fut iamais. Cōme aussi i'espere faire de Demosthene & de Cicerō deuât les quatre Philippiques, que mettray avec les liures de Platō & d'Aristote: cōferant ces grāds auteurs ensemble, pour mieux entendre leurs perfections & excellences, & essayer a les représenter en escriuant quelquefois de moy-mesme: si tant est qu'il plaise a Dieu me dōner grace, moyen, & temps de ce faire.



I
L'ORIGINE, PROGRES ET
PERFECTION DE LA PHILOSO-
phie, avec la comparaison de Platon & d'Ari-
stote, qui l'ont mise au plus hault qu'elle fut
iamais, Discours de son estat & condition ius-
ques à nostre temps, Par Loys le Roy.

LES hommes sont naturellement
enclins à apprendre: & pour ce à
eulx seulx entre tous animaux à
esté donnée raison & parole avec
viuacité d'esprit: à fin de veoir les
causes & consequences des choses, comparer les
similitudes, & discerner les differences, rememo-
rer le passé, & conioindre l'aduenir avec le pre-
sent, considerer l'estat entier & condition de la
vie humaine, & preparer ce qui est necessaire à
la conduire heureusement. Parquoy quand som-
mes hors d'affaires, & nous trouuons à loisir, il
n'y à celuy tant barbare soit il, & pour peu d'es-
prit qu'il aye, qui ne desire veoir, ouyr, apprédre:
ne s'enquiere de ce qui luy est occulte ou admi-
rable, & ne mette peine d'en entendre la nature
& verité. Or est il certain que le premier com-

B.j.

mencement de ſçauoir ſoit procedé de la veue & par admiration. Car voyans les eſtoiles, le Soleil, & le Ciel, ilz ont cogneu par les ieulx les iours & nuytz, les reuolutions des moys & des ans, ont obſerué le nombre & le temps, recherché les ſecretz du mode & de nature. Dont eſt venue Philoſophie, le plus grand bien que Dieu feit iamais au genre humain, ne qui luy pourroit aduenir. Attendu qu'au parauant qu'elle fuſt inuentée, les hommes viuoient beſtialemét, errans par les champs & par les foreſtz, ſans obſeruer aucune forme de droit ciuil ou naturel, ayans tât ſeulement ce qu'ilz pouuoient prendre ou retenir par force. Mais la Philoſophie ſuruenant nous à monſtré la vraye maniere de viure, & comment il conuenoit ſuyure vertu, & deteſter les vices. Elle a reduit les hōmes de la vie beſtiale & ſauuage qu'ilz menoient, en ceſte ſocieté & douleur ciuile : les conioignant premierement par mariages, puis par affinitez, alliances, familles, & maiſons. En apres par la communion des lettres & du langage, inuentant la maniere d'edifier villes, & viure en republique avec loix, magiſtrats, iugemens, meurs conuenables, & autre diſcipline politique. Et apres auoir donné moyen aux hommes de viure ciuilement, & enſemble, elle les a inuitez à conſiderer, non ſeulement ce qui eſtoit deſſus & deſſoubs, & dedans la terre, comme

me les animaux, plantes, herbes, racines, semences, métaux, perles, pierres, eaues: mais aussi de passer les autres elemens, s'enquerir des fouldres, tonnoires, & esclairs: des pluies, grêles, neiges, & autres troubles aduenans en l'air, monter iufques au ciel par esprit & par art, trouuant les deux poles, les sept planetes, inuentant le zodiaque & douze signes en icelluy, moderateurs de toute l'année, avec la lune: les causes des solstices & equinocces, de l'équalité, longueur, & briueté des iours & des nuytz, raisons des vmbres, monstrant la nature de tout ce qui appartient à la cognoissance de l'vniuers, la façon de descrire & mesurer le monde, nauiguer par la mer d'un pais en autre, & reigler le chemin par les vens, & par les estoiles: dont elle à diligemment obserué les mouuemens, conionctions, & oppositions, le pouuoir qu'elles ont sur ces choses inférieures, le bon heur ou malheur que signifient, & entierement toute la conuenance du Ciel à la terre: dont comme d'une source perpetuelle deriue ceste abondance vniuerselle des choses, par laquelle le monde est incessamment restauré & renouellé. Or y a il tel plaisir en ceste contemplation, que ceulx qui s'y appliquent, pour y vacquer, & enrendre entierement, delaissent tous autres plaisirs & affaires, & sont prestz, comme disoit Anaxagoras, à endurer toutes sortes d'en-

B.ij.

nuys & calamitez iufques à abandonner leurs poffeffiōs, ainfi qu'il feit, & fouffrir paoureté volontaire. Ce qui donna occafion iadis aux gens de dire qu'Atlas fouffenoit le Ciel, & qu'Endymion auoit dormi avec la lune par long temps, & que Prometheus eftoit attaché à la haulte mōtagne du Caucafe, voulans par telles fables nous fignifier le grand & merueilleux eftude que ces perfonnages excellens mettoient en la contemplation des chofes celeftes & naturelles. Et comme il n'y ayt nation au monde incapable de vertu, pourueu qu'elle foit inftituée, ie trouue qu'il ya tousiours eu ça & la quelcuns qui fe font adonnez en la Philofophie : comme les Druydes es Gaulles, & en la grand Bretaigne, les Brachmanes & Gymnofophiftes es Indes, les Mages en Perfe, dont fut inftituteur Zoroaftres Roy des Bactrians. Mais que les Ethiopes foient les premiers qui ont inuenté l'vfage des lettres, & vacqué en l'Aftrologie, tant pour la viuacité d'efprit qu'ilz ont, par laquelle ilz furmontent toutes les autres nations: que pour l'opportunité du païs qu'ilz habitent, & pourtant qu'ilz ont ferenité & tranquillité perpetuelle du Ciel, & n'ont les faifons de l'année defreiglées ou variables, ainsviuent tousiours en mefme temperie. Puis communiquerent leurs inuentiōs aux Egyptiēs voifins, qui les augmentèrent, & inftituerent le
nombre

nombre des ans, moys & heures. De la vindrent aux Lybies, Babyloniens, & Chaldées. Consequemment aux Grecz, tant par le moyen de Pythagoras, qui passa en Egypte, fut en Babylone & en Perse, avec les sages du país: que de Thales Myle sien demeurant en Ionie, partie de l'Asie mineure, dont prindrent commencement les Philosophes furnommez Ioniques, comme aussi firent les Italiques de Pythagoras, qui residoit à Crotone ville d'Italie. Or estant la Philosophie diuisée en trois parties: dont l'une est naturelle, quand l'on parle du monde & de ce qu'il contient: l'autre morale, qui concerne les meurs des hommes: & la troisieme consistant au langage & en la parole, dictée par les Grecz Logique. Tous ceulx qui se sont anciennement meslez de Philosopher, ilz se sont principalement arrestez aux nombres, figures, & mouuemens. ilz ont cherché d'ou procedoient toutes choses, & qu'elles deuenoient. ilz ont disputé des grandeurs, distances & cours des estoiles, & generalement de la nature de l'univers & du Ciel: comme Democrite, Heraclite, Empedocles, Parmenide, Melisse, Xenophanes, Anaxagoras, Eudoxe, & autres iusques à Socrates, qui retira la Philosophie du Ciel, icel le colloqua es villes, & introduit es maisons priuées, delaisant les choses celestes & naturelles, esquelles s'estoyent occupez les autres precedés,

B.ij.

& commença parler des vertus & des vices , du bien & du mal, de la vie & des meurs. Qui n'escriuit toutefois iamais rien, ains laissa Platon & Xenophon ses disciples hommes tresçauans & treseloquens, qui recueillirent ses propos, & les redigerent par escript soigneusement. Mais Platon s'arresta plus à enseigner & escrire: qui a aussi discouru plus haultement, instituant plusieurs grâdz personnages, entre lesquelz Aristote à esté le plus eminent. Platon donc & Aristote dont i'ay entrepris traduire pour le present les liures, & pour le regard desquelz i'ay commencé ce discours, ont mis la Philosophie au plus hault qu'elle fut iamais, & ont surmonté, non seulement les autres Philosophes precedés tant Grecz qu'estrangers , mais oncques puis n'eurent leurs pareilz. De sorte que le monde tient auourd'huy d'eulx la pluspart de ce qu'il sçayt, estans leurs liures qui restent, traduictz en toutes langues, & dispersez en toutes nations . Ilz ont sceu tout ce qu'il estoit possible sçauoir en leur temps, & à quoy l'esprit humain pouuoit lors paruenir. Il n'y à doctrine liberale, il n'y a art ou science quelle que soit, dont ilz n'ayent parlé proprement . Il n'y à rien au ciel en la mer, & en la terre, qu'ilz ayent omis . Pour à quoy paruenir ilz choisirent vne façon de viure tranquille & paisible , propre à sçauoir & contépler: laquelle comme approchât de

de la vie celeste, leur sembloit digne de l'homme sage . Ilz fuyrent les charges publiques, comme pleines d'enuies & de trauaux d'esprit , & chercherent repos pour estudier & escrire . Platon apres auoir longuement conuersé avec Socrates, apres auoir esté en Italie & en Egypte , iacoit qu'il aymast fort sa patrie, & entendist tresbien la politique: toutefois il ne se voulut entremesler de la republique, par ce qu'il voioit le peuple d'Athenes comme radottant de vieillesse, & pres de sa fin. Semblablement Aristote fut appelé honorablement par le Roy Philippe de Macedoine, qui estimoit beaucoup auoir vn tel personnage natif de son royaume, & en son temps . Et ce pour instruire son filz Alexandre, depuis surnommé le grand. Ou apres auoir demeuré huit ans, cōbien qu'il eust grād credit en la court de Macedoine , & peust paruenir à grans estatz & merueilleuses richesses : ce neantmoins il se retira en Athenes, pour illec vser le reste de sa vie es lettres . Platon ne s'est tant arresté en la Philosophie naturelle qu'Aristote, & à esté fort curieux de la morale & politique, excellent neantmoins en la metaphysique. l'vn traite de la creation du monde, des figures, qualitez, & mouuemens des quatre elemens, dont l'vniuers est estably. il mettoit trois principes, Dieu, l'Idée & la matiere premiere nourrice de toute generation. L'autre s'es-

B.iiij.

force prouuer que le monde soit eternal, mettât aussi trois principes , mais differens : c'est à sçauoir matiere, forme & priuation . Il dispute du lieu, du vuyde, du temps, du mouuement, de la generation & corruption, des quatre elemens, des mutatiōs aduenans en l'air. Il à monsté les naissances, manieres de viure, & figures de tous animaux. Theophraste son disciple, les natures, causes & raisons des plantes, & autres choses produccées de la terre. Tous deux ont escrit de l'ame: mais Platon parle plus certainement de son immortalité qu'Aristote. Platō à discouru de la parfaite republique, des loix & des vertus ampleement. Aristote aussi à composé plusieurs liures en la Philosophie morale, deduisant toutes ses parties iusques à l'Economique. D'auantage il recueillit les institutions & disciplines des republiques & royaumes de son temps, & qui auoient fleury au parauant. L'un & l'autre à monsté les changemens qui y aduiennent, & les moyēs d'y remedier . Quand est de la Logique, que nous auons mise la troisiēsme partie de Philosophie, Aristote s'en attribue en quelque passage l'Inuention & perfection. Encores à il parlé de la rhetorique & poëtique, tant excellemmēt, qu'on ne trouue rien meilleur en telles professions. Au reste Platon à escrit par Dialogues , esquelz il introduit communément Socrates , qui n'asseure rien,

rien, dispute beaucoup de choses affirmatiuement & negatiuement, s'enquiert de toutes, demande l'opinion des assistants sans dire la sienne, & sans rié resouldre, vsant le plus souuét d'inductiō pour venir d'un semblable en l'autre, & de plusieurs particuliers colliger l'vniuersel. Laquelle maniere d'escrire à grand' efficace, & rend les disputatiōs plus intelligibles, comme si on les faisoit lors, & n'estoient prinſes d'ailleurs: gardant mesmemēt la dignité des personnes introduytes, & accommodant à chacune propos conuenables pour la varieté qui cause vn merueilleux plaisir. Quoy faisant, il à suiuy vn style elegant, magnifique, plein de maiesté & de grauité, tant en paroles qu'en sentences, demy poétique, enrichy de trāslations, allegories & autres coleurs de rhetorique: sans toutefois obseruer certaine methode d'enseigner. Mais Aristote entre tous auteurs à escrit le plus methodiquement. Il s'explique, ainsi que la matiere le requiert, proprement & sans ornement exquis de paroles, encores qu'il eust accoustumé exercer ses disciples es questiōs vniuerselles, nō à la façon des dialecticiens, ains des orateurs pour les duire à s'expliquer, nō subtilemēt & maigrement, ains elegamment & copieusement en l'une & l'autre partie. Ce qu'il entreprenent traitter, il le poursuyt depuis le commencement iusques à la fin, n'extrauagant aucune-
C.j.

ment, & ne laissant rié indecis. Il réfute premièrement les opinions contraires, & s'est montré tousiours fort rigoureux enuers les anciés, ne leur pardonnant en rien, puis il diuise, définit, & argumente à sa mode. Plusieurs l'ont blasmé de ce qu'il s'estoit rendu expressement obscur & ambigu en plusieurs endroitz, & qu'il l'auoit fait par finesse, craignant qu'on ne le traittast de la sorte qu'il auoit traitté les autres, le comparans à la seiche, laquelle pour eschapper des peïscheurs trouble l'eau par certain encre qu'elle iette. Platon est plus copieux, Aristote plus nerueux. L'un a entremeslé plusieurs opiniōs estranges en ses liures, comme de la transmigration des ames d'un corps en l'autre, de la communauté des femmes & des biens. L'autre s'est plus conformé à la vie commune, & aux actiōs ciuiles. L'un s'est principalement arresté aux choses intelligibles, l'autre aux sensibles: l'un à cherché par tout les Idées & formes: l'autre s'en est mocqué, comme des opinions precedentes qu'il à reprinses aigrement. Toutefois plusieurs ont esté d'aduis qu'il n'y auoit different entr'eulx es sentences, ains es paroles seulement, & se sont efforcez les accorder. Finablement les Grecz ont estimé l'un diuin, & à esté sa doctrine fort honorée, encores luy viuant, & apres son decez, par plusieurs grandz Roys & princes, par plusieurs citez, peuples & nations.

tions. L'autre tenu pour admirable, homme de grand iugement & incomparable ſçauoir, ſingulieremēt reueré par ceulx qui ont depuis vacqué aux lettres. Lequel par enuie, & pour eſtre ſubſonné mal ſentir des dieux, fut contraint ſe retirer en Euboye, ou il deceda le meſme an que l'orateur Demoſthene mourut en Italie, banny de ſon païs. Brief Ariſtote aprint tout le bien qu'il ſçauoit de Platon, & luy fut vn grand heur d'auoir eſté diſciple du plus excellent Philoſophe que l'on ſache, & precepteur du plus grand Roy du monde. Car lors non ſeulement les lettres, mais auſſi les armes, & tous les arts, ſoient liberaux ou mecaniques, vindrent en la plus grand' excellence qu'elles eurent iamais. Depuis les eſpritz des Grecz allerent touſiours en empirant, & s'eſleuerent entre eulx pluſieurs ſectes de Philoſophes, comme les Academiques vieux & nouueaux, les Peripatetiques, Stoïques, Epicuriens, Cyrenaiques, Cyniques, Eretriques, Megariques, Pyrrhoniens, qui remplirent toute la Grece d'opinions en la pluſpart impertinentes. Leſquelles à ceſte cauſe n'ont gueres duré entre les hommes, ains comme n'ayans aucun fondemēt, ſont tantost peries d'elles meſmes. Mais Platō & Ariſtote, qui furent excellemēt ſçauans, & ſe ſont conformez entant qu'il leur à eſté poſſible, à la verité, ſont touſiours demeurez iuſques à preſēt,

C.ij

& demeurerōt tant que le mōde durera, & qu'on apprendra les lettres. Car tout ainsi que le tēps abolit les opinions faulſes & erronées, ainsi confirme il les iugemens infallibles de la nature intelligente & sage, augmentant tousiours l'autorité des escriuans, qui l'ont mieux entendue. Au regard des Romains, ilz ont plus vacqué aux armes qu'aux lettres: & ceulx dentr'eulx, qui se fōt addonnez à estudier, ont principalement suiuy l'eloquence, qui leur seruoit pour paruenir aux magistratz, & es charges publiques. Marc Varron est celluy qui plus en a fait profefsion, lequel toutefois estoit plus propre pour enhorter qu'enseigner. Ciceron aussi estant priué de l'administration publique à l'occasion des guerres ciuiles, se met sur son aage à manier la Philosophie en l'agage Romain, & escriuit plusieurs liures nō moins vtils que delectables. Mais qu'esse en cōparaison de Platon & d'Aristote? Que diray-je de Pline Second, ou de Senèque moindres que Varron & Cicerō: dont l'un a voulu traicter l'histoire naturelle de tout le monde, & est conuaincu de méteric en infinis passages. L'autre à traité quelques lieux de la Philosophie morale & naturelle, avec vn style tout decouppé & decouſu. Telement que iusques à Seuerin Boèce, que Laurens Valle met le dernier entre les sçauāns, nul s'est trouué en Italie, qui ayt Philosophé à bon escient.

escient . Et neantmoins le malheur porta, qu'il tomba au temps des Gotz, qui le feirent mettre en prison , pour quelque ialousie qu'ilz auoient de luy, ou il mourut piteusement. Quelque réps apres les Arabes ayans reccu nouvelle maniere de viure, par la main de Mahumed , ilz enuahirent la Surie, & l'Egypte, occuperent toute la coste habitée de l'Afrique, & passerēt en Hespaigne, qu'ilz ont tenue long temps. En apres auoir estably leur Empire, quelcuns d'entr'eulx s'appliquerent aux lettres , & pour la subtilité & viuacité de leurs espritz, deuindrent tresexcellens es mathematiques, en la Philosophie naturelle, & en la medecine. Entre lesquelz ont principalemēt fleury Auicenne, Mesue, Auerrois surnommé le Commentateur, & plusieurs autres qui ont occupé les escoles par tout l'Occident iusques à nostre temps, qu'on à recommencé lire les auteurs Grecs . Depuis eulx ne se trouuera qu'Albert le grand, & Sainct Thomas d'Aquin, qui ayent rié entendu en Philosophie, dont l'on doieue faire estime . Excepté Mifsire Iean de la Mirandole, qui oultre la cognoissance de sept ou huit langues qu'il auoit en l'aage de trente trois, ou trente quatre ans, entendoit la Theologie, & metaphysique, scauoit l'Astrologie, estoit paruenue en telle intelligence de Platon & d'Aristote, qu'il auoit entrepris vn liure de leur concorde, qu'il ne

C.iiij.

peut neantmoins acheuer, la mort suruenāt, qui nous l'osta en la fleur de son aage, & au plus fort de ses estudes. Tous les autres, qui depuis la restitution des lettres, en ont faict profefsion, les vns ont seulement vacqué à entendre les langues, & à les interpreter. Les autres à corriger liures anciens, & mettre en euidence, ou à les commēter, se contentans de ce qu'ilz y trouuoient sans rien chercher d'auantage. Cōme si les anciēs auoient entierement occupé la verité, & n'auoient rien laissé à la posterité qu'on y peust adiouster. Certainement la nature n'est non plus sterile maintenant qu'au temps passé. Le monde est mesme qu'il estoit lors. Le temps garde l'ordre semblable qu'il faisoit. Le soleil n'a aucunement changé son cours, & n'y à estoile, soit fixe ou erratique qui ne retienne son estat. Et n'estoit la façon de viure corumpue dont nous vsons, preferrans l'oysiuete à labeur, le plaisir à l'vtilité, & les richesses à vertu, rien n'empesche que cest aage ne produit d'aussi grandz personages en Philosophie, que furent Platon & Aristote, ou en medecine qu'Hippocrates, & Galiē, ou es mathematiques qu'Euclide, Archimede, & Ptolomée. C'est à sçauoir apres l'ayde que nous receuōs de leurs liures, apres tant d'exemples dont nous à instruit l'antiquité, apres tant d'inuēctions & observations aduenues depuis eulx, apres si longue
experience

experience de toutes choses. Tellement qu'à biẽ
considerer, il n'y eut iamais siecle plus heureux
pour les lettres, que le nostre, si nous vouliõs met-
tre tout nostre estude au vray sçauoir. Et n'est
rien à dire qu'il y ait trop de liures: s'ilz parlent
des mauuais, ie leur confesse. Car iacoit qu'il me
soit paraduenture imputé à temerité: toutefois,
i'oseray bien dire qu'exceptez peu de liures, les
autres ne contiennent que redittes, ou imperti-
nences, ou mensonges, qu'il seroit plus expedieẽ
ignorer que sçauoir. Tout ainsi qu'es autres cho-
ses l'excellence est rare, ainsi est elle es lettres, les
quelles d'autant que surpassent en dignité & hõ-
neur tout le reste, autant est il plus difficile y ex-
celler. D'auantage ie demanderois volontiers
à ceulx qui obiectẽt, qu'on ne dit rien qui n'ayt
esté dit au parauant: si les politiques des Philo-
sophes cy dessus nommez, nous instruiroient as-
sez pour gouuerner les Empires, Royaumes &
Republiques du iourd'huy? Ou si l'on peut co-
gnoistre certaines maladies de nostre aage, qui
ne furent iamais au precedẽt, par ce qu'en ont es-
crit les medecins anciens? Ou si la vieille Cos-
mographie suffiroit pour cognoistre le monde,
qui iamais n'auoit esté tout enquirõné & descou-
uert, iusques à nostre temps? S'il est faite men-
tion es liures Grecz & Latins de l'equille & de
l'aymant, dont vsent les mariniers à dresser leur

C.iiij.

navigation. Ou de l'artillerie, & bastons à feu, qui ont entierement fait changer l'art militaire: ou de l'imprimerie conseruatrice principale des lettres? Les meurs, coustumes, opiniõs changēt. Les Sciences mesmes, qui deuoient demeurer perpetuelles, ou sont perdues par la negligence des hommes, ou par guerres, deluges & autres ruynes aduenans au monde. Et tout ainsi que les autres choses subiettes à mutation, pour se renouueller, & maintenir chacune en son espee, ont besoing de continuelle generation, semence & propagation. Ainsi conuient il pourueoir aux lettres, en cherchant nouuelles inuentions au lieu des perdues, & en adioustant aux disciplines ce qui leur default: à fin qu'elles ne se perdent, ains prennent de iour en iour augmentation. Ce qu'on pourra faire commodément en lisant diligemment, & avec iugement les liures des anciens, en entendant ce qu'ilz ont escrit, & le r'apportant à la nature mesme des choses, pour veoir s'ilz en ont parlé veritablement: puis en considerant comment ilz ont procedé à escrire, & les moyens qu'ilz ont euz pour paruenir à telle excellence & autorité. Vrayement ce seroit grand honte, que noz predecesseurs eussent tant trauaillé pour nous instruire, & que par nostre paresse se perdist ce qu'ilz nous ont treslongueusement cõserué. Donques il fault faire, s'il est pos

est possible pour la posterité, ce que l'antiquité à fait pour nous, à fin que les lettres ne soyent abastardies ou perdues de nostre temps, ains demeurent tousiours à l'honneur de Dieu, pour l'utilité publique, & conseruation de la société humaine.

F I N.

✻ L'ARGVMENT DV PHEDON
DE PLATON, PAR LOYS LE ROY.

SOCRATES homme tressage & tres
sçauant, aagé de soixante & dix ans,
fut par Melyte, Anyte, & Lycon,
citoyens d'Athenes accusé: comme n'e-
stimant dieux, ceux que la cité estimoit:
ains quelques autres nouueaux, qu'il leur sembloit in-
troduire: aussi de corrompre la ieunesse qu'il instruyoit.
Et combien que l'accusation fust faulse, comme il appert
premierement par ce qu'en a escript Platon au Criton,
en l'Apologie, & au present dialogue: puis par Xeno-
phon en l'Apologie, & es quatre liures des Commen-
taires, contenans les ditz & faitz de Socrates: toutefois
partie par enuie, partie pour n'estre eloquent, comme
nous tesmoigne Ciceron, & ne se pouuoir defendre en
iugement: ou pour ce qu'il sembla aux iuges respondre
D.i.

trop arrogamment: d'autant qu'il parloit, non comme coupable ou suppliant, ains comme precepteur ou docteur, il fut condamné à mort. Aduenant le iour de l'exécution, ses principaux amys s'assemblerent en la prison pour le consoler. Mais il y auoit telle constance en luy: qu'au lieu d'estre consolé par eux, il les consola luy mesme, disputant longuement de l'immortalité de l'ame. Et iagoit qu'auparauant, en parlant des autres choses, il n'eust iamais rien affirmé: toutefois il se monstra iusques au dernier soupir tant asseuré en cecy, qu'il sembloit en beuuant la poison, qui lors estoit en Athenes ordonnée pour supplice, non aller mourir, ains se preparer pour monter aux cieux. Dont Platon print l'occasion d'escrire ce dialogue: auquel il recueillit les propos tenez par Socrates le iour de son trespas. Le liure est merueilleusement elegant & graué, comme sont tous les escritz de Platon: auquel il s'efforce prouuer l'ame estre diuine, innisible, incorruptible, immortelle: le soing qu'il fault auoir de la cultiuer par vertu & par sçauoir, à fin de retenir son integrité: Admonnestant que la deuons tant qu'il nous est possible, separer du corps, c'est à dire des sens qui ne la font qu'empescher en la cognoissance de verité, & des affections corporelles: qui n'est autre chose que se preparer tousiours à la mort, sans nous arrester es plaisirs deshonestes du corps, ny mettre nostre coeur aux biens de ce monde: esquelz ne se trouue aucune certitude, & qui ne sont riē à estimer en comparaison de la felicité eternelle, dont iouyront ceux qui auront bien vescu, & sincerement

cerement philosophé. propos fort conuenans à nostre foy & religion. Parquoy Sainct Augustin disoit que Platon, peu de choses changées, seroit chrestien : d'autant qu'il à mieux parlé de la derniere fin de l'homme, & de la nature diuine, que tous les autres philosophes. Eusebe aussi au liure de la preparatiõ euangelique, recite de Numene Pythagorique, qui disoit que Plarõ n'estoit autre chose qu'un Moysse parlant le langage Attique : & dit plus, qu'en traittant de l'immortalité, il à principalement suyui Moysse, qui l'auoit premierement monstrée immortelle, tesmoignant comme elle estoit formée à l'Image & semblance de Dieu: par ce qu'elle ne peut estre autrement l'Image de Dieu, ny ressembler à Dieu, que par l'intelligence: comme il dit en l'Alcibiade. Et si l'ame est semblable au Dieu immortel, pourquoy ne sera elle immortelle comme son exemplaire & patron ? Semblablement plusieurs notables personnages entre les gentils ont porté merueilleuse reuerce à ce liure. L'orateur Demosthene disoit qu'apres auoir ouy discourir Platon & Xenocrates de l'immortalité de l'ame, il aymoit mieulx mourir honnestement, que viure honteusement. Caton surnommé l'Vticense, comme escriuēt Plutarque & Apian, deuant que mourir se feit apporter ce dialogue, & se meit à lire longuement dedans. Cleombrote d'Ambracie, selon le recit qu'en fait Ciceron en la premiere Tusculane, fut tellement esmeu par la lecture d'iceluy, qu'il se precipita d'un haut mur en la mer, sans aucune aduersité precedente, seulement pour se deliurer des incommoditez de ceste vie, & par

D.ij.

uenir pluſtoſt aux commoditez de l'autre . En quoy toutefois il ſe monſtra l'entendre tresmal. Car il y eſt expreſſément prouué cōment ne deuons forcer nous meſmes , ains attendre l'heure qu'il plaira à Dieu retirer l'ame de ceſte priſon du corps, comme eſtant l'vne des poſſeſſions qui luy appartiennent . Platon donc en la perſonne de Socrates, ſuyuant la doctrine de Pythagoras, & l'opinion qui lors regnoit, pour monſtrer l'ame immortelle, il s'efforce prouuer qu'elle à eſté deuant le corps, par la generation de toutes choſes qui ſont produittes, les contraires par leurs contraires, par la remiſſcence, & par les Idées. Que comme des viuans ſont faitz les morts, ainſi des morts eſtre faitz les viuans, en quoy il touche la reſurrection: comme auſſi au Politique, & au dixieſme liure de la republique: L'ame raſonnable, qui eſt le commencement de la vie, du mouuemēt, & de la generation, pouuoir eſtre par tout infiniment coniointe au corps, & puis ſeparée, entremeſlant en ce la tranſmigration fabuleuſe, controuuée par Pythagoras, des ames es beſtes bruttes. Puis il declare, que tout ainſi qu'elle eſtoit deuant le corps, ainſi qu'elle ne peut perir avec luy, à cauſe de ſa ſimplicité, pour ſa nature qui eſt inuiſible: par ſa dignité, la cōſeruat avec le corps: par ſes actions, pour le deſir de ſçauoir né avec nous, qu'il n'eſt poſſible aſſouuir en ceſte vie, qui toutefois ne nous eſt pour neant baillé, & n'eſt ſuperflu: & par pluſieurs autres belles raiſons . L'ame (dit il) eſt ſimple, n'ayant rien mixtionné ou compoſé, au moyen de quoy ne peut eſtre diuiſée n'y conſequemment perir: attendu qu'elle

qu'elle n'est faite des elemens, comme le corps corruptible. Ce qu'on voit manifestement par les notices de Dieu, des vertus, du nombre, de l'ordre, de la difference du bien & du mal imprimées es espritz de tous hommes, sans aucune doctrine ou institution precedente: qui ne procedent de la matiere elementaire, ains d'une nature plus noble & sempiternelle. D'avantage par les actions de l'ame, comme par discourir, pourueoir, apprendre, monstrer, inuenter, souuenir: qui monstrent assez sa nature plus subtile, que celle des elemens. Ce qui meut Aristote, apres auoir comprins les quatre genres, de quelz toutes choses sont faites, d'excogiter vne cinquieme nature, dont est l'intelligence, qu'il dit au second liure de la generation des animaux venir exterieurement, & estre diuine: & separable du corps, cōme l'eternel du corruptible, au second de l'ame. Qui meut aussi Anaxagoras Clazomenien, dont il est parlé bien au long en ce liure, de constituer aux choses naturelles pour commencement & premiere cause de leur distinction, l'intelligence: laquelle estant de soy pure & sincere, sans auoir rien d'autre substance meslé: auroit premierement segregé du chaos, ou toutes choses estoient confundues, pelle mesle les vnes avec les autres, les parties semblables, dōt auroient esté separez les elemens, depuis auroit tousiours fait le semblable en iceulx elemens, estās eulx encores mixtionnez de toutes choses: combien que des vnes plus, & des autres moins, dont se seroit entretenu le monde, ainsi distinct & bien ordōné que nous le voyons. L'immortalité de l'ame prouuée selon son intention, il respond aux

D.ij.

doutes & obiections que faisoient aucuns des assistans, mèsment qu'elle ne soit vne certaine harmonie, & tẽperance d'humeurs, & par tãt perissable avec le corps: cõme l'harmonie perit avec ce, dont est cõposée. Car dit il, nous auons monstré par la reminiscẽce, & par les Idées, cõment l'ame à esté deuãt nostre naissance: mais l'harmonie ne peut estre deuant les parties, dont est faite, l'ame donc n'est point harmonie. D'auãtage l'harmonie suytc dont est composée, l'ame domine au corps, & est meilleure que luy. Aussi l'harmonie est plus ou moins, vne ame n'est plus ou moins ame que l'autre. En outre l'ame est susceptible de vice & de vertu, l'harmonie ne reçoit accord ne desaccord. Quoy plus? l'harmonie ne cõtrarie point aux choses dont est cõposée, l'ame repugne aux cupiditez du corps. Dont il conclud, qu'elle n'a esté crée avec le corps, & que ne peut estre dissipée quant & luy, ny quelque tẽps apres. Ce pendant il parle bien au lõg des raisons humaines, & comment lon y doit adiouster foy. En apres il retourne au propos principal du dialogue: qui est de l'immortalité, allegant encores quelques argumens à ce faisans: dont il en ya vn fort subtil, prins de ce qu'elle ne reçoit aucune contrarieté en foy. Car si nous voyons l'ame donner vie à tous corps, certes il est notoire qu'elle n'apportera iamais aux corps le contraire de la vie, c'est à sçauoir la mort, & qu'elle ne la receuera en foy: dont il infere qu'elle est incorruptible & immortelle. Puis il vient au iugemẽt des morts, racontant les loyers & peines proposées en l'autre vie: cõme il fait aussi au dixiesme liure de la republique, &

au

au Gorgias. Auquel endroit il figure comme vn paradis terrestre, approchant aucunement de la descriptiõ faite par Moysè au second chap. de Genesè. Auquel lieu le ciel soit fort tẽperé, ou n'y ait ne vens ne pluyes, ou toutes choses precieuses nayssent, & les hõmes habitent fort spiriuelz & de longue vie, pour estre composez de l'ether & de l'aer & viure de fruitz aëriens. Ce propos acheué, il recite sur la fin la mort de Socrates, & cõment il deceda. Or iacoit que pour nous asseurer de l'immortalité de l'ame, la sainte escripture suffise, ayât foy de soy mesme pour estre diuinement inspirée & reuelée. Toutefois il ne fault mespriser les sages anciens, qui par vn instinct naturel, & quelque secret iugemẽt de nature, se sont appliquez à en parler, prenãs leurs raisons nõ pour autorité & confirmation, ains cõme argumens & suasions. Car iacoit qu'eussent aucunemẽt de la verité, pour nous dõner à cognoistre l'imbecilité humaine, toutesfoies elles confessent l'ame demeurer apres ceste vie, & nous admonestent des loyers & peines proposées aux trespassez, selõ qu'ils aurõt vescu. Certes ce doit estre vne grande cõsolation aux gens de bien, d'entendre cõment de tout temps ceste sainte persuasion a esté cõseruée entre les hommes, cõbien que la pluspart erre en la vraye religion: & considerer cõment il a pleu à Dieu susciter tousiours quelcuns d'entr'eulx pour la prescher & maintenir. Platõ escrit aux Syracusans, qu'il fault croire aux oracles anciens & sacrez, affermans l'ame estre immortelle, & qui nous certifiẽt du bon & mauuais traitemẽt qu'elle receuera apres la separation du corps. D'auan

D. iij.

rage il dit au dixiesme liure des loix, & au Protagore:
 Qu'au parauant que les hommes vesquissent en congre-
 gation, & parlassent ensemble, ou qu'ilz eussent cōmençé
 à inuenter & exercer les arts, d'autant qu'eulx seulx en-
 tre tous animaux participoyent de la diuinité, pour ce-
 ste cognation auoir pensé premierement qu'il y auoit des
 dieux, & leur auoir dressé autelz, & statues. Aussi à la
 verité y a il trois choses inseparables: c'est à sçauoir la re-
 ligion de Dieu, la prouidence diuine, & l'immortalité
 de l'ame. Car si les ames n'estoient immortelles, il ne cō-
 uendroît esperer loyer & peine du biē ou mal fait. Dieu
 donc ne se soucieroit de nous. Et s'il n'en auoit point
 de soucy, pourquoy l'adorerions nous? nostre creance fe-
 roit vaine, & la religion inutile. Mais sans la grace de
 Dieu nous ne pouons viure, & il veut estre prié: la re-
 ligiō est tresnecessaire, & l'immortalité de l'ame certaine.
 Dōcques il est deormais temps d'ouyr parler Platon en
 François, & mettre peine d'entendre ses raisons pour
 nous confirmer en ceste sainte opiniō, non seulement par
 l'authorité de la parole diuine, que deuons auoir iour &
 nuyt deuant les yeulx: mais aussi par ce que nous en à
 laissé prescrire le prince des philosophes, qu'il apprint en
 la plus grande partie de Moÿse & des Hebreux, com-
 me nous l'auons cy deuant recité d'Eusebe, qui s'effor-
 ce ainsi le monstrier au liure allegué, de la preparation
 euangelique.

Fin de l'Argument.

LE



LE PHEDON DE PLATON
 TRAITTANT DE L'IMMORTALI-
 té de l'ame, traduit de Grec en Fran-
 çois, & adressé au Roy treschre-
 stien Henry ij. de ce nom.

Les personnages du Dialogue,

CD
 1470

Echecrates, Phedon, Apollodore, Socrates, Cebés,
 Simmias, Criton, le ministre des vnz de la cité.



DITES moy Phedon, si vous
 estiez present le iour que Socra-
 tes beut le venin en la prison,
 ou si vous en auez ouy parler à
 quelque autre? PH. Certes Eche-
 crates, i'y estois. ECHE. Quelz
 propos donc tint ce personnage deuât que mou-
 rir, & cōment mourut il? ie l'entédrais volūtiers.
 Car maintenāt il se trouue bien peu de citoiēs de
 Phliase qui aillent en Athenes, & y à long tēps
 que personne de noz hostes & amys n'en est ve-
 nu, qui nous en sceust dire d'autres nouuelles: si-
 nō qu'apres auoir beu le venin, il est trespaslé: &
 quant au demeurant ilz n'en sçauoient que di-
 re. E. j.

re. PHE. Aussi n'avez vous entendu la maniere qu'on à tenue en son iugemēt? ECHEC. Ouy, quelqu'un nous la rapportée . Et certes estions grandement emerueilléz de ce que long temps apres le iugement donné, il semble estre decedé.

Qui en fut cause? PH. Cela luy aduint par fortune. Car le iour de deuant qu'il fust iugé & condamné, il escheut que l'on coronnoit la poupe du nauire, que les Atheniens enuoyent par chacun an en Dele. ECHEC. Que veut dire cecy?

¹ PH. C'est celle mesme nauire, comme disent les
² Atheniēs, en laquelle iadis Thesée porta les deux fois sept en Crete, qu'il saulua, & fut luy mesme sauvé. Ilz firent lors veu, cōme lon dit, au Dieu Apollo, si ceux la estoient sauluez, d'enuoyer par chacun an en Dele quelque spectacle. Ce qui à esté obserué depuis le temps, & se continue tous les ans. Quand donc lon vient a dresser l'appareil du spectacle, la coustume est de purger lors la ville, & n'est permis de faire mourir publiquement aucune personne, iusques à ce que la nef ayt esté en Dele, & qu'elle soit de retour par deça. Et aduint aucunes fois qu'elle met long tēps à faire son voiage, estant empeschée des vens qui luy sont contraires . Le commencement de ce spectacle est tousiours apres que le prestre d'Apollo à coronné la poupe du nauire. Ce qui auoit esté fait, comme ie disois maintenant , le
 iour

iour de deuant que Socrates fut iugé. Qui à esté l'occasion pour laquelle il à demeuré si longuement en la prison, depuis le iour de sa condamnation iusques à l'exécution de mort.

¹ C'est celle mesme nauire.) Ceste nauire avec laquelle Thesée nauigna en Crete, & de la retourna en son país, auoit trente remes, & fut gardée par les Atheniës pour seruir à la solennité mentionnée par Platon, iusques au temps de Demetrius Phalereus, en ostant les vieux bois à la mesure qu'ilz pourrissoient, & en y mettant de nouueaux en leur place. Telement qu'aucuns Philosophes curieux furent en different pour sçauoir si c'estoit la mesme ou non. Plutar. en la vie de Thesée.

² Les deux fois sept, *ἑπτὰ ἑπτὰ ἐνέεινους ἄχαιο ὄϊον.*) C'est à sçauoir sept masles, & sept filles, que les Atheniens s'estoient submis enuoyer tous les ans en Crete par traitté de paix passé & accordé avec Minos. Et ce pour nourrir le Minotaure, qui ne viuoit que de chair humaine. Duquel tribut les Atheniens furent deschargez par le moyen de Thesée en ce voiage, dont parle Platon, auquel il defeit le Minotaure. Mais pour entendre entierement ce lieu, nous repeterons la fable de plus hault. L'adultere de Mars & de Venus estant descouuert par le soleil, Vulcain enclouit leur liët de petites chaines: dör Mars & Venus furent surpris sur le fait sans s'en apercevoir, à la grande mocquerie de tous les dieux. Dequoy Venus fut telement esmeue qu'elle delibera affli-

E. ij.

ger toute la race du soleil par amours deshonnêtes. Donques Pasiphæe fille du soleil & femme de Minos Roy de Crete fut esprise de l'amour d'un toreau, dont elle eut la compagnie, estant enclose par la subtilité de Dedalus dedans une vache de bois couverte de la peau d'une belle ieune vache naturelle. De ce nasquit le Minotaure, qui fut depuis mis au labyrinthe: ou il ne vivoit que de chair humaine. Au regard de Minos il eut plusieurs enfans de Pasiphæe, c'est à sçavoir Androgée, Ariadne & Phedre. Androgée fut athlete tres-vaillant, & comme il surmontast tous les autres es combatz ou il se trouvoit: les Atheniens avec les Megariës leurs voisins coniurerent contre luy, & le tuerent. Minos de ce courroucé assambla plusieurs nauires, & se delibera faire la guerre aux Atheniens, qu'il vainquit. Ausquelz en peine il ordonna qu'ilz enuoieroient par chacun an sept filz & sept filles pour donner à manger au Minotaure. Mais le troisieme an apres Thesée filz d'Egée passa en Crete, & ayant gagné l'amitié de Ariadne fille du Roy, il entra par son moien & avec le conseil de Dedalus au labyrinthe, & tua le Minotaure: puis ravit Ariadne, & s'en retourna victorieux ayant saulé les sept filz & sept filles avec sa personne, & deliuré les Atheniens de ce tribut miserable. En memoire & souuenance dequoy ilz instituerent la solennité, de laquelle parle Platon. Plutarque en la vie de Thesée ti receste fable en allegorie, & la recite bien au long. Platon aussi au dialogue intitulé Minos, dit ce conte

conte auoir esté controuué par les poëtes Atheniens en vengeance des outrages faitz par Minos à leur cité.

ECHE. Mais Phedon contez nous plus auant, quand il fut prochain de la mort, que disoit il, que faisoit il? qui sont ceulx de ses familiers amys qui s'y trouuerent? ou si d'aventure les magistratz ne permettoient que personne y assistast, tant que ainsi delaislé de tous il soit mort? PHE. Non: ains quelques vns s'y trouuerent, & en assez bon nombre. ECHE. Donques ie vous prie nous racôter toutes ces choses, si vous n'auiez quel que autre affaire ou empeschemét, qui vous soit plus necessaire. PHE. Certes ie suis maintenant de loisir, & mettray peine de vous reciter le tout entierement, comme celluy qui n'a chose en ce monde qui luy soit plus plaisante, & agreable que de soy souuenir de Socrates, ou en parlant de luy, ou en oyant quelques autres en faire mention. ECHE. Aussi Phedon, ie vous puis asseurer que trouuerez nous autres qui vous voulons oyr parler, en nostre endroit autant affectionnez, & de tele volonté comme vous: mais prenez garde de nous dire diligemment le tout selon qu'il vous en pourra souuenir. PHE. Certainement Echecrates, estant la present ie me trouuay en merueilleux estat & disposition: car ie n'auois cõ passion de veoir mourir l'un de mes parfaitz

E. iij.

amys, que ie reputois heureux tant en sa contenance qu'en ses paroles, de mourir avec tele assurance & constance, qu'il me sembloit, nō sans la grace diuine partir de ceste vie: ains qu'apres estre paruenu ailleurs, il seroit autant heureux que fut iamais homme. Parquoy ie n'estois pas grandement emeu, comme il estoit conuenable à celuy qui se trouuoit en vne chose si lamentable & piteuse comme celle ou i'estois: ny pareillemēt me pouuois reiouyr de celle façō que nous auions accoustumē autrefois, en traittant questions & disputes de philosophie. Et combien que noz propos fussent telz comme ceux du tēps passé: ce neantmoins i'estois surpris, pour dire la verité, de merueilleuse & inusitée passion à mon esprit, laquelle estoit meslée de deux choses: de volupté & douleur ensemble, cōsiderant que bien tost apres il falloit que ce personnage mourust. Et tous ceux qui y estoient presens, se sont trouuez en tele perturbation cōme moy, quand aucunes fois tous ensemble nous riyons, & biē tost apres nous estions contrainctz de plorer. Mais sur tous les autres vn nommé Apollodore, lequel vous cognoissez, & sa maniere de faire. ECHE. Pourquoi non? PHED. Celluy la donc estoit fort fasché de tel inconuenient, & de ma part ie n'estois moins troublé que les autres. ECHE. Mais Phedon, nommes moy ceux qui y estoiet. PHE.

Il y

Il y auoit de la ville cest Apollodore , & Critobole avec son pere, Criton, Hermogene, Epigene, Eschine, Antisthene , Ctesippe Peanien, Menexene avec quelques autres. Mais Platon (comme ie croy) estoit malade. ECHE. N'y auoit il point d'estrangers? PHED. Ouy, Simmias de Thebes, Cebés & Phedonde. Et de Megare, Euclide & Therpsion. ECHE. Aristippe & Cleobrote ne s'y sont ilz point trouuez? PHE. Non. Car lon di soit qu'ilz estoient allez en Echine. ECHE. N'y en auoit il point d'autres? PHE. Je pèse vous les auoir nōmez presque tous. ECHE. Quoy donc? quelz furēt voz propos? PHE. Je mettray peine tāt qu'il me sera possible de vous racōter depuis le commencement ce que i'en ay sceu. Nous auions accoustumé d'aller tous les iours au parauant veoir Socrates, moy & tous les autres dessusditz , & nous assembler au matin à la court, ou son iugement auoit esté fait, par ce qu'elle estoit pres de la prison. Et en deuissant & parlant de plusieurs choses, nous attendions iusques à ce que la prison fust ouuerte. Laquelle ne s'ouuroit pas trop matin. Et incontinent apres quelle l'estoit, nous entrions tous : & la plus grande partie du iour auions le loisir de parler avecques luy de ce que bon nous sembloit. Ce iour là doncques nous fumes assemblez plus tost que n'auions accoustumé. Car nous auions entendu le iour de de-

E.iiij.

uant en sortant bien tard de la prison que la nauire estoit retournée de Dele. Parquoy il fut conclud & arresté que le lendemain au plus matin nous nous trouuerions au lieu accoustumé. Ce qui fut fait. Et apres que nous fusmes tous arriuez, le portier qui ordinairement nous faisoit entrer, vint au deuant de nous, & nous commanda d'attendre, & de n'entrer point en la prison, iusques à ce qu'il nous vint appeller, nous disant que les vnze de la ville estoient venuz delier Socrates, & luy signifier qu'il doit mourir aujourd'huy.

Les vnze de la ville, οἱ ἑνδεκα,) qui auoient l'administration de la iustice criminelle. Il y auoit dix tribuz à Athenes, & de chacune tribu s'en prenoit vn, tellement qu'ilz reuenoient à dix. Le secretaire ou greffier faisoit l'vnziesme. Leur charge estoit d'apprehender les larrons, guetteurs de chemins & autres criminels: faire leur proces, & les faire mourir s'ilz le meritoient. Demosth. κατ' ἀριστογείτονος ὅτε φησὶ, τὸ δημοκρίσιον διορύξας ἀπέδρεος, τότε πρὸς γυναῖκά τινα ἐρχέσθαι ὀνόματι ζωβίαρ ἢ ἐτύγχανεν ὡς εἴποιε, κεχημένος πότε, καὶ κρύπτει, καὶ διασώζει τὰς πρώτας αὐτῶν ἡμέρας, ἃς ἐζήτω καὶ ἐκέρυττον οἱ ἑνδεκα. Le mesme authieur κατὰ τιμοκρασίαν δὲ τις ἀπαχθὴ τῶν γονέων κακώσεως ἡλωκώς, ἢ ἀσρατείας, ἢ προεξημένων αὐτῶν τῶν νόμων εἰσγὰς, εἰς αὐτῶν ὅπῃ μὴ χρὴ, δημοκρίτων αὐτῶν οἱ ἑνδεκα, καὶ εἰσαγόντων αὐτῶν εἰς τὴν ἡλιαίαν κατ' ἡγορείτω δὲ ὁ βουλόμενος, οἷς ἐξέσι.

Et bien

Et bien tost apres retourna vers nous, & nous
 feit entrer . Entrans donc leans nous trouuaſ-
 mes Socrates, à qui lon auoit vn peu au parauât
 oſté les fers des pieds, ayant aſſiſé aupres de luy
 ſa femme Xantippé (vous cognoiſſez la dame)
 qui tenoit par la main l'vn de ſes filz: & inconti-
 nent qu'elle nous veit, commença à ſ'ecrier hau-
 temēt & pleurer, diſant ces paroles qui ſont pro-
 pres aux femmes en teles fortunes: O Socrates,
 voicy la derniere fois que voz amys parleront à
 vous, & vous à eux. Et Socrates ſe tournant vers
 Criton luy dit: ie vous prie Critō, que quelqu'un
 remeine ceſte femme à la maiſon, & incontinct
 quelques ſeruiteurs de Critō la remenerent criāt
 & demenāt grand dueil. Socrates donc eſtāt aſſiſ
 ſus vn petit liēt retira à ſoy la iābe, & en la fro-
 tant avec la main dit en ceſte maniere : Mes a-
mis, combiē ſemble eſtrange ceſte choſe, que les
 hommes nomment volupté, & comment elle à
 quelque conionction naturelle avec douleur, qui
 ſemble eſtre ſon contraire : attendu que ne veu-
 lent eſtre enſemble en l'homme, ce neantmoins
 ſi quelqu'un pourſuit & en reçoit l'vn, il eſt preſ-
 que touſiours contraint de prendre l'autre: com-
 me ſi tous les deux eſtoient en vn meſme point
 & extremité conioinctz & liez enſemble . Qui
 me fait penſer que ſi Eſope euſt entendu cecy, il
 en euſt fait vne fable . C'eſt à ſçauoir que Dieu

Fj.

*Peu/in
 et
 douleur*

*Platon au 1. &
 2. des loix 8. &
 9. de la Republ.
 & au Philebe,*

voiant ces deux choses entre elles contraires & repugnantes, & les voulant accorder: mais pour leur diuersité, ne le pouuât faire, il assembla leurs somnitez ensemble: qui est l'occasion pour laquelle lon est asseuré que celuy qui à l'vn, bien tost apres l'autre luy tiendra compagnie: laquelle chose mesme maintenant par experience ay cogneue estre veritable en mon endroit. Car les iambes qui me faisoient mal, pour les pesans fers qu'elles portoient, maintenant deliurées d'iceux, ont quelque volupté & plaisir, qui à bié tost fuiuy la fin de la douleur. Et à ce propos Cebés cōmença à dire: Par Iuppiter Socrates, tout à réps selon mon desir, & souhait vous m'avez fait souuenir d'une chose que ie desirois fort sçauoir de vous: car depuis que vous avez composé quelque poësie mettant en vers les fables d'Esope, & le cantique d'Apollo, plusieurs m'ont demandé: & mesmes Euene depuis peu de temps s'enqueroit, pour quelle intention depuis que vous estiez cōstitué prisonnier, vous avez fait ces vers, n'ayant iamais accoustumé d'en faire au parauant: & pource si vous voulez que ie luy satisfasse, & que i'aye de quoy luy respōdre, quand il s'en viendra autrefois enquerir de moy, ce qu'il fera certainement, dittes moy quelle raison ie luy donne.

Quelle

*Quelle reuerence portoient les anciens
aux songes & visions.*

s o. Vous luy respondrez Cebés, qu'à la verité ce que i'en ay fait, n'a esté pour me comparer à luy ny à ses vers . Car ie suis certain que cela est trop difficile: mais à fin d'experimenter & esprouuer en me purgeant, si mes songes estoient veritables : & si d'auenture ceste poësie estoit la musique, en laquelle mon songe commandoit si souuent de m'exercer . Car souuétefois au parauant vne mesme vision s'est apparue à moy. Et combien que ce fust en diuerses formes & manieres, ce neantmoins elle me commandoit tousiours vne mesme chose, me disant: O Socrates, applique maintenant ton esprit, & t'addonne entierement à la musique : parquoy continuant à faire ce que i'auois accoustumé, ie pensois que ce fust le commandemēt du songe, & qu'il me voulust admonester d'y perseuerer, comme ie soulois faire au parauant : & qu'il feist tout ainsi en mon endroit comme lon fait à ceulx qui courēt pour gaigner le pris: lesquelz combien qu'ilz fassent leur pouuoir, nous les inuitons & incitons avec paroles de se haster: cōme si l'vne des plus singulieres parties, & veritablement la plus excellente qui fust en musique, c'estoit la philosophie . Et apres que le iugement fut donné de

F.ij.

moy, & que suruenant la feste du Dieu m'empeschoit de mourir, i'ay deliberé puis que le songe si souuent me le commandoit, qu'il falloit me exerciter en ceste musique populaire, & qu'on ne deuoit point depriser son aduertissement: Car ie pensois qu'il estoit beaucoup plus seur deuant que partir de ceste vie, m'en decharger, & suyuant l'admonition du songe composer vers.

1 *Qu'on ne deuoit depriser son aduertissement.)* Voyez avec quelle reuerence Socrates obserue les commandemens des songes, comme quelques oracles, & qu'il est en cela aduise de ne transgresser aucunement les mandemens diuins.

2 *M'en decharger.)* περιεφοριώσαδὲ ποιήσαντα ποιήματα. ἀφοριώσαδὲ. signifie proprement faire quelque chose par religion pour delier l'esprit: car ilz se disoient auoir l'esprit lié par religion, quand les solennitez & ceremonies accoustumées n'estoient faictes en leur iour: ou qu'elles n'estoient faictes ainsi qu'il appartenoit. Ou quand les augures & aruspices denonçoient qu'il y auoit quelque offense admise, pour laquelle il se falloit purger.

Et pource i'ay escrit vers premierement en l'honneur du Dieu, dont on celebroit lors la feste. Et apres Dieu, pour obseruer le deuoir de ceux qui se veulent dire & estimer poëtes, i'ay péché qu'il falloit vser de fables, & non pas de propos veritables. Mais ne me voiant propre à inuenter

uenter fables, i'ay pris aucunes de celles d'Esöpe, lesquelles i'auois plus certaines & promptes à la memoire. Et comme par souuenance, elles me sont venues les premieres à l'entendement, i'en ay chanté & composé des vers: qui est Cebés, ce que vous en pourrez dire à Euene, & le saluerez de par moy, luy conseillant que s'il est sage, qu'il me salue. Car aujourd'huy ie partz de ceste vie, & change d'habitation par le commandement des Atheniens. *SIM.* Mon Dieu, que mandez vous à Euene? Car i'ay souuent cöuersé avec luy: mais à ce que ie puis cognoistre, il n'obeira pas volütiers à vostre conseil. *SOC.* Quoy? Euene n'est il pas philosophe? *SIM.* Ie croy qu'ouy. *SOC.* Donques Euene le voudra: & nō seulement luy, mais chacun qui fera dignement profession de la Philosophie: toutefois pour cela ne suis d'aduuis qu'il se face force ou violence pour mourir. Car il n'est permis ne licite d'ainsi en vser. Et en disant ces paroles il laissa aualler du liēt ses iambes en terre: & estant assis commença à disputer le demeurant qui s'ensuit.

Qu'il n'est licite se tuer.

CEB. Ie voudrois bien sçauoir de vous Socrates, pourquoy c'est que vous soustenez ceste opinion, qu'il n'est licite à personne de se faire violence, & neantmoins qu'un philosophe doit
desirer

desirer s'uyure celluy qui va mourir. soc. Comment Cebés, vous & Simmias, n'avez vous iamaïs ouy telz propos de Philolaüs, avec lequel conuersiez ordinairement? CEB. Nous n'en auõs entendu chose qui fust apparente. soc. Certes quand est de moy ie nen puis parler, sinon par ouyr dire seulement: toutefois ie ne vous celeray par enuie ce que i'en ay entendu. Car il est tresconuenable à celluy qui doit partir de ceste vie, d'y penser diligemment, & parler d'un tel voiage, pour sçauoir quel nous l'estimons estre. Que pourroit on faire autre chose iusques au soleil couchant? CEB. Pourquoi est ce, ô Socrates, qu'il n'est permis se tuer? Car des pieçà i'ay entèdu de Philolaüs quand il estoit à Thebes, & aussi de plusieurs autres, qu'il ne le falloit faire. Mais ie n'ay iamaïs entendu de personne la resolution de cecy. soc. Aiez bon courage, dit Socrates: car vous en entendrez tantost quelque chose. Mais possible vous trouuerez estrãge que cecy seul entre toutes choses est simple, & n'aduient point à l'homme, comme les autres, de sçauoir quãd c'est, & ausquelz il est meilleur mourir que viure. Et est encores merueille qu'à ceux, ausquelz est plus profitable de mourir, il ne leur soit permis se faire vn tel bien: ains fault qu'ilz attendent vn autre bienfaicteur. Lors Cebés soubzriant doucement feit vne exclamatiõ en son lãgage, appellât

Iupiter.

Iuppiter. Cela peut estre (dit Socrates) sembleroit deraisonnable en ceste maniere: & aussi par auenture auroit bien quelque raison. Certes le propos qu'on tient de ces choses secretttes, c'est à sçauoir que nous hommes sommes icy comme en vne garnison, de laquelle il n'est licite à aucun s'en partir ou fuyr par la seule authorité & volonté, est à mon aduis de grand' importance, & difficile à entendre. Mais ie trouue Cebés, vne chose que lon dit cōmunemēt estre tresbien ditte, que les Dieux immortelz ont quelque sollicitude & soucy de nous: & que nous autres hommes sommes l'vne des possessions qui appartiennent aux Dieux. Que vous semble Cebés, estes vous de ceste opinion. CEB. Ie le croy ainsi.

- 1 *Que les Dieux.) Les hommes sont en la garde continue de Dieu: & partant ne leur est permis partir de ceste vie, sinon quand Dieu voudra.*

SOCRAT. Donques, si quelqu'un de voz serfs & esclaves se tuoit sans vostre congé & permission, ne vous courrouceriez vous pas à luy? Et s'il estoit en vostre pouuoir, n'en voudriez vous pas prendre quelque vengeance & punition? CEB. Il est ainsi. SOC. Par ceste deduction ce n'est point sans iuste cause, que lon peut soustenir, qu'il ne nous fault faire mourir, deuāt que Dieu autheur de toutes choses soit la cause

F.iiii.

*Cicéron en la 1.
Tuscul.*

& le moien de nous donner ceste necessité telle que voiez maintenant, que ie suis contraint d'endurer . CEB. Quand est de moy ie suis de vostre opiniõ. Mais au regard des philosophes que vous disiez aisément desirer mourir , ie le trouue fort estrange : si d'auenture la raison cy deuât alleguée à lieu: que Dieu ayt soucy de nous , & que soions en sa possession. Et me semble qu'on ne pourroit trouuer aucune apparence, que les hõmes sages & prudents ne deussent estre fort marriz, se veoians partir de l'honneur & du bié que leur font les Dieux immortelz gouuerneurs de toutes choses, de se soucyer & prendre la garde d'eulx. Car iamais homme vñant de prudence & de bon aduis ne pourroit penser que estant en liberté, il se peut mieux gouuerner & maintenir, qu'il ne faisoit estât soubz la charge & protection des Dieux. Mais quelque fol ou troublé d'esprit iugeroit par auenture tout autrement, & qu'il seroit trelbon de s'en fuyr de son maistre & seigneur , n'ayant point d'egard qu'il fault tousiours suyure le bon, & non pas le fuyr : ains tât qu'il sera possible s'approcher de luy, pour y demeurer: parquoy il s'en fuyroit inconsideremēt. Mais celluy auquel le bon iugement ne deffault point , desire demeurer tousiours avec le meilleur, & qu'il cognoit le plus parfait . Et par ces raisons (Socrates) ie concludz que c'est tout au contraire

contraire de ce que vous auez deuant dit. Et soustiens que les sages doiuent estre bien marriz de mourir, & les folz le doiuent desirer sur toutes choses.

I Desirer de mourir.) Il ne veut pas dire qu'on doie desirer la mort, deuant le temps que Dieu nous à ordonné, mais chacun doit eleuer son ame de ceste masse corporelle, & des vices qui en dependent, & la sequestrant de toute infection charnelle en tant qu'il est possible, nous occuper en la contemplation des choses hautes. Telement que selon Macrobe il y à deux sortes de mort, l'une qui vient par nature, l'autre de vertu, qu'il dit estre commandée par Platon. C'est à sçauoir quand l'ame estant encores iointe avec le corps meprise les voluptez du corps, & deliurée de tous vices s'eleue vers les choses nobles, & à contempler ce qui est digne de sa nature.

Quand Socrates eut entendu entierement le discours de Cebés, il mōstra estre fort aise d'ouyr telles subtilitez, & se tournant vers la cōpagnie, dit en ceste maniere: Cebés (messieurs) cherche tousiours quelques raisons de bon esprit: & n'aduoue legerement tout ce que lon pourroit dire. Alors Simmias: Il semble aussi que ce que dit Cebés n'est peu de chose, ny hors de propos. Car par quel aduis & conseil les sages & prudents voudroient ilz fuyr le gouuernement de ceux,

G. i.

qui veritablement sont trop meilleurs qu'eulx, & se passer facilement d'estre priuez d'eulx? Parquoy ie croy qu'expressémēt Cebés à voulu dresfer le propos cōtre vous, pource qu'il semble que si aiseement & sans aucun regret vous nous voulez delaisser: & mesmes aussi les Dieux, lesquelz vous confessez princes & seigneurs de toute bōté. S O C. Voz raisons sont bonnes & iustes, & pèse que les aiez dittes, à celle fin que ie me purgē de ceste chose, comme si i'en estois accusé en iugement. S I M. Il est veritable.

Commencement du propos de l'immortalité.

Y S O C R A T. Ie m'efforceray donc à ceste heure deuant vous tous qui estes icy presens, de me defendre plus viuemēt que ie n'ay fait deuant les iuges d'Athenes: & pour verité tenez certain Simmias & Cebés mes amys, que si ie ne pensois m'en aller premieremēt par deuers autres dieux sages & bons, & puis après vers les hommes tres passez meilleurs que ceux de par deça: ie ferois iniustement de ne me soucier point de la mort.

¹ Maintēnāt croiez certainemēt que i'espere m'en aller avec beaucoup de bonnes personnes: & tou resois entieremēt ne vous en voudrois asseurer. mais bien que ie m'en aille vers les Dieux seigneurs & auteurs de toute bōté, si iamais ie vous
affirmé

affermé chose, tenez ceste cy pour certaine.

Maintenant croiez certainement que l'espere m'en aller trouver beaucoup de bönes personnes.) ὅτι δὲ ἐν ἰδέῃ παρ' ἀνδράσιν τ' ἐλπίζω ἀφίξεσθαι, ἀγαθὸν καὶ τὸ μὲν οὐκ ἀπ' αὐτοῦ διὰ χρυσίου, & toutefois entierement ne le voudrois assseurer.) Pourquoi dit il qu'en mourant il espere aller vers les bons hommes & les bons Dieux: mais s'asseurer plus tost d'aller vers les Dieux que les hommes? Les Platoniques exposent ce passage, premierement quand il dit s'en aller vers les Dieux sages & bons, qu'il entend oultre les ames des Spheres y auoir quelques espritz angeliques par dessus les spheres, en la familiarité desquelz il espere que noz ames seront receues quelquefois. Ce que neantmoins il n'ose bonnement affermer: pourtant que plusieurs sages pensoient lors qu'il suffisoit à l'ame, si elle estoit quelque fois receue en la compagnie des ames celestes. Mais la doute est sur l'endroit, ou il appelle les hommes bons: car il n'ose appeller bonnes les ames des hommes par la mesme raison qu'il auoit appelé les Dieux bons.

Et pour ces raisons ie ne crains point la mort, ny ne m'en soucy comme les autres: mais i'ay bon courage, & espere qu'il demeure quelque chose apres la dissolution du corps. Et que d'auantage commelō dit de toute ancienneté, que les bons qui auront vsé de vertu, se trouueront beaucoup mieux que les mauuais & vicieux.

G. ii.

SIM. Que pensez vous faire Socrates, cuydez vous ainsi departir de nous avecques ceste opinion sans nous en laisser participans? Le croy que ce grand bien doive estre commun entre nous, & qui plus est, nous aurez grandement satisfait: & vous purgerez honestemēt enuers nous, si vous nous pouuez persuader ceste opinion estre veritable. SOC. Je mettray peine de ce faire: mais oyons parler deuant Criton, & entendōs ce qu'il veut dire: car il y à long temps qu'il semble auoir enuie de parler. CRITON. Qu'estimez vous que ie vueille dire (Socrates) sinon qu'il y à long temps, que celluy qui vous doit dōner le venin, ne me fait que rompre la teste, pour vous admonester que parliez le moins que vous pourrez: disant que ceux qui disputent, s'echauffent trop, ce qui est cōtraire au venin. Autrement ceux qui le font, sont aucunes fois contraintz d'en prendre deux ou trois fois. SOC. Laissez le la, & qu'il ne se soucie, sinō d'apprester ce qui appartient à son office: car s'il est besoing, i'en beuray deux ou trois fois. CRIT. Je scauois bien deuant que vous ouyr dire ceste responce, que me la feriez: mais i'estois il y à long temps contraint par luy, & importuné. SOC. Laissez le, dist il.

Socrates

☛ Socrates voulant consoler ses amys, il leur remonstre, puis que tout l'estude du vray philosophe n'est autre chose que quelque separation du corps, & meditation de la mort : qu'à ceste cause lon ne doive craindre la separation du corps faite par la mort, ayant bonne esperance pour la felicité qu'on recevra ailleurs.

Donques ie veux maintenant à vous autres, que ie faitz mes iuges, rendre la raison, pour laquelle il me semble, que celuy qui tout le temps de sa vie à fait profetsion de philosophie, doit avec grande confiance attendre la mort qui luy est prochaine: & auoir bõne esperance qu'apres qu'il sera decedé, il trouuera par dela grande felicité: & comme il se pourra faire, ie m'efforceray autant qu'il me sera possible, Simmias & Cebés, de le vous faire entendre. Car plusieurs ne cognoissans pas cõment ceux qui veullent atteindre & paruenir iusques à la parfaite cognoissance de philosophie, ne mettent leur estude en autre chose qu'à la mort, & qu'ilz soient desia comme morts. Si donc tel propos est veritable, il seroit trop estrange, apres n'auoir medité autre chose tout le temps de leur vie qu'à cecy, quand il aduiendroit, porter greuement ce à quoy ilz auroient de long temps pensé, & à quoy ilz se feroient exercitez. Lors Simmias soubzriant dit:

G. iii.

Par Iuppiter (ô Socrates) vous m'avez fait rire, combien que pour ceste heure ie n'en aie pas grand' affection, ny volonté . Car i'estime que plusieurs entendans ce propos penseroient qu'il fust dit à bonne raison cōtre les philosophes, & mesmemēt qu'il s'en trouueroit entre les nostres qui cōsentiroiēt que veritablemēt souhaittent la mort, & qu'eux mesmes n'ignorent telz philosophes estre dignes de l'endurer . s o c. Ilz pourroient par auenture dire la verité, s'ilz n'adioustoient ce mot (& n'ignorent): mais en ce qu'ilz se vantent en sçauoir la cause, certes elle leur est cachée, & n'ont point cogneu par quelle raison les philosophes se preparent tousiours à la mort, & sont dignes d'icelle: mais ie vous prie ne parlons plus d'culx , & poursuiuons le reste entre nous . Que pensons nous estre la mort? s i m. Certes c'est quelque chose. s o c. Et qu'est ce, sinon la separation de l'ame & du corps? & estre mort, n'est ce pas quand le corps est separé de l'ame demeurant à par soy , & l'ame separée du corps, aussi demeurant à par elle , n'est ce point autre chose la mort? s i m. Non, c'est ce que vous dittes. s o c r a. Considérez donc si mon opinion & aduis sera semblable au vostre. Car par ce moien ie croy que clairement nous trouuerons la verité de ce que cherchons.

L'office

☞ *L'office d'un vray Philosophe.*

I Vous semble il que ce soit l'office d'un vray philosophe de suyure les voluptez qu'on, appelle de boire & manger? SIM. Certes non, Socrates. SOC. Et quoy donc, de se donner du tout à lubricité? SIM. Encores moins. SOC. Sera ce donc le deuoir d'un philosophe de se soucier des ornemens du corps, comme d'auoir des robes precieuses, de beaux souliers, & autres choses qui ne seruent seulement au corps que de parement? le veux sçauoir s'il s'en doit beaucoup soucier, ou n'en faire conte, sinon autant que la necessité le requiert. SIM. Il me semble qu'un vray philosophe doit depriser toutes ces choses. SOC. Ne vous semble il pas que toute l'estude d'un tel personnage n'est pour se soucier du corps, mais qu'il s'en separe tant qu'il luy est possible pour se retirer tout à l'ame? SIM. Il me semble ainsi. SOC. Dõques n'est il pas apparent par tout cecy qu'un vray philosophe plus tost que tous autres hommes selon son pouuoir separe l'esprit de la compagnie du corps, SIM. Il est apparent. SOC. Mais il en y à plusieurs cõme vous sçaez Simmias, qui ont ceste opiniõ, que celluy qui de toutes ses voluptez & delices ne reçoit aucune iouissance, qu'à la verité il ne vit point en ce monde, mais qu'il est desia presque mort, veu que du

G. iiii.

corps il ne sent point les plaisirs . SIM . Vous dittes la verité.

Vray philosophe.) Platon décrit au Theetete, ou de la science, fort elegamment ces vrayz philosophes, qui ne se soucient que de l'esprit seulemēt, disant ainsi: Ceux cy dès leur ieunesse premièrement ne sçauent le chemin au palais, ny ou lon plaide, ou rient conseil, ny ou se fait quelque autre assemblée de la ville. Ilz ne veoient ny oient les loix & decretz, ou publiez ou redigez par escrit. Quand aux factions & brigues pour les estatx, aux assemblées & banquetz, ilz n'y songent aucunemēt. Si la cité est bien, ou mal gouvernée: ou si quelqu'un à receu quelque deshonneur de ses predecesseurs, soient hommes ou femmes, ilz en sont plus ignorans que du sable de la mer, comme lon dit. Et si ne sçauent s'ilz ignorent tout cecy, car ilz ne s'en abstiennent point par gloire. Mais à la verité leur corps habite seulement en la ville & y demeure: & leur esprit estimant peu ou rien telles choses volle par tout, mesurant ce qui est dessoubz & dessus la terre: & montant par art iusques au ciel, cherchant la totale nature de toutes choses, qui concernent la cognoissance de l'vniuers, sans s'appliquer à ce qui leur est prochain. THEOD. Comment dittes vous cela Socrates? SOC. Comme lon dit de Thales, ainsi qu'il contemploit les estoiles, & regardoit en hault, il tomba en vne fosse. Dont il fut repris par vne chambrrière de Thrace femme d'esprit & plaisante, pour ce qu'il

qu'il vouloit sçauoir ce qui est au ciel, & ignoroit ce qui estoit deuant luy & pres de ses piedz. Lon en peut autant reprocher à tous ceux qui versent en philosophie. Car à la verité vn tel personnage ne sçait que fait son voisin, & à grand peine s'il est homme ou beste brute: mais il s'enquiert diligemment que c'est en general que l'homme, & quelle est l'action ou passion propre de l'homme. Quand il faut blamer quelqu'un, il n'a dequoy le blamer, pourtant qu'il ne sçait les vices particuliers de personne, pour n'y aduiser point. Et s'il faut louer & extoller les hommes, il ne sçait rien simuler ou dissimuler. Car quand il oyt louer vn tyrant ou vn Roy, il estime qu'on loue quelque pasteur, comme vn porcher ou berger, ou quelque bouuier fortuné: pour ce qu'il trait en abondance: mais pense qu'ilz gouuernent & traitent l'animal plus cruellement que les autres, & que par nécessité ilz ne soient moins rudes & ignorans à raison de leur oisiveté, estās ainsi enclos de murailles en la ville comme vn berger est enfermé dedans son parc sur la montagne. Quand ilz oient parler de dix mil arpens de terre, ou de plus, que quelqu'un possède, comme s'il posséderoit quelque chose admirable, ilz pensent ouyr peu de chose, ayans accoustumé de regarder à toute la terre. D'auantage quād ilz voient quelques vns louer leur noblesse: comme si quelque gentilhomme se disoit auoir eu sept aieulx de suite tous riches, ilz pensent telle louange proceder d'un homme hebeté & voyāt peu, qui par ignorance ne peut regarder tousiours à l'vniuers, ny

H.i.

considerer comment chacun à eu innumerables aieulx & bisaielx tât riches que pouures, Roys que serfs & esclaués, Barbares que Grecs. Et pour ce ilz se moquêt de ceux qui prennent gloire de raconter leurs predecesseurs iusques au nombre de vint cinq, & se vantent estre descenduz d'Hercules filz d'Amphitryon, pour ce qu'ilz leur semblent dire peu de chose, & tenir propos impertinens.

De l'empeschement que le corps donne à l'esprit: & comment par le moien des sens lon ne peut paruenir à la cognoissance de verité, & qu'elle ne peut estre cogneue, sinon par l'ame seulement sans la communication du corps.

SOCR. Et quand à acquerir la sapience, vous femble il que le corps face empeschemēt ou non? si quelqu'un le prent pour compagnon à l'apprendre & trouuer, cōme si ie disois ainsi: croiez vous que la veüe & loüye aient en l'hōme quelque verité certaine: ou si ce sont les poētes qui semēt telz propos par leurs vers, disans que nous ne pouuons veoir chose parfaitement, ny l'ouir
 1 comme il appartient. Parquoy? il est certain que si ces deux sens ne peuuent retenir en eulx quelque verité ou certitude, que les autres qui sont pires, en auront encores moins. Le croiez vous ainsi? SIM. Certes ouy entierement. Mais quand est ce que l'ame apres auoir longuement cherché,
 trouue

trouue la verité? soc. Quád elle s'efforce & pense la deuoir attaindre avecques le corps, sans aucune faulte elle est deceue & trôpée par le corps mesme. sim. Il est bien vray. soc. Pensez vous pas que si lon peut comprendre la verité de quel que chose, que ce sera plus tost par le discours qu'elle en fera, que par nul autre moien? sim. Ouy. soc. Or peut l'ame entierement demener ces discours & raisons; quand elle n'est troublée de tous ces empeschemens: comme de la veue, de louye, de douleur & de volupté. Mais principalement quand se retire deuers elle delaisnant le corps, & entant qu'il luy est possible, ne communiquant avec luy, ny le touchant, appete ce qui veritablement est. sim. Il le fault croire ainsi. soc. Est il pas vray Simmias, qu'en ceste consideration l'esprit d'un philosophe deprise le corps & le fuit, desirant seulement d'estre à par luy? sim. Il le semble ainsi.

¹ Parquoy il est certain que si la veüe & louye ne peuuent retenir en eulx quelque verité ou certitude, que les autres sens qui sont pires, encores moins.) Les philosophes ont disputé long temps pour sçauoir si les sens pouuoient estre deceuz. Ceste question à esté traittée par les Stoiques, Epicuriens & Academiques, mesmement les nouueaux, comme Carneades & Archefilas, qui en prenoient leur principal fondement, Socrates, H. ij.

Democrite, Anaxagoras, Empedocles & plusieurs autres ont pensé qu'on ne pouuoit rien cognoistre, rien entendre & sçauoir: les sens estre foibles & tardifs: les choses sensibles estre si petites que ne peuuent estre senties: ou si mobiles, qu'on n'y peut trouuer aucune certitude: nostre vie brieue, tout estre plein d'opinions & de coustumes: tout enuironné de tenebres & caché: & par ainsi que rien ne pouuoit estre veu & entendu. Que ne deuions faire profession de rien affermer, ny rien approuuer. Platon à estimé qu'il falloit seulement croire à l'intelligence, qui voit ce qui est simple & vniforme, & tel qu'il est. Qu'il n'y auoit science, sinon en ces raisons & discours que l'ame faisoit quand elle n'est troublée des empeschemens corporelz: comme de la veüe & de loüye, de douleur & de volupré: & considere à par elle ce qui est veritablemēt, qui est tousiours mesme, & n'est aucunement mué par generation & corruption. Au Timée, au Theethete, Parmenide, Menon, au cinq & sixiesme liure de la republ. Voyla quand à l'opiniō de Platon, & ce qu'il veut dire en ce passage. Les autres ont estimé que les sens n'estoient decenables, iacoit que pussent decenoir. Car celluy est deceu qui reçoit le faux pour le vray, & au contraire. Mais le vray & le faux consiste en composition & diuision, qui ne tombent soubz les sens, ains dependēt de la cogitation. La notice des sens estre seulemēt quelque recepcion, & comme l'impression d'une image, comme de l'aneau en la cire, ou de la forme au miroër. Reste sçauoir si l'ame
 peu

peut estre deceüe par le rapport des sens. Trois choses sont requises à sentir, le sensoire, le sensible, & le moien. Le sensoire mal disposé deçoit: comme l'oeil chassieux, ou qui ne voit gueres cler. L'obiet nous deçoit estant lointain ou agité, ou présenté trop soudainement. Le moien deçoit, quand il est peu conuenable, comme la fumée, nuée, l'eau, l'air agité, le voire souillé ou taint de quelque couleur. Mais si tout demeure en sa droite habitude naturelle: c'est à sçauoir que le sensoire soit bien disposé, le sensible présenté à propos, le moien conuenable en temps & lieu, iamaïs il ne deceuera l'esprit bien attentif. Pourtant que ce qui suit l'integrité naturelle, cōmunément n'erre gueres ou point du tout. Voiez Eusebe au xiiij. liure de la preparation euangelique. chap. vij. & le beau passage qu'il allegue d'Aristote pris en l'huytiesme liure de la philosophie, contre ceux qui ostēt les sens, & disent qui ne seruēt de rien à acquerir sciēce.

soc. Mais que me respondrez vous à ce que ie vous veux demander, disons nous pas que iustice est quelque chose, ou rien? sim. Par Iuppiter nous disons que c'est quelque chose. socr. Ne disons nous pas autant de beauté & bonté? sim. Pourquoy non? soc. Donques auez vous iamaïs peu apperceuoir de voz ieux quelcune d'elles? sim. Iamaïs. socr. Mais n'auez vous sceu par laide des autres sens corporelz les atteindre, & parfaitement cognoistre? Et à celle fin
H. iij.

que vous ne soiez abusé, ie demâde si vous auez
 iamais veu la premiere nature, & essence de toutes
 choses: cōme celle de grandeur, de santé & de
 force; & leur propre diffinition: & si par le corps
 lon peut apperceuoir ce qui est la pure verité en
 icelles, ou s'il est ainsi, que quicōques se delibe-
 re de penser par l'esprit le plus sainement & di-
 ligement qu'il luy est possible à l'idée de ce qu'il
 entreprennent cōsiderer, par ceste consideratiō n'ap-
 proche il point plus pres de sa cognoissance?
 SIM. Certes ouy. SOC. Donques ne vous sem-
 ble il pas que celuy la feroit fort sincerement,
 quicōques voudroit par le pensement de l'esprit
 entreprendre sçauoir la raison de chacune cho-
 se, n'usant en cest endroit ny de la veüe, ny de
 nul autre sens pour les conioindre avec les bon-
 nes raisons, qui se trouueroient par l'esprit? Mais
 prenant la cogitation à par elle, qui est de sa na-
 ture pure, s'efforceroit de cognoistre à par luy ce
 qui est en chacune chose pur & net: & tousiours
 le pourfuyeroit sans y faillir, se separât des ieux
 & de l'ouïe, & breuement de tout le corps, com-
 me de celluy qui ne luy sert que d'empeschemēt,
 & qui ne veut souffrir que l'ame puisse paruenir
 à la verité & sapience, quand elle vient se mesler
 avecques luy, & qu'elle le reçoit pour cōpagnō?
 Et celuy qui fera tele separation Siminiās, aura
 il pas parfaite cognoissance de ce que verita-
 blement

blemét est: & fera digne d'estre reputé sage, estât parueniu au dernier degré de cõtentement? SIM. Vous dittes de belles & veritables sentences So crates. s.o. Parquoy de tout ce qui à esté dit, ne s'ensuit il pas necessairement que les vrays philo sophes doiuent telement maintenir & demeu rer en ceste opinion, que d'vn accord ensemble ilz parlent ainsi entr'eulx?

Oraison des vrayz philosophes sur les incommoditez aduenans par le corps à l'ame, ce pendant qu'elle est enclose dedans: & comment il est impossible de riẽ sçauoir sinceremẽt, iusques à ce que nous soions par uenuz à l'autre vie.

- 1 Il semble que soions induitz par quelque bõ ne raison de confesser que tandis que nous auõs
- 2 ce corps, & que nostre ame sera cõiointe & mes lée avec tel mal, iamais nous ne pourrons bon nement paruenir à ce que pretendons: c'est à sça uoir à cognoistre parfaitement la verité. Atten du que le corps nous amaine innumerables em peschemẽs tant pour sa norriture necessaire, que pour les maladies qui nous aduiennent sou uent, & empeschẽt de trouuer la verité que cher chons. Puis il nous remplit d'amours, de volun tez desordonnées, de craintes, de plusieurs estran ges pẽsées qui nous viennent à la fantasie, & de toute vanité: telement qu'on peut maintenir ve-

H. iiij.

ritablement qu'il ne nous apporte aucune prudence. Car il n'y a que le corps & ses cupiditez qui nous causent guerres, seditions & querelles: attendu que toutes guerres se font pour acquérir biens, & que sommes contrainctz en acquérir pour le corps, comme chose necessaire à son traitement. Dont il aduient que par tous ces inconueniens nous sommes retirez de l'estude de philosophie. Et qui est encores le pis, si d'auenture nous auons du corps quelque repos, & que nous l'emploions en quelque bonne consideration & pensément, c'est à l'heure, en laquelle il vient estre cōtraire & empescher l'esprit, luy dōnant plusieurs assaulx & troubles, & nous red tous estōnez, tant qu'ainsi par ses diuersitez pertroublez, il ne nous est permis d'attaindre la ³gnoissance de verité. Parquoy il à esté assez amplement demonstré, que si nous voulons veoir ou sçauoir purement quelques choses, qu'il nous fault elongner & separer du corps, & seulement les considerer par l'ame: & lors comme il est ⁴parent, serons satisfaitz de tous noz desirs, iouissans à nostre aise de sagesse, dōt nous faisons profession, & nous disons estre amateurs apres nostre mort, comme la raison veut, & non pas en ceste vie. Car s'il est certain qu'avec le corps lon ne peut rien cognoistre purement, il faut conclure que nous tōberons en l'un de ces deux pointz: ou que

ou que iamais nous ne pourrons auoir aucune science, ou que ce sera apres nostre trespas: d'autant qu'en ce temps l'ame seule se gouuérnera par elle mesme estant deliurée du corps, ce qu'elle ne pouuoit faire au parauant. Que si nous voulons en ceste vie mortelle approcher au plus pres du sçauoir, il semble qu'il nous faut auoir le moins qu'il nous sera possible de communication avec le corps, n'usans de luy, sinon autant que nous y serons contrainctz par extreme nécessité. Ce que nous ferons aisément, si nous nous gardons d'estre répliz de sa nature, & nous preseruons de la maladie contagieuse qu'il apporte a ceux qui le suyuent, attendans le temps que Dieu nous en deliure. Et par ainsi purifiez & deschargez de ceste ignorâce du corps, nous paruiendrons, comme il est raisonnable, pour demeurer avecques telz personages, & cognoistront par nous mesmes tout ce qui est pur & net, qui est selon mon aduis la verité: car il n'est permis aux souillez & infectz de traiter & manier les choses pures & nettes.

I Il semble que soions induitz.) Saint Augustin escrit au liure de la vraie religion, que Platon auoit accoustumé de retirer ses disciples des voluptez corporelles, leur donnant à entendre qu'ilz ne pouuoient veoir la verité

I.i.

par les ieux corporelz, ou l'apercevoir par autre sens, ains par la seule purité de l'intelligence, qu'il n'y auoit rien qui plus empeschast de la cognoistre, qu'une vie pleine de lubricité, & les faulses images des choses semblables qu'on reçoit par le corps.

2. Que tandis que nous auons ce corps, & que nostre ame sera coniointe & meslée avec tel mal.) Plusieurs au temps passé pour mieux vacquer en la contemplation, se sont retirez es solitudes, separans l'esprit du corps tant qu'il leur estoit possible ce faire en ceste vie, & le retirans de la cōmunication des sens, esquelz ne se trouue aucune certitude, & s'arrestoient seulement à ce que l'ame à par elle cognoit & iuge. L'on dit que Epimenides de Crete dormit cinquante ans, c'est à dire qu'il demeura long temps en contemplation, comme separé des sens. Semblablement Pythagoras fut caché dix ans: & Zoroastres vingt, Minos legislateur & Roy de Crete neuf, ainsi qu'escrit Platon au dialogue intitulé le Minos.

3. Que si nous voulons veoir ou sçauoir puremēt quelques choses, qu'il nous fault elōgner ou separer du corps, & seulement les considerer par l'ame.) Tous ceux qui en quelque noble art ont iamais rien inuenté d'excellent, ilz ont ce fait principalement, quand ilz se elongnoient & departtoient du corps, & seulement consideroient leur affaire par l'ame. Platon escrit en vn autre passage de Socrates, qu'il auoit quelques fois accoustumé demeurer depuis vn soleil leuant iusques à l'autre sans

sans se remuer, aiant les ieux tousiours en vn endroit, pensif & separé du corps . Comme Platon mesme par force de contempler se fust souuent departy du corps, finalement il deceda en ceste separation. L'on tient aussi de Xenocrates son disciple & successeur en l'Academie qu'il se separoit chacun iour vne heure : Archimedes de Syracuse se trouua tellement ententif à ses figures geometriques, qu'il ne sentoit point le saccagement de sa ville, ny l'ennemy estant sur sa teste . Porphyre escrit de Plotin qu'il auoit accoustumé d'estre souuent deliuré du corps : durant lequel deliurement il changeoit souuent de visage: & lors inuentoit merueilles , qu'il redigeoit puis apres par escrit. Democrite ayant commencé retirer son ame des sens , pour ce que les ieux l'empeschoient, il s'auengla.

4 Serons satisfaitz de tous noz desirs, iouissans à nostre aise de sagesse, dont nous faisons professiō, apres nostre mort comme la raison veut, & nō pas en ceste vie.) Les hommes desirent naturellement sçauoir & acquerir sagesse, & puis qu'on n'en peut auoir que biē peu en ceste vie, il est raisonnable qu'aions ce desir assouuy ailleurs: c'est à sçauoir quand serons paruenuz en l'autre vie. Car puis qu'il est naturel, il ne nous à point esté baillé pour neant, & n'est superflu . Or si ne paruenions iamais à la cognoissance de verité , ce desir qu'en auons, nous seroit superflu & ridicule. Ce que n'est à dire.

☛ Socrates reprent son propos, remonstrant la grande confiance qu'il auoit de l'immortalité , & du con-
I. ij.

tement de vraie sapience, qu'il espere recevoir ailleurs, pour lesquelles choses il prent la mort en gré.

Quant est de moy, dit Socrates à Simmias, ie pense qu'il est necessaire à tous ceux qui ont affectiō d'apprendre & sçauoir, qu'ilz vsent, & deliberent souuent de telles disputes & raisons ensemble, comme maintenant nous faisons: n'estes vous pas bien de cest aduis? SIM. Ouy, plus que nul autre. SOC. Parquoy si ce que nous auons dit, est veritable, mon bon amy, j'ay grande confiance qu'en allant au lieu ou ie pretens maintenant, i'auray entier contentement & iouissance, si iamais ie la dois trouuer, du bien, pour lequel acquerir, j'ay pris tant de peine tout le tēps de ma vie: tellement que ie prens en gré ce mien departement, que lon m'a aujourd'huy commandé, avec bonne esperance que chacun fera comme moy, quand il pensera auoir son ame bien disposée, & comme desia purifiée pour s'en aller en si belle demeure. SIM. Vous dittes la verité. SOC. Mais ceste purification consiste elle pas en ce que nous auons desia dit? c'est à sçauoir que principalement nous separions l'ame du corps, & l'accoustumions à ce qu'elle à par elle se puisse de toutes parts du corps assembler & reserrer, & habiter selon son pouuoir desmaintenant & au temps aduenir seule à par soy, deliurée comme des

me des liens corporelz. SIM. Il est ainfi. soc. Donques la mort n'est ce pas ceste deliurance & separation du corps d'avec l'ame? SIM. Ouy. so. Et la deliurer & delier selon ce que nous disons, il n'y à que les philosophes & vrays amateurs de sapience qui s'estudient tousiours le faire. Car la meditation des philosophes est de deliurer & separer l'ame du corps, n'est il pas ainfi? SIM. Il me semble qu'ouy. soc. Parquoy ce seroit comme ie disois au commencement, grande moquerie, si l'homme qui s'est preparé tout le temps de sa vie pour approcher le plus pres qu'il pourroit de la mort, & viure en ceste maniere, puis que la mort aduenant, il en fust pertroublé, ne seroit ce pas folie? SIM. Pourquoi non? soc. Donques il nous est certain que les vrays philosophes s'estudiēt penser à la mort, & qu'elle leur est moins espouventable qu'à toutes autres personnes. Ce que vous entédrez encores par la raison qui s'ensuit. Puis qu'il est ainfi, qu'ilz deprisent tousiours le corps, & desirent tant seulement d'auoir l'ame à par elle, ne seroit ce pas grande folie, quād leur desir aduiant, s'ilz en estoient estōnez & marriz? & que bien voluntiers ilz ne allassent es lieux, aux quelz quand ilz seront paruenuz, ilz esperent iouyr de ce qu'ilz ont desiré toute leur vie, qui estoit la sapience, & estre deliurez de la compagnie de celluy qui les faschoit? Si plusieurs

I. iij.

aians perdu par mort ce que plus ilz aymoïent en ce monde, comme leurs femmes & enfans , ont voulu de leur bon gré aller aux enfers en espérance de les y veoir, & de demeurer avecques eux: à plus forte raison celluy qui sera vray amateur de savièce, s'il a ceste ferme creance, qu'il ne peut avoir la parfaicte cognoissance d'icelle en aucune sorte & maniere que ce soit, s'il ne meurt, craindra il le passage, encores qu'il luy soit prochain, & ne partira il pas d'icy volontiers? Certes mon bon amy, il faut penser que s'il est vray philosophe, que ceste opinion aura grande force & vigueur en son endroit, & croire que lon ne doit esperer de pouvoir iamaïs acquerir la vraie savièce, sinon apres la mort en la vie future & perdurable. Et s'il est ainsi ne seroit ce pas contre raison, si vn tel homme comme ie disois, craignoit la mort? SIM. Par Iuppiter, ce seroit contre raison. SOC. Et pource quád vous verrez quelqu'un estre marry de mourir , ce sera suffisante coniecture pour asseurer qu'il n'est pas amateur de savièce, mais plus tost du corps: & lequel mesme est amateur de richesses & d'hôneurs, ou de l'un d'iceulx, ou des deux ensemble. SIM. Ie le croy tout ainsi. SOC. Donques la vertu que lon nomme force, ne conuient elle pas à telz personnages? SIM. Certainement. SOC. Aussi temperance, dont (comme plusieurs disent) le vray office est de

est de ne se laisser surmōter aux appetitz desordō nez, ains les depriser, & vser d'une honeste maniere de faire en toutes choses, n'appartient elle pas seulement à ceux qui principalement depri sent le corps, & viuēt en l'estude de philosophie?

SIM. Necessairement. SOC. Je vous prouueray qu'il est ainsi. Car si vous voulez considerer la

force & temperance des autres hommes, vous la trouuerez estrange & impertinente. SIM. Dit-

tes moy Socrates, ie vous prie la raison. SOCRA.

Vous sçauiez que tous les autres hommes pésent la mort estre l'un des plus grands maux qui leur pourroit aduenir. SIM. Il est bien vray. SOC.

Et par ainsi ne voions nous pas que les plus cōstans d'entr'eux, quand ilz sont contrainctz endurer la mort, qu'ilz la reçoient plus patiemment pour crainte de plus grands maux? SIM. Je le

croy en ceste maniere. SOC. Dōques pour craindre sont tous estimez forts, exceptez les philosophes. Combien qu'il soit mal conuenant de pē-

ser que par crainte & peur vn homme puisse estre fort & constant. SIM. Ce que vous dittes est trop

apparent. SO. Mais que dirons nous d'auantage? Ceux qu'on estime modestes entr'eulx, n'est ce

pas par intemperance qu'ilz sont temperez? combien que disons cela estre impossible. Toutefois

il leur vient en l'entendement quelque affection & passion presque semblable en ceste folle tem-

I. iiij.

pérance: car en craignant d'estre priuez d'aucunes voluptez qu'ilz desirent, ilz se gardent des vnes estans surmontez par les autres. Et combié qu'ilz disent que c'est le vice d'intemperance, de se laisser vaincre aux voluptez: toutefois il leur aduient qu'estans ainsi vaincuz par quelques voluptez, ilz ont aussi victoire sur les autres. Et semble que ce soit ce que ie disois maintenant, que par intemperance ilz soient aucunement réduz temperez. S I M. Il est comme vous dittes vray-semblable. S O C. Mais prenons garde que ce ne soit pas le droit chemin pour paruenir à vertu de changer les voluptez aux voluptez, les douleurs aux douleurs, la crainte à la crainte, & le plus grád au moindre, tout ainsi que font ceux qui changent les monnoies. Mais que la vraie forme de monnoie soit seulement sapience, en intentiõ de laquelle acquerir, lon doiue eschanger toutes ces choses. Que tout ce qui sera vendu & acheté de ceste monnoie, & avec ceste monnoie, soit force, temperance, iustice, & finalement la vraie vertu avec sapience, quand ces voluptez & craintes voudront approcher de nous, ou nous laisser, & toutes autres semblables passions. Que si autrement séparées de sapience se viennent à eschanger, il est à craindre que tele vertu ne soit que l'ombre & apparence de vertu, estant certainement seruile, & ne retenant rien entier & veritable.

Platõ au Menexene & au 4. liure de la republ.

ritable. Au reste si la vraye vertu cōsiste en la purificatiō de tous ces vices, que tēperāce, iustice, force, & sapiēce ne soit quelque purificatiō. Parquoy ceulx qui ont institué les anciennes cerimonies ne sont point à despriser, quād ilz nous ont voulu secrettement admonester, que quiconques ne sera purifié & deuement initié, quand il ira aux enfers, il couchera en la boue : mais que celluy qui sera purifié & bien initié, habitera & demeurera avec les Dieux. Car cōme lon dit, plusieurs se trouuent es initiations, qui portent le baston de Bacchus, mais bien peu de ceux qui luy ressemblent.

Parquoy ceux qui ont institué les anciennes cerimonies ne sont point à despriser, quand ilz nous ont voulu secrettement admonester, que quiconques ne sera purifié & deuement appris es mysteres, quand il ira aux enfers, il couchera en la boue, mais que celluy qui sera purifié & bien appris en la religion, habitera & demeurera avec les dieux. ὅτι ὁς ἄρ' ἀμύνης καὶ ἀτέλεσος εἰς ἄδου ἀφίκηται, ἐν βορβόρῳ κείσεται : ὁ δὲ κεκαθαρμένος καὶ τέλεσμένος ἐκείσε ἀφικόμενος, μετὰ θεῶν οἰκήσει. *Le mesme authœur au secōd de la Republ. nous dōnant entēdre que* τελετή. i. initiatiō, *dit ainsi:* βίβλωρ δὲ ἑμαδὸρ παρέχονται μουσάϊου καὶ ἑρφέως σελλῶστε καὶ μουσῶν ἑγγόνων, ὡς Φασι, καθ' ὧς θυπολοῦσι, πείθοντες οὐ μοῖον ἰδιώτας, ἀλλὰ καὶ πόλεις, ὡς ἄρχ' αὐτοὶ τε καὶ καθαρμοὶ ἀδίκημάτων, διὰ θυσιῶν καὶ παιδιᾶς ἡδονῶν εἰς μέρετι ζῶσι. εἰς δὲ καὶ τελεοτήσασιν, ὡς δὴ τελετὰς καλοῦσι, αἱ τῶν ἐνὶ κατὰ ἀπολύουσιν ἡμᾶς, μὴ θύσαντας δὲ κακὰ

K.j.

ποδμήναι. Ilz portent les liures de Musée & d'Orphée
 filz de la lune & des muses, comme ilz disent. selon les-
 quelz ilz sacrifient persuadans non seulement aux hō-
 mes priuez: mais aussi aux citez qu'il se fait quelques
 deliurances & purgations de pechez par les sacrifices
 & oblectations des ieux, tant pour les viuans que les
 trespassez, qu'ilz appellent τελέτας, qui nous deliurent
 des maulx de par dela: & les sacrifices delaissez ou
 mesprisez que souffrirons de grandes peines. Isocrates
 au Panegyrique parlant de Ceres & de ses mysteres
 qu'on celebroit avec grande cerimonie à Athenes escrit
 ce qui s'ensuyt: ἀμύνει γὰρ ἀφικνουμένους εἰς τὴν χώραν ἡμῶν
 ὅτε ἐπ' ἀσκήθῃ τῆς κόρης ἄρπασ θήσης, καὶ πρὸς τοὺς περὶ γόνους τοὺς ἡ-
 μετέρους δύνειως διατεθείσης ἐκ τῶν ἐντεργεσιῶν, ἃς οὐκ οἶοι τε
 ἄλλοις ἢ τοῖς μεμνημένοις ἀκούειν, καὶ δούσης δωρεὰς διττὰς αἰτερ
 μεγίσται τυχεῖς αἰσιμουῦσαι, τούτῳ τὸν κέρπους οἱ τῶν μὴ θνητῶν ζῶν
 ἡμᾶς αἰτιοὶ γεγόνασιν, καὶ τῶν τελευτῶν ἡς οἱ μετέχοντες, παρὶ τε τῆς
 τῶ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδύους τὰς ἐλπίδας ἔ-
 χουσι· οὐ γὰρ ἡ πόλις ἡμῶν, οὐ μόνον θεοφιλῶς, ἀλλὰ καὶ φιλανθρώπως
 ἔσχε. Cōme Ceres fust arriuée en nostre pais lors qu'el-
 le erroit apres le rapt de sa fille. & portaist bonne vo-
 lunté à noz predecesseurs pour les benefices qu'il n'est
 permis ouyr sinon aux initiez, elle leur fait deux biens
 les plus grands qu'on pourroit trouuer: c'est à sçauoir
 les fruietz, qui furēt en cause que ne vesquissions plus à
 la mode des bestes, & l'initiation: dont ceulx qui sont
 faitz participans recoiuent meilleure esperance tant de
 la fin de leur vie, que de toute l'eternité. Cicerō au secōd
 des loix: Cōme la ville d'Athenes me semble auoir pro-
 duit

duit plusieurs belles choses & diuines , toutefois ie ne trouue rien meilleur que les mysteres, par lesquelz nous auons esté retirez de la vie sauluaige & rude, & adoulciZ en toute humanité. & ainsi qu'on les nomme initiations, nous en auons pris les commencemens de la vie: & non seulement auons receu la raison de viure ioyeusement, mais aussi de mourir avec meilleure esperance. τελετη donc signifie initiation, cerimonie secrete & mystique, ou sacrifice, comme estoient les cerimonies qu'on faisoit de nuyt à Athenes, & depuis à Rôme en l'honneur de Ceres. τελεειν initier & faire le sacrifice, ou donner les cōmencemens & premieres instructions de quelques mysteres, & instituer premierement & endoctriner aucun en quelque religion. Pour ce que nous n'auons receu teles cerimonies, aussi n'auōs nous noms propres pour les exprimer, & sommes contrainctz d'emprunter les Latins ou Grecs, & les accommoder à nostre maniere de parler.

2. ιαερτικοφόροι ἢ πολλοί, βάκχοι δὲ γε παῦροι.) Plusieurs portent la lance ou le baston de Bacchus: mais il se trouue bien peu qui luy ressemblent. ιαερτις, que les latins appelloient Thyrsus, estoit vne lance couuerte d'hyerre, qu'on portoit en la feste & cerimonies du Dieu Bacchus. Cest adage signifie que plusieurs portent l'habit & accoustrement de vertu, & ont la renommée d'estre vertueux, qui n'ont la vraye vertu. Plutarque l'a presque ainsi vsuré en vn petit liure par luy escript contre Colote εἰς τῆς ἐταίρων ἀριστοδαιμονος ὁ αἰγιόχος διαδοχῆς τῶν αὐτῶν

K.ij.

ὅρα τῶν ἐν τῆς ἀκαδημίας οὐ ναρθηκοφόρον, ἀλλ' ἐμμανὲς ἀτρυγίας ἢ πλάτωνος, *appellant ναρθηκοφόρον par translation celluy qui estoit de nom & d'habit seulement Academique, & non à la verité tel qu'on l'estimoit.*

Or s'il y en à aucuns qui paruiennent à ceste felicité, ie croy fermemét qu'il n'y en aura point d'autres sinon ceux qui ont esté vrayz philosophes: entre le nombre desquelz i'ay de mon viuant mis toute la peine & diligence pour n'estre point des moindres . Et si i'ay en cest endroit profité de quelque chose & fait mō deuoir, quād nous serons paruenuz iusques à ce souuerain biē, incontinent apres nous le sçaurons , comme il m'est aduis, s'il plaist à Dieu. Parquoy toutes ces raisons que ie vous ay deduittes Simmias & Cebés, me seruirōt d'entiere excuse pour vous declarer l'occasiō, que vous laissant & les maistres que i'auois icy, a bon droit ie n'en puis estre marry ny pertroublé, cōme celluy qui à bōne esperāce de trouuer la ou ie vois d'aussi bōs amys & seigneurs, que ceux q̄ ie laisse: i'açoit que plusieurs ne le croient ainsi. Parquoy si vous auez trouué ma deffense plus raisonnable que n'ont fait les iuges d'Athenes, i'en suis trefaise & fort content.

Si l'ame apres la separation du corps demeure en son entier, & quelle devient.

Quand Socrates eut ainsi parlé , Cebés print

la parolle, & dit en ceste maniere. CEB. Toutes voz raisons ont esté comme il me semble, bonnes & louables. Mais quât à ce qui touche l'ame, plusieurs font grand doute qu'apres la separation du corps, elle ne soit plus en aucune part: ains qu'au propre iour que l'homme meurt, l'ame meure quâd & quand: & incontinent qu'elle est partie du corps, vienne à neant comme le vent ou la fumée qui se perdent en l'aer, tant que d'icelle il n'en reste aucune chose en aucun lieu. Car si elle demeuroid en quelque lieu apres la mort, retirée à soy mesme, & deliurée de tous ces maux que vous auez maintenant declarez, il y auroit grand' esperance, que ce que vous dittes fust vray. Mais par auenture il est fort difficile à croire que l'ame demeure apres la mort de l'homme, & qu'elle aye aucune puissance & prudence. soc. Vous dittes verité Cebés: mais qu'est il de faire maintenant: estes vous d'aduis que nous en conferions, pour sçauoir s'il est probable qu'il soit ainsi ou non? CE. l'entendrois volontiers quelle est vostre opinion de ces choses.

*L'ame auoir esté deuant le corps selon son opinion
& qu'elle demeure perpetuelle apres le corps.*

I SOC. Je pense qu'il n'y à celluy qui m'oyât parler de ceste matiere, cōbien qu'il fust vn faiseur de farces, qui m'estimast babiller & tenir pro

K.iiij.

*Platon dit
au 10. &
12. des loix
les ames pre
ceder les
corps.*

pos de choses non conuenables: mais puis qu'il vous plaist, & qu'il nous y faut arrester, considerons par ce moien s'il est veritable que les ames de ceux qui meurent, descendent aux enfers, ou
 2 non. Car c'est vne ancienne opinion, de laquelle auons bonne souuenance, que lon dit, que les ames des morts s'en vont d'icy aux enfers, & de rechef y retournēt se faisans des morts. Laquelle chose si elle est veritable, & que des morts se font les viuans, il faut dire que noz ames sont la ou i'ay dit. Car il est certain qu'elles ne reuiendroient point, si elles n'estoient en quelque lieu: qui est vne suffisante coniecture pour prouuer qu'il est ainsi, pourueu qu'aions pour arresté les viuans ne pouuoir proceder d'ailleurs que des morts: mais s'il est autrement, il sera besoin d'autres raisons. CEB. C'est tresbié dit. soc. Et pour mieux venir à la vraie intelligence, ne le considerons pas es hommes seulement, mais aussi en toutes les sortes des animaux, & mesmes aux plantes: & pour briuelement dire, en tout ce que nous voions produit par nature. Considerons dis-ie
 3 diligemment, si la naissance & generation de toutes choses ne se fait pas ainsi: & si sont produittes autrement, sinon les contraires par les cōtraires, esquelles eschet contrarieté: tout ainsi que beauté est contraire à laideur, & iustice à iniustice, & plusieurs autres semblables? Et par ceste
 raison

raison ie vous demande s'il n'est pas necessaire que ce qui à son contraire, ne peut estre autrement fait, ny venir en nature, sinon par son cōtraire mesme: comme quand quelque chose deuient grande, est il pas necessaire qu'elle soit faite de ce qui estoit au parauāt petit, & qui de puis deuienne grand? CEB. Il est ainsi. SOCRA T. Prenons le cōtraire: Si quelque chose se fait moindre, ne faut il pas qu'elle se face de ce qui estoit au parauant plus grand? CEB. Il est ainsi. SOC. D'auantage du plus fort & robuste ne se fait il pas le plus debile? Et du tardif, le plus leger? SIM. Entierement. SOC. Et si quelqu'un deuiēt pire, ne faut il point que cela vienne d'auoir esté meilleur: & si plus iuste, d'auoir esté pire, & moins iuste? SIM. Pourquoy non? SOC. Il est donc assez manifeste que toutes choses se font ainsi: c'est à sçauoir, les contraires de leurs contraires. CE. Ie le croy ainsi. SO. Passons plus oultre. Se trouue il point de moyen entre les deux contraires: c'est à sçauoir deux generations pour aller de l'un à l'autre alternatiuemēt? Certainement entre le plus grand & le moindre il y a augmentation & diminution: & appellons ainsi l'un accroistre, l'autre amoindrir & décroistre. CE. Il est ainsi. SOC. D'auantage estre separé & assemblé, refroidy & eschauffé, & autres semblablement: iaçoit que aucunes fois les noms nous

K.iiij.

defaillent, pour les bien ſçauoir nōmer: ce neant-
 moins il eſt neceſſaire que de fait il en aduiēne
 ainſi par tout, que les vnes ſoiēt faittes des autres:
 & que les generatiōs, pour paſſer de l'vn à l'autre,
 ſoient mutuelles & reciproques. **SIM.** Certaine-
 ment. **SOC.** Mais pour ſuyure noſtre propos, ce
 que nous appellons viure, n'a il point quelque
 contraire, comme le veiller à le dormir ? **CEB.**
 Ouy pour verité. **SOCR.** Quel eſt il ? **SIMMIAS.**
 Mourir. **SOC.** L'vn ne vient il pas de l'autre, s'ilz
 ſont contraires: & puis qu'ilz ſont deux, n'y au-
 ra il pas deux generations reciproques pour par-
 uenir de l'vn à l'autre ? **CEB.** Pourquoi non ? **SOC.**
 Maintenant ie vous veux declarer comme ces
 deux cōtraires veiller & dormir ſont liez enſem-
 ble, & comme ilz ſont leurs generations, & paſ-
 ſent de l'vn à l'autre: & puis vous me declarerez
 l'autre, du viure & du mourir. Car ie vous dis
 que du dormir ſe fait le veiller, & du veiller le
 dormir. Et leurs generatiōs eſtre l'vne ſommeil-
 ler, l'autre eſueiller. Ne vous ay- ie pas tresbien ſa-
 tisfait ? **CEB.** Suffiſamment. **SOC.** Reſpondez
 moy ſemblablement de la vie & de la mort : ne
 dittes vous pas que le mourir ſoit contraire au
 viure ? **CEB.** Certes ouy. **SOC.** Et l'vn venir de
 l'autre ? **CEB.** Ie ne l'oſerois nier. **SOC.** Donques
 du viuant, qu'eſt ce qu'il ſe fera ? **CEB.** Le mort.
SOC. Et du mort qu'aduiendra il ? **CEB.** Il eſt
 neceſſaire

necessaire de confesser que le viuant. soc. Parquoy Cebés, il faut conclure que des morts sont faitz les viuans, & les choses qui ont vie. CEB. Il est apparent. soc. Et par ainsi noz ames sont aux enfers. CEB. Il le semble. socRA. Donques quand à leurs generations l'vne n'est elle pas apparente & manifeste, c'est à sçauoir de mourir? CEB. Certes ouy. socRA. Que fera il donc besoin de faire, luy rendrons nous point vne generation contraire? Dions nous que nature en cest endroit à defaillir: ou confesserons nous qu'il soit besoin luy en trouuer quelcune? CEB. Il le faut
4 bien, mais quelle? soc. Reuiure. Et si reuiure à quelque progression pour passer de l'un à l'autre, il faut confesser que ce sera des morts aux viuans. CEBES. Je le croy ainsi. s o. Et par ceste raison nous sommes d'accord que tout ainsi que des viuans se font les morts, ainsi des morts sont faitz les viuans. Et puis qu'il est veritable, c'est suffisante coniecture pour dire, que les ames des morts sont necessairement en quelque lieu, dont elles reuiendront. CEB. Par les probations dessus dittes ie suis contraint d'aduouer ceste consequence. s o. Maintenant ie vous prie vouloir entendre que ce n'est pas sans grand' occasion, comme ie pense, que nous auons deduit & accordé du propos precedent: car si continuellement toutes les choses créées n'estoient faites les vnes

L. i.

des autres, & qu'elles ne retournassent comme faifans tousiours leur cercle: mais que leur progression fust droite, pour passer seulement de l'un à l'autre iufques à leur contraire fans aucun retour ou reflexion, il aduiendroit par fuccession de temps que toutes choses auroient forme pareille, & feroient subiettes à vne mefme paffion, & que nature en fa creation defaudroit. CE. Cōment faittes vous cest argument? ie ne le puis cōprendre. SO. Si est il bien facile d'entendre: car si lon venoit à dormir, & que de ce repos on ne se peust reueiller, vous fçauiez certainement qu'il faudroit que tout tombast en cest inconuenient: 5 & qu'il aduint, comme lon dit de la fable d'Endymion, dont chacun se moque, pourtant, qu'elle n'a aucune apparence de verité: & que toutes choses fussent corrompues & enseuelies en ce dormir. D'auantage si de toutes generations se faisoit vne confusion fans estre separées les vnes 6 des autres, il aduiendroit que l'opinion d'Anaxagoras seroit veritable, que toutes choses seroiēt ensemble. Et par ceste mefme raison mon amy 7 Cebés, si tout ce qui reçoit vie en ce monde venoit à mourir, & que tousiours fust delaiissé en ceste mort, fans iamais reuiure: ne seroit il pas necessaire de dire que defia il y à long temps que toutes choses seroient venues à leur derniere fin, & qu'il n'y à plus rien qui viue? Car si d'autres que

que des morts les viuans se faisoient, & apres leur creation mouroiet, qui pourroit empescher qu'en ceste mort toutes choses ne prissent leur derniere fin, & fussent consommées? CEB. Il me semble qu'il n'y à rien qui l'en sceust garder, & trouue que vostre discours est bien fondé, & avec bonne raison. soc. Ceste opinion, Cebés, est à mon aduis sur toutes autres veritable, vous asseurant que nous n'auōs iamais esté deceuz par faulses impressions, quand nous l'auons confessée & approuuée estre tele. Pource ie tiens qu'il y à vn recouuremēt de vie, & que des morts se font les viuans, & que les ames des morts demeurent, & qu'il est mieux aux bonnes, & pire aux mauuaises.

- I L'ame auoir esté deuant le corps.) Il y à deux questions en cecy. L'vne à sçauoir si l'ame à esté deuant le corps: l'autre si elle demeure apres le corps. Nous devons prendre ce qu'il en dit comme d'un gentil parlant aux gentils, dont la plus part estimoit lors le monde eternal. Mais selon nostre foy & selon la verité nous tenons que le monde à commencement & fin: & que les ames raisonnables sont créées & infuses au corps le quarante ou quarantecinquiesme iour apres que le fruit est formé, comme nous dirons cy apres. Pour retourner à nostre auteur seruant à son tēps, il s'efforce monstrier que non seulement l'ame est deuant le corps, com-
- L. ij.

me il fait icy, & au dixiesme liure des loix, mais aussi qu'elle est eternelle & ingenerable, par le mouuement qu'elle a de soy mesme, & par le commencement de mouuement qu'il luy attribue. Recitons premierement ce
 „ qu'il en décrit au Phedre: Toute ame est immortelle: car
 „ ce qui est en perpetuel mouuement, est immortel. Mais
 „ ce qui agite l'autre, & est agité par autre, comme il re-
 „ çoit fin de mouuement, il reçoit aussi fin de vie. Ce
 „ donc seulement qui agite soy mesme, attendu qui ne se
 „ delaisse point, iamaïs ne cesse d'estre agité, ains est aux
 „ autres qui sont agitez, source & commencement de mou-
 „ uement. Or est le commencement ingenite, pource que
 „ necessairement tout ce qui est fait, procede du commen-
 „ cement, & non le commencement d'ailleurs. Car si le
 „ commencement procedoit de quelque autre, il ne proce-
 „ deroit pas du commencement. Mais puis qu'il est inge-
 „ nerable, aussi est il incorruptible: veu que le commence-
 „ ment perdu, il ne pourroit estre crée d'autre, ny en creer
 „ d'autre, si tant est que toutes choses doivent proceder
 „ du commencement. Par ainsi ce qui agite soy mesme,
 „ est le commencement de mouuement: qui ne peut mou-
 „ rir ou naistre: autrement tout le ciel & toute la terre
 „ par necessité cesseroit d'estre, & iamaïs derechef ne se
 „ pourroit reſtablir, & recouurer mouuement pour estre
 „ autrefois crée. Puis donc que ce qui agite soy mesme,
 „ est immortel, quicōques dira ce estre la substance & rai-
 „ son de l'ame, il n'aura occasiō de rongir. Car tout corps
 „ qui exterieurement prent mouuement, est inanimé. Et
 qui

„ qui à mouuement interieurement, & agite soy mesme,
 „ est animé, comme estant tele la nature de l'ame. Par-
 „ quoy s'il est ainsi que rien n'agite soy mesmes que l'a-
 „ me, elle est par neceßité ingenite & immortelle. Voila
 comment il monstre l'ame eternelle & ingenerable. En
 quoy toutefois il se contrarie apertemēt au Timée, par-
 lant tant de l'ame de l'vniuers que de l'humaine, quand
 il nous baille la creation des deux. Premieremēt par-
 „ lant de celle du monde, il dit ainsi: Dieu donc à crée
 „ l'ame premiere de naissance & de puissance, luy bail-
 „ lant comme à vne dame & maistresse commandement
 sur le corps. puis il décrit par quelle maniere. Et en
 vn autre passage il introduit Dieu parlant au ciel, aux
 estoilles & aux demons, tenant ce propos sur la fin de
 „ l'oraison. Quand à l'animal, qui doit entre tous parti-
 „ ciper de l'immortalité, estre appelé diuin, & dominer
 „ sur les autres, reuerer iustice & vous honorer de soy, ie
 „ vous donneray la semence, & cōmencement de cestuy
 „ la, & vous luy supplirez le demeurāt, adioustās à la na-
 „ ture immortelle, la mortelle & ferez animaux, que vous
 „ norrirez en leur viuāt, & apres leur mort derechef les
 „ receuerez & retirerez à vous. Ces paroles dites il as-
 „ sembla au mesme vaisseau que deuant, les reliques de la
 „ premiere mixtion, dont l'ame du monde estoit faite, nō
 „ tant entieres, ains degenerantes iusques au second &
 troisieme degré. Ce n'est merueille si ce grand philo-
 sophe n'ayant la lumiere de verité s'est deceu, & à va-
 rié en si haulte question, qui à trauaillé non seulement
 L.ij.

luy, mais aussi plusieurs autres sages anciens, pour sçauoir d'ou viennent les ames raisonnables, & de quoy elles sont créées. Aucuns ont pensé qu'elles estoient prises & extraittes de la diuinité, & que du ciel elles fussent enuoiées en terre, lien contraire à leur diuine nature & eternité. Qu'au parauant qu'entrer aux corps elles estoient pleines de sciences, & auoient en elles les espèces de toutes choses intelligibles: qu'oublioient toutes & quâtes fois qu'estoient vnies aux corps, pour le flux excessif de la matiere. Mais apres que par doctrine, par estude & par exercitation elles s'en recordoient. Parquoy ce que nous disons science, ilz l'appelloient reminiscence. Comme si ces premieres estincelles & facultez de l'esprit estoient de rechef suscitées par vsage & par sçauoir. Les autres ont pensé qu'elles estoient multipliées par les parës, & qu'elles procedoient de leur semence. Les anciens philosophes & heretiques ont cōtrouué plusieurs autres opinions faulses & erronées, que ie me deporteray de reciter, cōme celles qui valent trop mieux teñes que dites. Au regard de Platon, sa fantasie estoit, ainsi que ie disois maintenant, de monstrier icy, que cōme l'ame à esté deuant le corps, ce qu'il maintient par la reminiscence & par les Idées, aussi qu'elle vint apres la separatiō du corps: & que puisse estre par tout infinimēt cōiointe au corps, & puis separée. Prenōs exēple pour exposer son opiniō en l'ame de Pythagoras. L'ame de Pythagoras deuāt la naissance de Pythagoras à esté quelques fous sans corps terrestre, puis est enclose naissant

naïssât Pythagoras. Voyla deux vies, l'une libre, l'autre corporelle. La vie qui estoit libre à pris fin au cōmencement de la corporelle. Elle auoit donc eu au parauant quelque commencement. Car ce qui cesse, à commencé. Parquoy deuant Pythagoras elle n'a pas tousiours esté hors le corps. Et apres qu'elle commence estre au corps, elle n'y sera pas tousiours: pourtant que ce qui à commencé, cesse. Dont il s'ensuit selon ceste opinion, qu'infiniment deuant Pythagoras son ame à esté dedans & dehors le corps terrestre. Aussi qu'apres Pythagoras elle sera tour à tour dedans le corps, & dehors le corps. & tout ainsi que les sphaeres du monde par leurs ames varient les formes, & finablement repetent leurs propres cours. Ce qu'on voit es quatre parties de l'année, & es quatre changemens alternatifs de la lune: ainsi noz ames semblables aux ames oelestes prennent à leur imitation diuerses formes de corps, & par certains tēps sont encloses es mesmes corps qu'elles estoient au paruant. Que Zoroastres instituteur de la discipline magique, & Pythagoras ont appelé *παλιγενεσία*, regeneration. Platon au Politique dit que ceste resurrection aduiendra sur la fin de la reuolution du mode par le cōmādemēt de dieu, à ce ministrās les Demons. Mais il y a grande absurdité de dire que l'ame ayt esté deuant le corps, & qu'elle retourne autresfois en ceste vie, comme Auicenne deduit tresbien au liure intitulé en Arabe de *Almahad*. i. de la disposition des ames apres la separatiō du corps. Car si les ames eussent vescu longue-

L. iij.

ment deuant qu'estre liées aux corps, elles eussent sincerement iugé que la vie libre est meilleure que l'autre: & par ainsi n'eussent iamais voulu entrer es corps, en tant qu'intellectuelles. Elles demeureroient donc en leur propre purité sans se mesler aux corps, & leur donner vie. Encores moins y à il d'apparëce qu'apres auoir cogueu les mauuaises affectiōs & dispositiōs prouenās du corps, comme d'une prison mal saine, elles retournēt en ceste vie: sinon au iour de la resurrección vniuerselle, qu'il plaira à Dieu iuger les morts & les vifs, & rendre auecques l'ame le corps immortel: chose fort desirable aux bons, & espouuentable aux vicieux. Donques toutes ces impertinentes opinions delaissées il faut croire selon nostre foy & nostre religion, que les ames sont infuses aux corps par Dieu le createur, & commencēt estre auec les corps, non par vertu de la semence genitale: ains par Dieu les infundant, quād les mēbres sont desia formez & figurez. Ce qui aduient enuiron le quarante ou quarantecinquesme iour apres la conception: le fruit commençant viure & auoir sentimēt. Les six premiers iours c'est comme lait, les neuf ensuyuās, sang, les douze autres, chair. Es dixhuit qui suiuēt, il est figuré. Adonc l'ame est crée, & luy est infusé. Car il est escrit en Moysē: Il inspira en la face de luy l'esprit de vie, dont l'homme fut rendu viuant.

- 2 C'est vne ancienne opinion.) Ceste raison de l'immortalité de l'ame est prise de ce que toutes choses sont produittes, les contraires par les contraires alternatiuement:

ment: qu'ainsi se font les morts des viuans, & les viuans des morts. Dont il faut par neceſſité ſelon ſon dire que l'ame deliurée du corps, ſoit en quelque lieu pour donner vie à vn autre corps, auquel elle doit eſtre encloſe apres certain temps, comme elle eſtoit au premier. Autrement ſi tout ce qui reçoit vie en ce monde, venoit à mourir, & que touſiours fuſt delaiſſé en ceſte mort ſans iamais reuiuſſe, il viendroſt incontinent à ſa derniere fin, & n'y auroit plus rié qui veſquiſt à l'aduenir. Parquoy il conclud qu'il y à vn recouurement de vie: que apres la ſeparation du corps les ames demeurent, & qu'il eſt mieux aux bonnes, & pis aux mauuiſes.

3 Si ſont produites autrement, ſinon les contraires par les contraires.) Tout mouuement, dit il, eſt fait de contraire en contraire. Si dōc de la vie eſt faite vne mutation en la mort, & la mort ne peut eſtre d'ailleurs que de la vie: auſſi la vie eſt de la mort, & ne peut eſtre la vie d'ailleurs que de la mort. Il prouue cecy par pluſieurs ſimilitudes: comme du veiller au dormir, du plus grand au moindre, du plus fort & plus robuſte au plus foible, du tardif au leger, & par les moiens qu'ilz ont de paſſer l'un en l'autre, qui ſont mutuelz & reciproques. Car ſi la progreſſion de ces choſes eſtoit droite pour paſſer ſeulement de l'un à l'autre iuſques à leur contraire, ſans aucun retour ou reflexion, il aduiendroſt par ſucceſſion de temps que toutes choſes auroient forme pareille, & ſeroient ſubiettes à vne meſme paſſion, & que

M. i.

natura defandroit en la creation.

- 4 Reuiure: ἀναβίωαι.) Quelques ont voulu inferer par cecy que Platon aie entendu quelque chose de la resurrection : comme aussi par deux autres passages qu'il allegue Eusebe au liure vnZiesme de la preparation euangelique: dont l'un est pris du Politique, l'autre du dixiesme liure de la Republique . Nos predecesseurs nous ont baillé cecy, qui nasquirent incontinent apres la premiere reuolution. Ilz nous recitoient ces propos, ausquelz l'on n'adiouste point de foy maintenant . Qui n'est pas bien fait, & est raisonnable d'y entendre.
- Ἐχόμενον γὰρ ἐστὶ τῷ τοῖς πρεσβυτέραις ἐπὶ τῇ τοῦ παιδὸς ἰσχυρῇ φύσει ἐν τῶν τελευτηκώτων αὐτοῦ, κειμένων δὲ ἐν γῇ, πάλιν ἐκεῖ ξυνιστάμενους καὶ ἀναβιωσκομένους ἑπ' αὐτῇ τῇ τροπῇ σωακακυκλουμένους εἰς τὸ ἀναβίωαι τῆς γενέσεως, καὶ γινέσθαι διὰ κατὰ τοῦτο τὸ χρόνον ἐξ ἀνάγκης φερόμενους, οὐ πᾶς ἔχει τὸ νομομα, καὶ τὸ λόγον, ὅσους μὴ θεὸς αὐτῶν, εἰς ἄλλω μοίῃ ἐκδόμηναι. Car à ce qu'on dit, les vieux retourner en la nature des enfans, il est consequent que les morts gisans en terre derechef seront reſtituez, & reuiuront ſuyuans le tournement du ciel, eſtant la generation reuolue au contraire, & que neceſſairement ilz ſortent auſſi de la terre, ſi non ceux qu'il plaira à Dieu trāſporter & exorner en autre ſorte. Plus oultre il dir: que le temps de toutes choſes expiré, pourtant qu'il eſt neceſſaire aduenir mutation, deſaillant le genre terreſtre, & ayant chacune ame accompli routes generations ordonnées : adonc le gouuerneur de l'vniuers laſchant la bride du gouuernement, retourne à ſa haulteur, & la deſtinée & cupidité innée reuoluera autresfois le mode.

C

„ Ce que voians aduenir les dieux mineurs, ilz laisserōt
 „ les parties du monde commises à leur gouuernement.
 „ Par ainsi le monde reuolu & porté en cōtraire, & estāt
 „ agité par vn grand mouuement de terre apportera à
 „ tous animaux certaine peste non accoustumée. Quelque
 „ temps apres tout le trouble appaisé, il recouvrera son
 „ premier cours. Car à fin qu'il ne soit totalement dissipé,
 „ Dieu en prendra derechef le gouuernement. & apres
 „ auoir le tout corrigé & restably, il le rendra exempt de
 „ vieillesse & de mort. Et au dixiesme liure de la Rep.
 „ Le ne vous reciteray pas (dit en la personne de Socra-
 „ tes) le cōte fabuleux d'Atcine, mais le propos d'Ere Ar
 „ menien natif de Pamphyle, homme tresuaillant, qui
 „ aiant esté tué en la bataille, dix iours apres en leuant
 „ les morts, comme les autres fussent desia tous corrompuz
 „ & infectz, il se trouua entier. Et estāt porté en sa mai-
 „ son, ainsi qu'on estoit sur le point de l'enseuelir le douzief
 „ me iour apres son trespas, & qu'il estoit desia sur le feu,
 „ il resuscita, & raconta en ces entrefaittes ce qu'il auoit
 „ veu par dela. Donques il disoit commēt apres que son
 „ ame fut departie du corps, qu'elle s'en alla avec plusieurs,
 „ & que paruindrent en vn lieu admirable: ou elle vit
 „ en terre deux ouuertures, & deux autres en haut oppo-
 „ sites au ciel. Qu'entre ces ouuertures tenoient leurs sie-
 „ ges certains iuges, qui apres auoir donné leur sentence
 „ sur les ames, commandēt aux bons monter à dextre, &
 „ en hault vers le ciel, portans au deuant d'eulx quelques
 „ billerz ou escripteaux: & aux mauuais aller à senestre

M. ij.

Et en bas, portans pareillement au derriere signe de tout ce qu'ilz ont commis. Luy auoir esté dit apres qu'il y fut paruenue, qu'il deuoit estre messager aux hommes de ce qu'il verroit par dela. Qu'a ceste cause on luy commandoit qu'il ouyst Et regardast tout ce qu'on faisoit en ce lieu.

5 *Endymion estoit vn beau ieune homme aymé de la lune: pour lequel elle impetra de son pere que tout ce qu'il desireroit, fust accompli. Endymion desira dormir perpetuellement, Et qu'il demeurast exempt de mort Et de vieillesse. Aristote l'ysurpe en Adage au dixiesme liure des Ethiques. Ciceron au cinquiesme des fins, Et en la premiere Tuscul. Il fut grand philosophe Et fort curieux de cognoistre la nature de la lune, Et y occupa son esprit long temps. Qui donna lieu à la fable, pour dire qu'il estoit aymé de la lune, Et qu'il auoit dormy avec elle. Alex. Aphr. es problemes.*

6 *L'opinion d'Anaxagoras.) Platon en discourant cy apres, enuiron sur le milieu du liure, de la philosophie naturelle, il parlera bien au long d'Anaxagoras: auquel lieu nous auons delibéré de recueillir ce qui se trouue escript de luy, Et qui seruira au propos.*

7 *Que toutes choses seroient ensemble.) Si toutes choses gardoient mesme figure intransmuablement, il s'ensuyueroit vne merueilleuse confusion, ignorance Et obscurité de toutes choses. L'on ne cognoistroit le mort du vif, ny l'endormy du veillant, le familier de l'incogneu, ny l'amy de l'ennemy. Il n'y auroit loy ne police entre les*

les hommes. Mais la providence diuine obuiant à cecy, diuersifie continuellement, & par tour les formes & figures de toutes choses, sans iamais omettre ceste diuersification.

☞ Si tout nostre sçauoir n'est autre chose que souuenir, & reduire à memoire ce que nous auons sceu autrefois, l'ame estoit deuant que fussons néz, & par consequent demeurera apres nostre trespas, parquoy elle est immortelle.

C E B. Mais ie vous prie Socrates, que vous me vueillez encores satisfaire à ce point, lequel vous ay veu si souuent soustenir, & me dire s'il est veritable que tout nostre sçauoir n'est autre chose que souuenir, & reduire en memoire ce que nous auons sceu autrefois. Car selon ceste opinion, il est necessaire dire qu'en quelque temps au parauant nous aions appris ce dequoy maintenant nous auons la souuenance: qui ne se pourroit faire, si nostre ame n'auoit esté en quelque lieu premier que de venir en ce corps, & prendre ceste figure humaine. Parquoy il semble encores par ceste raison que l'ame est quelque chose immortelle.

Ciceron en la premiere Tusculane.

I N'est autre chose que souuenir & reduire en memoire.) Que tout nostre sçauoir ne soit que reminiscence, il le monstre premierement, pource que souuentefois

M. iij.

si l'on nous interroge bien, respondons veritablement & conuenablement en quelque science ou matiere que ce soit, encores que ne l'aions iamais apprise. En apres, pourtant que par la notice des choses sensibles nous sommes incontinent eleuez à la cognoissance des idées: cōme en cognoissant quelques choses egalles nous venons à la cognoissance de l'egalité: & quand les luy rapportons, lors cognoissons en quoy elles defaillent, & comment s'efforcent luy ressembler: & derechef combien elles en approchent ou plus ou moins. Voyez Maxime Tyrien au sermon xxviij. & Ciceron en la premiere Tusculane.

S I M. Mais dittes nous Cebés, quelles raisons & demōstrations apparentes vous pouuez auoir de ceste chose: car pour ceste heure ie n'en ay pas bonne souuenance. **C E B.** J'en trouue vne entre les autres estre tresbelle pour approuer mon dire: que si d'aduenture il y a quelqu'un qui interrogue & demande à l'autre, comme il appartient, la resolution de quelque question, nous voions euidemmēt qu'il respond à propos ce qui en est. Et certēs personne ny pourroit ainsi satisfaire, s'il n'auoit en luy quelque certaine sciēce & raison, qui luy eust au parauant appris de si bien respondre. D'auantage quand il luy parlera des figures & descriptions geometriques, ou d'autres choses semblables, il trouuera que si l'interrogue bien,

bien, comme la science le veut, qu'aussi il luy respondra de mesme.

Que si d'auenture.) Platon prouue cecy bien au long au dialogue intitulé le Menon, en parlant à vn ieune enfant des figures & descriptions geometriques, & l'interrogant seulement sans qu'on luy en eust rien monstré au precedent, il respond fort à propos & à la verité. Toutefois Aristote au secōd des posterres est d'aduis que les notices des principes ne naissent point avec nous, ains qu'elles viennent exterieurement, & que la certitude des principes doit estre prise de l'euidence de leurs obietz.

SOCRAT. Si cesteraison de Cebés, Simmias, ne vous peut fatisfaire, pensez y bien, & en la cōsiderant iugez si vous ferez de nostre opinion. Car ie voy bien que vous desiez qu'il soit possible que ce que nous appellons science, soit vne souuenance seulement. SIM. Certes ie n'en suis pas en si grande defiance que lon pourroit dire. Mais il me sera fort vtile & profitable d'apprendre que c'est souuenir, dont vous parlez: car ie cōmèce presque par les raisons qu'a alleguées Cebés, auoir cognoissance de ce qu'il à dit, & le croire. Ce neātmoins ce me seroit vn tresgrād plaisir ouyr de vous, Socrates, la deduction par laquelle vous auez commencé maintenant de prouuer ceste chose. SOCR. Nous commencerons donc
M. iiij.

par ceste raison, par laquelle nous confessons veritablement, que deuant que quelqu'un se souuiene d'une chose, il est necessaire qu'il l'ait sceue premierement. SIMMIAS. Il est ainsi. SO. En ceste maniere ne confessons nous pas que la science qui nous vient par souuenir, se doit nommer reminiscence? Et pour mieux faire entendre mon dire, ie vous en veux donner vn exemple: si quelqu'un a veu une chose ou ouy, ou par autre sens apperceu, & que non seulement il la cognoisse, mais aussi l'entende estre autre, dont la science n'est pareille & semblable, ains diuerse: ne dirons nous pas qu'il se souuiet de ce qu'il cognoissoit au parauant? SIM. Ie ne puis entendre ceste raison que vous dittes. SOCRAT. Par ceste façon vous la cognoistrez aisément: car il y a grande difference de cognoistre vn homme ou cognoistre sa lyre. SIM. Pourquoi non? SO. Ne sçavez vous pas aduenir souuent aux amoureux qu'en voyant la lyre ou robe ou quelque autre chose semblable, dont leurs amies ont accoustumé user, ilz recognoissent incontinent, non seulement la lyre, mais aussi ensemble reduisent à leur memoire, & se representent deuant les ieux la forme & beauté de celle, à qui appartenoit la lyre? Qui est ce que lon doit proprement appeller & nommer souuenance: tout ainsi comme celluy qui en voyant souuent Simmias, se souuiet de Cebés,

Cebés, avecques lequel il à accoustumé hanter, & plusieurs autres infinis exemples que ie pourrois admener à ce propos. SIM. Infinis certes. SOCRA. Mais d'ainfi cognoistre, n'est ce pas souuenance? & mesmemēt ce qui atouche les choses, desquelles la memoire par le long temps, ou par nostre negligence à esté mise en obly. SIM. Certes ouy. SOC. Que diray-je plus? n'aduiens il pas, que voit vn cheual peint, & vne lyre peinte, lon aie souuenance de l'homme à qui elle appartenoit? & regardant Simmias portrait au naturel, il souuienne de Cebés. SIM. Certes ouy. SOC. N'est il pas aussi veritable que celluy qui verra la peinture de Simmias, qu'il aura souuenance de luy? SIM. Il est trop apparent. SOCRA. Et par ainfi il faut confesser que la souuenance procede & vient de toutes choses qui sont semblables ou differentes. SIM. Je le croy ainfi. SOC. Mais toutes les fois que quelqu'un vient à se souuenir de ce qui est semblable, n'est il pas necessaire qu'il cognoisse ce qui pourroit defaillir à la similitude, dont il a pour lors la memoire? SIM. Il est necessaire.

Des Idées; & comment tant noz ames que les Idées & essence de toutes choses ont esté deuant nostre naissance.

SOC. Or entendez sainement, ne disons nous

N.j.

pas qu'il y à quelques choses egalles les vnes aux autres ? Le ne dis seulement comme du bois au bois, ou de la pierre à la pierre, ny des autres semblables, mais ie passe vn point d'auantage: n'y

*Ensebe au li-
ure xi. de la
preparat. enā
gelic. chapi.
xi. & xy.*

à il pas quelque equalité, qui est plus que ce que i'ay dit, ou si on ne la doit pour riē conter? SIM. Par Iuppiter nous en deuons faire grand conte. soc. Comment, ne sçauons nous point que c'est de ceste equalité? SIM. Je pense que nous la sçachions entierement. soc. Mais qui nous à appris ceste science de le sçauoir: est ce de ce qui à esté dessus dit, & qu'en voiant ou du bois ou des pierres ou autres telles choses egalles, nous auōs trouué & inuété par nostre esprit vne autre chose, que lōn nōme equalité? Or dittes moy si vous estes de contraire opinion.

1 N'y à il pas quelque equalité qui est plus que ce que i'ay dit, ou si on ne la doit pour rien conter.) Equalité. i. l'Idée des choses egalles, par laquelle elles sont cogneues & entendues. Ainsi Platon appelle les Idées certains exemplaires des choses sensibles: desquelz exemplaires il estime que les sciences & definitions soient faites, comme il deduit icy, & au dialogue intitulé le Theetete ou de la science. Car oultre tous les hommes il entend quelque homme, & oultre tous cheuaux, quelque cheual, & communement oultre les animaux, vn animal non generable ne corruptible: de maniere que
comme

comme d'un seau ou cachet plusieurs choses semblable
sont seellées ou imprimées, ainsi sont formées de ces Idées
plusieurs choses sensibles, rapportant chacune à son Idée.
Or n'est autre chose l'Idée qu'une substance perpetuelle
cause & principe que ces particuliers soient telz, qu'elle
est. Et comme les exemplaires premiers des choses
sensibles precedent ces corps: ainsi celle Idée qui con-
tient en soy toute beauté & perfection, est l'exemplai-
re de ce monde: sur laquelle il a esté formé par Dieu
le createur. Parquoy il a mis l'un monde intelli-
gible, l'autre sensible, qui a esté fait sur l'exemple de
l'intelligible: & est ce qu'il veut dire au Timée, com-
mençant par telle question: Qu'est ce qui est toujours,
n'ayant point de commencement: & qu'est ce qui
est crée, & n'est jamais? Dont l'un peut estre com-
pris par intelligence avec raison, étant toujours mes-
me. L'autre par opinion avec sens irraisonnable, nais-
sant & perissant, & n'estant jamais à la verité. Pour
éviter redittes ie renuoiray ceux qui en voudront sça-
voir d'avantage à ce que j'en ay adnoté sur ce passage,
& en l'argument, & à ce qu'en a escrit en ses autres li-
vres nostre auteur, comme au Menon, Parmenide, au
cinq & sixiesme livre de la Republ. & au Theetete.

Considerez d'avantage en ceste maniere: ces
pierres & ces bois egaux demeurans en leur na-
ture, peuvent ilz pas estre aucunes fois semblables
& aucunes fois ne l'estre point? SIM. Totalemét.

N. ij.

soc. Et quand ilz sont égaux, peuuent ilz estre inegaux, & l'équalité inequalité? sim. Iamais.

soc. Et pource il y à grande difference entre les choses égales & leur equalité. sim. Il me le semble bien ainsi.

soc. Toutefois par ces choses égales qui sont autres que l'équalité, vous avez trouué & inuenté la cognoissance & science d'icelle. sim. Il est vray.

soc. N'est il pas ainsi de ce qu'il leur est semblable ou different? sim. To talemēt.

soc. Il n'y à point d'inconuenient: car ce pendant qu'on voit quelque chose, si par la veüe d'icelle vous en cognoissez vne autre, cōbié qu'elle soit semblable ou differente, il est necessaire que de telle cognoissance vienne la reminiscence ou souuenance. sim. Il est ainsi.

soc. Et quant aux choses que n'agueres nous disions égales, comme bois, pierres, & autres, vous semblent elles estre aussi égales comme ceste equalité, ou s'il s'en faut beaucoup, ou non? sim. Certes il s'en faut beaucoup.

soc. Mais ne cōfessons nous pas qu'il est necessaire dire quand quelqu'un voit & regarde quelques choses, qu'il souhaite estre telles que sont aucunes autres, voiāt qu'elles defaillent, & que ne peuuent estre teles ny égales comme elles, ains moindres: qu'il ayt cogneu au parauant cela, à quoy il dit l'autre estre semblable, iacoit qu'il n'en ayt l'entiere similitude? sim. Il est necessaire.

soc. Que dirōs nous

nous donc ? Le semblable n'aduiënt il pas entre les choses egalles, & leur equalité ? **S I M M.** Il est ainsi. **S O C.** Parquoy il est necessaire que nous aions eu la sciēce de ceste equalité deuant le tēps, auquel premierement en cognoissant ces choses egalles, nous les auons apperceues s'efforcer de venir telles comme ceste equalité : & toutefois defaillir, & estre loing de la perfection d'icelle. **S I M.** Il est ainsi. **S O C.** Mais ne disons nous pas aussi que nous ne pouuons cognoistre ny appercevoir toutes ces choses, sinon par la veue & atouchement, ou quelque autre de noz sens ? Car quant est de moy, ie iuge qu'il est ainsi de tous les autres. **S I M.** Il y a grande similitude. **Socrates,** en ce que vous dittes, pour demonstrier & approuuer ce propos. **S O C.** Donques il faut entendre par les sens que tout ce qui est à la subiectiō des sens, appete ceste equalité, combien qu'il n'y puisse paruenir. N'est-ce pas ainsi que nous l'entendons ? **S I M.** Tout ainsi. **SOCRATES.** Car deuant que commencer à veoir, ouyr, & vser des autres sens, il a fallu que nous aions eu la sciēce de ceste equalité : c'est à sçauoir que c'estoit, quād nous voulions reduire ces choses egalles, qui sont subiettes aux sens, à leur equalité, à fin de pouoir iuger & cognoistre qu'elles s'efforcent toutes deuenir semblables à leur equalité, & toutefois ny pouoir aduenir : ainse estre delaissees soubz

pire condition. SIM. Il s'ensuit necessairement, de ce que nous auons dit. SOC. N'auons nous pas incontinent que nous auons esté néz, veu & ouy, & vñe aucunement de tous noz autres sens? SIMMI. Ouy.

Il retourne au propos de la reminiscence, luy accommodant la science des Idées.

SOC. Parquoy il à fallu, comme nous auons dit, que nous ayons eu au parauant la science de ceste equalité. SIM. Il à fallu. SOC. R. Donques, comme il semble, il faut que deuant nostre natiuité nous l'aions comprise & cogneue. SIM. Je suis de cest aduis. SOC. R. A. T. E. S. Et si nous auons eu ceste science, deuant que nous fussions néz, ne l'auons nous pas eue encores en nostre naissance, & deuant que naistre: & incontinent que nous sommes venuz en ceste vie, n'auons nous pas sceu que c'estoit, non seulement ceste equalité, mais aussi ce qui est plus grand, & ce qui est le moindre, & les autres choses semblables? Et par cest argument nous voulons comprendre non seulement l'equalité, mais aussi la beauté, la bonté, la iustice, la sainteté, & toutes autres choses, auxquelles nous attribuons essence: en vsant d'interrogations ou de responses: combien qu'au parauant nous n'en eussions iamais ouy parler: tant qu'il est necessaire que deuant

uant que fussions néz, en auoir eu la sciēce. SIM.
Il est ainsi. SOC. Et aussi si apres auoir eu & re-
ceu les sciences, nous les mettions en obly, il fau-
droit naistre avecques elles, & tout le temps de
nostre vie les retenir & sçauoir: car sçauoir n'est
autre chose sinon auoir appris vne science, & en
auoir tousiours souuenāce, & ne la point oblier.
N'estimons nous pas oubliance estre la perte de
science desia acquise? SIM. Ouy certainement.
SOC. Et si nous auons perdu en nostre naissan-
ce les sciēces que nous auions au parauāt sçeues
& cogneues, & que puis apres par laide & moié
de noz sens nous les venons recouurer & r'appré-
dre, ne dirons nous pas, que ce que nous appel-
lons apprendre, n'est autre chose sinon recouurer
la propre science, & ce nommans resouuenir, ne
le nommerions nous pas bien? SIM. Ouy. SOC.
Et qu'ainsi soit, nous l'auons trouué possible.
C'est à sçauoir quand quelqu'un cognoit quel-
que chose, ou en voiant, ou en oyant, ou moien-
nant quelque autre sentement, & que par icelle
il en recognoit vne autre qu'il auoit oubliée, à la-
quelle celle cy atrouchoit, estāt semblable ou dis-
semblable. Parquoy il faut l'un des deux estre ve-
ritable, ou que nous sommes néz sçauās, & auōs
entieremēt toutes les sciences en ceste vie, ou que
ceux que nous disons apprendre, ne font tāt seule-
ment que resouuenir. Et que toute nostre scien-

N. iiij.

ce ne soit que reminiscence. SIM. Vous estes bié venu à vostre point, Socrates; & me semble qu'il est ainsi. SOCRAT. Lequel donc voulez vous choisir des deux Simmias, ou que nous sommes néz avecques toutes sciences, ou que nous auons seulement souuenance de ce que sçauions au parauant? SIMMIAS. Je suis en grand doute lequel maintenant ie dois prendre des deux. SOC. Comment, n'avez vous point d'élection pour iuger laquelle opinion des deux est la meilleure? ne sçavez vous pas bien que l'homme sçauant peut rendre raison & respondre de ce qu'il sçait? SIM. Il le faut bien. SOC. Vous semble il que chacun puisse rendre raison des disputes que nous demenós maintenât? SIM. Je le voudrois bien : mais i'ay peur que demain il ne se trouue personne, qui dignement puisse traiter si grandes & belles matieres. SOC. Vous ne croiez pas donc que tous entendét cecy. SIM. Non certainement. SOC. Parquoy il faut faire ceste conclusion, qu'ilz ont seulement souuenâce de ce qu'ilz auroient autrefois sceu. SIM. Il est necessaire. SOC. Mais quand eurent & receurent noz ames ces sciences? car ce n'a esté depuis que nous sommes néz. SIM. Certes non, SOCR. C'est donc au parauant. SIM. Je le veux bien. SOCR. Et par ainsi nous deuons croire & iuger Simmias, que noz ames estoient sans corps beaucoup deuant que venir

venir en espee humaine, & qu'elles auoient intelligence. SIM. Il le faudroit ainsi croire Socrates, si d'aventure nous n'auions ces sciences infuses en nostre naissance : car c'est le seul temps qui reste, ou nous les auons peu receuoir. SOC. Mon amy prenez qu'il soit ainsi: mais dittes moy en quel autre temps nous les auons perdues: veu qu'en naissant nous ne les auons point, comme nous confessons maintenant? ou se pourroit il faire que nous les perdissiõs au mesme temps, que les auons receues? ou me dittes si vous scauez quelque autre temps. SIM. Certes Socrates, ie n'en scay point d'autre. Mais ie ne pensois mon dire estre nul. SOCRATES. Donques ce que ie vous ay deduit, & monstre par mes raisons, est veritable. Car si les choses que nous disons ordinairement sont, comme beauté, bonté, & toute semblable essence, à laquelle nous reduisons ce qui est cogneu par les sens, & qu'en cherchant la trouuions auoit esté premierement par nature, & estre nostre, rapportans à son patron toutes choses sensibles, il est necessaire que comme ces Idées sont premierement; que nostre ame ayt esté deuât nostre naissance. Que si tout ce que nous auons dit, n'est veritable, ceste deduction & dispute seroit tresmal fondée, & de nulle valeur, n'est il pas ainsi? & n'y à il mesme necessité de dire que les Idées & noz ames aiēt esté

O.j.

deuant que fusſions néz? S'il n'en eſt rien, auſſi n'eſt il de ce que nous diſons. SIM. Voſtre raiſon Socrates,eſt merueilleuſe,& à ſi grand force, que ie ſuis contraint de dire , que par vne meſme neceſſité il faut qu'il ſoit ainſi, m'ayant trefbien conduit & mené iuſques à ce point de confeſſer que tant noſtre ame que l'eſſence,dôt vous auez maintenāt parlé,ont eſté deuant noſtre naiſſance. Car ie n'eſtime rié plus certain que ce que vous auez dit,principalement quand vous parliez de la grandeur,de beauté,de bonté & autres ſemblables:& quant eſt de moy, ie me tiens en ceſt endroit aſſez ſatisfait. SOCRAT. Ie ne ſçay qu'en penſe Cebés, mais il luy faut auſſi perſuader. SIMMIAS. I'eſtime qu'il ne faut vſer de plus grande raiſon pour luy faire entendre,com bien qu'il ayt touſiours accouſtumé d'eſtre contraire à chacun , & qu'il ne croit voluntiers de leger:ce neantmoins ie penſe luy eſtre ſuffiſamment prouué, que noſtre ame à eſté deuant que fusſions néz.

¶ Il a prouué par les Idées & par la reminſcence noſtre ame auoir eſté deuant que fuſſions néz,il monſtrera cy apres comment elle demeure apres noſtre trefpas,& qu'elle ne perit avec le corps.

Mais ſi elle doit encores eſtre & demeurer apres noſtre mort immortelle & eternelle, il me ſemble

semble Socrates, que vous ne me l'avez pas encores assez bonnement prouué, & ne reste plus que d'oster ce doute qui demeure à l'entendement de plusieurs, comme allegue Cebés, qui croient que l'ame perit avecques le corps, tant qu'il n'en soit plus de memoire. Car quel inconuenient peut il venir, si l'ame est faite & constituée d'ailleurs, & qu'elle ayt esté premièrement que descendre au corps humain: & puis apres la separation des deux qu'incontinent elle meure avec luy, & soit consumée? C E B. Vous dittes bien Simmias, car il semble que la moitié seulemēt de ce que nous demandons, soit prouuée, c'est à sçauoir que nostre ame a esté deuant que nous fussions néz, & ne reste plus qu'à monstrier comment apres nostre trespas elle demeurera, ny plus ny moins quel le faisoit au parauant la naissance. Et pource, il nous faut suyure ce moien, si voulons mettre fin à nostre dispute, qui est desia de si long temps commencée. S O C. Il me semble Simmias & Cebés, que ie vous ay assez suffisamment prouué ce que vous demandez, si demeurez en l'opinion que vous auez au parauant confessée, que tout viuāt se face du mort. Car si l'ame est premierement, & que venāt en ceste vie elle ne puisse venir d'ailleurs que de la mort, & du mourir: pourquoy aussi necessairement ne demeurera elle apres le trespas, puis qu'autrefois elle doit retourner? Mais

O. ij.



cōbien que au parauant nous le vous aions assez monſtré, il ſemble touteſois que vous deſirez tous deux, que ceſte diſpute ſoit encores plus diligemment traitée. Et par auenture vous reſſemblez aux ieunes enfans, qui ont grande crainte & peur qu'après que l'ame eſt ſeparée du corps, le vent ne l'emporte, ou qu'il ne l'eſpande ou eſtēdē en pluſieurs lieux: meſmemēt ſi elle part quād les vents ſont plus vehemēs & impetueux. Lors Cebēs ſur ce propos commença à ſoubzrire diſant: vous vous efforcez Socrates, de nous perſuader ſelon voſtre opinion le cōtraire de ceſte choſe, comme ſi nous en auions peur: combien que n'en aions aucune crainte. Mais poſſible vous proffiterez pour quelque ieune enfant qui eſt en ceſte cōpagnie, lequel n'en eſt pas trop aſſuré. Et pource efforçons nous de perſuader à celluy la qui ne craigne point la mort comme fantoſmes.

S O C R. Il eſt bien raſonnable que lon pouruoie à celluy la par quelques enchantemens iuſques à ce qu'il ſoit guery, & reduit en bonne ſanté.

C E B. Mais quand vous ſerez mort Socrates, ou eſt ce que lon pourra trouuer vn tel enchanteur, & ſi parfait que vous, pour y remedier? soc. La Grece eſt grande Cebēs, & ſi eſt bien fournie de gens ſçauans, la ou tant d'eſtranges nations habitēt, & ſi grand nombre de perſonnes, vous deuez chercher vn tel enchanteur ſans y eſpargner

ny

ny l'argent ny la peine , comme pour chose ou vous ne sçauriez mieux employer vostre bien. aussi vous y devez regarder entre vous qui estes icy presens. Car par aventure vous ne trouuerez point qui le sçachent mieux faire que aucuns de ceste compagnie. C E B. Il se fera ainsi. Mais retournons à nostre premiere dispute & propos, dont nous sommes partiz, si bon vous semble. s o c. I'en suis content , pourquoy ne le trouuerois-je bon? C E B. C'est tresbien dit.

1 *Enchantemens. .i. remonstrances . Ainsi appelle il ἐπώδης au 2. des loix quelques enchantemens expressement composez pour rendre les espritz des hommes obeissans aux loix. ἐπώδης enchanteur. i. par translation vn philosophe ou medecin des ames.*

¶ *Premiere raison pour monstrier que l'ame demeure apres la separation du corps, prise de sa simplicité, & de ce quelle n'a en soy rien composé . Que par ce moien ne peut estre diuisée , ne consequemment perir.*

s o c. Ne deuons nous pas en nous mesmes chercher diligemment & nous enquerir à qui cōuient receuoir ceste passion, d'estre dissipé , qui doit craindre que ne luy aduiène, & selon quelle partie? & puis apres considerer que c'est de la nature de l'ame: pour ces pointz discutez, veoir quel

O. iii.

le confiance ou crainte nous deuons auoir d'icel
*Ciceron au li-
 ure de la vi-
 uelleſſe, & en
 la premiere
 Tufcula. &
 Lactance au
 7.liure du di-
 uin loyer cha-
 pitre 8.* le. CEB. Vous dittes la verité. s o c r. N'est il pas
 vray que tout ce qui est composé de plusieurs
 choses, entant que composé, naturellement il luy
 conuient qu'il soit dissoluble: & s'il n'est compo-
 sé, qu'il ne soit subiet à aucune dissolution? CEB.
 Il me semble ainsi. soc. Et ce qui est tousiours
 en vne sorte sans iamais chāger la forme ou espe-
 ce, n'est il pas simple de sa nature, comme ce qui
 est subiet a diuerſes mutations, ne gardās iamais
 vne façon pareille ou egalle, composé? CEB. Ainsi
 l'estimé-ic. s o c. Mais retournons maintenant
 au propos qui nous à amené iusques à ces raisōs.
 Ceste essence, de laquelle en interrogant & respō-
 dant nous auons doné la vraie raison, estes vous
 d'aduis qu'elle soit tousiours d'vne mesme sorte,
 & pareille façon: ou pensez vous qu'elle puisse
 aucunesfois estre autrement? C'est à ſçauoir sans
 ce que ceste premiere essence & Idée, que lon nō-
 me equalité, beauté, & autres semblables, qui ve-
 ritablement sont en nature, reçoieuēt aucunesfois
 quelque mutation en elles mesmes: ou si chacu-
 ne d'icelles est tousiours d'vne mesme sorte, de-
 meurāt en soy mesme, & par soy mesme, ne pou-
 uant iamais en aucun lieu, ne en aucune manie-
 re ſe changer ou muer. CEB. Il est necessaire So-
 crates, qu'il soit ainsi que vous dittes. soc. Mais
 que dirons nous de plusieurs autres choses, que
 lon

lon dit semblablement estre belles: c'est à sçauoir des hōmes, des cheuaux, des robes, & autres semblables, que nous nommons belles ou egalles, ou de toutes celles qui leur sont synonymes, sont elles tousiours en vn mesme estat, ou plus tost dirons nous qu'elles sont au cōtraire de leurs Idées: & qu'elles à elles, ne iamais entre elles, pour parler absolument, ne se rapportent entierement, & en mesme maniere les vnes aux autres? CEB. Iamais Socrates. SOC. Il est certain qu'on les peut veoir, toucher & cognoistre par les autres sens, mais il n'est possible cognoistre celles qui demeurent tousiours en mesme estat, que par la raison de l'intelligence, d'autant que sont inuisibles, & qu'on ne les voit point. CEB. Vous dittes entierement la verité.

Autre raison. il y à deux especes des choses: l'une visible, l'autre inuisible. La visible n'est tousiours de mesme sorte, ny demeure en vn estat. Au contraire l'inuisible demeure tousiours mesme, & est tousiours semblable à soy, & est diuine. L'ame est tele, l'ame est donc immortelle.

1 SOC. Voulez vous donc que nous mettions deux especes des choses, les vnes visibles, & les autres inuisibles? CEB. Je m'y consens. SOCRA. Que les inuisibles ne peuuent iamais estre corrompues, & demeurent en vn estat: & les autres

*Xenophon 8.
de l'inst. de
Cyr. & Lactā
ce au liure 7.
du diuī loyer
chap. 9.*

O. iiii.

visibles sont subiettes à toute mutatiõ? c E. Mettons y encores cela. soc. Or bien ie vous demãde s'il y à autre chose en nous, sinon d'un costé le corps, & de l'autre l'ame? c E B. Certes non. soc. Et par ainsi, à laquelle des deux especes le corps est il le plus proche, & de laquelle participe il le plus? c E B. Il n'y à point de doute que ce ne soit de la visible. soc R A. Qu'est ce que de l'ame, se peut elle veoir ou non? c E. Elle ne peut estre veüe des hommes. soc R. Nous ne parlons pas aussi, ce me semble, sinõ de ce qui peut estre veu de la propre nature des hommes. Comment? pensiez vous que nous eussions traitté de ce qui attouche & appartient à autre nature? c E B. Non, d'autre que des hommes. soc R A T. Mais que disons nous de l'ame, est elle visible, ou non visible? c E B. Non visible. soc. Elle est donc invisible. c E B. Ouy. soc R. Par ainsi l'ame est plus semblable que le corps à l'invisible, & le corps au visible. c E B. Il est totalemẽt necessaire de le dire ainsi. soc. Ne disions nous pas au parauãt, qu'il aduenoit, quand l'ame s'accompagne du corps, & qu'elle le prent en son aide pour considerer, vsant de la veüe, de l'ouïe, ou de ses autres sens, (car cela proprement se peut nommer, considerer par le corps, quand elle vse des propres instrumẽs d'iceluy,) que lors par le corps elle est tirée & conduite pour prendre garde & se sou-

cier

cier de ce qui n'est iamais permanent: qu'a ceste cause elle foruoie, & se pertrouble, & comme si elle estoit enyurée ne sçait que doit faire, quand s'adresse à telles choses. C E B. Il est ainsi entièrement. S O C. Mais toutes les fois que l'ame viét par soy mesme à s'arrester en son pensémēt, sans autre aide ny moien, lors elle comprend & s'approche de ce qui est pur, sempiternel, immortel, & tousiours semblable. Et comme ayant affinité avec luy, y demeure tousiours ce pendant qu'est à par elle, & qu'il luy est permis, s'abstenāt & gardant des erreurs ou l'envelope le corps. ainsi se porte l'ame enuers les choses permanentes, en les touchant: & ceste dispositiō & affectiō de l'ame se nomme sapience. C E B. Vous parlez tresbien Socrātes, & selon la verite. S O C. Je vous demāde encores à laquelle des deux especes, que nous auons par cy deuant dittes, l'ame ressemble le plus? C E B. Je croy fermement qu'il n'y a personne si mal apprise ne obstinée en son opiniō, que par le discours que vous auez fait, ne iuge facilement l'ame en tout & par tout estre plus semblable à ce qui est tousiours mesme, qu'a son opposite. S O C. Et quant est du corps? C E B. Il ressemble à l'autre espee visible.

Vouslez vous donc que nous mettons deux especes de choses, les vnes visibles, & les autres invisibles? Cō

P. j.

me deux choses soient manifestement opposites l'une à l'autre: c'est à sçavoir la nature immortelle & diuine à la terrestre & corruptible, & y ait doute à la quelle des deux natures l'ame ressemble: Platon par similitude en a bien voulu chercher la verité, qui est en telles choses vne bonne façon de demonstrier. Et pource que l'ame n'est semblable au corps sensible & mortel, ains au Dieu viuant & immortel, selon les operations, il inferre qu'elle aie en substance quelque similitude à luy: & que partant elle soit immortelle. Car comme lon voit incontinent les irraisonnables differer beaucoup de la substance diuine, pour estre fresles & instables, ainsi pouuons nous inferer que ceux qui sont semblables, tât par l'operation de l'intelligēce que par immortalité, ilz conuiennent aussi avec la substance diuine. Puis que cōuiennent en substance, ilz conuiennent aussi en operation, veu que les operations procedent de substāce. Car si l'ame est semblable à Dieu, quel besoin est il de tant de paroles pour monstrier son immortalité? Elle n'vseroit iamais d'operations diuines, si elle n'estoit diuine. Et iagoit qu'elle fust enterrée avec le corps mortel, ce neantmoins elle le contient & viuifie monstrant sa diuine substance, & ne peut estre abbatue par la pesanteur du corps. Comment donc ne luyra sa beauté & perfection, quand elle sera deliurée du corps? Ou comment ne sera elle immortelle, puis que par la presence d'elle le corps ne meurt point? Dieu dit au premier de „ Genese: Faisons l'homme à nostre image & semblance,

&

„ & preside aux poissons de la mer, & volatiles du ciel,
 „ aux bestes & à toute la terre. Puis Dieu crea l'homme
 „ à son image & semblance, il le crea à l'image de Dieu.
 „ Ce qui se doit entendre selon la faculté de l'intelligen-
 „ ce, comme Platon escrit tresbien en l'Alcibiade. Auons
 „ nous, dit il, rien meilleur ou plus diuin en l'ame que sca-
 „ uoir & entendre? rien certes. C'est donc cela qui est
 „ semblable à Dieu. Et si chacun le cognoit en soy, il n'i-
 „ gnorera point Dieu. Par ainsi si l'ame est semblable ^{Theodorite}
 au Dieu immortel, pourquoy ne sera elle immortelle cõ- ^{au sermō xi.}
 me luy? L'homme qui à le corps fait de mesme maniere
 que les autres animaux pour la diuinité de l'ame qui est
 en luy, pense de l'eternité, desire laisser quelque honeste
 opinion de luy apres son trespas, appete estre loué sans
 fin. Et tant plus qu'il à l'entendement eleué, & de plus
 loin il prenoit les choses futures. Il à trouué infinies arts
 tant pour necessité que pour plaisir. Il deliure par sa
 conduite les nauires des tormentes de la mer. Il don-
 ne remedes aux maladies, il cherche diligẽment & trou-
 ue la verité des choses. Il à forgé instrumens differens
 pour comprendre les mouuemens des corps celestes.
 Qui sont tous signes tresprouués de l'intelligence diui-
 ne & immortelle.

„ Ceste raison est prise de la dignité de l'ame, en la
 conferant avec l'autre partie qui est le corps. L'ame
 preside & commande, le corps sert & obeit: il faut
 donc qu'il y ayt difference entre ces deux, & que
 l'ame ne perisse comme le corps.

P.ij.

s o c. Retournons à considérer en ceste façon: quād l'ame & le corps sont ensemble, n'est il pas raisonnable par bonne ordonnance de nature, que l'un porte obeissance & face seruice, & l'autre gouuerne & commande? Et selon ce propos ie vous demande encores, lequel des deux iugez vous approcher plus de la deité, ou tenir du mortel? Ne croiez vous pas que le diuin soit de sa nature disposé pour commander & gouuerner, & le mortel pour seruir & obeir? C E B. Ouy.

s o c. Auquel donc des deux ressemble l'ame? C E B. Il est certain que l'ame ressemble au diuin, & le corps au mortel.

s o c. Parquoy regardez maintenant Cebés, si ne s'ensuit, pour faire bonne cōclusion de tout ce que nous auons dit, que l'ame est ressemblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible, vniforme & indissoluble, & demeurāt tousiours en vn mesme estat. Et le corps à ce qui est humain, mortel, nō intelligible, lubiet à plusieurs formes, & aisé à corrompre, ne demeurāt iamais en vne mesme sorte & façon. Pourrions nous maintenant mon bon amy Cebés, amener quelque argument qui fust valable, pour prouuer le contraire de ce que nous auons dit? C E B. Il est impossible.

s o c. Et donques puis qu'il est ainsi, n'est il pas apparent que le corps en peu de temps soit corrompu, & que l'ame soit entièrement

rement incorruptible , ou qu'en approche bien pres? C E B. Pourquoi non?

Les corps de ceux qui decedēt bien cōplexionnez de meurēt longuement quand sont ouuers, & soigneusement embasmez: cōme est la coustume des Egyptiens, qui les font durer par temps incroyable, & preseruent de pourriture . Telement que les os & quelques parties semblables demeurent perpetuellemēt. A plus forte raison l'ame doit estre iugée demeurer perpetuellement.

1 s o c. Vous voiez pourtant depuis que l'homme est mort, le corps qui est en luy visible, & qui demeure en lieu où facilement on le peut veoir, qu'on appelle charongne, auquel il cōuient d'estre consumé & annichilé, & qu'il se fonde ou escoule , ne receuoir si soudainement ces accidens, ains demeurer longuement en vne façon, comme ceux qui decedent ayans le corps bien complexionné. Car le corps ouuert & soigneusement embasmé, comme est la coustume des Egyptiens, demeure entier par temps incroyable. Et iacoit qu'il pourrisse, ce neantmoins les aucunes parties, comme les os, les nerfs & autres semblables demeurent presque immorrelles . n'est il pas ainsi? C E B. Certes ouy. s o c. Mais l'ame qui est quelque chose inuisible, allant au lieu qui luy est semblable, noble pur & inuisible, certainemēt

P. iij.

vers Dieu remply de toute bôté & sapience, auquel lieu, s'il luy plaist, j'ay ferme confiance que mon ame ira bien tost. Est il possible qu'estant tele, & de tele nature elle puisse estre soudainement apres la separation du corps mise à neant, & mourir comme plusieurs le pensent ? Mais croiez moy Simmias & Cebés mes bons amys, qu'ilz sont bien loin de la verité ? Car si l'ame part du corps pure, ne portant avecques elle rien du corps, comme celle qui durant sa vie n'a cōmuniqué avec luy que par contrainte, ains la euité à son pouuoir, & s'est tirée à soy comme pensant tousiours à cecy, qui n'est autre chose que droittement philosopher, & à la verité plus aisément mourir. Cecy n'est ce pas meditation de la mort ? CEB. Ouy Socrates. SOCR. Donques si l'ame se depart ainsi disposée, n'ira elle pas à ce qui luy est le plus semblable, c'est à sçauoir diuin, immortel & plein de sapience ? Et quand elle y sera paruenue, se pourra elle pas bien dire tresheureuse, estant hors de tout erreur, ignorance, crainte, fol amour, & autres maulx infiniz, auquelz les hommes sont communément subietz ? & aussi qu'elle demeurera à iamais avec les dieux, comme lon tient de ceux qui sont bien initiez ? Le faut il ainsi croire, ou en auoir autre opinion, Cebés ? CEB. Il le faut ainsi croire. SOCR. Mais quand elle se depart du corps entachée & corrompue

rompue de toute immundicité, comme n'ayant eu autre chose en recommandation que traiter & aimer le corps, & comme enchantée par luy, ses concupiscences & voluptez, n'a pensé qu'il y eust rien veritable, sinon ce qui est corporel, que lon peut toucher & veoir, qu'on boit & mange, & qui serue à la paillardise: aiant au surplus hay, & accoustumé d'anoir en horreur ce qui est occulte aux ieux & inuisible, ains intelligible, & que lon peut apprendre par l'estude de philosophie: pensez vous que l'ame ainsi disposée s'en aille à par elle pure? CE. Nenny. so. Il nous faut plus tost iuger & estimer qu'elle demeure infaitte & enelopée de la contagion corporelle, procedant de trop grande accoustumance & compagnie qu'elle a eue avec le corps pour sa continuele familiarité: telemét que pour le long soin qu'elle à eu de luy, elle est tournée en sa nature. CEB. Certainement. soc. Deuons nous pas aussi croire que l'ame qui a ainsi vescu, tout ce qu'elle tire avecques elle, n'est que pesanteur terrestre qu'on peut veoir, dont elle demeure chargée: & pourquoy elle est retirée en quelque lieu visible pour crainte de l'inuisible, tournoiât comme lon dit, à l'entour des sepulchres & monuments, ou aucuns disent auoir veu plusieurs vmbreux fantomes, & leur estre apparuz, de ces ames qui sans estre purifiées sont parties d'icy: ains retenans

*Iconice au
dialogue des
trois chariotz
de l'ame.*

P. iij.

quelque chose visible, pourquoy elles sont veues. CEB. Il y à grande apparence à ce que vous dites. S O C. Toutefois il conuient penser Cebés, telles ames n'estre des bons, ains des mauuais, qui errent à l'entour de ces lieux, receuans digne punition de la meschante vie qu'elles ont demenée.

*De la transmigration des ames
en diuers corps.*

Par ainsi elles errent de tous costez sans auoir certaine demeure, iusques à ce que par la couuoitise de la nature corporelle, qui les suit tousiours, elles rentrent derechef dedans vn autre corps, & se reuestent d'icelluy, vsans de telles meurs & conditions qu'elles ont exercées en la vie precedente. CEB. De quelles meurs parlez vous? S O C R. Comme ceux qui ont esté subietz à leur ventre, ou ceux qui ont passé leur vie en paresse & en lasciueté, ou ceux qui n'ont eu pensément ny hôte de chose qu'ilz aient faite, il est raisonnable qu'ilz prennent figure d'asnes ou d'autres semblables bestes. Ne pensez vous pas qu'il soit ainsi? CEB. Il le sembleroit. S O C R A T. Mais ceux qui ont fait grand' iniure & torts à plusieurs personnes, qui ont vsé de tyrannie, larrecins & pilleries, deuiennent loups, sacres & milans: ou que dirons nous teles ames deuenir? Sans faute elles deuiennent

deuiennent teles. soc. Semblablement des autres: & prennent chacune l'espece des bestes, dont elle auoit les conditions. CEB. Il est certain, pourquoy non? soc. Mais ceux ne se peuuent ilz pas dire resheureux, & ne vont ilz pas au meilleur lieu, qui ont exercé la vertu populaire & ciuile, qu'on nomme temperance & iustice, acquise par vifance & exercice sans philosophie & sans intelligence? CEB. Comment sont ilz heureux? soc. Pource qu'il est raisonnable ceux la retourner & especes de bestes plus ciuiles & douces, comme les mousches à miel, ou des guespes ou des formis, & que de la autrefois reuiennent en l'espece humaine, & que d'eulx soient faitz les hommes modestes. CEB. Il est conuenable.

Par ainsi elles erent de tous costez sans auoir certaine demeure, iusques à ce que par la connoitise de la nature corporelle qui le suit tousiours, elles rentrēt de rechef en vn autre corps. Je ne me puis assez émerveiller de Platon, qui apres auoir monsté l'ame raisonnable estre diuine, incorporelle, intelligible, seblable à dieu, immortelle, maintenant afferme qu'elle descende es asnes, loups, fromiz, auailles, guespe: & autres bestes brutes. Comment est il possible qu'un homme de si grand iugement, & de si eminent sçauoir que luy, soit tombé en tele resuerie: qu'il a semblablement maintenue en plusieurs autres passages de ses liures, que ie reciteray, puis

Q. i.

monstreray comment il se contrarie. en apres d'ou il auoit appris ces propos, & les excuses qu'on y a faites. Finablement que la circuition des ames n'est aucunement receuable, & qu'il n'y a verisimilitude en cõte trãsmigration es bestes brutes: à fin que par l'authorité d'un tel philosophe il n'y ayt personne induitte à erreur. Donques pour monstrier qu'il a escrit le semblable ailleurs qu'icy, ie commenceray par le Timée, auquel liure

» il dit ainsi: Que celluy qui passeroit honestement le tẽps
 » à luy donné pour viure en ce monde, il s'en roit apres
 » sa mort à l'astre qui luy seroit deputé, & à meneroit
 » vne heureuse vie à iamais. Qui seroit di contraire, il
 » seroit trãsmué en la seconde naissance d'homme en fem-
 » me. Que si lors il ne s'amendoit, tant qu'il iroit en a-
 » uant, il seroit tousiours trãsmué es bestes brutes sem-
 » blables à ses meurs, sans auoir iamais repos, iusques à ce
 » qu'il recommençast suiure la conuesiõ de la nature mes-
 » me & semblable qu'il auoit dedens soy au parauant;
 » & eust perdu la malice & conũsion turbulente qu'il
 » auoit acquise du feu, de l'eau, de l'aer & de la terre, &
 » recouuraist sa premiere & parfaite habitude. Et sur
 » la fin du liure. Les hommes couars, dit il, & qui auoient
 » mal vescu, ainsi que la raison nous monstre, furent en
 » leur seconde generatiõ, trãsmuez es femmes. En apres
 il monstre comment les hommes simples, innocẽs & le-
 gers, ont esté trãsmuez es oiseaux: les autres es bestes
 brutes terrestres: les autres es poissons. Puis cõclud qu'en
 telle maniere ont esté par le passé & sont encores au-
 iourd'huy

„ iourd'huy transmuez les animaux des vns aux autres,
 „ selon qu'ilz reiettent & retiennent prudence ou im-
 „ prudence. Oultreplus au dixiesme liure de la Republi-
 „ que parlant de l'election des vies, il introduit Ere Ar-
 „ menien parlant ainsi: Qu'il auoit veu l'ame qui fut
 „ d'Orphée prendre la vie d'un cygne par haine du genre
 „ feminin, ne voulant pour les femmes qui l'auoient tué
 „ naistre autrefois. Aussi auoir veu celle de Thamyras
 „ choisir la vie du rosignol. D'auantage un cygne s'a-
 „ dressant à la vie humaine, ainsi que font les autres ani-
 „ maux musiciens, comme il est vray-semblable. Quel-
 „ cune, ce pendant qu'on presentoit les sortz, auoir pris
 „ la vie du lion: c'est à sçauoir celle d'Aiax Thelamonien,
 „ ne voulant plus estre homme pour la souuenâce du in-
 „ gement des armes. Puis celle d'Agamennon en haine
 „ du genre humain, & pour les calamitez souffertes eli-
 „ re la vie de l'aigle. Oultre plus l'ame d'Atalante, à la-
 „ quelle combien que fust aduenü un sort moyen, voyant
 „ neantmoins le grand honneur qu'on fait aux Athletés
 „ ne s'estre peu contenir que ne print la vie Athletique.
 „ En apres celle d'Epée Panopéen muée en la nature d'un
 „ ne femme artificielle. Et assez loin entre les derniers,
 „ l'ame du fol Thersites conuertie en singe. Par cas for-
 „ tuit estre aduenü le dernier sort à l'ame d'Ulysses, de-
 „ testant l'ambition par la memoire des trauaux & en-
 „ nuys passez. pource auoir tournoié long temps au par-
 „ auant que choisir: mais finablement auoir eleu la vie
 „ d'un homme priué, & non curieux, qu'il trouua à grã

Q. ij.

„ de difficulté en quelque part delaisée par les autres,
 „ disant qu'il en eust autant fait, si le premier sort luy fust
 „ escheu, & s'y estre arresté tresuoluntiers. Il affermoit
 „ aussi qu'il venoit plusieurs des autres animaux es hom-
 „ mes, & estoient transmuez les vns es autres, les iniu-
 „ stes es cruelles bestes, les iustes es douces: & par ceste ma-
 „ niere recevoir toutes sortes de mixtions. Voions main-
 „ tenant comment il escrit le contraire au Gorgias. Tous
 „ hommes, dit il, aians vescu iustement apres leur trespass
 „ s'en iront aux isles fortunées, & la viuront en toute fe-
 „ licité hors de maux. Mais qui viura iniustement, &
 „ sans reuerence de Dieu, il ira en la prison de punition
 „ & de supplice, qu'on appelle Tartare. Par ce que nous
 „ recitions vn peu au parauant il affirme que les ames
 „ elisent tele vie & tel corps que bon leur semble. Et icy
 „ il dit que les bonnes vont aux isles fortunées pour y vi-
 „ ure en toute felicité. Comment donc retournent elles
 „ es corps? D'auantage sur la fin de ce liure il dit ainsi:
 „ Mais ceux qui pour leurs excessiues meschancetez sont
 „ incurables, qui ont commis de grands sacrileges, ou pour
 „ iniustes meurdres & homicides & autres semblables
 „ vices & iniquitez par iuste iugement sont cōdānez demeu-
 „ rer en enfer sans iamais en sortir. Et plus bas: Ceux qui
 „ ont vescu religieusement, estant deliurez de ces lieux
 „ terrestres comme d'une prison, sont eleuez en hault, &
 „ habitent ceste belle & pure region, qui est dessus la ter-
 „ re. Et entre les autres ames, celles qui par philosophie
 „ se sont purgées, viuent à iamais sans aucun corps, &
 „ leur

leur sont decernées de plus belles habitations que les nostres. Semblablement il dit en l'Epinomide, que la bonne ame separée du corps, viura tout le temps aduenir en la contemplation de belles choses. D'auantage au douzième liure des loix qu'il escriuit sur son aage, il ne confirme point que les ames humaines passent es bestes. Au neufiesme liure il dit que selon les fables des prestres elles vont es autres hommes. Plus il dit au Timée que les ames sont nées avec le monde. Et au Phedre, quelles sont ingenerables, comme nous auons cy deuant monsté. J'ay recité tout cecy pour cognoistre en cest endroit l'inconstance de Platon, & la varieté dont il à vsé en ses liures. Aucuns l'excusent qu'il aye en ce suiuy les Egyptiens, & Zoroastres, & principalemēt la doctrine Pythagorique qui en estoit venue: & qu'il auoit apprise de Architas, Eurite & Philolaüs, duquel mention est faite en ce liure. Et cōme il eust tournoié la plus grande partie du monde, & examiné toutes les autres opinions des philosophes, auoir trouué finalemēt la secte de Pythagoras plus vraisemblable. Et pour ce introduire en ces dialogues certains Pythagoriciens, comme Timée de Locres, Parmenide & Zenon, auquel il accommode les propos selon leur profession: & qu'il les conuient ainsi prendre, & non les entendre cōme proferez simplement par Platon. Car comme nous tesmoigne Olympiodore, ceste ancienne opinion qui dit, que les ames estans en vne autre vie viennent aux corps, & que derechef elles en sortent & y retournēt par plus

Q. iij.

sieurs fois, est prise d'Orpheus & de Pythagoras . Les Platoniques ont esté en grand different pour ceste opinion. Car cōme Platon eust dit les ames furieuses, cho-leres & pillardes prendre les corps des loups & des lions: les subiettes à lubricité, des asnes & autres animaux: les vns ont proprement entendu les loups, lions & asnes: les autres ont pensé qu'il parloit allegoriquement, signifiant par les animaux leurs meurs. Ceux qui ont pris le sens à la lettre, ont controuué vne circuicion des ames. Car disent ilz, l'ame humaine quelque fois en l'Ether meine vne vie angelique vers l'estoille à laquelle elle est par nature ou par vsage rendue plus prochaine . Et quelle peut par toutes les spheres de degré en degré monter & descendre, & demeurer en chacune par certain temps, menant vie & contemplation cōuenable à celle sphere ou elle demeure . C'est à sçauoir Demonique au feu , Heroique en l'aer, humaine en la terre & brutale . Et comme elle prenne souvent la vie humaine, prendre peu à peu quelque similitude avec celle du cheual, lion & autres: c'est à dire des affections & meurs propres de teles bestes. Finablement que perdant la figure de l'homme, elle prenne le corps de la beste, dont elle representoit les meurs: soit qu'à la verité elle prenne le corps d'icelle beste, comme Plotin, Numenius, Harpocratius & Boëtius estiment. Ou qu'elle se ioigne à l'ame brutale, & l'accompagne, comme Hermias Syrianus & Proculus veulent. Qu'après auoir passé plusieurs fois d'une beste en autre, derechef elle prenne les progres

progrès humains, puis les Heroïques: en après les Demoniques, & finablemēt les diuins. Les vnes y demeurer plus ou moins que les autres selon leur destinée ou fortune, leur election & disposition qu'elles ont. Mais si tele opinion auoit lieu que nostre ame apres auoir demeuré quelque temps au ciel, fust iettée vn peu apres en terre, & qu'y print tant de sortes differentes de vies, il vaudroit beaucoup mieux aux ames mourir que descendre & remonter au ciel continuellement avec teles indignitez & moqueries. Laquelle chose seroit auantageuse aux mauuais, & execrable pour les iustes. Iamblique fit vn liure, que les transmigrations ne se faisoient des hommes aux bestes deraisonnables, ny des bestes deraisonnables aux hommes: ains des animaux aux animaux, & des hommes aux hommes. Qui semble auoir parlé plus vraisemblablement selon l'intention de Platon, avec lequel neantmoins il a failly. Car il ne se peut faire aucune transmigration ny des hommes aux hommes, ny des hommes aux bestes deraisonnables, esquelles ne se trouuent arts, disciplines, conseilz, vertuz ou quelque autre chose intellectuelle: dont il appert assez qu'elles n'ont aucune participation de l'ame raisonnable. Aussi qu'il seroit fort indecent de dire que les irraisonnables fussent raisonnables. Et iacoit que les enfans en leurs premiers ans aient le mouuement deraisonnable: toutefois nous les disons auoir ame raisonnable, d'autant qu'estans accreuz, ilz demonstrent acte de raison. Mais l'animal exempt de raison ne de-

Q. iij.

*clare en aucune aage la raison. Parquoy il possederait
 superfluellement l'ame raisonnable, ne luy servant de rien
 la vertu raisonnable. Or qu'il ne soit rien fait superflu
 ou oisif de par Dieu, tous hommes d'un accord le con-
 fessent. Par ainsi sans propos l'ame raisonnable seroit
 baillée aux bestes brutes, ne pouuant monstrier en elles
 sa vertu: & seroit grandement à blasmer celluy qui au-
 roit donné au corps vne ame non conuenante. Et si l'on
 disoit que les animaux selon leur interieure disposition
 sont agitez raisonnablement: mais leur figuration n'estre
 propre à teles actions, à l'exemple de celluy, qui en per-
 dant les mains, perd l'usage de plusieurs arts. Ce n'est
 rien dit: car le mesme inconuenient demeure: c'est à sça-
 uoir que Dieu n'ait point conioint au corps ame, qui
 luy soit conuenable, ains superflue, inutile & oisive.
 Donques teles fables Pythagoriques & Platoniques
 delaisées il faut estimer que chacun corps ait son ame
 conuenable: & que les bestes brutes selon leur disposi-
 tion, n'ont rien plus que la simplicité naturelle, qui appa-
 roit en leurs oeuvres. Car chacune espee par sa propre
 inclination est induitte à faire ce pourquoy elle est crée
 du commencement, & à figure à ce conuenable. Ce neant-
 moins le createur ne les a delaisées despourueues d'aide,
 ains a baillé à chacune naturelle industrie, & non intel-
 ligence raisonnable. D'auantage il a donné à quelcu-
 nes finesse, comme la similitude d'un art, & l'ombre de
 l'ame raisonnable pour deux raisons, l'une pour euitier
 les aguets presens, & preuoir aucunement les futurs.*

L'autre

L'autre pour ioindre à propos toute creation, comme il a esté desia dit. Or que les bestes brutes ne facent cecy avec raison, il est manifeste, par ce que chacun animal selõ son espece fait mesmes choses semblablement, & que leurs operations ne varient point en multitude, sinon entant que reçoivent plus ou moins: ains est toute l'espece agitée d'une inclination. Car tout lieure & tout loup sont semblablement fins, & tout singe imite semblablement les gestes humains. Ce qui n'aduiant pas à l'homme, qui a plusieurs manieres d'actions & presque infinies, pour la raison & le franc arbitre qui est en luy. Parquoy tous hommes n'ont pas vne mesme action, comme chacune espece irraisonnable, qui est excitée par la seule nature. Et ce qui est naturel, est semblable par tout. Mais les actes raisonnables different, & ne procedent de necessité. Oultreplus s'ilz disent que l'ame soit submise en telz corps pour les pechez qu'elle a commis en la vie humaine, ilz font leur demonstration par le posterieur. Car pourquoy les ames raisonnables eussent elles esté enuoiées es corps des bestes, qui furent premierement créés: attendu qu'elles n'auoient iamais peché es corps humains deuant qu'y estre inferées? Auicenne au liure qu'il a fait de la dispositiõ, ou retourne l'ame apres la mort de l'homme, dispute tres bien cecy: & apres allegué plusieurs raisons, dit qu'il faut prendre le dire de Pythagoras & de Platon comme vne similitude & translatiõ. leur intètion auoir esté de reprouuer les habitudes depraüées, & mauuai-

R. i.

*ses meurs qui demeurent es ames apres la separation du
 corps, avec lesquelles sont chastiees & tormentees, cõ-
 me si elles estoient encores dedans le corps. Ce qui est
 confirmé par Timée de Locres au liure qu'il escriuit du
 monde, que Platõ a depuis suiuy. Car apres auoir ex-
 posé commēt l'ame doit estre instituée es bonnes meurs,
 „ il adiouste: Que pour les opiniastrs & endurcis il faut
 „ proposer par les loix supplices estranges, & crainte de
 „ la vie future avec grieues peines & ineuitables, s'ilz
 „ ne suyuent vertu. Car tout ainsi que nous restituons
 „ aucunesfois les corps malades à leur santé par quelque
 „ viande insalubre ou medecine, si les remedes salubres
 „ premierement presentez n'ont succédé: ainsi reprisons
 „ nous & retenons les ames par faulx propos: s'ilz n'o-
 „ beissent, ie pense qu'il soit necessaire introduire quelques
 „ sortes de peines inaudites: comme les ames vicieuses prẽ-
 „ dre diuers corps selon la diuersité de leurs vices. L'ame
 „ du crainctif, estre baillée au corps de femme: de l'inique
 „ & cruel, aux bestes sauuages: du paillard, au pourceau:
 „ du leger & superbe, à l'oiseau: de loïsif & paresseux, au
 „ poisson. Ce sont les propres motz de Timée, par les-
 quel il confesse telz propos auoir esté cõtrouuez pour
 l'vtilité des hommes: à fin que par crainte ilz s'abstiē-
 nent des vices & s'addonnent à vertu. Aristote aussi
 au premier liure de l'ame chap. iij. se mocquant de ceux
 qui disent les ames passer de corps en corps, il appelle
 telz propos les fables des Pythagoriques. Saint Augu-
 stin traite ceste question au x. liure de la cité de Dieu,
 chap.*

*chap. xxx. & Gregoire de Nyssene au ij. liure de l'ame
chap. viij. Ficine au xvij. de la Theologie Platonique.
Lactance liure iij. de la faulse sapience chapi. xvij. &
xix. Theodorite en la curation des affections Grecques
au Sermon xi. intitulé du iugement.*

s o c r. Mais quand à paruenir au genre des Dieux, il n'est permis à personne, fors à ceux qui pour le grand desir & affection d'apprédre sont deuenuz vrais amateurs de sapience, & sont partiz de ceste vie purifiez du tout. Qui est l'occasion, mes bons amys Cebés & Simmiàs, que ceux qui s'addonnent de bonne volonté à l'estude de philosophie, se passent aisement de toutes ces delices corporelles, & sont si perseuerans, qu'ilz ne se laissent suppediter par icelles : & ne craignent dommages & pertes que lon peut auoir à la maison, comme plusieurs, & mesmement les auaricieux: ny le blasme du peuple & l'ignominie, comme les ambitieux, & ceux qui desirét & affectent les grandes dignitez, & puis apres s'en abstiennent. c e b. Aussi faisans autrement il leur messierroit. s o c. Par Iuppiter, vous en dittes la verité. Et pource ceux qui aiment leur ame, & ne viuent seulement pour le corps, ains renoncent à toutes ses vanitez, ilz ne vôt pas le chemin des autres, dont nous auons blasmé les vices & coustumes, qui ne sçauent bonnement la ou ilz

R. ij.

se doiuent trouuer apres leur mort . Mais estimas
 qu'il ne faut aller au cōttaire de ce que la philo-
 sophie leur a si bié appris, & ne resister à sa disso-
 lution & purification, suyuent le chemin par le-
 quel elle les conduit . C E B . Dittes moy ie vous
 prie le moien, & comment il se peut faire . soc.
 l'en suis content . Et premierement il est tout cer-
 tain que les couuoiteux d'apprendre sçauent que
 la philosophie reçoit leur ame liée & enuelopée
 au corps, qui est contrainte de cōsiderer les cho-
 ses, dōt elle veut auoir cognoissance par le corps,
 comme par vne prison, sans pouuoir ce faire à
 par elle: & se remplit de toute ignorance . D'auā-
 tage ilz entendent cōment la philosophie voiāt
 la force de ce lien corporel, procedant de la con-
 cupiscence, par laquelle celluy qui est lié aide à
 lier soy-mesmes . Je dis donc que les amateurs de
 sçauoir, cognoissent commēt la philosophie pre-
 nant leur ame mise en tel estat, l'instruit peu à
 peu, luy monstrant combien sont subietz les ieux
 à estre deceuz, combien les aureilles & les autres
 sens . Et pource luy persuade n'auoir commu-
 nication auecques eulx, sinō autant qu'elle y sera
 contrainte par tresgrande & ineuitable necessi-
 té: ains se retirer & ferrer en elle-mesme . Qu'el-
 le ne se fie qu'a ses forces, ne croiant rien sinon ce
 qu'elle a par elle entendra estre chacun à par soy .
 Au reste n'estimer rien vray de ce qu'elle cōside-

ὅτι ἀννοήσῃ
 αὐτὴ καὶ αὐτὴ
 αὐτὸ καὶ αὐτὸ
 τῶν ὄντων.

re

re par autres, eſtât ailleurs autrement. Lun eſtre ſenſible & viſible: l'autre qu'elle iuge par ſoy, intelligible & inuiſible. Parquoy l'ame d'un vray philoſophe iugeât qu'il ne faut iamais aller au contraire de ceſte ſeparatiõ, ſe garde ainſi des voluptez, voluntez deſordonnées, douleurs & craintes tant qu'il luy eſt poſſible, penſant quand quelqu'un reçoit trop grand aïſe & plaïſir, ou endure crainte & douleur, ou à quelque deſir inmodéré: qu'il n'a pas ſeulement ſi grand mal que lon pourroit eſtimer: comme celluy qui vient à eſtre malade, ou qui a dependu ſolement ſon argent pour ſervir à ſes concupiſcences. Mais il a le plus grand inconvénient & le plus dangereux, & extreme de tous les maux, c'eſt de ſouffrir & endurer peine: & nonobſtant ne ſçavoir dire ou elle tient, ny ſe apercevoir d'où elle vient. CEB. Je n'entends point ce que vous dittes, Socrates. SOCRATES. Je le vous declareray. Car toutes les ames des hommes ſont contraintes recevoir delectation ou douleur en quelque choſe: & penſer que celle en quoy ilz ſe paſſionnent, ſoit la plus apparente & la plus véritable. Combien, qu'il ſoit tout au contraire. Je vous demande ſi ces choſes dont nous avons parlé, ſont pas viſibles? CEB. Totalelement. SOCR. Donques l'ame eſt elle pas eſtroitement liée de ce corps, quand elle en ſent tele paſſiõ?

R. iij.

CEB. Comment? SOC. Il est certain que toute volupté & douleur comme tenant vn clou, attache & conioint l'ame au corps, & la rend si corporelle, que pour peu d'occasion elle iuge veritable ce que le corps luy persuade. Car pour estre de semblable opinion avec le corps, & prendre plaisir à mesmes choses, elle est à mon aduis contrainte prendre aussi mesmes meurs & mesme nourriture : de maniere qu'elle ne peut iamais aller pure en l'autre vie : ains s'en part tousiours pleine de l'imperfection du corps. Au moien de quoy elle est contrainte retomber en vn autre corps, & comme si elle estoit semée, renaistre autrefois. Qui est l'occasion qui la fait elonger & priver de la deité pure & vniforme. CE. Il n'y a rien si veritable que ce que vous dittes, Socrâtes. SOCRA T. Voila les raisons pour lesquelles les vrayz studieux suyuent force & temperance, & non pas pour ce que pense le commun peuple. L'estimez vous autrement? CEBES. Non autrement. SOCRA T. Mais l'ame de l'homme philosophe penseroit, & ne croiroit aucunement qu'elle d'eust estre deliée par philosophie, pour après s'affubiectir aux voluptez & douleurs: puis derechef estre liée & contrainte de faire l'oeuure desia faite, comme l'on dit que faisoit Penelope en sa toile : ains se rendant tranquille

enuers

enuers ses affections, & fuyuant raison, avec la-
 quelle elle demeure tousiours, contemplant ce
 qui est vray, diuin, & hors d'opinion, & par
 luy norrie, iuge qu'il faille viure de ceste façon
 durant la vie: & apres la mort qu'elle ira vers
 son semblable, & sera deliurée des calamitéz
 humaines. Moienant laquelle nor-
 riture ne doit craindre mes bons a-
 mys Simmias & Cebés, qu'en la se-
 paration du cors elle vienne à
 néat: ou que soit dissipée par
 quelques vents, & s'euau-
 nouisse, sans qu'il en
 demeure rien
 par apres.

R. iiii.

PLATON EN LA PERSONNE

NE DE SOCRATES. REFVTE EN CE
 scs par l'opinion de ceux qui estoient l'ame estre
 vne harmonia, & tempérance d'humeurs, com-
 parans le corps à la lyre, & l'ame à l'harmonie: &
 s'efforce d'achever prouuer l'ame estre deuant que ve-
 nir au corps, & demeurer après qu'elle est séparée
 des luy, & qu'elle est incorruptible & immortelle.



QUAND Socrates eut finy ces di-
 scours de l'immortalité de l'ame,
 tous les assistants tindrent longue-
 ment silence, & Socrates (comme
 il sembloit) repetoit en luy mes-
 me ce qui auoit esté au parauant dit: ainsi que fai-
 soient plusieurs de la cōpagnie. Mais apres que
 Cebés & Simmias eurent vn peu parlé de ces di-
 sputes ensemble, Socrates en les regardant com-
 mença à parler. **S O C.** Que vous semble (mes-
 sieurs) de ce qui a esté dit: ie vous prie que ie
 sçache, si vous desirez y adiouter quelque chose
 d'auantage: car en si grandes & si profondes di-
 sputes, beaucoup de doutes & obiections se peu-
 uent bien encores trouuer, si d'aduenture quel-
 qu'un les pouuoit traitter suffisamment. Don-
 ques si vous disputez entre vous de quelque au-
 tre chose, ie n'en dis mot: mais si vous doutez de
 ce que nous auons par cy deuât deduit, ne soiez
 honteux

honteux de le dire & declarer, si vous pésiez que lon y puisse mieux satisfaire: vous priant en cest endroit me vouloir prendre pour compagnõ, si vous iugez que mon aide & sçauoir vous puisse proffiter de quelque chose. S I M. Je vous confesseray la verité Socrates, sans y faillir. Il y a lõg temps que nous deux sommes en grand doute, & chacun pousse son compagnon pour sçauoir plusieurs choses, que nous auons enuie d'entendre de vous: mais nous craignons pour ceste presente calamité d'estre importuns en vostre endroit, & vous fascher de noz demandes. Quand Socrates eut entendu ces paroles, il commença doucement à soubzrire, & dire ce qui s'ensuit. S O C. Hé Dieu Simmias, combien il seroit difficile de persuader aux autres, que i'estime ceste presente fortune ne m'estre point aduerse, quand vous mesmes, qui estes de mes amys, n'en pouuez croire la verité: ains pensez que maintenant ie sois plus difficile ou plus triste que ie n'auois accoustumé le temps passé: & que ie sois en vostre endroit de pire condition que les cygnes, à predire les choses à venir. Lesquelz quand ilz cognoissent & se sentet plus prochains de leur fin, c'est à l'heure que plus souuent & plus doucement ilz chantent, qu'ilz n'auoient accoustumé au parauant en leurs vies, se reiouissans aller deuers le Dieu auquel ilz sont consacrez. Mais les

S. j.

hommes pourtant qu'ilz craignent la mort, ilz blasment à tort les cygnes, & disent que pour la douceur qu'ilz sentent, & le regret qu'ilz ont de mourir, leurs chantz en prouenir, & non pas d'autre aise qu'ilz aient: sans considerer que lon ne trouue point entre les oiseaux qu'il y en ait qui chante, quand il a faim ou soef, ou autres choses: non le rosignol, ny l'aródelles, ny la huppe, qu'on dit chanter en son dueil. Car quant est de moy, il me semble, que ces oiseaux, ny les cygnes ne chantent point pour la douleur quilz sentent: mais pour estre sacrez & dediez au Dieu Apollo, ilz sont rempliz de diuinatiõ: & preuoiãs les biens & felicitez de l'autre vie, ilz chantent plus alaigremét, & se reiouissent ce iour la beaucoup plus qu'ilz n'auoient fait le temps passé. Or pense-ie estre leur compagnon en cest endroit, & estre dedié à vn mesme dieu, estimant que de ce grand seigneur i'auray l'esprit de diuination non point moindre que eux: & que ie partiray de ceste vie aussi asseuré, & auec aussi bon courage qu'ilz font. Et pource il vous est permis de dire & demander en l'honneur de luy tout ce que vous voudrez: & quant est de moy, ie respōdray tant que les vnze des Atheniës le permettront.

De pire condition que les cygnes.) Il est escrit en plusieurs endroitz que les cygnes prochains de leur mort

mort chantent. Ce que Lucian nye. Elian dit au liure des animaux, qu'ilz ne chantent iamais, sinon quand le vêt Zephyre souffle. L'on ne s'apperçoit point que ceux de par deçà chantent. Je ne sçay si en Grece & en Asie ilz sont d'autre nature. Toutefois aucuns philosophes ont voulu rendre raison de leur chant: disans cela aduenir au moien des espritz, qui sortent avec difficulté par le col long & estroit. Atheneus en fait mention au quatorziesme liure des Dipnosophistes. Ciceron en la premiere Tusculane, & en la preface du troisieme liure de l'orateur, & Martial poète en quelque Epigramme.

S I M. C'est tresbien dit Socrates: & pource ie vous declareray entierement la chose, dequoy ie doute, & aussi Cebés, ce qu'il ne peut aduouer ny conceder de la derniere dispute, que vous auez faite. Car quant est de moy Socrates, ie suis d'une opinion, que par auenture vous approuuez: qu'il me semble qu'en ceste presente vie on ne pourroit entendre la pure verité de ces choses: ou si elle se peut cognoistre, c'est avec grande difficulté. Mais aussi de n'enquerir diligemment ce qu'on en dit, & iamais ne s'arrester, iusques à ce qu'en cherchant on perde l'esperoir d'en sçauoir quelque certaine resolution: ce seroit le fait d'un homme pusillanime & affoibly de coeur. Car il faut en cest endroit faire l'un des deux: ou appré

S. ij.

dre & trouuer comment le tout va:ou si lon n'y peut paruenir,elire la meilleure, & la plus saine raison de toutes les humaines,par laquelle nous passons comme dedans vne nauire en la mer, les tempestes de ceste vie, s'il n'est possible plus seurement & avec moindre danger,ou bien suyure quelque parole diuine.Et pource maintenāt ie ne craindray de vous interroguer,puis que vo⁹ nous admonestez de ce faire: à fin que à l'aduenir ie ne blasme moy mesme,pour ne m'estre acquité tandis que i'auois le loisir de vous demander ce qui me sembloit. Parquoy Socrates, en ramenteuant Cebés & moy les paroles dittes de l'ame,vous semblez ne nous auoir encores suffisamment satisfait. soc. Par auenture vostre pensée est veritable. Mais dittes moy en quel endroit ie ne vous ay point satisfait.

*Que l'ame n'est vne harmonie,ou
temperance d'humeurs.*

S I M. En icelluy que vous auez dit & soustenu,que l'ame demeueroit apres le corps immortelle:ce qu'il se pourroit dire pareillemēt de l'harmonie & de la lyre,& de ses cordes,asseurāt que le son qui sort de cest instrument, quand il est bien accordé,est quelque chose inuisible,incorporelle, tresbelle & diuine. Mais que la lyre & ses cordes sont corps & choses corporelles, composées,

posées, terrestres, & retirent à la nature mortelle. Donques quand quelqu'un aura rompu l'instrument, ou couppé les cordes d'icelluy, il pourra vser de mesme raison que vous, & prouuer necessairement que ceste harmonie est demeurée, & qu'elle n'est point perdue. Car il n'y auroit point de raison que la lyre fust encores, estans les cordes rompues, qui tiennent de l'espece mortelle, & que l'harmonie qui participoit de la nature diuine & immortelle, fust perie, deuant ce qui estoit subiet à corruption. Ou par auenture lon pourroit alleguer que ceste harmonie est demeurée necessairement en quelque lieu: & que premierement le bois & les cordes se pourrissent deuant qu'elle souffre & endure quelque chose. Car ie croy fermement Socrates, que vous cognoissez assez ce que nous estimõs de l'ame, c'est à sçauoir qu'il y a-en nostre corps quelque intention & complexiõ du chauld & froid, sec & humide, & la certaine temperance & conuenance de teles qualitez estre nostre ame, viuât au corps, quand sont bien moderées & temperées ensemble. Donques si l'ame est quelque certaine harmonie, toutes & quantes fois que la nature de ses qualitez qui sont au corps, pour les maladies & autres maux se diminue ou augmente trop, il est necessaire que encores qu'elle fust tresdiuine, qu'elle perisse incontinent comme les autres ac-

S. iii.

cords, qui consistent es voix, ou qui se font par
 autres artifices. Mais le reste du corps durer plus
 longuement iusques à ce qu'il soit brullé ou cō-
 sumé par pourriture. Considérez donc qu'il fau-
 dra respondre à celluy qui dira que l'ame n'est
 autre chose sinon vne certaine temperance &
 accord des qualitez ensemble, qui sont au corps,
 & qu'elle meurt & finit la premiere. Lors Socra-
 tes suyuant ce qu'il auoit souuent accoustumé,
 commença plus diligemment qu'il n'auoit fait
 au parauant à le regarder : & en soubzriant dit.
 s o c. Simmias, vostre raison pourroit estre bon-
 ne & iuste. Mais s'il y a quelqu'un d'entre vous,
 qui soit plus sçauant, ou mieux parlant que moy,
 que ne se delibere il de respondre à tous ces ar-
 gumens ? Car Simmias n'a pas trop mal atteint
 le point de sa deduction. Ce neantmoins ie pen-
 se qu'il sera bien à propos d'entendre l'opinion
 de Cebés, & ce qu'il blasme en la nostre, deuant
 que luy respōdre : à fin que ce pendāt nous ayons
 quelque temps pour penser à ce que deuons di-
 re. Car apres auoir entendu toutes les raisons, ie
 tiendray celle que ie cognoistray estre la plus ap-
 parente. Mais si au contraire elles ne me satisfi-
 font, ie diray qu'il faudra deffendre & soustenir
 iusques à la fin, ce que j'ay premierement dit &
 déclaré de l'ame. Et pource dittes nous de ceste
 heure Cebés, ce qui vous offēse en nostre opiniō,
 &

& pourquoy vous ny pouuez consentir. C.E. Ie le vous diray Socrates: il me semble que nostre propos retourne au mesme point ou il estoit, & qu'il retombe en la mesme reprehension que nous di siôs au parauant. Car quant à ce que nostre ame ayt esté deuant que descendre en ceste humaine espeece, ie ne puis nier que vous ne l'aiez elegamment deduit. que si d'aventure ce n'estoit moleste, i'asseureroys que l'auriez fort suffisamment demonstré: ce neantmoins ie ne consens & ne aduoue aucunemēt que l'ame demeure en quelque lieu apres nostre trespas, cōme vous auez dit: ny toutefois veux suyure la sentence de Simmias, qui tient l'ame n'estre de plus lōgue durée ny de meilleure valeur, que le corps. Car ie croy fermement qu'elle est plus excellente que le demeurant. Mais en cest endroit la raison deuant dite viendra à combattre contre moy, disant pourquoy ie fais ces doutes, puis qu'il est ainsi que lon voit apres l'homme mort, ce qui estoit le plus foible, demeurer encores long tēps. Et pourquoy ie ne cōsens que l'autre qui est le plus durable, demeure necessairement, à tout le moins en ce tēps la. Mais cōsiderez ie vous supplie ce que ie veux respondre à cest argument, & s'il sera de valeur. Car il m'est besoin vser de comparaisō & similitude, tout ainsi qu'a fait Simmias: & me semble qu'il y a autant d'apparence en cecy, comme

S. iij.

si quelqu'un disoit d'un vieux tisserrant, qui est delia, il y a long temps decedé, qu'il n'est pas encores mort: mais qu'il est demeuré par aventure en quelque lieu, prenant la coniecture d'une robe qu'il auroit autrefois faite, & qu'il auroit portée. Laquelle pour n'estre consumée, quelqu'un voulust asseurer que le tisserrant fust encores en vie & en bone sâté. Et si quelqu'un ne le croyoit, & demandast si les hommes ne sont pas de plus longue durée que les accoustremens qu'on porte à tous les iours. Si l'autre respondoit qu'ouy, & pensast par là estre suffisamment prouvé que l'homme deust estre beaucoup plus tost gardé sain & sauf: veu que ce qui estoit le moins durable, en luy n'est consumé. Mais ie n'estime pas qu'ainsi soit, & pource entendez bien ce que ie veux dire. Car chacun penseroit que ce fust mal à propos allegué, d'autant que ce tisserrant, qui auoit fait & usé plusieurs teles robes est decedé, delaisant la dernière entière: & neantmoins pour cela il ne faut pas conclure l'homme estre de pire condition ou plus debile qu'un accoustremet. Je pense aussi qu'on peut faire la mesme comparaison de l'ame au corps, & qu'en accommodât à ces deux les mesmes choses, lon parlera pertinemment: c'est à sçauoir que l'ame est plus durable, & le corps plus debile, & moins durable. Mais ie dirois que chacune ame consume plusieurs

sieurs corps , principalement si elle vit longuement. Car si le corps dechoit, & que desia l'homme vivant se vienne à dissouldre , & que l'ame renouvelle continuellement ce qui est consumé , toutefois il sera necessaire, quand elle viendra à perir, qu'elle ayt sa derniere robe, & qu'elle meure seulement deuant ceste derniere . Puis qu'estant ainsi estainte, le corps monstre l'imbecilité de sa nature, & soudainement pourrissant euanouysse: tellement que ceste raison n'est assez ferme ou pertinente, pour auoir entiere confiance que nostre ame demeure en quelque part apres que nous sommes decedez. Car si quelqu'un en aduouoit d'auantage à vn autre , qui en dit beaucoup plus que vous: & cōfessoit que nō seulement l'ame soit deuāt nostre naissāce, mais aussi qu'il n'y a point d'incōueniēt qu'elle demeure apres la mort de quelqu'un: qu'elle entre souuēt en corps nouveaux , dont sorte autrefois: sa nature estre si puissante & de tele sorte que souuēt mēlée avecques le corps, elle se conserue & luy aussi. Ce neantmoins pour auoir entierement concedé toutes ces choses, il ne vous confesserait pas encores que l'ame ne se faschaft & ennuyast de tant de diuerses generations: ains diroit que par succession de temps elle periroit d'une mort entre plusieurs: & qu'il n'est en la puissance des hommes de cognoistre ceste mort & dissolution, qui

T. j.

apporte à l'ame sa dernière fin. Car il est impossible que quelqu'un de nous la puisse cognoistre ou appercevoir. si ainsi est, ie pense estre vne extreme folie de se confier & auoir quelque assurance en la mort, si lon ne peut prouuer la vraye immortalité, & eternité de l'ame. Car autrement il est raisonnable de dire qu'il est necessaire, que celluy qui tire à la mort, ayt grande crainte de son ame, qu'en ceste dissolution du corps, qui est prochaine & imminente, elle ne perisse entierement. Quand nous eusmes entendu ces propos, nous fusmes tous en noz pensemens pertroublez, cōme nous declarasmes en apres l'un à l'autre, qu'il sembloit entieremēt que lon nous eust osté la creance de ce que lon nous auoit persuadé par la premiere dispute, tant qu'estions venuz en cest erreur de n'auoir plus d'assurance, non seulement aux propos precedens, mais aussi à ceux qui estoient à dire: craignans ou que ne fussons bons & suffisans iuges: ou que les choses qu'on mettoit en auant, ne fussent pas dignes d'estre creües. ECH. Par Iuppiter ie vous pardonne. Car en vous oyant n'agueres l'ay commencé de parler ainsi à moy-mesme. A quelle raison croiray-ie deormais, puis que celle de Socrates, que lon iugeoit tant apparente, à perdu maintenant la foy? Car ceste raison à tousiours esté, & est encores pour le present de merueilleuse efficace

cace en mō endroit, qui prouue nostre ame estre quelque harmonie. Et apres l'auoir ouye dire, il m'est incontinent reuenu à la memoire, combien ie me suis autrefois arresté en icelle. Parquoy i'ay grand besoin derechef, comme au commencement, d'auoir quelque autre raison pour me persuader que l'homme mourant, l'ame ne meurt point quant & quant. Donques ie vous prie au nom de Iuppiter, me vouloir dire comment Socrates à acheué ceste dispute : & s'il à monstré estre marry, comme vous confessez l'auoir esté entre vous, ou si doucement sans se pertroubler, il à deffendu la raison, d'auantage s'il la suffisamment ou insuffisamment prouée : racontez nous tout cecy le plus diligemment que pourrez. PH. Certes Echecrates, ie me suis souuent emerueillé de Socrates, mais iamais ie ne pris plus de plaisir avec luy, & suis tresaise de m'estre lors trouué en sa compagnie : car ce n'est pas chose estrange qu'il eust de quoy respōdre. Mais ie me suis principalement emerueillé, cōment en premier lieu il receut si ioyeusement, si doucement, & amiablement les paroles des ieunes gens. puis apres, comment il sentit sagement que nous estions esmeuz de ces raisons : finablement cōment il nous a donné le remede, & comment il nous a rappelez estans desia en fuitte, & vaincuz. ECHE. En quelle façon? PH. Je le diray. Quant est de moy,

T. ij.

i'estois assis bas sus vne sellette à la dextre, pres du petit liēt qui la estoit, & Socrates estoit assis beaucoup plus hault: lequel en me tou chant doucement la teste, & me serrant les cheueux que ie portois pendans sur le col, comme celluy qui auoit accoustumé se iouer avec eux, quand il me remonstroit: par auenture (dit il) ô Phedon, coupperez vous demain ceste belle per ruque. PH. Ie le pense ainsi. SOC. Non ferez, si me voulez croire. PH. Pourquoi cela? Certes au iourd'huy ie couperay mes cheueux, & vous les vostres: si la raison nous meurt, & que nous ne la puissions resusciter. Et si i'estois comme vous, & que la raison me fust, ie ferois serment à la mo de des Argiues de ne porter iamais cheueux, iuf ques à ce qu'en combattant i'eusse vaincu Sim mias & Cebés. SOC. Mais lon dit que Hercules n'estoit assez puissant contre deux. PH. Or tan dis qu'il est iour, appelez moy comme vn Iolaüs a vostre aide. SOCRA. Ie vous appelle donc, & non pas comme Hercules, ains comme Iolaüs appelloit Hercules.

1 *Hercules contre deux.) Le prouerbe veut dire qu'il n'y a personne si forte qu'elle puisse résister cōtre deux. Et pource il n'est indecent de céder quelquefois à la multitude. Platon en vse aussi fort à propos en l'Enthydeme, & recite mesme l'occasion du prouerbe.*

ἐμὸς τὸς

Εικότως ὅρῃ πορὲ γὰρ ἡ τῶν ὅρῃ ἐμὶ καὶ τοῦ ἑτέρου ἡμῶν, ὥστε πολλὰ
 δέω, μὴ οὐ δύο φεύγειν· πόλιν γὰρ ποὺ ἐμὶ φαυλότερος τῶν ἡρα-
 κλέους, ὅς οὐχ εἶος τ' ἡμ' ἢ τε ὑδρα διαμάχεται σοφιστὰς οὐσι, καὶ
 διὰ τὴν σοφίαν ἀπέστη, εἰ μίαν κεφαλὴν ἀποτμήσθαι τοῦ λόγου, πολ-
 λὰς ἀντὶ τῆς μιᾶς, καὶ καρκίνω ἑτέρω τινὶ σοφιστῇ ἐκ θαλάττης ἀφρυ-
 μένῳ, νεωσὶ μοι δοκεῖν κατὰ πεπλευκότη, ὅς ἐπ' αὐτὴν ἐλύπη, οὕτως
 ἐκ τῶν ἐπ' ἀριστέρα λέγων καὶ δάκνων, τὸν ἰωλέων τὸν ἀδελφιδιόυν βο-
 θὸν ἐκαλέσατο, ὃ δὲ αὐτῷ ἱκανῶς ἐβόηθησεν. ὃ δ' ἐμὸς ἰώλεως παῖς
 κληῖς ἐὶ ἔλθοι πλέων ἢ ἄλλου ποιήσθαι. *Suidas en parle ainsi.*

☞ *Des raisons humaines, & quelle foy
 lon y doit adiouster.*

Il n'y a point d'intérêt: mais prenons nous gar-
 de de tomber en vn inconuenient. PH. En quel?
 S O C R. Que nous ne deuenons ennemis des rai-
 sons, comme aucuns sont des hommes: attendu
 qu'il ne nous pourroit aduenir plus grand mal
 que de hayr les raisons. Or vient la hayne tout
 ainsi contre les raisons comme contre les hom-
 mes. La hayne contre les hommes procede de
 nous fier trop en quelqu'un sans art, que pensios
 homme entierement veritable, sincere & loial: &
 bien tost apres l'auons trouué meschant & des-
 loial, & consequemment quelque autre. Par ainsi
 quand quelqu'un est souuét fois deceu, mesme-
 ment de ceux qui estoient ses familiers & plus
 chers amis, finalement il les a tous en hayne: &
 croit qu'il n'y a aucune fidelité ou sincerité en
 personne. Ignorez vous que cela n'aduienne pas
 ainsi? PH. Je m'en suis bien apperceu. S O C R A T.

T. iij.

ἀρετῶν ἰσὺς
τῶν ἀνρίων.

Cestui cy n'entreprend il impertinément, & sans
observer aucun art es choses humaines, vser des
hommes? Car s'il en vsoit avec art, il iugeroit la
chose estre ainsi qu'elle est: c'est à sçauoir qu'il y
à peu de personnages extremement bons & mau
uais: mais beaucoup qui tiennent le moié. PH. Cō
mēt dittes vous cecy? soc. Ainsi qu'il aduiēt es
choses fort petites. & fort grādes. Pensez vous riē
plus rare, que trouuer vn hōme de grandeur nō
pareille, ou de fort petite taille: & ainsi d'un chiē,
& de tout autre animal? Pareillement de le trou
uer fort leger ou tardif, fort beau ou laid, fort blāc
ou noir. Ignorez vous qu'en toutes ces choses les
sommitez des extremes soient rares, & en petit
nombre: mais leurs moiens se trouuer aisément,
& en grand nombre? PH. Je croy qu'il est ainsi.
soc. N'estimez vous pas que si vn cōbat se dres
soit de meschanceté, qu'il s'en trouueroit biē peu
en cest endroit pour estre les premiers? PH. Il est
apparent. soc. Apparēt certes: toutefois par ce
cy les raisons ne sont semblables aux hommes:
& vous suyuois selon que me meniez. mais leur
similitude se monstre, quand quelqu'un adiou
ste foy à quelque raison sans observer l'art des
raisons, laquelle raison luy semble vn peu apres
faulse: & qui soit aucunes fois tele, aucunes fois nō,
& semblablement à vne autre, puis vne autre. Et
principalement ceux qui s'arrestent es raisons
contra

contradictaires, sçachez qu'en fin ilz s'estiment
 trefçauans, & eux feulx cognoistre qu'il n'y à rié
 es choses, ny es raisons entier ou stable: ains qu'a
 1 la verité toutes choses comme en l'Euripe sont
 iettées haut & bas, & iamais ne demeurent en
 vn estat. PH. Vous parlez veritablement. SOCR.
 Seroit ce pas Phedon, vne grieue maladie, si quād
 vne raison est vraie & stable, & que on peut cō
 prendre, que apres pour ouyr teles raisons, qui
 semblent maintenant estre vraies, maintenant
 faulses, quelqu'un tomboit en doute, n'accusant
 ny soy mesme, ny son ignorance: ains finablemēt
 par sa maladie reiettaſt voluntiers tout le blame
 qui est en luy, sur les raisons, hayant & blamant
 icelles tout le reste de sa vie, & demeurast priué
 de verité & de science? PH. Par Iuppiter, ce seroit
 vne maladie digne de grande compassion.

1. *En l'Euripe.) Euripe est vn destroit en la mer de
 Grece entre Aulide port de Beoce, & l'Isle d'Euboe,
 ditte Negrepont, ou le flot est fort violent, allant & ve-
 nant iour & nuyt de tele impetuosité, qu'il force les vës
 & les nauires ayans plein vent. Tite Liue en l'huitief-
 me liure de la troisiésme Decade escrit cela n'aduenir
 sept fois le iour à certaines heures, comme lon dit, mais
 fortuitement selon qu'il est agité par les vens. Pompon.
 Mela en parle au second, & Strabon au neuſiesme.
 Pline au liure second, chapitre nonantesept dit, que ve-*

T. iij.

ritablement la mer retourne iour & nuit sept fois: mais que le flot s'arreste par trois iours, chacun mois en la septiesme, huitiesme & neufiesme lune. Qui est coniecture euidente que tele varieté n'aduienne fortuitement: ains par le mouuement & influxiõ de la lune. Quand les Grecs vouloient denoter quelque grande inconstance, ilz l'appelloient Euripe.

so. Donques il nous faut prendre garde de ne mettre en nostre entendement qu'il ny aie rien sain es raisons, ains que plus tost nous ne sommes encores sains, & que deuons mettre toute peine & diligence de nous rendre sains, & vous & les autres pour le demeurant de vostre vie, & moy pour l'assurance de ma mort, qui suis en danger de ne me conduire maintenant en philosophe: ains en contentieux & opiniastre, comme font les hommes fort ignorans. Car ceux la quand doutet de quelque chose, ilz ne se souciēt pas d'en trouuer la resolution, mais trauaillent pour faire trouuer vray aux assistās, ce qu'ilz ont mis en auant. Et me semble que maintenant ie differe en vn seul point d'eulx: que mon intention n'est point pour prouuer estre vray ce que ie dis à ceux qui sont presens, sinon incidēment: mais à fin que moy mesme principalement ie le croie ainsi. Car ie pense mon bon amy, & regardez avec quel profit, si ce que ie dis, est vray, il merite

merite d'estre receu. Mais s'il ne demeure rien apres nostre mort, ie seray en ce tēps deuāt mō tref passēmēt moins ennuyeux aux alsistās, & moins ploré . Et ne demeurera perpetuellement ceste ignorance avec moy: car ce seroit vn grand mal, mais bien tost apres elle sera estainte . Par ainsi Simmias & Cebēs, ie suis tout prest de retourner à nostre propos: toutefois si me croiez, vous aurez peu d'egard à Socrates, & cederez entierement à la verité, si ie vous semble dire vray, que soiez de mesme opiniō avec moy, sinon cōtredisez moy totalement : & prenez garde qu'en m'efforçant ie ne me trompe, & vous mesme ensemble: puis que ie m'en aille delaissant vn eguillon, comme fait la mousche à miel. Mais il faut maintenant rentrer en propos.

Il retourne à son propos, & prouue par plusieurs raisons l'ame n'estre harmonie.

Premierement vous me reduirez à memoire ce que disiez, s'il vous semble que ie n'en aye pas assez bōne souuenance. Car il m'est aduis, si r'ay bien retenu, que Simmias a grande defiance & crainte, que combien que l'ame soit plus diuine & plus belle que le corps: ce neantmoins suyuant la nature de l'harmonie, elle ne perisse la premiere. Quant à Cebēs, il me semble auoir confessé que l'ame est plus durable que le corps, mais il

V. j.

y adiousté que personne ne peut sçauoir, quand apres qu'elle aura vſé plusieurs corps, & par plusieurs fois, que finablement laissant le dernier, elle perisse maintenant. Et que ceste mort soit seulement la destruction de l'ame: puis que le corps ne cesse d'estre continuellement dissoulz, dittes moy, Simmias & Cebés, si ce n'est pas ce qu'il nous faut maintenant cōsiderer? Ce qui fut par tous deux aduoué. s o c. Mais niez vous tout ce qui a esté dit au parauant, ou si vous en confessez quelque partie, & l'autre non? s i m. & c e. Nous en accordōs quelque partie, & l'autre non. s o c. Et quant à ce point, que nous auons dit, sçauoir n'estre qu'une reminiscence: laquelle chose si elle est veritable, il faut nécessairement que nostre ame ayt esté en quelque lieu, deuant quelle fust enclose en nostre corps. c e b. Certainement en disant ceste opinion vous m'auiez merueilleusement plu: & maintenant ie demeure en icelle ferme & arresté, si iamais i'en creu aucune. s i m m. l'ay esté semblablement affectionné en icelle, & serois grandement émeruillé, si iamais ie pensois autrement. s o c. Toutefois il faut mon hôte de Thebes, si vous demeurez en ceste opinion, que pensiez autrement: c'est à sçauoir que l'harmonie soit quelque chose composée, & que l'ame soit quelque harmonie, constituée de ce qui est rendu en nostre corps. Car iamais vous ne confesserez

fesserez que l'harmonie cōposée fust deuant les choses, desquelles il estoit necessaire qu'elle fust faite. l'aduouerez vous? SIM. En nulle sorte que ce soit Socrates. soc. Ne voiez vous pas, qu'il y a differēce, quand vous dittes l'ame estre deuant que venir en l'espece & au corps de l'homme, & qu'elle est faite de ce qui n'est point encores? Car l'harmonie ne ressemble point à ce que vous luy dittes semblable. Mais la lyre & les cordes, & les sons encores imparfaitz sont premieremēt, & puis de tous eux est faitte l'harmonie la dernière, qui se perd la première. Ce propos cōmēt pourra il accorder avec l'autre? SIM. Il ne pourroit aucunement. socr. Et neantmoins s'il y a propos qui doiuent accorder, certainement c'est quand lon parle de l'harmonie. SIM. Il est conuenable. soc. Toutefois vous y trouuez quelque dissonance. mais regardez lequel vous voulez choisir des deux: ou que la science soit reminiscence: ou que l'ame soit vne harmonie. SIM. Je choisis plus tost le premier, car j'ay aduoué l'autre sans aucune demonstration, par quelque apparence & conuenance, ainsi qu'il semble à plusieurs: combien que j'aye tousiours iugé vaines les raisons precedentes par teles demonstratiōs, & qui trompent lourdement, si lon n'y prent biē garde, tant en geometrie qu'en toutes autres choses. Mais quant à la raison concernant la remi-

V. ij.

ὡς ἢ αὐτῆς
ἔστιν ἡ οὐσία, ἢ
χουσα τὴν ἰσ-
χυμίαν τὴν τοῦ
ᾧ ἔστιν,

niscence. & doctrine, elle à esté demonstrée par
fondement suffisant: car il a esté dit que nostre
ame estoit ainsi en quelque lieu, voire deuant
qu'elle descendist au corps, tellement que son es-
sence porte le nom de ce qui est veritablement.
Et pource il m'est force de n'admettre ny moy
mesme ny autre, disant l'ame estre harmonie. so.
Quoy Simmias, vous semble il conuenir à l'har-
monie, ou à quelque autre composition, qu'elle
soit autrement disposée que sont les choses, dont
elle est faite? SIM. Nullement. soc. Aussi quel
le puisse, comme i'estime, patir, ou agir outre ce
qu'elles agissent, ou patissét? SIM. Je l'accorde. so.
Donques il ne cōuient point à l'harmonie de cō-
duire les choses dont elle est composée, ains les
suyure. SIM. Je le consens. so. Et pource il s'en
faut beaucoup que l'harmonie puisse estre emeue
ou sonner au contraire de ses parties. SIM. Beau-
coup certes. soc. Quoy, chacune harmonie n'est
elle pas de sa nature harmonie, entrât qu'elle est
temperée? SIM. Je ne puis entendre cela. soc.
N'est pas la nature de l'harmonie, que d'autant
plus qu'elle est temperée (si elle reçoit cecy) elle
soit plus grâde: & quand l'est moins, elle soit sem-
blablement moindre? SIM. Ouy. soc. Peut on
parler en ceste façon de l'ame, tant que pour peu
de chose vne ame soit plus ou moins ame que
l'autre? SIM. Nenny. soc. Je vous prie au nom
de

de Iuppiter dittes moy, si l'une ame n'a pas intelligence & vertu, & est appelée bonne, l'autre demeure en malice, & est nommée mauuaise: & si lon dit cecy veritablement? SIM. Veritablemēt. soc. Que diront donc ceux qui mettent l'ame harmonie, estre es ames vertu & vice: sera ce quelque autre consonance & dissonance? que la bonne est cōsonāte, & cōme elle mesme soit cōsonāce, auoir en soy autre consonance: l'autre dissonāte, & n'auoir point en soy d'autre? SIM. Le ne sçay que ie doy respondre: toutefois il est apparent que qui tiendrait cela, parleroit ainsi. soc. Mais nous auons desia confessé que vne ame en son essence n'est plus ny moins ame que l'autre. Parquoy il faudroit confesser qu'une consonance ne fust ny plus ne moins, ne soubz moindres degrez consonance que l'autre. n'est il pas ainsi? SIM. To talemēt. soc. Et celle qui n'est ny plus ny moins consonante, aussi elle ne peut estre plus ou moins temperée. SIM. Il est ainsi. soc. Et celle qui n'est plus ou moins téperée, peut elle participer plus ou moins de consonance, ou plus tost egalemeēt? SIM. Egalement. soc. Puis dōc que l'ame selon sa nature est essence, elle n'est point plus ame ny moins, l'une que l'autre: aussi n'est elle plus ou moins temperée. SIM. Il est ainsi. soc. Et comme elle soit de tele condition, elle participera autant de dissonance que de cō-

V. iii.

sonance. *sim.* Tout ny plus ny moins. *so.* D'avantage estant disposée participeroit elle point, plus l'une que l'autre de vice ou de vertu: s'il est ainsi que le vice soit dissonance, & la vertu consonance? *sim.* Rien plus. *soc.* Mais qui plus est, selon la vraie raison, iamaïs ame ne participera de vice, si elle est harmonie: veu que la vraie cōsonance, selon qu'elle est consonance, ne participe iamaïs de dissonance. *sim.* Certes iamaïs. *soc.* Ny l'ame aussi, qui est entierement ame, de vice. *sim.* Cōmēt se pourroit il faire, par ce que nous auons dit? *so.* Donques par ceste raison toutes ames de tous animaux seront semblablement bonnes, si selon la nature de l'ame elles sont semblablement ames. *sim.* Je le pense ainsi Socrates. *soc.* Ce propos vous semble il pas estre bié deduit, & s'ensuyuroit il pas ainsi, s'il estoit vray que l'ame fust harmonie? *sim.* Elle ne l'est point en façon quelcōque. *soc.* Quoy, estimēz vous qu'il y ayt chose en l'homme pour cōmander, sinon l'ame, & principalement celle qui est prudente? *sim.* Non. *so.* A sçauoir si elle obeira aux passions du corps, ou si elle y cōtrariera: i'entens ainsi, comme si en l'ardeur du chaud, lō à soif, le pourra elle cōtraindre de ne point boire? & si la fin presse, de ne manger: & en plusieurs autres choses nous la voions estre cōtraire à ce que souhaitte le corps. n'est il pas ainsi? *sim.* Certainement.

nement. soc. N'auons nous pas cy deuant confessé, que si l'ame est cōsonāce & harmonie, que iamais elle ne desaccordera des choses par lesquelles elle est tendue ou laschée, ou emeüe, ou quelque autre passion que reçoient les choses, dont elle est composée: ains faudroit qu'elle les suyuiſt & non pas qu'elle les conduist? sim. Nous l'auōs confessé: pourquoy non? soc. Que dirons nous donc maintenant? ne voiōs nous pas euidēment que l'ame fait tout le contraire, cōduisant les choses, desquelles quelqu'un diroit qu'elle est composée, & leur contrariant presque tout le temps de la vie, & cōmandant en toutes manieres: les punissant quelquefois plus rigoreusemēt & avec douleur, tant par la Gymnastique que par la medecine. quelquefois plus doucemēt, par menasses, & remōstrances: pour resister aux cupiditez, ires & craintes: cōme s'il y auoit vne partie en nous qui parlait à l'autre. Tout ainsi que fait Homere en quelque passage de l'Odyssée, introduisāt Vlyſſes, lequel en frappāt sur la poitrine, parle à son coeur „ en ceste maniere: O coeur endure encores cecy: „ car tu as beaucoup plus souffert. Pensez vous que ce poète eust ainsi parlé, s'il eust estimē l'ame estre quelque harmonie, & tele qui peust estre cōduite par les passiōs du corps, & non les cōduire & seigneurier? mais pl^o tost qu'elle soit quelque chose plus diuine que l'harmonie? sim. Par Iuppiter,

V. iiii.

ie ne le pense point. s o c. Parquoy il n'est bon de dire que l'ame soit quelque harmonie : car nous n'accorderions point, comme il appert, avec le diuin poëte Homere, ny avec nous mesmes. SIM. Il est ainsi.

1 Combien que l'ame soit plus diuine & plus belle que le corps: ce neantmoins suyuant la nature de l'harmonie elle ne perisse la premiere.) Il monstre par plusieurs belles raisons que l'ame ne puisse estre harmonie : mais pourtant qu'elles sont deduittes avec plusieurs paroles & cōme entrelacées ensemble, ce qui les rend plus difficiles à comprendre: ie les reduiray en brief & par ordre, à fin qu'õ les entēde mieux, & qu'on voye plus clairement la subtilité de Platō, & sa maniere de proceder.

La premiere raison est tele: Si le sçauoir n'est qu'une reminiscence: l'ame estoit deuant qu'entrer en ceste figure humaine: mais l'harmonie n'estoit point au parauāt que son instrument: parquoy l'ame n'est point harmonie. Secondement: l'ame contrarie au corps, & a commandement sur luy: l'harmonie ne commande, ne contrarie à son instrument: l'ame donc n'est point harmonie. En apres: l'harmonie reçoit plus ou moins, pourtant qu'elle consiste en intentiō & remission: mais vne ame n'est plus ou moins ame selon son essence, que l'autre: l'ame donc n'est point harmonie. D'auantage l'ame est susceptible de vice & de vertu: mais l'harmonie ne reçoit accord ou desaccord. Oultreplus comme l'ame
succesſiue-

ſucceſſiuement reçoie contraires, elle eſt ſubſtance, partie, & ſubiet: mais l'harmonie eſt qualité, & en ſubiet: or differe ſubſtance de qualité, l'ame donc differe de l'harmonie. Et combien que l'ame participe d'harmonie, pour cela ne faut dire que l'ame ſoit harmonie. Car ce qui participe de vertu, n'eſt pas vertu. Toutefois ilz ſe ſont trouuez, quelcuns qui ont penſé l'ame eſtre harmonie: comme Dynarchus philoſophe, ainſi que recite Gregoire de Nyſſene au ſecond liure de l'ame, chapitre troiſieſme. Ariſtoxene auſſi muſicien & philoſophe, comme eſcrit Ciceron en la premiere Tuſculane, diſoit que de la nature & figure de tout le corps eſtoient excitez diuers mouuemens: comme ſons au chant, & que l'ame eſtoit vne intention ou eſtendement du corps, cōme il aduient au chāt & es cordes, que lon nomme harmonie. Ariſtote refute ceſte opinion de l'harmonie biē au long au iiij. chap. du premier liure de l'ame.

2. *Gymnaſtique.*) L'art de faire exercice pour rendre le corps robuſte & ſain, trouuée en Grece vn peu deuant le temps de Platon fort vſitée, neantmoins depuis il y auoit maiſtres à ce expreſſément ordonnez, qu'on nōmoit Gymnaſtes. Gymnaſion eſtoit vn lieu en quelque place publique de la ville, où l'on ſ'aſſembloit pour eſtre oinct & frotté, pour luytter, ietter la pierre, ou faire quelque autre exercice ſemblable. Galene au ij. liure de garder la ſanté. Ces Gymnaſtes ordonnoient certaines diettes, & moderoient l'exercice ſelon la complexion des perſonnes. Platon au Dialogue de la phi-

X. i.

lofophie, & au Gorgias. Il dit au Sophifte: que la Gymnaftique eft contre la deformité, & la medecine cõtre la malladie. Plus au Protagore: que les parens enuoyent leurs enfans aux Gymnafiarches à fin d'acquerrir habitude de corps ferme & apte pour feruir aux cõmandemens de l'ame: telemēt qu'ilz ne foient empeschez par l'imbecilité des corps vacquer aux charges & aétions, tant militaires que ciuiles. Il en parle bien au long au troiefme liure de la Republique, & de celluy qui l'introduit premierement en Grece. Et pource que la Gymnaftique feule rend les hommes feroces, il veut qu'elle foit meftée avec la musique, à fin d'adoucir ceste ferocité. L'allegueray encores vn paffage du Timée sur la fin du liure, ou il escrit ainfi: Parquoy la plus saine purgation & la meilleure conftitution du corps, eft celle qu'on acquiert par la Gymnaftique. Galene fait ample mentiõ de cest art exercitatoire au liure addreffé à Trafybule, & intitulé: Si l'art de garder fanté appartient à la medecine, ou à la Gymnaftique. Et recite l'aduis de Platon & d'Hippocrates sur icelle. Il en parle aufsi, & des Athletēs, de leur fanté, habitude de corps, façon de viure, & exercice, en l'oraifon exhortatoire aux arts. Et sur le premier liure des Aphorifmes d'Hippocrates, Aphorifme iij.

Donques paßons outre, puis que nous auons fuffifammēt appaifé l'harmonie Thebaine: mais comment appaiferons nous la raifon de Cadme:

&

& par quelle autre raison? C-E-B. Je pense qu'en trouuerez aisément le moien. Car vous auez diuinement deduit ces raisons contre l'harmonie, en quoy vous auez surmonté nostre opiniõ: d'autant qu'oyant Simmias faire ces doutes, i'estois emerueillé s'il y auoit personne qui y sceust respondre. Et pource i'ay esté en grande admiration, quand ray cogneu que luy mesme n'a peu soutenir le premier effort de vostre raison. Et pour ce ie ne m'emmerueillerois point s'il aduenoit autant à la raison de Cadme. soc. Ne me magnifiez point tant: à fin que quelque enuie ne nous trouble à paracheuer le propos ensuyuant: mais ie remetz le tout à Dieu. Puis dõc que nous sommes les vns pres des autres, comme dit Homere, essaions veoir si vous dittes quelque chose.

Voicy donc ou gist le principal point de ce que cherchez. Vous voulez qu'on mōstre nostre ame estre incorruptible & immortelle: à fin que l'homme philosophe ayant la mort prochaine, & s'asseurant en icelle, pour l'esperance qu'il a d'estre apres son decés plus heureux en l'autre vie, ne soit estimé prendre cōfiance imprudente & folle. Mais quant à monstrier que l'ame est quelque chose forte, & semblable au diuin, & qu'elle a esté deuant nostre naissance, vous dittes que tout cela ne sert à prouuer son immortalité: ains seulement pour mōstrer qu'elle est plus durable que

X. ii.

- le corps:& qu'elle a esté par long temps deuant nostre naissance: & qu'elle sçauoit & auoit fait plusieurs choses: toutefois que pour cela il ne la faut estimer plus immortelle, ains que son aduenement & entrée au corps humain soit le commencement de sa mort, comme vne maladie: tellement qu'elle soit miserable, demurant en ceste vie, & finalement perisse en la dissolution, appelée mort. Vous dittes aussi qu'il n'y à point de difference, si elle entre vne ou plusieurs fois au corps, pour nous mettre en crainte: car celluy la doit craindre, s'il n'est fol, qui ne sçait, ny peut rendre raison que l'ame est immortelle. C'est à mon aduis Cebés, tout ce que ie puis comprendre de vostre dire, & expressément le repete souuent, à fin que nous n'oublions rien: & que si vous voulez y adiouter ou diminuer quelque chose, il soit en vostre pouuoir. CE. Je n'y sçauois pour le present adiouter ou diminuer autre chose: car fidèlement vous auez recité mon intention. Lors Socrates apres s'estre vn peu contenu, & auoir pensé en luy-mesme, dit: vous proposez Cebés, vne question qui n'est de petite importance: ains pour laquelle il faut entierement traiter la cause dont toutes choses sont engendrées & corrompues. Parquoy si voulez, ie vous reciteray ce qu'il m'est aduenü touchât cecy. En apres si vous trouuez en mon dire quelque chose profitable

pour

pour cognoistre la verité de vostre questiō, vous en vferez. C E B. Ie le veux bien ainsi.

De la philosophie naturelle, & contre ceux qui en assignant les causes des choses, s'aydent seulement de quelques matieres & instrumens sans toucher aux diuines, & à l'efficiente & finale de routes, & de l'vniuers. Voyez le mesme autheur au dixiesme liure des loix.

S O C R. Escoutez moy donc desormais parler. Certes Cebés, quand i'estois ieune, i'auois vn merueilleux desir d'apprendre la sciēce, qu'on appelle l'historē de nature. Car i'estimois cela fort excellent d'entendre les causes pourquoy chacune chose est faite: pourquoy perit, & pourquoy elle se maintient. Et souuent me suis tourné haut & bas en considerant du commencement telz affaires: comme à sçauoir, si apres que chaud & froid ont receu quelque putrefactiō, comme aucuns disoient, adonc les animaux estoient nouriz & sustentez. D'auantage à sçauoir, si sommes sages par le sang, ou par laer, ou par le feu, ou par nul d'iceux: mais plus tost c'est le cerueau qui nous donne les sens d'ouyr, veoir & flairer, desquelz se fait la memoire & opinion: puis de la memoire & opinion prenant repos, par ces moiens naisse science. Derechef considerant les corruptiōs de teles choses, & les passions qui ad-

ενοφῶν. ἀπο-
μνημονεύματα
& Saint Au-
gustin, liure
vij. de la cité
de Dieu chap.
ij. & vij. La
stace liure ij.
chap. xx.
Saint Am-
broise sur le
pse. cl. vij. Ser-
mon xxij. &
sur l'epist. aux
Coloss. chap. ij.

*Arist. au premier
liure de la genera.
des animaux. cha.
xviij.*

uiennent au ciel & en la terre: finalement ie me
fuis trouué tant inepte à tele consideration que
rien plus, dont ie vous donneray suffisante appa
rence & coniecture. Car i'ay esté par ceste consi
deration tellement aueuglé, que ie desapprenois
mesmement ce que ie pensois sçauoir au parauât
certainement, ainsi qu'il me sembloit, & aux au
tres: cōme d'entendre pourquoy l'homme prent
sa croissance, veu que deuant cecy ie pēsois estre
manifeste à tous, que cela aduenoit par manger
& boire: car apres que par les viandes, les chairs
sont adioustées aux chairs, & les os aux os: & que
par mesme maniere lon adioust aux autres quel
que chose de leur nature, la masse qui estoit lors
petite, deuient grande: & en ceste façon lors ie
pensois l'homme petit deuenir grant. Que vous
en semble, pensois-ie bien? CEB. A mon aduis
qu'ouy. SOCRAT. Mais considerez encores cecy.
Car il me sembloit qu'en voiant quelque grand
homme, ou quelque cheual pres d'un petit, i'a
uois iugement suffisant pour cognoistre qu'il ex
cedoit en grandeur de la teste, l'autre. Aussi le nō
bre de dix m'apparoissoit euidentement plus grād
que celluy d'huit, pource qu'il en contient deux
d'auantage. Pareillemēt que deux coudées estoiet
plus grande que vne: pourtant que la surmontēt
de moitié. CEB. Et maintenāt qu'en iugez vous?
so c. Par Iuppiter tant s'en faut que ie pense en
tendre

tendre la cause de ces choses, qu'à grand peine ie me puis persuader, que quand l'on adioust vn à vn, si cest vn auquel on aura adiousté quelque autre vn, deuiét deux. Ou si l'adiousté & celluy, auquel il est adiousté, par l'adionctiō de l'vn à l'autre font deux. Et m'emerveille que quand l'vn & l'autre estoient separez, chacun estoit vn: & alors n'estoient point deux. Mais apres que sont cōiointz ensemble, cela ayt esté cause que soiēt deuenuz deux: c'est à sçauoir l'assemblée par laquelle ilz ont esté approchez l'vn à l'autre. Encores ne puis ie entendre si lon diuise vn, que ceste diuision soit cause d'en faire deux: attendu qu'elle est contraire à la precedente. Car lors pource qu'ilz estoient approchez ensemble, & adioustez l'vn à l'autre, il s'en faisoit deux: & maintenant en diuisant & separant vn, il s'en fait deux. D'auantage ie ne sçay point la raison pour laquelle vn soit fait vn. Et pour dire en peu de langage, ie ne m'oserois persuader que ie sçache pourquoy aucune chose est faite: & pourquoy elle perit ou cōsiste, & ce par la maniere de ceste methode. Mais ie melle en vain quelque autre maniere, & ne reçois aucunement celle cy.

La science qu'on appelle l'histoire de nature.) Presque tous ceux qui au parauant Socrates s'estoient meslezz de philosopher, ilz s'arresterent principalement en
X. iiii.

en la philosophie naturelle, & en l'astrologie. Socrates fut le premier, qui delaiſſées les choſes celeſtes & naturelles, dont la cognoiſſance luy ſembloit ne ſervir de rien à bien viure, cōmença à parler de la philosophie morale. Ciceron au premier liure des queſtions academiques, & en la cinquieme Tuſculane, au commencement. Or que Socrates n'ayt diſputé de la philosophie naturelle, ains s'en ſoit moqué, & ayt ſeulement monſtré aux hōmes la maniere de bien viure, Xenophon nous le teſmoigne plus certainement que nul autre, eſcriuant ainſi de luy au premier liure des commentaires, cōtenans les

» faitz & dirz de Socrates. Il ne parloit point (dit il) de
 » la nature de toutes choſes, comme pluſieurs font, ny cō
 » ſideroit comment le monde à eſté crée: & par quelles
 » neceſſitez les choſes celeſtes ſont faites: ains monſtroit
 » que ceux, qui s'addonnoient à tele cōtemplation, eſtoient
 » folz. Premièrement il conſideroit en eux, à ſçauoir s'ilz
 » ſe penſoient de ſia ſuffiſamment cognoiſtre les choſes hu
 » maines pour venir à la contemplation des autres: ou ſi
 » en delaiſſant les humaines, & cōſiderant les diuines, ilz
 » penſoient bien faire. Il s'emerveilloit s'ilz n'entendoient
 » n'eſtre poſſible aux hommes trouuer teles matieres:
 » attendu que ceux qui ſemblent les plus ſçauans en i-
 » celles, ne s'accordent enſemble, & ſe portent comme
 » folz les vns enuers les autres. Car comme entre les
 » folz, aucuns ne craignent ce qui eſt à craindre: les au-
 » tres craignent, ce qui n'eſt à craindre. Les autres n'ont
 » vergongne de faire & dire tout ce que leur vient en
 fantaſie

„ fantasie deuant le peuple: les autres ne s'osent monstrier
 „ en compagnie. D'auantage les vns ne portent reueren-
 „ ce ny aux temples, ny aux autelz, n'y à quelque autre
 „ chose diuine: ains adorent les pierres & bois qui se pre-
 „ sentent, & les bestes. Semblablement entre ceux qui s'oc-
 „ cupent à chercher la nature de toutes choses, aucuns pe-
 „ sent vn seul estre ce qui est. Les autres, que sont infinis
 „ en multitude: les vns que tout est agité: les autres qu'il
 „ n'y à rien agité. Les vns, que toutes choses sont créées, &
 „ perissent. Les autres, que rien n'est crée, & rien ne pe-
 „ rit. Il consideroit encores d'eulx en ceste maniere: à sca-
 „ uoir si comme ceux qui ont cognoissance des choses hu-
 „ maines, pensent prattiquer pour eux & pour les au-
 „ tres ce qu'ilz ont appris. Aussi ceux qui s'enquierent
 „ des diuines, estimans apres quilz auront cogneu par
 „ quelle necessité chacune est faite, pouuoir faire quand
 „ ilz voudront & vens & pluies: & muer les saisons des
 „ temps, & autres choses semblables à celles cy, quand ilz
 „ en auront besoin. ou s'ilz n'ont aucune tele esperance, ains
 „ leur suffit de cognoistre seulement comment chacune est
 „ faite. Donques il parloit aussi de ceux qui s'arrestoient
 „ à teles curiositez. Au reste il disputoit ordinairement
 „ des humaines, considerans, que c'est pieté & impieté,
 „ honesteté & turpitude, iustice & iniustice, prudence &
 „ folie, magnanimité & pusillanimité. que c'est cité &
 „ homme politique, que c'est dominer aux homes: & quel
 „ doit estre celluy qui leur commande. Et traittoit de plu-
 „ sieurs autres choses, dont la cognoissance pouuoit à son

Y. i.

„ aduis rendre les hommes bons & honnestes , estimant
 „ ceux qui les ignorent, meruer d'estre appelez seruiles.

Et au quatriesme liure des mesmes commentaires Xe-
 „ nophon escrit encores ainsi de luy: Il iugeoit auoir bon
 „ entendement ceux qui apprenoient promptement ce à
 „ quoy ilz estudioient , & retenoient ce qu'ilz appre-
 „ noient: & qui estoient couuoiteux des disciplines , qui
 „ nous monstrèt à bien habiter en la maison & en la vil-
 „ le: & generallyment à vser des hommes, & des choses
 „ humaines, comme il appartient . Car il estimoit si telz
 „ personnages estoient instituez , que non seulement ilz
 „ seroient heureux en leurs maisons bien habitées : mais
 „ aussi qu'ilz pouuoient rendre les autres hommes & ci-
 „ tez heureuses. A quoy conuient tresbien ce que dit So-
 crates parlant à Glaucon, au dixiesme liure de la Re-
 publique de Platon. Les paroles de Socrates sont telles:
 „ Parquoy il conuient mettre peine à ce que toutes autres
 „ disciplines delaissees, chacun cherche & approuue cel-
 „ le cy, s'il a le moien de la chercher & apprendre : par
 „ laquelle il puisse discerner la bonne vie de la mauuaise:
 „ & preferer en toutes choses à luy possibles, tousiours
 „ les meilleures: considerant comment iointes ensemble ou
 „ separées seruent à la vertu, & à la conduite de no-
 „ stre vie. Cognoistre que peut beauté meslée avec poure-
 „ té ou richesse: & avec quelle habitude de l'ame elle fait
 „ bien ou mal . D'auantage, que c'est noblesse ou ignobi-
 „ lité: viure en priué ou en autorité: estre fort ou foible:
 „ prompt à apprendre ou tardif , & autres semblables,
 qui

„ qui par nature appartiennent à l'ame, & s'acquierent
 „ avec le temps, que peuuent meslez ensemble. De manie-
 „ re qu'en les bien considerant, & regardant à la natu-
 „ re de l'ame, lon puisse discerner la bonne vie de la mau-
 „ uaise: appellant mauuaise, celle qui rend l'ame pire, &
 „ bonne, celle qui la rend meilleure: contemnant au reste
 „ toutes choses. Car nous auons veu tele election estre
 „ plus auantageuse pour le vif & pour le mort. Que re-
 „ nant ceste opinion plus ferme que diamant, il faut al-
 „ ler aux enfers: à fin de n'admirer les richesses & autres
 „ maux. à fin aussi qu'on ne tombe es tyrannies & actiōs
 „ semblables, induisans à commettre plusieurs maux in-
 „ curables: & qui d'autre part en font receuoir de pires.
 „ Mais plus tost qu'on sçache elire la moiēne vie par tout
 „ cecy, & fuyr l'exces d'un costé & d'autre à nostre pou-
 „ uoir, tant en ceste vie qu'en tout le temps futur: veu
 „ que c'est la vraie maniere de rendre l'homme heureux.

❧ D'Anaxagoras Physicien fameux
 en ce temps la.

1. Toutefois quand i'eu ouy quelqu'un lisant *Platon au xij.*
 du liure qu'on disoit estre d'Anaxagoras, vne sen *des loix sur la*
 tence, que luy mesme il tenoit: c'est à sçauoir que *fin.*
 l'intelligence donoit ornement à toutes choses, *saint Augu-*
 & estoit la cause d'icelles, ie pris grand plaisir à *stin liure viij.*
 ceste cause: & me sembla estre argument conue *de la cité de di-*
 nable, de dire que l'intelligence fust la cause de *en chap. ij. &*
liure xvij.
chap. xli.

Y. ii.

toutes choses. Et pensois s'il estoit ainsi que l'intelligence ornaſt toutes choses, que certainemēt elle auoit mis chacune au meilleur ordre & disposition, qu'elle pouuoit receuoir. Et pource si lon vouloit trouuer la cause dont chacune est faite, & pourquoy elle perit ou demeure en son estre, il faudroit trouuer pourquoy cest qu'il est trefbon à chacune de demeurer en tel estre, ou de partir quelque autre chose, ou la faire. Que par ce moien l'homme ne doit considerer autre chose, ny de luy ny des autres, sinon ce qui est tresprouice & trefbon. Car qui cognoit cela, il faut que par mesme moien il recognoisse ce qu'il est pire, veu qu'il y a vne mesme science des deux. Quoy considerant ie me resiouissois, pensant auoir trouué Anaxagoras, qui me seroit bon maistre pour monſtrer les causes de chacune chose, que tant ie desirois ſçauoir, qui me declarast premieremēt si toute la terre estoit plate ou ronde. Et apres l'auoir déclaré, adioutast la cause & neceſſité, disant ce estre meilleur, & que c'estoit pour le mieux qu'elle fust tele. Et s'il disoit que la terre fust au milieu, ie voulois soudainement qu'il amenast raison pertinente, pour prouuer qui luy estoit meilleur d'estre au milieu. Et en me satisfaisant, ie me disposois de ne mettre autre espee de cause. Oultreplus ie deliberois m'enquerir du soleil & de la lune, & des autres estoiles: pour ſçauoir
la

la viffesse qu'ont entre elles: leurs conuerfions, & autres paffions: comment il eftoit meilleur à chacune de agir & patir ce qu'elle patiffoit. Car ie n'euffe iamais penfé, puis qu'il difoit l'ornement de toutes chofes venir de l'intelligence, qu'il amenast autre caufe, finon que ce leur eftoit le meilleur d'eftre ainfi comme elles eftoient. I'eftimois donc qu'en afsignant à chacune fa caufe, & vniuerfellement à toutes, qu'il afsignerait à chacune, ce qui luy eftoit meilleur, & à toutes vn bien commun. Et n'eftimois ceste efperance de peu de valeur: ains prenant les liures d'Anaxagoras avec extreme eftude, ie les ay leuz le plus diligemment qu'il m'a esté poffible: à fin que bié toft ie cogneuffe ce qui eftoit meilleur & pire.

Par ainfi eftant mené par ceste efperance admirable, comme ie pourfuyuois ma lecture, ie trouué ce personnage n'vfer aucunement de l'intelligence, ny rapporter aucunes caufes à l'ornement des chofes, ains alleguer des aers, des ethers, des eaux, & plusieurs autres absurditez. En quoy il me femble auoir fait: comme fi quelqu'un difoit que tout ce que Socrates fait, il le fait par l'intelligéce. puis voulant declarer les caufes de chacune chofe que ie fais, il dit que premierement ie fuis afsis en ce lieu: pource que mon corps eft composé d'os & de nerfs. Que les os font fermes, lefquelz ont enfemble les diftances feparées

Y. iii.

les vnes des autres par les iointures, & les nerfs ainsi ordonnez en nostre corps, qu'ilz se peuuent estendre & retirer, retenans les os avec la chair, & la peau qui couure tout cecy. Estans donc les os eleuez en leurs iointures, les nerfs qui s'estendent & retirét, font que i'ay la puissance de plier mes membres: & pour ceste cause ie suis flechy & assis. D'auantage s'il rendoit quelques autres teles raisons de ma disputatiō, allegant les voix, l'aer & l'ouye, & plusieurs autres semblables, les vraies causes delaissées à dire: c'est à sçauoir puis qu'il a semblé meilleur aux Atheniens de me condamner à mort. Pource i'ay pensé estre particulièrement meilleur que ie fusse icy assis, & plus iuste d'attendre & souffrir la peine qu'ilz m'or-

*Platon au Cri-
ton . Cicer. en
la premie. Tu-
scula . & au
premier de la
dinin . saint
Basile aux e-
pist. de luy &
de Gregoire le
Theologien.*

donneroient. Car il y à lōg temps que ces nerfs & os fussent portez aux Megares ou aux Beotiés, si ieusse suiuy l'opinion de ceux qui le pensoiét meilleur, si ie n'eusse estimé estre plus iuste & plus honneste d'endurer celle peine que la ci-uité m'ordonnoit, que de m'en fuyr, & eschapper. Mais ie trouue fort impertinent d'appeller teles raisons, causes. Et si lon disoit que sans os ou nerfs, ou semblables choses, dont ie suis composé, ie ne pourrois executer ce qu'il me sembleroit de faire: certes lon diroit verité. Toutefois si pour cela il vouloit acertener que ie feisse ce que ie fais, & que par ceste raison vuse de l'intelligence,

ce,

ce, & non pas de l'electiō du meilleur, il y auroit beaucoup d'impertinēce en ce propos. Car il ny auroit moyen de discerner la difference qui est entre la vraie cause de quelque chose & cela, sans lequel la cause ne seroit cause. ce que plusieurs tattonnans comme en tenebres appellent cause, 2. y sans de nom improprie. Parquoy l'un attribuant tournement à la terre soubz le ciel, il la fait ainsi demeurer. L'autre dit qu'elle est soustenue par l'aer, comme vne large huche de boulēger. Mais ilz ne cherchent la puissance, dont elle est maintenant tellement disposée, qu'il n'est possible de mieux : & ne pensent, qu'elle ayt quelque vertu demonique; ains cuydent auoir trouuē vn Athlas plus robuste & plus immortel, qui soustienne toutes choses, sans penser qu'à la verité il y ait vn souuerain bien qui les conioint & contient. Je serois donc volontiers disciple de quelqu'un, pour apprendre la nature de ceste premiere cause. Mais puis que i'en ay esté priué, & que moy mesme ie ne l'ay sceu inuenter ny appredre d'ailleurs, i'ay deliberé faire vne seconde nauigation pour trouuer ceste cause. Voulez vous Cebés, que ie vous la monstre? CEB. Je le desire grandemēt.

*Arist. viij.
de l'auscultation
naturelle & au xy. de
la metaphys.
Platon au x.
des loix, &
en l'Epino-
mide.*

1. *Toutefois quand i'en ouy quelqu'un lisant du li-
ure qu'on disoit estre d'Anaxagoras.) Anaxagoras
gentil homme Clazomenien deuint philosophe fort
Y. iij.*

excellent, & fut appelé par ceux de son temps *voûs*, qui signifie intelligence, fut ou pour admiration qu'il eurent de son sçauoir & entendement, lequel s'estoit monstré grand & excellent par special en la philosophie naturelle: ou bien pour ce qu'il fut le premier qui adionsta l'intelligence à la matiere, & constitua aux choses naturelles pour commencement & premiere cause de leur distinction & ordonnance, l'intelligence, comme Platon nous tesmoigne en ce lieu, & Plutarque en la vie de Pericles. Il tomba par trop grande estude de la philosophie naturelle en plusieurs absurditez & impertinences, dont se mocque Socrates: comme de dire que le soleil estoit vne pierre ardante & totalement emflambée: & pource fut accusé d'impieté ou d'herésie par Cleon, & condamné en l'amende de cinq talens, & banny d'Athenes: il disoit aussi qu'on habitoit en la lune, & qu'il y auoit des montagnes & vallées. Que toutes choses estoient faites d'atomes. Plin au liure ij. chapit. lvij. escrit de luy, que par la cognoissance des astres il predict que quelques iours en apres il tomberoit vne pierre du ciel. Ce qui aduint aux parties de Thrace en plein iour. Il fut le premier qui publia liures escrits de luy, & fut d'un mesme temps que Democrite, comme dit Diogenes de Laerce au liure ij. des vies des philosophes. Qui en vouldra sçauoir d'auantage, lise l'endroit. Ciceron fait mention de luy au iij. liure des *questiōs academiq.* au premier de la nature des dieux, & en la premiere *Tusculane*. Aristote au ij. chapi. du premier de

de l'ame, & au iij. chap. du troisieme. Saint Augustin au liure viij. de la cité de Dieu, chap. ij. & au xvij. chapitre xli.

2 L'intelligence donnoit ornement à toutes choses, & estoit la cause d'icelles.) Le commencement du liure d'Anaxagoras estoit tel. Toutes choses estoient vne, puis survint l'intelligence, qui les separa & composa. Elle forma la matiere en laquelle seroient particules meslées, tant des choses mesmes que differentes, qui sont separées par l'intelligence diuine, & sont faites les choses particulieres comme la chair, s'il y a plusieurs particules de chair: os, si de l'os, nerfs, si du nerf, & du feu & du bois. Car comment pourroit il aduenir que du pain fust fait ou l'os ou le sang, si les semences & petites parties de l'os ou du sang n'estoient au pain: qui neantmoins pour leur petitesse ne peuuent estre aperceues. Aristote. Pluthar. Laerce.

3 Car il y à long temps &c.) Socrates le iour de deuant que la nauire retournaſt de Dele, fut incité par ses amys à fuyr de la prison, & se sauluer en quelque autre part: qui vouloient fournir argent pour corrompre les gardes, & appaiser ses denonciateurs: mais il voulut plus tost obeir aux loix, & à sa patrie, que suyre le conseil de ses amis, & sauluer sa vie. Comme Platon à bien amplement escrit au dialogue intitulé le Criton, qu'il composa expressement pour cela. Ciceron en la premiere Tusculane, & au premier liure de la diuination en fait mention.

Z. i.

- 4 L'un attribuant tournement à la terre.) Pythagoras à estimé que le feu obtenoit la moienne region du monde: & que par icelluy la terre estoit tournée au tour du pole, comme les estoiles: ce que Platon semble auoir voulu dire obscurément au Timée par ces motz: Au regard (dit il) de la terre qui est tournée autour du pole, ou esseul estendu par l'univers, il ordonna qu'elle seroit effectrice du iour & de la nuit, garde premiere & plus ancienne de tous les corps faitz dedans le cir cuit du ciel. Aussi Nicetas Syracusain, comme escrit Teophraste, estimoit que le ciel, soleil, lune, estoiles, & tout ce qui est là sus ne bougeoit: & qu'oultre la terre il n'y auoit rien agité au monde. Laquelle estant tournée au tour du pole avec vne grande vitesse, s'ensuyuent tous les mesmes effectz, cōme si la terre arrestée, le ciel estoit tourné. Ciceron en fait mention au quatriesme liure des questions Academiques.

Il se prepare pour parler autre-
fois des Idées.

Ciceron en la
premiere Tu-
sculane.

SOCRAT. I'ay estimé à la fin, apres auoir esté fort ennuyé & lassé de considerer la nature des choses, que ie deuois prendre soigneuse garde qu'il ne m'aduint, comme il fait à ceux qui regardent & considerent le soleil eclipsant, auquelz la veüe esblouit, s'ilz ne regardét son image dedans l'eau, ou en quelque autre chose semblable. & certes i'ay vsé de tele consideration, &

ay

ay eu peur que mō entendemēt ne deuint auéuglé, si ie regardois des ieux les choses, & entreprenois de les atteindre par quelque autre sens. Parquoy i'ay pensé qu'il estoit besoin de me retirer aux raisons, & de considerer en icelles la verité des choses. Mais par auenture ceste mienne similitude ne cōuient pas du tout: car ie ne veux entierement consentir que celluy, qui contemple les choses par raisons, les doīue plus tost considerer par leurs images, que par leurs operations: ce neantmoins i'ay dressé mon chemin par ceste voie. Et supposant la raison, que ie iuge tousiours la plus forte, tout ce que ie pense luy estre conforme, ie le tiens comme vray: non seulement es causes, mais aussi en toutes les autres choses. Et ce qui ne luy est conforme, ie le nie estre veritable. Je vous veux monstrier plus claiement ce que ie dis: car ie pense que ne l'entendez pour ceste heure. C E B. Par Iuppiter, ie ne l'entends gueres bien.

☞ *Des Idées, comment de la participation d'icelles toutes choses prennent leur essence & appellation: Que leur cause certaine gist aux Idées, & mesmement que l'immortalité de l'ame est demonstrée par elles.*

s o c. Ce neantmoins ie ne metz riē en auant qui soit nouveau: ains ce que ie n'ay iamais cessé

Z. ii.

*saint Augu-
stin liure viij.
de la cité de
Dieu, chapit.
vi. liure xij.
chapit. xxv.
Et au liure
unique des o-
ctate questios.
saint Am-
broise au pre-
mier liure de
l'hexaëmeron
chapit. i.*

d'alleguer tant ailleurs qu'en la disputation pre-
cedente: car i'entreprends vous monstrer l'espece
de la cause que i'ay traittée. & derechef retourne
aux propos souuent repetez, & prens mon com-
mencement d'iceulx, supposant qu'il y a quel-
que chose qui est par elle belle, bonne, grande,
& toutes autres. & si vous me cōfessez estre ainsi,
i'espere de vous monstrer la cause des ces choses:
& de trouuer cōment l'ame est immortelle. CE.
Vous le ferez donc, quand ie vous auray accor-
dé ce que me demandez. s o c. Or considerez ce
qui s'ensuit, & regardez si vous en demeurerez
d'accord avec moy. Car ie pēse estre assuré que
s'il y à quelque belle chose oultre ce qui est beau
à par foy, qu'elle n'est belle, sinon autant qu'elle
participe de luy. Le dis le semblable de toutes les
autres, receuez vous tele cause? CEB. Le la reço-
y. s o c. Donques ie n'apprens plus, & ne me sou-
cie de cognoistre toutes ces autres belles causes;
car si quelqu'un me demãde pourquoy c'est que
quelq chose est belle, c'est à sçauoir: ou parce qu'el-
le est de couleur fleurissante, ou par sa figure, ou
par quelque autre tele cause, ie laisse passer teles
causes, pourtant que ie me pertrouble en icelles:
mais ie tiens cela simplement & pleinement, &
possible indiscrettemēt: qu'il n'y a rien qui face
quelque chose belle, sinon la presence de ceste
beauté, ou la communion d'icelle, ou par quel-
conque

conque raison & maniere qu'elle aduienne . Je n'asseure pas qu'elle en soit faite: ains que toutes choses belles sont belles par la beauté . Car ce me semble estre tresseur de respondre tant à moy mesme qu'aux autres:& m'y arrestant i'ay opinion de ne faillir point : mais que moy & tout autre peut seurement respódre, que les choses belles sont faittes belles par beauté. Ne trouuez vous pas mon opinion bonne? C E B. Ouy. soc. D'auantage que par magnitude les choses grandes sont grandes, & les greigneures, grigneures:& par petitesse les moindres, moindres. C E B. Il est ainsi. soc R A T. Donques vous ne consentirez iamais, si l'on disoit, que quelqu'un fust plus grand que l'autre, par la teste , & le moindre , par ce mesme estre moindre : ains tesmoigneriez que ne dittes autre chose, sinon que tout ce qui est plus grand que l'autre, n'est plus grand par autre raison , que par magnitude : & pource estre plus grád:c'est à sçauoir par magnitude. Semblablemēt le moindre n'estre moindre par autre raison que par paruité: & pource estre moindre, c'est à sçauoir par paruité, craignant cōme ie pēse, que si vous disiez quelqu'un estre plus grád ou moindre par la teste, lon face tele objection. Premieremēt que par vne mesme chose le plus grand est plus grand, & le moindre, moindre . En apres que par la teste estāt petite le plus

Z.iii.

grand soit le plus grand , ce estre monstrueux, que par quelque chose petite quelqu'un soit grād. ne craindriez vous point ces inconueniēs? Lors Cebés soubzriant dit : certainement ouy. soc. Ne craindriez vous pas aussi de dire que le nōbre de dix soit plus grand que celluy de huit, & qu'il l'excede pour ceste cause plus tost que de multitude, & que c'est par multitude? & semblablement deux coudées estre plus grandes que vne de la moitié, & non par magnitude? car il y a mesme crainte. CEB. Certainement. SOCRAT. Mais si lon adioustoit à vn vn autre, auriez vous peur de dire que ceste adionctiō fust cause qu'il s'en face deux: ou si on le diuisoit, la diuisiō: & cririez haultemēt que vous ne pouuez cōprēdre par quelle autre maniere chacune chose soit faite, sinon par la participation de son essence propre, dont elle participe? Et en cest endroit ne rendriez autre cause que deux se font, sinon par la participation de dualité: dont faut que participent tous ceux qui seront deux, & de l'vnité, celluy qui sera vn: delaissant à plus sçauans que vous, ces diuisions, adionctions, & autres teles subtilitez, pour en respondre. mais craignant cōme il se dit au prouerbe, vostre vmbre, & vostre ignorance, & vous arrestant sur ceste seure position, respondriez ainsi.

Crai-

1 Craignant vostre vmbre.) Ce prouerbe conuient à ceux, qui à la mode des enfans craignent ou il n'y a lieu de craindre. Il est pris de ceux qui veue l'vmbre de leur corps, s'estonnent soudainement: ou des melancholiques, qui ont la veüe pertroublée, & par l'imbecilité d'icelle contemplant en l'air prochain, comme quelque image, pensent veoir leurs espritz. Donques craignant vostre vmbre, c'est à dire ayant desfiance de vous.

Et si quelque autre vouloyt prendre ceste position, vous le laisseriez, & ne luy respôdriez aucunement, deuant que vous eussiez considéré les choses qui dependent d'icelle, si elles accordent ensemble ou repugnent. Puis quâd il seroit question d'en rendre raison, vous la rëdriez semblablement, allegât derechef autre positiô, qui vous sembleroit la meilleure entre celles qui ont esté deuant deduittes, iusques à ce que fussiez paruenû à quelque point suffisant sans rien confondre ensemble, à la façon des contentieux, quand disputent du principe, & de ses dependences: mesmement si vouliez en trouuer quelque vraie resolution. mais par auenture qu'ilz ne parlent de cecy, & ne s'en soucient. Car ilz se pësant assez suffisans par leur sagesse pour meller toutes choses ensemble: & neantmoins se pouuoir complaire. Mais si vous estes au nôbre des philosophes, vous ferez à mō aduis ce que ie dis. SIM & CE.

Z. iiii.

Voz paroles sont veritables. ECHE. Par Iuppi-
 ter Phedon, à bonne & iuste cause ilz ont tous
 deux consenty ce que vouloit Socrates . Car il
 me semble qu'il eust donné à entendre tout ce
 qu'il disoit, voire au plus hebeté esprit du mon-
 de. PHE. Certainement Echecrates , aussi tous
 ceux qui y estoient presens, furent de cest aduis.
 ECHE. Ce n'est merueille: car nous mesmes, qui
 n'y estions point, vous oyans seulement en racõ-
 ter, auons suiuy leur iugement. Mais quelz furēt
 les autres propos ensuyuans?

*Outre ce qui a esté adnoté au precedent sur les Idées,
 j'ay bien voulu encores adiouster en cest endroit quel-
 ques pointz qui me sont depuis venuz en la memoire.
 Donques pource qu'il refere icy toutes choses aux Idées:
 ie diray briuelement que cest Idée, & d'ou est venu
 l'opinion des Idées. Elles sont ainsi appelées de veoir,
 pour tant que celuy qui doit faire quelque chose regar-
 de l'Idée: sur laquelle il dresse son oeuvre. Parquoy l'on
 definit Idée estre l'exemplaire ou patrõ de quelque cho-
 se a faire . Alcime Philosophe aux liures adressez a
 Amynthas escrit que Platon n'a pas esté le premier au-
 theur des Idées: ains qu'il auoit pris ceste opiniõ des li-
 ures d'Epicarme, recitant les propres termes dudit Epi-
 carme Pythagorique, qui excella entre les gens sçauãs,
 tout ainsi que le soleil excelle entre les estoiles , & la
 mer entre les riuieres: & escriuit de la nature des choses.
 Certes*

Certes Platon mesme au Sophiste, estime ceste opinion auoir esté plus anciëne, & qu'il en estoit venu plusieurs contentions contre ceux qui disoient n'y auoir rien au monde, que les corps & choses sensibles. Timée de Locres en parle aussi en son traitté du monde. Mais Platon enrichit tout cecy avec son eloquence, & sçauoir plus eminent. Saint Augustin traite ce point amplement au liure vnique, des octante questions.

✚ *Ayant exposé comment toutes choses prennent leur essence & appellation de la participation des Idées, il monstre cy après qu'il n'en y à aucune qui puisse participer de son contraire. Parquoy si l'ame donne vie à tous corps, elle n'apportera iamais aux corps le contraire de la vie, c'est à sçauoir la mort, & ne la receuera en soy: dont il infere qu'elle est incorruptible & immortelle.*

PH. Comme ie pense, apres qu'ilz eurent cōsenty cecy, & aduoué que chacune espee estoit quelque chose, & que les autres, qui en participent, ont leur denominatiō d'icelle. Puis apres il demanda en ceste maniere: s'il est ainsi que vous dittes, quand vous affermez que Simmias est plus grand que Socrates, & moindre que Pheidon, ne dittes vous qu'il y à deux choses en Simmias, c'est à sçauoir, grandeur & petitesse? CEB.

Ouy. SOCR. Toutefois vous confessez que Sim-

AA. i.

mias est plus grand que Socrates, non véritablement comme les paroles sonnent: car naturellement Simmias n'excede pas Socrates, pour estre Simmias, ains par la grandeur qu'il a : ny derechef Socrates est excédé comme Socrates : ains pour la petitesse qu'il a , comparée à la grandeur de l'autre. **C E B** Il est vray. **S O C**. Semblablement il n'est surmonté par Phedon , comme Phedon, ains par la grandeur qu'a Phedon, comparée à la petitesse de Simmias. **C E B**. Ouy. **S O C R**. Ainsi donc Simmias peut estre appelé grand & petit, estant constitué au milieu des deux , & surmonte la petitesse de l'un par grandeur : & par la petitesse cede à la grandeur de l'autre . Puis en soubzriant il dit , l'on iugeroit que ie descriue cecy trop curieusement : ce neantmoins il est ainsi que ie dis. **C E B**. Il est bien apparent. **S O C R A T E S**. Je le dis expressement , à fin que vous rende de mesme opinion que moy : car ie pense que non seulement la magnitude ne veut iamais estre grande & petite ensemble: mais aussi que ceste grandeur qui est en nous , ne reçoit iamais petitesse , n'y veut estre surmontée: ains faut l'un des deux : ou qu'elle fuye , & se soustraie quand la petitesse , qui luy est contraire, vient : ou que l'autre venue , elle perisse , sans vouloir attendre que en receuant petitesse , elle soit

soit autre chose qu'elle estoit : comme moy, qui ay receu & soustiens petitesse, tandis que ie suis celluy que ie suis, ainsi ie suis petit : & cela qui est grand , ne peut endurer d'estre petit : ny pareillement ce qui est en nous petit , ne veut iamais deuenir ou estre grand : ne iamais aucun des contraires, tandis qu'il est ce qu'il estoit, veut deuenir ou estre son contraire, ains fuyt, ou perit en ceste passion. CEBES. Ie le pense ainsi, que le dittes. Lors quelqu'un de ceux qui y estoient presens , du quel ie n'ay bonne souuenance , oyant ces paroles dit : O Dieu , le contraire de ce que vous dittes maintenant, n'a il pas esté confessé au parauant/ c'est à sçauoir que du moindre se faisoit le plus grand , & du plus grand , le moindre : & que certainement la generation des contraires se faisoit es contraires? mais à ce que vous dittes icy, il semble que cela ne se puisse faire . Et Socrates approchant sa teste, & escoutant l'autre, dit: Vous avez bõne memoire: toutefois vous n'entédez pas qu'il y a difference entre le premier propos, & celluy duquel maintenant nous parlons. Car pour lors nous disions que d'une chose cõtraire estoit faite sa cõtraire: mais maintenant nous asseurõs que vn cõtraire ne peut estre fait cõtraire à soy , ny ce qui est en nous, ny ce qui est en nature. Car à ceste heure la mõ amy, nous entédions de ceux qui auoiét en

AA. ii.

culx contraires, les appellant par leur nom. mais maintenāt nous parlōs des cōtraires, par la presēce desquelz les choses prennent la denominatiō tele qu'elles ont: & disons que iceux contraires ne veullent iamais receuoir vne mutuelle generation. Puis iettāt son regard sur Cebés luy dit: n'y à il rien aussi en ces obiections, qui vous ait pertroublé? C E B. Je ne suis si aisé à esmouuoir: & vous puis bien asseurer que peu de chose ne me trouble. S O C R. Nous auons donc confessé simplement qu'un contraire ne peut estre iamais son contraire. C E B. Il est ainsi. S O C. Confidez d'auantage si ferez en cecy de mon aduis & opinion. Ne dittes vous pas que chaleur est quelque chose, & froidure? C E B. Ouy. S O. Nō pas cōme la neige ou le feu. C E. Nō par Iupiter. S O C. Mais que la chaleur soit quelque autre chose que le feu, & la froidure que la neige? C E B. Ouy. S O C. Mais i'estime qu'il vous semble que la neige tant qu'elle est neige, ne voudra iamais receuoir la chaleur, comme nous disions au parauant: ains que retenant sa nature qu'elle auoit, d'estre neige, ne pourra iamais estre chaude: & la chaleur approchant, ou elle cedera, ou perira. C E B. Entierement. S O C R. Le semblable est du feu, quand le froid y entre: car il faut qu'il fescoule, ou qu'il perisse, & iamais ne peut receuoir froidure, & estre feu ensemble, comme il estoit

estoit au parauant, & froid. C E B. Vous dites verité. S O C R A. Il y à donc aucunes teles choses, qui non seulement honorent l'espece de leur nom en tout temps; mais aussi quelque autre chose, qui n'est point la premiere: ains a tousiours la forme d'elle, tandis qu'elle est. Je vous monstrey ce que ie dis encores plus claiement par cest exemple. Ne faut il pas que l'impair retienne tousiours ce nom, que nous disions maintenât? C E B. Ouy. S O C R. N'aura il seulement que cestuy la (car c'est ce que ie demande) ou s'il s'en trouuera point d'autre, qui ne soit, ce qu'est impair? Et neantmoins faut necessairement qu'avec son nom, on l'appelle encores tousiours de cestuy la, d'autant que naturellement il n'est jamais delaisé de l'impair. Je dis cela aduenir, cōme au ternaire, & plusieurs autres. Considerez donc au ternaire, ne vous semble il pas, qu'il le faille tousiours appeller de son nom, & avec cel luy de l'impair, qui n'est mesme que ternaire? Ce neantmoins la nature du ternaire & du quinaire, & de toute medieté de nombre est tele, que iacoit que ne soit ce qu'est impair, toute fois chacun d'eulx soit impair. Pareillement deux & quatre, & tout autre nombre semblable: iacoit que ne soit ce qu'est pair, toute fois chacun d'eulx est tousiours pair. Le confessez vous, ou non? C E B. Pourquoy non? S O C. Contemplez donc

AA.iii.

ce que ie veux dire, en ceste façon: que non seulement les choses contraires entre elles semblent ne se pouuoir entre-receuoir reciproquement, mais aussi celles qui ne sont point cōtraires entre elles combien qu'ayent tousiours contraires, tant que i'amaïs ne reçoient l'Idée qui soit cōtraire à celle qui est en elles: ains quād l'vne suruiuent, l'autre perit, ou se retire. Ne dirons nous pas que trois defaudroit plus tost, & endureront toutes choses, deuant qu'il soit possible de les faire deuenir pairs, estans trois? C E B. Il est ainsi. S O C R A T. Toutefois le binaire n'est point contraire au ternaire. C E B. Certes non. S O C R A T. Donques non seulement les especes contraires ne se reçoient i'amaïs mutuellement: mais aussi quelques autres contraires n'endurent point d'entrée mutuelle l'vn avec l'autre. C E. Vous dites verité. soc. Voulez vous dōc si nous pouuōs, que commēcions à definir ces choses telles qu'elles sont? C E B. I'en suis content. S O C R A T. Ne feront ce pas ceux qui rendent tout ce qu'ilz occupent tel, que non seulement il est contraint retenir son Idée, mais aussi que d'auantage il ne peut i'amaïs recevoir celle de son contraire? C E B. Comment dittes vous? S O C R A T. Ainsi que nous disions au parauant. car vous sçauiez que ceux qui sont contenuz soubz l'Idée de trois, que non seulement il faut qu'ilz soient trois, mais aussi impairs.

pairs. C E B. Il est certain. S O C R A T. D'avantage nous disions que l'Idée contraire à la forme qui fait cela, ne peut jamais aduenir ny demeurer avecques icelle. C E B. Jamais. S O C. Or fait cela l'Idée d'imparité. C E B. Ouy. S O C. Et sa contraire n'est ce pas l'Idée de parité? C E B. Il est ainsi. S O C. Parquoy l'Idée de parité ne se viendra jamais insinuer au nombre de trois. C E B. Jamais. S O C. Et pource le nombre de trois ne peut estre pair. C E B. Il est vray. S O C. Parquoy le ternaire est necessairement impair. C E B. Ouy. S O C. D'oques cest ce que j'auois entrepris de definir & determiner: c'est à sçauoir quelles sont les choses, lesquelles combien que ne soient contraires à aucune autre, toutefois jamais ne reçoient le contraire: comme nous voions que le ternaire, combien qu'il ne soit contraire à la parité, ce neantmoins ne la peut recevoir, d'autat qu'elle ameine toujours son contraire. Ainsi est il du binaire à l'impair, & du feu au froid, & de plusieurs autres. Mais regardez si le definirez ainsi, que non seulement le contraire ne reçoit son contraire, mais aussi ce qui ameine quelque contrainte à l'autre, auquel il suruiet: c'est à sçauoir que ce qui apporte, ne reçoive jamais la contrariété de ce qui est apporté. Et pource recordez vous en autrefois: car il n'est inutile de l'ouys souvent. Cinq ne receueront l'espece de parité, ne dix,

AA.iiii.

d'imparité, qui est nombre duple. Cestui cy qui est contraire à l'autre, ne receuera point l'espece de l'impair: ne pareillement le sesquialtre, & autres telz contenant vne moitié, reçoivent l'espece du total, ny le sesquitiars & tous semblables, pourueu que les entendez, & en demeurerez d'accord avec moy. C E B. Certes non seulement ie les entends, mais aussi ie m'y consens. s o c. Respondes moy derechef, comme si nous recommencions, & ne me respondes par ce que ie vous interroge, ains par quelque autre en m'ensuyuant. i'entends outre ceste seure response, que ie disois premierement, que m'en donnez vne autre seureté inuentée de ce qui a esté maintenant disputé & deduit: car si vous me demandez, qu'il y a au corps, s'il est chauld, ie ne vous feray ceste seure respõse & indocte, pource qu'il y a chaleur: ains vne plus exquisite, prise de ce que ie disois maintenant, que c'est par le feu. Pareillemēt si vous m'interrogez qu'il y a au corps, s'il est malade, ie ne respondray pas que c'est maladie: ains qu'il ya vne fiure. outreplus si demandez qu'il y a au nombre, s'il est impair, ie ne diray pas imparité: ains vnitē, & respondray en ceste façon des autres. Mais regardez si vous entendez encores suffisamment ce que ie veux dire. C E B. Ie le pense bien entendre.

Il accommode les discours precedens à l'ame , qui donne vie au corps, sans luy apporter le contraire, qui est la mort, ny le recevoir en elle-mesme.

S O C R. Donques respondes moy, que faut il auoir au corps pour le rendre viuant? C E B. L'ame. soc. N'est il pastoujours ainsi? C E B. Pourquoy non? soc. Par ainsi l'ame apporte & donne tousiours vie à ce qu'elle occupe. C E B. Il n'y à point de doute. soc. Y à il quelque contraire à la vie, ou non? C E B. Il en y a quelqu'un. soc. Qui est il? C E B. La mort. soc. L'ame donc n'endurera le contraire de ce qu'elle apporte, cōme il a esté confessé au precedēt. C E B. Il est ainsi. soc. Mais quoy? Ce qui ne reçoit point l'Idée du pair, comment l'appellions nous n'agueres? C E B. Impair. soc. Et ce qui ne reçoit point iustice ou musique? C E B. L'vn iniuste, l'autre immusique. soc. Soit. Mais comment appellerons nous ce qui ne reçoit point la mort? C E B. Immortel. soc. Et l'ame ne reçoit elle point la mort? C E B. Non. soc. L'ame est donc immortelle. C E B. Immortelle. soc. Soit. Mais dirons nous ce point estre assez demonstré, ou que vous en semble? C E B. Suffisamment Socrates. soc. Quoy donc Cebés? s'il estoit necessaire que tout ce qui est impair, fust incorruptible, que seroiēt autre chose trois, qu'incorruptibles? C E B. Pour-

BB. i.

quoy non? s o c. Et si ce qui ne reçoit point de chaleur, par nécessité estoit incorruptible, quand on approcheroit pres de la neige quelque chose chaulde, la neige demeureroit en son entier sans se fondre, d'autant qu'elle ne periroit point, ny receueroit chaleur. c E B. Vous dittes verité. s o c. Aussi par semblable raison, si ce qui ne peut recevoir froid, demeueroit incorruptible, quand on viendroît à approcher du feu, la froidure pour cela ne se pourroit estaindre ny perir: mais demurerait en son entier. c E B. Il feroit nécessaire. s o. Par ce moien il est tresnécessaire que nous en disions autant de ce qui est immortel. Car puis qu'il est ainsi, que ce qui est immortel, est incorruptible, il est impossible que l'ame, la mort aduenant, perisse. Car elle ne receuera iamais la mort, par ce qui a esté dit, & ne mourra point. tout ainsi que le nombre de trois selon nostre dire, ne sera iamais pair, ne l'impair deuiendra pair: ne le feu, froid, ny la chaleur, qui est en icelluy, froidure. Mais lon diroit, quel inconuenient viendra il, si le nombre impair ne deuiant pair, en y adioustant pair, comme il est entre nous accordé: mais qu'estant peri, que le pair succede en sa place: à celluy qui me feroit ceste obiection, ie ne pourrois nier, qu'il ne fust peri: pourtant que ce n'est pas tout vn que l'impair & l'indissoluble. Car s'il estoit autrement, nous obtiendrons
aisément

aïsement , que suruenant le pair l'impair & le ternaire s'en iroient entiers . Et en dirions tout autant du feu & du chauld, & autres semblables. N'est il pas ainsi? C E B. Totalement. S O C. Quâd est de l'immortel, s'il est certain qu'il soit incorruptible, avec ce que l'ame est immortelle, elle sera incorruptible. si vous ne me le concedez ainsi, il faudra vser d'autre raison. C E. Il n'en est point de besoin pour cest effect. Car quelle autre chose seroit indissoluble, si l'immortel estant sempiternel receuoit dissolution? S O C. Dieu aussi, & ceste espece de vie: & s'il y à quelque autre chose immortelle, tous confesseroient qu'elle fust indissoluble. C E B. Par Iuppiter tous hommes, & encores plus les dieux, côme i'estime. S O. Or puis que ce qui est immortel, est incorruptible si l'ame est immortelle, pourquoy ne seroit elle incorruptible? C E B E S. Ceste consequence est necessaire.

Ceste derniere demonstration est fort subtile & difficile à comprendre, d'autant qu'elle est envelopée de plusieurs interrogations & respponses, avec quelques similitudes & raisons prises des mathematiques & autres disciplines. Parquoy ie mettray peine deuant que passer outre de recueillir briuement, & comme en sommaire tout le discours, qui est assez long: a fin qu'on bentende & retienne mieux. Donques apres auoir mō
BB. ij.

stré qu'il y auoit des Idées, & que de la participation
 d'icelles toutes choses prenoient leur essence & appel-
 lation, il passe outre, & dit qu'il n'en y à aucune qui
 puisse participer de son contraire : comme grandeur ne
 peut iamais estre petiteſſe, ny la petiteſſe, grãdeur. Mais
 les choses qui participent des Idées, les vnes reçoient
 contraire : comme celle qui participe de grandeur, peut
 auſſi participer de petiteſſe: ainſi qu'on voit aduenir en
 Simmias, qui eſt plus grand que Socrates, & moindre
 que Phedon. Les autres ne reçoient iamais contraires
 enſemble: comme la neige n'eſt iamais chaulde, ny le feu
 froid, retenans leur eſſence & nature. Car les premieres
 qualitez, aduenant leur contraire cedent & periſſent.
 Pareillement le ternaire, qui n'eſt imparité, ainſi parti-
 cipe de l'imparité, ne peut eſtre parité, ou deuenir pair.
 Et aduient cecy non ſeulement es contraires, que ſurue-
 nant l'un des deux, l'autre ne demeure, mais auſſi es au-
 tres: leſquelz iaçoit que ne ſoient contraires, touteſois
 ilz ont touſiours contraires avecques eulx. Côme ceux
 qui participent de l'Idée du ternaire, ilz ſont non ſeule-
 ment trois, mais auſſi neceſſairement impairs, & iamais
 n'admettent l'Idée du pair leur contraire. Ainſi l'ame
 qui donne vie au corps, non comme forme accidentelle
 luy adherant, ainſi comme ſubſtantielle, demeurant en
 elle-meſme, viuant formellemēt de ſoy, & viuifiant par
 elle effectuellement le corps, ne peut apporter au corps
 le contraire de la vie, qui eſt la mort, ny la recevoir par
 ſoy ou par ſon ſubier: attēdu que la vie parfait l'Idée de
 l'ame

l'ame, & n'est separable de l'ame, entant qu'elle est ame. D'avantage comme le feu rend le corps chauld, l'vnité ou ternaire rend le nôbre impair, la fièvre rend l'hôme malade: & entant que sont renduz telz, ne peuuent estre contraires: comme chauld au corps ne peut estre froid, le malade, sain, l'impair, pair. Ainsi puis que l'ame rend le corps viuant, elle ne peut recevoir le contraire de la vie, qui est la mort. Tous lesquelz argumens tendent à monstrier son immortalité: soit que nous la cōtēplions estant forme par soy, ou vie simple, ainsi qu'une Idée, comme chaleur & froidure: ou substance contenue en vie, comme le feu est cōtenu en sa chaleur essentielle: veu que lon peut dire l'un & l'autre de l'ame. Car si nous voyons l'ame donner vie à tous corps, certes par ce que dit est, il est manifeste qu'elle n'apportera iamais aux corps le contraire de la vie, & qu'elle ne la recevra en soy: dōt il s'ensuyt qu'elle est incorruptible & immortelle. Nous reduirons ces raisons comme en Syllogismes, pour les eclarcir d'avantage. Les formes, qui sont telement appliquées à leur subiet, que ne luy peuuent iamais apporter contraire, necessairement demeurent tousiours mesmes. Or l'ame est telement appliquée au corps, qu'à la vie, dōt elle viuifie le corps, iamais n'apporte le contraire, qui est la mort: il faut donc que l'ame soit tousiours vie, que tousiours participe de vie, & iamais de la mort. Comme le ternaire participe tousiours de l'impair, & iamais du pair, attendu qu'il comprend non seulement trois, mais aussi impairs. D'avan-

BB. ij.

tage ce qui apporte à quelque subiet quelque chose estant premierement que ce subiet, auquel il apporte, ne reçoit le contraire à ce qu'il apporte. Comme l'ame qui precede le corps, & luy apporte vie, elle ne peut donc recevoir le contraire de la vie, qui est la mort. Outreplus comme l'ame soit nombrée entre les formes, dont la participatio reçoit leur nō, & que nulle tele forme reçoive contraire: car magnitude n'est iamais paruité, ny paruité magnitude. Il s'ensuit que l'ame qui est vie, ne souffre iamais mort, qui est contraire à la vie. Parquoy l'ame peut sortir de tous corps entiere & immortelle. Voyez Saint Ambroise au liure du bien de la mort, chapitre ix. qui deduit fort bien ceste raison sur la fin du chapitre.

s o c. Quand donc l'homme vient à mourir, ce qui est en luy mortel, perit, mais l'immortel se depart entier & incorruptible, estant affranchy de la mort. c e b. Il est manifeste, s o c. Donques Cebés, l'ame sur tout est immortelle & incorruptible: & veritablement noz ames seront au lieu qui leur est deputé. c e b. Quant est de moy Socrates, ie ne sçauois rien dire outre cecy, ne nier voz raisons: mais si Simmias, ou quelque autre de la compagnie a que dire, il seroit fort à propos, de ne le taire point: car ie ne sçay en quel temps plus commode que le present, il le pourroit, s'il desire ouïr ou parler de tele matiere.

SIM.

SIM. Certes ie n'ay rien qui m'empêche de consentir aux raisons dessus dittes : ce neantmoins considerant la grandeur de la matiere, dont il est questio, & aussi l'humaine imbecillité, ie suis contraint en moy-mesme de ne croire pas tout ce qui à esté dit. SOC. Certes Simmias, cest tresbié dit à vous. Et combié que les premieres positions vous semblent dignes d'estre receües: ce neantmoins elles meritent bien d'estre plus diligemment considerées. & si suffisamment, comme i'estime, les receuez, vous suivez ceste raison autant qu'il sera en la puissance humaine. Et si vous y avez parfaite & entiere fiance, vous ne ferez en peine de chercher rié plus auant.

SIM. Vous dittes la pure verité.

BB. iiii.



SPREFACE DE LOYS LE ROY
SVR LE DISCOVRS ENSVYVANT,
des loyers & peines proposées en l'autre vie.



EST vne ancienne opinion, introduit-
te au monde dès le commencement du
genre humain, receue par le consen-
tement de toutes nations, confirmée
par tesmoignages celestes, que les ames
raisonnables viuent apres la separation du corps: qu'il
est mieux aux bonnes, & pire aux mauuaises. La-
quelle opinion est tousiours demeurée depuis entre
tant de differentes religions, plus ou moins corrompue,
selõ qu'il a plu à Dieu reueler ou manifester aux peu-
ples la verité. Et faut sur toutes choses mettre peine
de l'entretenir, comme celle qui est le fondement de la
religion, & de beatitude tant temporelle qu'eternelle,
confirmation de la prouidence diuine, de la creation du
monde, & des hommes, seureté principale des empi-
res, royaulmes, principautez & republiques, & à
bien dire, letablissement & conseruation de la société
humaine. Certainement l'homme n'a rien plus natu-
rel que la religion, & à luy seul entre tous animaux
a este concedé spécialement de cognoistre & honorer
Dieu,

Dieu, entendre les choses diuines & celestes, pour viure suiuant icelles saintement & heureusement. Parquoy à raison de la diuinité, dont sommes faitz participans, & de l'ame immortelle qui est en nous, iamais il n'y eut nation au monde tant ignorante, cruelle & barbare, qui n'ayt en, & n'aye quelque forme de religion. Car iasoit que la pluspart des hommes ignore quel Dieu, & comment il le conuient adorer : nous neantmoins sont d'accord qu'on doieue honorer, prier, craindre vn Dieu auheur de toutes choses. Ce qui à esté obserué, non seulement es premieres & plus anciennes nations, comme es Armentens, Chaldees, Hebreux, Assyriens, Ethiopes, Indes, Egyptiens, Grecs, Romains, Gaullois: mais aussi es Gotz, Vandales, Sarrafins, Tartares, Turcs, Perses: & non seulement en nostre Hemisphere, mais aussi es Antipodes, & es terres nouuellement descouuertes, dont iamais lon auoit eu aucune cognoissance. Ceux qui ont nauigué par dela ont trouué plusieurs gens viuans sans lettres, sans loix, sans Roys, sans republiques, sans ars: non toutefois sans religion, qui croyent les ames aller en autres lieux dignes des choses par eux faites en ceste vie. Qui est suffisant argument pour monstrier la religion estre, comme ie disois, plus naturelle que toutes les autres ars, & inuentions des hommes. Autrement si l'ame & le corps prenoient mesme fin ensemble, il n'y auroit animal plus malheureux que l'homme, pour l'inquietude de son entendement, pour l'imbecillité du corps, pour l'indigen-

CC. i.

ce de toutes choses, qui l'assault dès sa naissance, pour les tribulations & aduersitez infinies, qui l'affligēt incessamment. D'auantage s'il ne restoit rien apres ceste vie, nous tomberions en la plus grande impieté, & blasphemie pernicieuse qui pourroit estre: de dire qu'il n'y à point de Dieu, & de prouidence diuine: ains que toutes choses vont par vne necessité fatale, ou par l'instable temerité de fortune. Car si Dieu est, certainement il est iuste, s'il est iuste, il fait les retributions selon le merite de chacun. Mais s'il ne demeure rien apres nostre trespass, ou prendra lon ces recompenses? attendu qu'on voit en ce monde prosperer communément les meschans, & vicieux abonder en richesses, paruenir à gros honneurs, qu'ilz laissent à leurs enfans, viure en santé, & longuement. Au contraire les bons & saintz personnages pauvres, affligēz, calamiteux, maladiſz, mourir deuant leur temps & sans hoirs: toute la presente vie pleine de trouble & de confusion. Parquoy s'il ne reste rien, les bons mourrant iniuriez, & les meschans fortunez & honnorez. Ou sera donc iustice? A ceste cause il est necessaire confesser qu'il y ait quelque temps futur, ou chacun sera traité selon la vie qu'il aura demenée: qu'aux vns soit infligée peine pour leurs delictz, aux autres honneur & felicité donnée pour les bienfaitz. Car si l'esperance ou crainte en estoit ostée, & qu'il ny eust à l'aduenir aucune retribution, Dieu ne seroit iuste, & s'il n'estoit iuste, il ne seroit point Dieu: attendu qu'il ne peut estre autre que iuste & bon, comme celluy qui est

qui est la vraie source de toute iustice & bonté . Or qu'il y ait vn Dieu, nous le cognoissons manifestement, en considerant l'ornement admirable du monde, le Ciel tousiours tournant de mesme mesure, si richement embel ly d'innumerables estoiles , les mouuemens reiglez des planetes, sans iamais saillir hors leurs bornes, les quatre saisons de l'année correspondantes aux quatre elemens, pour reeperer les corps, & pour meurir les fruitz, que nature produit avec tele abondance & varieté, l'entresuyte des heures, iours, nuytz, mois, ans, siecles nombrez par le soleil & par la lune, dont procede la lumiere: la vertu merueilleuse des germes & semences pour continuer chacune espece, & generalement l'ordre & disposition incomprehensible de l'vniuers. Brief toutes creatures crient, annoncent, chantent, preschent leur architecteur, ouurier, & gouuerneur. Comme dōc l'homme soit naturellement religieux, appetant en toutes ses actions tant spirituelles que corporelles se perpetuer, c'est merueille qu'apres la vraye religion donnée au monde par le sauveur du genre humain, lon puisse trouuer auourd'huy entre les fidelles aucuns tant infidelles, qui reuocquent en doute, ou osent nyer ce qui est cōfirmé par l'autorité des saintes lettres & des propheties, receu par le consentement de toutes nations, approuué par les raisons des philosophes excellens. Et combien qu'ilz semblent prendre leur vaine occasiō sur les dissensions & tragedies aduenues en cest aage au fait de la religiō, tousiours lon voit assez qu'ilz ne s'addonnent à tele impieté

CC. ij.

Deuterono-
me chap. 28.

sinon pour, ostee la crainte de Dieu & du dernier iugement, norrir leurs meschancetez execrables avec licence plus desreiglée. Qui est l'euidente corruption du genre humain, & l'entiere perturbation de la discipline ciuile. Car tout ainsi que les peuples craignās Dieu, & gardans ses commandemens, fleurissent es lettres & es armes, conseruent leur liberté, viuans en iustice & en toute felicité: ainsi aduiennent à ceux qui transgressent les mandemens diuins toutes les maledictions promises par l'escriture. En ceste maniere furēt traittez les Iuifz, lesquelz ayāns receu la loy de Dieu par Moyse apres qu'ilz furēt deliurez de la miserable seruitude de Pharaon, & introduitz en la terre de promission avec autres graces infinies que Dieu leur auoit fait, suyuant les promesses données à leurs Patriarches, quand ilz delaisserent ses ordonnances, & souffrirent les Saducées entre eux tenans l'ame mortelle, & nians la resurrection, ilz furent battus, pilliez, vaincus par leurs ennemis, exiliez par plusieurs fois, & finalement exterminiez par les Romains. Le semblable aduint aux Grecz, qui furent pour vn temps les premiers du monde en toutes choses: lesquelz depuis qu'ilz permirent à Epicure, Diagoras, Theodore de Cyrene, & à leurs sectateurs nier publiquement la prouidence & la vie eternelle, ilz sont tousiours allez en declinant. Autant en trouuerons nous, si regardons diligemment les histoires anciennes, estre aduenü aux autres peuples mal disciplinez: & autant en pend il à tous ceux qui norrissent
chez

chez eulx iniustice & impieté. Mais il est desormais
 temps de retourner à nostre auteur, que nous verrons
 en parlant de l'autre vie & du iugement des trespassez,
 auoir fort approché de la sainte escriture: soit qu'il en
 eust quelque cognoissance par raison naturelle, ou pour
 auoir veu les liures de Moyse & des Prophetes au
 voyage qu'il feit en Egypte. Telement que peu de
 sermes changez, & quelques sentences ostées,
 qu'il ne print pas bien, ou qu'il corrompit ser-
 mant à la religion de son país, il se trou-
 uera au reste conforme à la parole
 de Dieu, cōme nous le monstre-
 rons es lieux & endroitz ou
 il appartiēdra, suyuant Eu-
 sebe, S. Cyrille, Theoda-
 rite, S. Augustin, S. Am-
 broise, & autres
 saintz do-
 cteurs de
 l'eglise.

S. Augst.
 8. de la cité de
 Dieu chap. 11.

S. Cyrille en
 la deffensio de
 l'Euangile cō-
 tre Iulian.

Saint Am-
 broise, sur le
 Pseau. cxviij.
 serm. xviij. au
 liure de Noë
 & de son ar-
 che, chap. viij.

CC iij

LE PHEDON
DES LOIERS ET PEINES PRO-
POSEES EN L'AUTRE VIE.

*Platō au xij.
des loix.*

1 **D**ONQV^es mes amys, il est raison-
nable de pēser, si l'ame est immor-
telle, qu'elle se doit soucier nō seu-
lement de ce temps, auquel nous
disons viure, mais aussi pour l'vni-
uersel. & certes il y auroit vn tresgrand danger
2 & peril à la negliger. Car si la mort estoit l'entiere
dissolution du total, ce seroit grand aduanta-
ge aux meschans & vicieux mourans, d'estre de-
liurez du corps, & de leur prauité avec l'ame.
Mais puis que maintenant il est suffisamment
prouué qu'elle est immortelle, il n'y à point d'au-
tre moiē pour la deliurer de ces maux, & la faul-
uer: sinō que nous la rendions tresbonne & tres-
3 prudente. Car quand nostre ame change d'habi-
tation, elle n'emporte avec elle sinon la science &
norriture, lesquelles choses proffitent ou nuytent
beaucoup aux trespassez des le commencement
4 de ceste transmigration. Or lon dit que chacun
apres son trespas est conduit par le Demon, qui
par sort auoit eu charge de luy viuant, & est me-
né en quelque lieu, ou tous estans assemblez re-
çoient iugement, & puis vont aux enfers gui-
5 dez par le Demon, auquel il estoit commandé,
qu'en partant d'icy il leur fist compagnie. Que
apres

apres auoir fait là ce qu'ilz doiuent faire, & y auoir demeuré le temps qu'il appartient, ilz sont ramenez d'un autre guide par deçà, passées plusieurs longues reuolutions de temps. Et n'est le chemin tel, que dit Telephe en Eschyle, lequel asseuroit que le chemin pour descendre aux enfers estoit simple. Mais quant est de moy, ie pense qu'il ne soit simple ny seul, autrement il ne faudroit point de guides pour nous y conduire. Et n'y à personne qui sceust faillir à suyure la voie qui est seule: mais plus tost ie croy qu'il y à plusieurs sentiers & detours, comme nous pouuons coniecturer par les sacrifices & cerimonies obseruées par deçà. Donques l'ame modérée & prudente suit voluntiers, & n'ignore les choses presentes. Mais celle qui est entachée du desir corporel, comme nous auons deuant dit, demeure long temps estonnée pres le corps: & apres auoir résisté longuement en quelque lieu visible, & auoir beaucoup souffert, à grande peine & difficulté elle est tirée par cest esprit qui en auoit la charge. Et quand elle sera paruenue au lieu où sont les autres, celle qui se trouuera immunde, & ayant perpetré quelque cas tel: ou qui sera entachée de meurdres iniustes, ou autres crimes semblables, & que semblables ames commettent ordinairement, chacū suit ceste ame, & s'en detourne, & ne veut l'accompagner ou la cōduire. Parquoy estât

En l'Axioche, Cicero au vi. de la Republiq. songe de Scipio, & en la premiere Tusculane.

*Virgile 6. de
l'Eneid. Le-
onice au Dia-
logue des trois
chariotz de
l'ame.*

ainsi de tout aide & confort delaissee, erre iuf-
ques à quelques temps, & iceux accompliz, elle
est par necessité transportée en vne habitation
conuenante à sa nature. Mais celle qui aura
mené vne vie pure & modérée, ayât les dieux
pour compagnons & guides, elle habite en lieu
propice, & conuenable à chacune. Or y a il plu-
sieurs lieux en la terre admirables : & n'est tele
ne si grande que l'estiment ceux qui en parlent,
comme autrefois me la mōstré & enseigné quel-
qu'vn. **S I M.** Comment dittes vous ces choses
Socrates ? car i'ay ouy parler souuent de la terre,
sans toutefois auoir entédu ce que vous main-
tenez comme veritable : & pource l'orrois volun-
7 tiers. **S O C.** Il me semble que ce n'est pas l'art de
Glaucé de reciter ces choses teles qu'elles sont :
& neantmoins quant à prouuer qu'elles soient
vrayes, ie pense cela estre tant difficile qu'on ne
le pourroit faire par l'art de Glaucé. Mais quand
ie le scaurois bien faire, encores ceste miéne vie
ne suffiroit à deduire si longue narration. Tou-
tefois rien n'empesche que ie ne vous declare
quelle ie pense estre la forme de la terre, & les
lieux d'icelle. **S I M.** Ce sera bien assez.

*Si l'ame est immortelle, qu'elle se doit soucier non
seulement de ce temps auquel nous disons viure, mais
aussi de l'vniuersel.* ὅτι τὸ πρὶν τοῦ χρόνου ἀθάνατος ἐστίν, ἐπιμελείας
δὲ

ἀλλ' ὅτι τὰ ῥυτὰ ὑπὲρ τοῦ χρόνου τοῦτου μόνον ἐμὲ καλοῦμεν ὃ ζῶν,
 ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ πάντος.) Le mesme authieur au x. liure de
 „ la Rep. dit ainsi: Tout le temps que nous passons de-
 „ puis nostre enfance iusques à la vieillesse, n'est rien en
 „ cōparaison de l'universel. GLAV. C'est encores moins
 „ que rien. SOC. Quoy, estimez vous que l'immortel
 „ doye travailler pour ce temps si brief, & non pour l'un-
 „ versel? GLAV. Certes pour l'universel. Mais pour-
 „ quoy dittes vous cecy? SOC. Ne sçavez vous pas que
 „ nostre ame est immortelle, & qu'elle ne perit iamais?

2. Car si la mort estoit l'entiere dissolution du total.)
 ἐν μὲν ᾧ τῷ ὁ θάνατος τοῦ παντός ἀπαλλαγὴ, ἐρμαιοῦ ἄν ἦ τοῖς κα-
 νοῖς ἀποθανῶσιν τῷ τῷ σώματι ἅμα ἀπὸ λυγροῦ, καὶ τῷ αὐτῷ κα-
 κίας μετὰ τῷ ψυχῇ.) Si le corps & l'ame mouroient en-
 semble, les meschantz y auroient grand avantage, les-
 quelz on voit communément par sinistres voyes par-
 venir aux biens & honneurs de ce mōde, & avec leurs
 vices prospperer, qui neantmoins en mourant seroient
 deliurez de leurs meschancetez avec la mort de l'ame,
 & par mesme moyen exemptez des supplices eternalz.
 Mais la iustice seroit dōmageable aux iustes, qui pour
 l'amour d'elle sont cōtinuellement travailliez, & rece-
 uans iniure ne se vengent point: ains pour le desir de la
 felicité eternelle oublient tous les biens & plaisirs de
 ce monde: & bien souuent au lieu d'obtenir enuers les
 hommes le loyer de iustice, remportent iniuste supplice.
 Ce qui apporte grād trouble en la presente vie, & met
 beaucoup de personnes en defiance & en erreur.

DD.ii.

Aquoy est remedié par la parole de Dieu, & par les saints docteurs, mesmement par Saint Chrysostome, aux trois liures de la prouidence, & aux cinq oraisons de la prouidence, ou de la destinée, sur l'epist. aux Ephesiens, homelie 19. sur la 2. epist. à Timoth. chap. 3. hom. 8. Theodorite au sermō de la prouidēce, Lactance au liure vnique de l'ire de Dieu, chap. iij. x. & xi. au premier de la faulse religion, chap. ij. & iij. S. Augustin liure. v. de la Cité de Dieu, chap. ix. liure. x. chap. xiiij. S. Basile sur l'hexameron, homelie. vij. & en l'homelie sur le pseaul. xlvij. S. Hierosme, sur le chapitre. x. de Saint Matthieu. Sur Ezechiel, chapitre vij. & ix. Sur Sophonias, chapit. i. Sur Malachias, chap. ij. & iij. Sur l'Ecclesiaste, chap. iij. Saint Ambroise, liur. i. des offices, chap. xij. xij. xiiij. xv. xvi. Sur l'Epistre i. aux Corinthiens, chap. i. Ausquelz Platon s'accorde tenant propos conuenables à nostre religion, en l'Epinomide, & au x. des loix, ou il parle diuinement pour vn gentil, de la prouidence diuine, ayant entrepris mōstrer trois choses, c'est à sçauoir que les Dieux sont, qu'ilz pouruoyēt à toutes choses, & qu'ilz y pouruoyent iustement, sans pouuoir estre tourneZ au contraire par aucuns sacrifices, ou prieres. Ciceron traite le mesme argument au second & troisieme de la nature des dieux. Plotin a laissé quatre liures de la prouidence, esquelz il monstre toutes choses grandes & petites estre administrées par le dieu prince de nature. Doncques a fin que le bien ne nuysē, & iustice soit prinēe de recompense, ou que Dieu semble

semble ne se soucier de nous , ou ne retribuer à chacun selon son merite, il fault croire les ames estre immortelles. Que les iniustes, qui en leur viuant n'auront souffert pour l'iniustice par eux commise, seront puniz apres leur trespas : & les iustes qui auront esté desprisez des hommes, seront par Dieu remunerez de beatitude eternelle. Seulement le meschant voudroit comme dit Hierocles Pythagorique, son ame n'estre immortelle, afin de ne venir deuant le souuerain iuge, & encourir punition: parquoy il se condamneroit plustost à mort.

- 3 Car quand nostre ame change d'habitation.) L'opinion de Platon icy, au x. liure de la Rep. au Gorgias, au Phedre, au Timée, en l'Epinomide, en l'Axioche, s'il est de luy, & en quelques epistres, est tele: Que si l'ame part de ceste terre non pollue, ains ornée de vertu & de sçauoir, qu'elle ira au lieu de l'immortalité, ou demeurera heureuse, & ayant participation de la diuinité viura perpetuellement plus sage que deuant. Mais si elle est contaminée & vicieuse, que souffrira grandes peines. Les lieux depputez pour ces peines sont les inferieurs de nature, & les corps des animaux. L'ame donc qui n'est digne du lieu superieur, retourne en la corruption de generation, & prend autre corps afin de faire mieux en la seconde vie. Et apres qu'elle sera purifiée, elle retournera en l'habitation des dieux, dōt elle estoit partie au parauant. Le premier point est conforme à nostre religion, quant à ce dernier, il a esté refuté au precedent.

DD. ij

4 Or lon dit que chacun apres son trespas est conduit par le Demon, qui en auoit la charge.) Platō au x. de la „
 „*Repub.* Quand toutes les ames eurent pris vies selon „
 „leur sort, il disoit qu'elles alloient d'ordre par deuers La- „
 „chefs, qui baille à chacune pour l'accompagner le De- „
 „mon par elle choisi, comme garde de sa vie, & executeur „
 „des œuures eleües. Qui la meine premierement à Clo- „
 „tho, sous la main de laquelle & tournement du fuseau „
 „il confirme la fortune prise au parauant &c. Le mes- „
 „me auteur au *Timée*: Quāt aux autres qu'on appelle „
 „Demons, il n'est possible à l'entendement humain sca- „
 „voir & reciter leur naissance, mais nous en rapporte- „
 „rons aux anciens, lesquels engendrez des dieux com- „
 „me ilz disoient, ont tresbien cogneu leurs parens. Plus „
 „au Banquet ou de l'amour: Toute la nature des Demōs „
 „est moyenne entre Dieu & les mortelz, interpretant „
 „& rapportant les choses humaines aux dieux, & les „
 „diuines aux hommes. Des vns les prieres & sacrifices, „
 „des autres les commandemens & retributions de sa- „
 „crifices: & estāt au milieu des deux elle remplit, de for- „
 „te que l'vniuers est ioint à soy-mesme. Toute diuina- „
 „tion procede d'eulx, & l'art des prestres touchant les „
 „sacrifices, initiations, enchantemens & magie. Dieu ne „
 „se mesle point avec les hommes, mais est faite par eulx „
 „toute la communication & parlement des dieux aux „
 „hommes tant veillans que dormans. Lon appelle celuy „
 „qui est sçauant en teles choses *σάκραιοπος*, celluy qui exer- „
 „ce les autres ars & mestiers, mecanique. Il ya plusieurs „
 „Demons

*s. Augustin
 reprouue ceste
 opinio de Pla-
 ton & des Pla-
 toniques, tou-
 chant les De-
 mons au chap.
 16. liure 9. de
 la cité de dieu:
 auquel il trait
 se amplement
 des Demons,
 comme il fait
 aussi en l'hu-
 tieisme.*

„ Demons, entre lesquelz est conté l'Amour. Il estime au
 Cratyle suyuant Hesiode que *δαίμονες* sont appelez quasi
δαίμονες, prudents & sages selon l'ancien langage des
 Grecz, & dit qu'apres qu'un homme de bien est trespasé
 il obtient grande dignité & honneur, & deuient De-
 „ mon selon ceste appellation. Plus, tout homme sage &
 „ iuste estre *δαίμονιος* tant viuant que decedé, & pouuoir
 „ estre bien appellé *δαίμων*. Il parle de la charge & admi-
 nistratiō qu'ilz ont sous le grand Dieu au Politique,
 & au iij. des loix, & en l'Epinomide. Pour cōclusiō i'al-
 legueray encores vn passage du Phedre: Iuppiter le grād
 „ gouverneur au ciel, conduisant le chariot à aeles mar-
 „ che le premier, ornant toutes choses, & les disposant par
 „ sa prouidence. Que suyent l'exercice des Dieux & De-
 „ mōs distribué en vnze parties. Eusebe pense qu'ilz soient
 „ nommez *δαίμονες ἀπὸ τῶ δαίμονος*. i. estōner ou apporter
 peur, & ce estre le propre des Demons ou Spectres:
 Philon Iuif cnyde que Demons soient ceux que Moysse
 appelle anges. Parquoy ilz appelloient anciennement
 Demōs, non ceux que nous appellons simplement Dia-
 bles: ains quelques natures aeriennes, inferieures aux
 Dieux, & plus nobles que les hommes: par la conduite
 desquelz Demons le genre humain fust reduit à Dieu,
 & reconcilié à ce commun prince souuerain: qui estoient
 estimez comme intercesseurs & quelques interpretes en-
 tre Dieu & les hommes, & constituez à leur cōduite.
 Iamblique, Procle, Plotin, Pselle en parlent iusques à
 ennuyer les lecteurs, voire les plus curieux.

DD. iij.

5 Et puis vont aux enfers.) εις αιδου ποσειδαζ, αιδου, com-
me dit saint Ambroise, au liure du bien de la mort,
chap. x. est nommé comme αιδου. i. qui n'est point veu,
que les Latins appellent infernum, nous autres l'appel-
lons enfer. Platon en tout ce liure vse indifferemment
de ce mot pour le lieu heureux & malheureux, & y
comprend tant la terre celeste, qu'il descrira cy apres, ou
isles fortunées deppurées pour l'habitation des iustes
apres ceste vie, que le Tartare, qu'il nomme la prison
de punition.

6 Mais celle qui est entachée du desir corporel, cōme
nous auons deuant dit, demeure long tēps estonnée pres
le corps, & apres auoir resisté longuement en quelque
lieu visible a grand paine & difficulté, elle est tirée par
cest esprit qui en auoit la charge.) Il dit ainsi au prece-
dent: Deuons nous pas croire que l'ame qui a ainsi ves-
cu, tout ce qu'elle tire avec elle, n'est que pesanteur ter-
restre qu'on peut veoir: dont elle demeure chargée, &
pourquoy elle est retirée en quelque lieu visible pour
crainte de l'inuisible, tournoyant comme lon dit, à l'en-
tour des sepulchres & monumens, ou aucuns disent a-
uoir veu plusieurs vmbrageux fantosmes de ces ames,
& leure estre apparuz, qui sans estre purifiées sont par-
ties d'icy: ains retenans quelque chose visible pourquoy
elles sont veües? Quand l'ame part d'icy impure, elle er-
re long temps & tournoye avec vn corps aerien par plu-
sieurs lieux desers, mesmement vers les sepulchres & mo-
numens, ou lon dit qu'elle apparoit. Ce qu'on y voit n'est
point

point l'ame, d'autant qu'elle est de soy inuisible: mais le corps aerien l'accompagnât, qui a pris beaucoup d'ordure par la terrestre communication de l'autre corps pesant & massif: lequel corps aerien engrossist encores puyz apres de l'impure diete dont il vse, & des vapeurs terrestres qui l'infectent, A cause dequoy l'ame ainsi tachée & souillée peut estre veüe à la similitude de l'aer, lequel estant pur & visible, n'est point veu. Et neantmoins s'il s'assemble, & est conuerty en nuée, il espesist & reçoit diuerses formes, dont il peut estre veu. Parquoy selon l'opinion des Platoniques, il est vray-semblable que ces ames impures errantes avec corps semblables, entrent derechef en autres corps, tant des bestes que des hommes, & prennent tel plaisir à leur compagnie, qu'elles n'en peuuent puyz apres estre separées.

Leonice au Dialogue des trois chariotz de l'ame.

7. Art de Glauce.) Lon peut prendre cest adage en deux manieres. Car ou il conuient à l'oeuvre incontinct parfaicte, ou à celle qui est elaborée avec grand art & extreme diligence. Aucuns l'estimēt estre procedé d'un Glauce Samië, qui trouua premierement la maniere de soulder l'erain. Les autres d'un Lybique, qui feit quatre cymbales correspondans entre eux proportionnellement, de maniere que le premier auoit proportiō sēsquierce au second, sēsquialtere au troisiēme, & duple au quatriēme. Ces cymbales toucheZ rendoient quelque harmonie de musique non accoustumée, qui feit trouuer l'inuention plus admirable.

DD. iij.

¹ **SOCRAT.** Premièrement ie croy si la terre
 est au milieu du ciel ronde, qu'elle n'a besoin
 ny d'aer, ny d'autre semblable necessité pour la
 garder que iamais elle ne tombe: mais que pour
 la soustenir, il suffit que le ciel est de toutes parts
 semblable à soy, & que la terre est aussi pesante
 d'un costé que d'autre. Car la chose qui est egal-
 lement balancée, mise au milieu de ce qui est de
 tous costez semblable, ne peut plus ou moins pa-
 cher en vne partie qu'en l'autre. Et comme elle
 soit semblable, elle demeure immobile. c'est la
 premiere persuation que i'ay eüe. **SIM.** Certes
 elle est bonne, **SO.** Puis apres i'ay creu qu'elle est
² fort grande, & que nous autres depuis le Phasis
 iusques aux colônes de Hercules habitons quel-
 que petite partie d'icelle, comme formis, ou gre-
 noilles pres de quelques maretz, & vers la mer.
 Et qu'il y à ailleurs plusieurs autres hommes ha-
 bitans en plusieurs autres contrées semblables: y
 auoir à l'enuiron de la terre beaucoup de diuer-
 ses concauitez en formes & en grandeurs: aus-
 quelles l'eau, les nues & l'aer se retirent: mais la
 plus pure terre est celle, qui est située au ciel pur,
³ ou sont les astres, qu'appellent Ether ceux qui
 ont accoustumé traiter teles matieres, soubz le-
 quel demeurent ces choses, & coulent tousiours

*Aristote au
 2. liure du ciel
 chap. 13. &
 14.*
*Ensebe liure
 11. de la prep.
 Euangel. chap.
 19.*

es

es concautez de la terre. Et pource nous qui demurons en icelles concautez, sommes tant deceuz, que pensons demeurer au dessus de la terre: comme si quelqu'un demeurât au plus profond de la mer, pensoit habiter le plus hault d'icelle, & regardant par l'eau le soleil & les astres, estimast la mer estre le ciel: d'autant que par sa pesanteur & imbecillité il n'auroit iamais sceu paruenir iusques au hault de la mer, ny mettre la teste hors des vndes iusques en ce lieu, pour veoir combien il est plus pur & plus beau que le leur: ou qu'il n'en auroit ouy parler quelque autre qui l'eust veu. Aduenir le semblable à nous, qui habitons en quelque concauté de la terre, péfians demeurer au hault d'icelle, telemēt que nous nommons ce qui est l'aer, le ciel: voyant par luy comme s'il estoit le ciel, les astres mouuoir. Cela proceder, d'autant que par nostre imbecillité & pesanteur nous ne pouuons paruenir à l'aer supreme. mais si lon paruenoit iusques au hault, ou que lon y peust voller avec des aelles sortant d'icy, lon verroit ce qui est la, tout ainsi que les poissons s'eleuans de l'eau voient nostre terre. Et si nature luy estoit assez suffisante pour bien considerer, il cognoistroit que c'est le vray ciel, la vraie lumiere, & la vraie terre. Car certes celle terre & pierres, & entierement tous ces lieux ou nous sommes, sont corrompuz & mangez, comme ce qui

EE. i.

est en la mer, est corrompu par la salure : Et rien ne prent naissance en la mer digne d'estre estimé, & qui par maniere de dire, soit parfait : mais se trouuent en elle cauernes , sablon & limon incroiable avec autres ordures, en quelque part aussi que la terre soit : qui ne sont aucunement à comparer à toutes ses beautez de par deça. Mais quant à la beauté de ce lieu, elle excède la nostre de beaucoup. Car s'il faut reciter quelque belle fable, il est raisonnable d'ouyr & entendre quelles sont les regions de la terre, situées au pres du ciel. C E B E S. Certes nous orrions tresvoluntiers ceste fable. S O C R. Lon dit mon bon amy, que premierement ceste terre est tele à veoir, quand on la regarde d'enhault , comme sont les pelotes faites de douze sortes de cuir: c'est à sçauoir distinguées de diuerses couleurs, desquelles retiennent quelque similitude les couleurs de par deça, dont vsent les paintres . Toute ceste terre estre ornée de teles couleurs , & encores de plus viues. L'une partie retirer à la couleur de pourpre, & estre de merueilleuse beauté: l'autre à celle d'or: & l'autre estre plus blâche que le plastre ny la neige. Que d'auantage elle est embellie semblablement d'autres couleurs en plus grand nombre, & plus belles que celles dont nous auons cognoissance. Car les concaitez d'icelle remplies d'eau & d'aer, apportent quelque espece de couleur , & reluyfent

reloyſent en la varieté des autres couleurs, telemēt qu'il ſemble ny auoir en elle qu'une eſpece continuée en ceſte varieté. Et eſt bien raſonnable que les arbres, les fleurs, & les fruitz retiēnent de la nature de la terre, qui les produit. Pareillemēt que les montagnes & les pierres par meſme raiſon aient une ſinguliere perfection & lumiere, & les couleurs plus belles, dont les parties ſont ces petites pierres, qu'on eſtime tant par deçà: comme ſardoines, ialpes, emerauldes, & autres ſéblables. & ny a rien en ce lieu qui ne ſoit tel, où beaucoup plus beau. La cauſe eſt que ces pierres là ſont pures, & ne ſont comme les noſtres, conſumées ny gaſtées par corruption & ſalure, au moien des ordures qui ſ'aſſemblent icy, & amēnent aux pierres & à la terre, aux autres animaux & aux plantes infections & maladies. Ceſte terre eſtre embellie de toutes ces choſes: & en outre d'or & d'argēt, & autres ſemblables, qui croiſſent là en abondance exquis & grands, communément par toute la terre: telemēt qu'il n'y a plus heureux ſpectacle, que de la regarder. Y auoir pluſieurs autres animaux, & meſmement des hommes: dont les vns habitent au milieu d'icelle, les autres pres de l'aer, comme nous pres de la mer, les autres es iſles enuironnées de l'aer, & qui ne ſont gueres loin de la terre ferme. Et pour dire

EE. ii.

en peu de paroles, ce qui sert à nostre vsage, l'eau & la mer, cela leur est aer, & ce qui nous est aer, leur est l'Ether. ilz ont les saisons tellement temperées, qu'ilz n'ont point de maladies, & vivent plus longuement que ceux de par deçà. & nous surmontent d'ouïe, de veüe, de prudence, & autres semblables : comme l'aer surmonte l'eau, & l'Ether surmonte l'aer en purité. D'auantage lō y trouue plusieurs forestz dediées aux Dieux, & temples, ausquelz certainement les Dieux mesmes habitent communément avec oracles, diuinations, & autres teles familiaritez qu'ont les hommes avec les Dieux. Veoir le soleil, la lune, & les estoiles veritablemēt teles qu'elles sont, & iouyr de l'autre beatitude à ce conuenable. Toute leur terre estre ainsi par nature ordonnée, & ce qui est à l'entour.

I Si la terre est au milieu du ciel ronde, qu'elle n'a be-
soin ny d'aer ne d'autre semblable necessité pour se
garder que iamais elle ne tombe.) Plin, au second de
l'histoire naturelle, chap. v. & lxiiij. & lxxv. Mela au
premier de la situation du monde, Strabon au troisiē-
me de la cosmograp. Ciceron. i. Tuscula. ij. de la nature
des Dieux, au songe de Scipion, Aristote au second du
ciel, chapitre xiiij. & xiiij. Pbiton Iuif au liure du
monde.

Depuis

- 2 Depuis le Phasis iusques aux colonnes d'Hercules.) Phasis est vn fleuve qui vient de Moschouie region septentrionale. Mela liure premier. Pline liure vi. chap. iij. & xvij. & liure viij. chap. xxxij.
- 3 Mais la plus pure terre est celle qui est située au ciel pur.) Platon descriuant la region celeste deputée pour recevoir les ames heureuses, il transfere les noms des choses mortelles à la beauté des celestes: à fin de nous la donner plus facilement à entendre. Premièrement il dit qu'elle est toute diuersifiée de couleurs, qui sont en plus grand nombre, plus belles, plus viues & plus pures que celles de par deçà. Les nostres estre pleines d'eau & d'aer, & retenir seulement quelque similitude des autres. Les arbres, fruitz, fleurs, montagnes, pierres semblables à la terre qui les produit. y auoir plusieurs forestz & temples dediez aux Dieux, habitez par eux, esquelz ilz rendent oracles, & parlent aux hommes. Que lon y voit le soleil, la lune & les estoiles veritablement telles, qu'elles sont. Toute beatitude à ce conuenable y abonder. Aucuns ont estimé que Platon par ce lieu delectable estant au dessus des vens pluyes & fouldres, aye voulu entendre le paradis terrestre, ou Dieu meit Adam au commencement, & dont il fut chassé en apres avecques Eue pour son peché. Et pour ce il dit y auoir de grans fleuves soubz la terre. Moysse décrit ainsi ce paradis au second chap. de Genese: Aussi le Seigneur Dieu planta le paradis de volupté en Eden vers oriēt, & illec meit l'homme qu'il auoit formé. Et le Seigneur Dieu feit ger
- EE. iij.

„ mer de la terre tout arbre plaisant à veoir, & bon à mā
 „ ger: & au milieu du paradis l'arbre de vie, & l'arbre
 „ de science du bien & du mal. Et vn fleuve sortoit d'E-
 „ den pour arroser le paradis; & de la se separoit en qua-
 „ tre chefs. L'un est nommé Phison. c'est celluy qui en-
 „ uironne la terre d'Heuilath, la ou croist l'or, & l'or de
 „ ceste terre est bō. La aussi se trouue Bdellion, & la pierre
 „ onyx. Et le nom du second fleuve est Gehon: c'est celluy
 „ qui circuit toute la terre d'Ethiopie. Le nom du troisiē-
 „ me fleuve est Tigris, cestui cy va vers Assyrie. Le qua-
 „ triēme fleuve est Euphrates. Or le Seigneur Dieu print
 „ l'homme, & le colloqua au paradis de volupté, pour le
 „ cultiuer & le garder. Saint Augustin au ij. liure de l'ex-
 „ posit. du Genesē, contre les Manichéens entend par le
 „ nom de paradis, la beatitude de l'homme, & par ceste
 „ description, les delices spirituelles. Saint Iean Chrysosto-
 „ me sur ce second chapitre de Genesē, au sermon de la
 „ misericorde de Dieu, sur le xvi. chapi. de Saint Mat-
 „ thieu, Homelie lvij. Saint Ambroise, au liure vniue du
 „ paradis. Saint Basile en l'homelie du Paradis. Saint Au-
 „ gustin en l'huitiesme de l'exposition du Genesē à la let-
 „ tre, & au xiiij. de la cité de Dieu, chap. xxi. Au surplus
 „ Saint Iean parlant de la terre celeste, au xxi. & xxij.
 „ chap. de l'Apocalypse, vse de termes presque semblables.
 „ Et me transporta en esprit en vne grande montagne &
 „ haute, & me monstra la grande ciuē Sainte de Hieru-
 „ salem, descendante du ciel d'auec Dieu, ayant la clartē
 „ de Dieu. Et sa lumiere estoit semblable à pierre pre-
 „ cieuse,

„ cieuse, comme à pierre de laspe tirant sur le crystal. Et
 „ auoit vn grand mur & haut, ayant douze portes, &
 „ aux portes douze anges. Et les noms escritz, qui sont
 „ les noms des douze lignées des enfans d'Israel. d'Oriēt
 „ trois portes: d'Aquilon trois portes: de Midy trois por-
 „ tes: & d'Occident trois portes. Et le mur de la cité ayāt
 „ douze fondemens, & en iceux les noms des douze apo-
 „ stres de l'aigneau. Et celluy qui parloit avec moy, auoit
 „ la mesure d'un roseau d'or, pour mesurer la cité & ses
 „ portes & son mur. La cité est située & bastie en quar-
 „ rure. Sa longueur est aussi grande que sa largeur. Il me-
 „ sura la cité du roseau d'or par douze mille stades, &
 „ sont la longueur, la hauteur & la largeur égales. Il
 „ mesura son mur cent quarāte quatre coudées de la me-
 „ sure de l'homme, laquelle est de l'ange. Le bastiment de
 „ son mur estoit de laspe. mais la cité estoit or pur sem-
 „ blable à voirre pur. Les fondemens du mur de la cité
 „ estoient ornez de toute pierre précieuse. le premier fon-
 „ demēt estoit laspe, le secōd Sapphir, le tiers Calcedoine,
 „ le quart Esmeraude, le cinquiesme Sardonyx, le sixies-
 „ me Sardoine, le septiesme Chrysolite, l'huitiesme Berille,
 „ le neufiesme Topaze, le dixiesme Chrysoprasse, l'vnzies-
 „ me Hyacinthe, le douxiesme Amethiste. Et les douze
 „ portes sont douze perles, à chacune vne, & chacune
 „ des portes estoit vne. Et la place de la cité estoit or pur
 „ comme voirre tresreluyant: & ne vey point de temple
 „ en elle. Car le Seigneur tout puissant est le temple d'i-
 „ celle, & l'Aigneau. Et la cité n'a point affaire du soleil

EE. iij.

„ ne de la lune, à fin qu'ilz luyssent en elle : car la clarté
 „ de Dieu l'a illuminée, & l'aigneau est sa clarté . Les
 „ gens qui auront esté sauluez, chemineront en la lumie-
 „ re d'icelle. Et les roys de la terre apporteront leur gloi-
 „ re, & honneur en elle. Ses portes ne seront point closes
 „ par iour: car la nuit ne sera point là. Et apporteront la
 „ gloire & l'honneur des gentilz en icelle. Il n'entrera en
 „ elle aucune chose souillée, ou faisant abomination &
 „ mensonge : sinon ceux qui sont escriptz au liure de vie
 „ de l'aigneau. Saint Iean a adiousté ce que Platon igno-
 „ roit, qu'il ny auoit soleil, lune ny autres estoiles, & que
 „ la clarté de Dieu y luysoit, semblable à celle qu'il mō-
 „ stra en la montagne, ayant la face resplendissante com-
 „ me le soleil, & les vestemens blancs comme neige. Eu-
 „ sebe xi. de la preparation Euangelique, chapi. xix. par-
 „ lant de ceste terre celeste mentionnée par Platon, dit
 „ ainsi: Il est faite mention es repromissions de la sainte
 „ escriture qu'il y a quelque terre reseruée seulement aux
 „ gens de bien. Ceste terre dit Eusebe, est la celeste, que
 „ le prophete nous signifie allegoriquement estre de pier-
 „ res precieuses, disant: Voicy ie te prepare le rubis, & te
 „ mettray creneaux de laspe, & les fondemens de Sap-
 „ phir, & ton circuit de pierres choisies. Et quand Platon
 „ dit en vn autre passage suyuant, qu'il y a de plus belles
 „ habitations decernées à ceux qui auront bien vescu, &
 „ seront suffisamment purgez, il approche de ce qui est
 „ dit en l'escriture par Saint Paul: L'oeil n'a point veu, ny
 „ l'oreille ouy, & n'est monté au coeur de l'homme, ce que
 „ Dieu

Dieu a preparé à ceux qui l'ayment. Platon fait mention de plusieurs autres habitatiōs, & nous disons qu'il y à plusieurs demeures cheZ le pere. Eusebe au liure allegué, & Theodorite au sermon du iugement.

- 4 Sardoines.) Pline liure xxxvij. chap. vij. Agricole liure vi. des fossiles. Iaspes) Pline au mesme liure, chapitre ix. & Agricole, liure iij. de la naissance. & causes de ce qui vient soubz terre; & liure vi. de la nature des fossiles. Esmeraulde) Pline, liure xxxvij. chap. v. Agricole au vi. liure des fossiles.
- 5 Y auoir plusieurs autres animaux, & mesmement des hommes.) Les Platoniques voyans que Platon desfinissoit l'homme estre vne ame vsant du corps, à ceste cause, ilz ont inuenté trois sortes d'hommes: le premier incorruptible. & immortel, vsant l'ame du chariot Etherien: & l'estimoyent comme vn Dieu mondain, gouuernant le monde avec les ames ses pareilles. Le second homme ilz veulent estre celluy, dont parle icy Platon: c'est à sçauoir durant que l'ame vse du chariot aerien, avec lequel elle demeure, sinon perpetuellemēt, à tout le moins à plusieurs & longues années. Ilz disent ces hommes aeriens estre Demons, & qu'environnez d'aer ilz vōt par les terres; & voyent ce que les hōmes font. Le troisieme & dernier homme est l'ame vsant de ce corps mortel & caduque, demeurant es terres pour contempler les choses celestes, dont elle est norrie: & parfaite Leonice au Dialogue des trois chariotX de l'ame, Plotin, & autres Platoniques.

*2. Du Tartare qu'il appelle au Gorgias, la prison
de punition & de supplice.*

Oultreplus y auoir es concautez d'icelle plusieurs lieux en circuit, les vns plus profonds, & plus amples que la contrée ou nous habitons : les autres qui sont aussi plus profonds, mais ilz ont l'entrée plus estroite que nostre region, aucuns moindres en profondeur : mais beaucoup plus larges que les nostres. Ces lieux s'entrerencontrer soubz la terre, & penetrer les vns dedans les autres en plusieurs manieres par leurs destroitz & largeurs : & auoir des conduitz & issues, par lesquelles l'eau coule des vns aux autres, comme en quelques bassins. Et y à dessoubz la terre fleuves perpetuelz d'incroyable grâdeur, ¹ pleins d'eauës chaudes & froides, grand'abondance de feu, & grands fleuves de feu, plusieurs de fange, maintenant plus claire, maintenât plus trouble : comme le ruisseau de fange qui est en Sicile, & les fleuves fangeux, qui passent au pres. Lesquelz fleuves emplissent tous les lieux ou ilz peuuent faire leur cours. Ilz sont tous portez ² hault & bas, comme quelque vaisseau pensile sur la terre. Or est ce vaisseau par ordre de nature l'une des ouuertures de la terre, voire la plus grande, qui trauerse & perce toute la terre. Dont Homere parlât dit, qu'il y a vn gouffre dessoubz la

la terre par trop profond, que luy-mesme en autre passage, & plusieurs poëtes ont appelé Tartare. Tous les fleuves vont en ceste ouuerture, & derechef en sortent, & selon les terres par ou ilz passent, ilz prennent diuerses natures. La raison pourquoy tout decoule & recoule la, est d'autant que cest humeur n'a point de fondement ny de fermeté : dont il aduient qu'elle est eleuée, & se deborde haut & bas. Le semblable fait l'aer & le vent estant aupres de luy, qui le suynt : & quand il passe au haut de la terre, & quand il decoule icy. Et tout ainsi qu'en respirant, le vent continuellement entre & sort : ainsi en ce lieu, l'esprit eleué avec l'humeur emeut vens fort impetueux & admirables, tant en entrant que sortant. Parquoy quand l'eau descend au lieu, que nous appellons inferieur, elle passe par les conduitz de la terre pres de ces ruisseaux, & les remplit : tout ainsi que font ceux qui tirent de l'eau pour remplir quelque lieu. Et derechef quand sort de la, & retourne deçà, elle remplit encores autrefois ces fleuves courans, lesquelz estans pleins s'ecoulent par conduitz & par la terre : & selon les endroitz ou paruiennent, ilz font mers, lacs, fleuves & fontaines. Puis autrefois sortans d'illec par la terre, & passans, les vns par vn chemin plus grand & plus long, les autres par moindre & plus court, entrét autrefois au tartare, maintenant beaucoup

FF. ii.

plus bas, que n'ont esté tirez, maintenant vn peu moins, combien que tous coulent plus bas, que leur source, & sortent les vns tout au contraire de ce qu'ilz couroient, les autres par mesme chemin. Aucuns coulent autour vne ou plusieurs fois, entortillans la terre comme serpens: & tendans en bas à leur pouuoir, sont derechef assemblez. Ilz peuvent descendre iusques au milieu, & non passer oultre: car cest endroit la est haut aux
 3 deux cours de chacun costé. Parquoy il y a plusieurs grands & diuers cours, oultre lesquelz s'en trouue quatre principaux, dont le plus grand, & le dernier enuironnant la terre, est nōmé Ocean. D'autre costé, & à l'opposite de luy court le fleuue d'Acheron, passant par lieux deserts dessoubz la terre, & tombe dedans le maretz d'Acherusie, ou plusieurs ames des trespassez arriuent: & apres y auoir demeuré par les temps destinez, les vnes plus longuement, les autres moins, retournent
 4 derechef es generations des bestes. Le tiers fleuue passe entre ces deux, & incontinent apres chet en vn lieu fort large tout ardent de feu, faisant certain maretz plus grand que nostre mer, bouillant d'eau & de bouë. De la il tournoie, trouble & limonneux, & la terre enuironnée il va par autre costé iusques aux extremittez du Palud d'Acherusie, sans toutefois se meller avec son eau: ains apres auoir fait plusieurs tours, il tombe au
 tartare.

tartare. C'est le fleuve qu'ilz nomment Pyriphlegeton: dont sont tirez plusieurs ruisseaux, qui s'expandēt par la terre. A l'opposite de cestui cy sort le quatriesme impetueusement, tombant en vn lieu estrange & aspre, comme lon dit, qui a la couleur entierement cōme bleüe, qu'on appelle Stygie: & ce fleuve y entrant fait le Palud de Styx. Lequel estant paruenü iusques là, prent grande force dedans l'eau, puis se cachant dessoubz la terre, & faisant son circuit contre le Pyriphlegeton, il se rencontre avec luy au Palud d'Acherusie. Son eau aussi ne se melle avecques autre, ains, tournoiant pareillement tombe dedans le Tartare. son nom est Cocyte, cōme les poëtes disent.

- i Grand' abondāce de feu, & grandz fleuves de feu.)
 Eusebe & Theodorite, alleguēt à ce propos le vij. chap.
 de Daniel, & le lxvi. d'Isaie, dont ilz disent Platon
 auoir appris ce feu eternal & grandz fleuves de feu.
 » l'adiousteray les propres motz de Daniel: Son throne
 » estoit comme flamme de feu, & ses roües comme feu ar
 » dant: vn fleuve de feu se tiroit & sortoit de deuant luy.
 » Mille milliers luy administroient, & dix mille milliōs
 » assistoient deuant luy. Le iugement se tint, & les liures
 » furent ouuers. Isaie lxvi. chapit. Car voicy le Seigneur
 » viendra avec le feu, & ses chariotz seront comme le
 » tourbillon: à fin qu'il face vengeance en la fureur de son
 » indignation, & sa correction par flamme de feu, car
 FF. iij.

„le Seigneur Jugera par feu, & avec son glaiue toute
 „chair. Et à la fin du chapitre : Car le ver d'iceux ne
 „mourra pas, & le feu d'iceux ne sera point esteint, & se-
 „rôt en diffame à toute chair. S. Marc cha. ix. Si ta main
 „t'empesche, coupe la. Il te vaut mieux entrer man-
 „chet en la vie, qu'auoir deux mains, & aller en la ge-
 „henne, au feu qui iamaïs n'esteint, la ou leur ver ne meurt
 „point, & le feu ne s'esteint point. Saint Matthieu chap.
 „xiiij. Ainsi sera il à la fin du monde. Les Anges vien-
 „dront & separeront les mauuais du milieu des iustes,
 „& les ietteront en la fournaïse du feu, la ou sera pleur
 „& grincement de dens. Isaie chap. xxx. sur la fin . Car
 „desia est preparée la gehenne, & pour le Roy elle est
 „apprestée: laquelle le Seigneur a fait profonde & large,
 „sa norriture est feu, & beaucoup de bois, & le vent du
 „Seigneur est comme vn torrent de soulfre qui l'allume.
 „Saint Iean en l'Apocalypse, chap. xiiij. Et sera tormen-
 „té de feu & de soulfre deuant les saintz Anges, &
 „deuant l'Aigneau. & la fumée de leur torment monte à
 „tousiours-mais. Et au xix. Ces deux ont esté iettez tous
 „vifz dedans l'estang de feu ardent en soulfre . Au xx.
 „Enfer & la mort ont esté iettez en l'estag de feu. Saint
 „Augustin en tout le xxi. de la cité de Dieu, mesmemēt es
 „chapitr. ix. & .x. & au sermon premier en la veille de
 „Pentecoste. Et Saint Chrysostome, sur le xij. chapit. de
 „Saint Matthieu. Homel. xlv.

2 Vaisseau pensile,) αἰώμα, qui signifie proprement
 cest instrument d'osier, ou lon met le formage à dessei-
 cher,

cher, ou qu'on pend en la desſpence des bonnes maiſons pour garder que les ratz & ſouris, ou les chatz ne māgent la viande . Budé es commentaires de la langue Grecque allegue ce paſſage, & l'expoſe du feu, de l'aer, & de l'eau, qui par l'ordre de nature ſont ſituez ſur la terre.

3 Parquoy il y a pluſieurs grans & diuers cours, entre leſquelz s'en trouuent quatre principaux, dont le plus grand & le dernier enuironnant la terre, eſt nommé Ocean.) Quelques Platoniques expoſent allegoriquement ces fleuves, & entendent les quatre humeurs de noſtre corps, & les perturbations qui en viennent, nous affligeans inceſſamment en ceſte vie. Par leſquelles noz ames declinantes vers les choſes corporelles, prennent certaines habitudes dont elles doiuent eſtre purgées vers les quatre elemens. A ceſte cauſe il en y à aucuns qui les comparent auſſi aux quatre elemens, & aux quatre parties du monde: c'eſt à ſçauoir Acherō, à l'aer & à la partie meridionale Pyriphlegetō au feu & à l'Orient: Styx & le Cocyre à la terre & à l'Occident. Et veulent que le tartare ſoit le plus bas lieu d'enfer, ou ceux qui ont commis meſchancetez incurables ſoient puniz, pour ſeruir d'exemple aux autres ſeulement, ſuyuant ce qu'en eſcrit Platon au x. de la Republique, & au Gorgias. Virgile vi.
Eneid.

4 Le tiers fleuve paſſe.) Eusebe xi. de la preparation Euangelique chapitre xx. entend par Pyriphlegeton le feu eternal. Voiez auſſi Theodorite, au liure de FF. iij.

la curation des affections Grecques, Sermon xi. Intitulé, Du iugement.

Il traite autrefois, & plus au long des peines & loyers de l'autre vie.

^I Ces choses estans ainsi disposées, quand les ames viennent en ce lieu conduittes par l'esprit qui les meine, premieremēt sont iugez ceux qui ont bien vescu & saintement, ou non : ceux qui ont gardé en ceste vie le moien, estans paruenuz au fleuve d'Acheron, ilz montēt sur des chariotz, qu'ilz trouuent, & vont dedans iusques au maretz, ou ilz habitent, & se purgent portans les peines de leurs delictz. Et apres auoir esté purifiez, ilz sont absoulz, & reçoient de leur bien fait digne & iuste recompense, chacun selon son merite. Mais ceux qui pour leurs grandes meschancetez sont incurables: c'est à sçauoir, qui ont commis plusieurs execrables sacrileges, ou perpetré meurdres iniques, & contre les loix, ou autres semblables crimes, ilz sont par sort conuenablementz au tartare, sans iamais en sortir. Quāt aux autres qui ont commis offenses remisibles, grandes neantmoins & excessiues: cōme ceux qui par cholere ont fait quelque force à pere ou à mere, dont estans repentis, en apres les ont honorez le reste de leur vie : ou comme ceux qui ont esté homicides

*Theodorite
sermon xi.*

homicides en quelque autre semblable maniere, il leur est necessaire que tōbent au Tartare. Mais apres y auoir demeuré vn an entier, ilz en sōt iettez hors par le flot, les homicides par le Cocyte, & les Parricides ou Matricides par le Pyriphlegeton. Apres qu'ilz sont paruenus au maretz d'Acherusie, ilz crient & appellent ceux qu'ilz ont tuez, ou ausquelz ilz ont fait iniure, & les supplient & requerent leur permettre passer par ce maretz, & illec estre absoulz: laquelle chose s'ilz impetrēt, ilz passent oultre, & mettent fin à leurs maux: autrement ilz sont réportez au Tartare, & de la autrefois es fleuves, & contrainctz sans cesser d'estre tormentez iusques à ce qu'ilz aient impetré pardon de ceux qu'ilz auoient iniurie: car ceste peine leur est ordonnée par les iuges. Les autres qui semblent auoir vescu fort religieusement, sont ceux, lesquelz estans deliurez de ces lieux terrestres, cōme d'une prison montent plus haut, & habitent dessus la terre. Mais entre tous, ceux qui sont suffisamment purgez par philosophie, ilz vivent tout le tēps aduenir sans corps: *x. dela Rep.* & leur sont decernées encores de plus belles habitations qu'il n'est facile expliquer, & le temps que i'ay pour le present n'y suffiroit. Mais il faut Simmias, ayāt egard à ce que i'ay dit, mettre toute diligence pour acquerir vertu & sapience: car la remuneration est belle, & l'esperance grande.

GG. i.

1 Ces choses estans ainsi disposées quand les ames viennent en ce lieu conduittes par l'esprit qui les meine.) Platon ayant descrit la terre celeste, & le tartare avec ses fleuves & maretz, il vient au iugement des trespassez, & monstre comment la retribution sera faite à chacun selon la vie qu'il aura demenée. En quoy il a fort approché à la verité de nostre religion, vsant comme dit Eusebe au liure xi. de la preparation Euangelique, chap. xx. & Theodorite au sermon xi. de mesmes termes que l'escriture, comme sont iugement, fleuve de feu, plusieurs habitations des bons, & diuers supplices des meschans. Premièrement nous reciterons les autres passages, ou il parle de l'autre vie, puis admenurons aucunes sentences de l'escriture, auxquelles il semble s'estre conformé. Nous commencerons par l'Epinomide, ou il

„ escrit ainsi. Plusieurs travaillent en ceste vie tiennent vn
 „ mesme propos, que le genre humain ne peut estre heureux. Escoutez donc & considerez, si semblablement ie
 „ parleray bien de cecy. Ie dis qu'il n'est possible aux hommes sinon à bien peu, d'obtenir beatitude & felicité,
 „ i'entens de nostre viuant. Mais il y a bonne esperance,
 „ qu'apres la mort, lon obtienne entierement ce pourquoy
 „ lon a mis peine à son pouuoir de bien viure, & bien
 „ mourir. Au premier de la Republique. Sachez Socrates, quand quelqu'un est venu iusques au point qu'il
 „ pense bien tost mourir, il commence auoir peur & follicitude des choses qu'il contemnoit au parauant. Car
 „ les propos qu'on tient des enfers, comment ceux qui au-

ront

„ ront iniustement vescu, y souffriront punition, mespri-
 „ sez au parauāt, alors trauaillēt l'esprit craignant qu'ilz
 „ ne soient vrays. Et luy, ou pour l'imbecillité de vieilles-
 „ se, ou comme approchant desia de ces choses, il les voit
 „ plus clairement. Par ainsi il est rendu plein de supson
 „ & de crainte: pense en soy & enquiert s'il a fait tort à
 „ personne. Celluy donc qui se trouue auoir perpetré plu-
 „ sieurs meschancetez, rompant souuent son sommeil cōme
 „ enfans, il a peur & vit en mauuaise esperāce. Mais cel-
 „ luy qui ne se sent coupable, est tousiours acompagné
 „ d'esperance ioieuse, bonne norrisse de vieillesse: ainsi que
 „ dit Pindare. Celluy qui aura iustement & saintement
 „ vescu, vne doulce esperance l'accompagne, norrissant le
 „ coeur, & entretenant la vieillesse: qui principalement
 „ gouuerne l'entendement variable des hommes. Au xij.
 „ des loix. Il faut croire au legistateur es autres choses,
 „ mesmement quand il dit l'ame differer entierement du
 „ corps, & qu'en ceste vie il n'y a autre chose qui nous
 „ face estre que l'ame: que le corps nous suyt comme quel-
 „ que simulachre, & qu'on dit bien les corps des morts
 „ estre simulachres. Mais que veritablement chacun de
 „ nous est l'ame immortelle, & qu'elle va par deuers au-
 „ tres Dieux, rendre raison de ses oeures, comme il est
 „ affermé par la loy du pais. En quoy les bons doivent
 „ auoir confiance, & les meschans grand peur: pourtant
 „ qu'ilz seront despourueuz de toute ayde. Qu'eulx viuas
 „ deuoient plustost estre aydez par tous leurs parens à vi-
 „ ure iustement & saintement: à fin de n'encourir estans

GG. ij.

trespassez les peines de leurs vices ordonnées apres ceste
 „ vie . Plus au Gorgias: Tous hommes ayans vescu ini-
 „ stement & saintement apres leur trespas iront aux isles
 „ fortunées, & là viuront en toute felicité hors de maux .
 „ Mais qui viura iniustement & irreligieusement, il ira
 „ en la prison de punition & de supplice, qu'on appelle
 Tartare. Il appelle icy isles fortunées, ce que nous auôs
 dit au precedent estre la terre celeste, & qu'il appelle au
 „ Phedre le lieu celeste. Au x. de la Republiq. Donques
 „ il disoit parlant d'Ere Armenien resuscité. Cōment a-
 „ pres que son ame fut departie du corps, qu'elle s'en alla
 „ avec plusieurs, & que paruindrent en vn lieu admira-
 „ ble: ou il veit en terre deux ouuertures, & au ciel deux
 „ autres en haut opposites . Qu'entre ces ouuertures te-
 „ noient leur siege certains iuges , qui apres auoir donné
 „ leur sentence sur les ames, commandent aux bons mon-
 „ ter à dextre, & en haut vers le ciel, portans deuant eux
 „ signes de leurs oeuvres & de leurs sentences. Aux mau-
 „ uais, aller à fenestre, & en bas, portans pareillement si-
 „ gnes de tout ce qu'ilz ont commis, mais au derriere.
 „ Au mesme liure plus bas : Qu'illec (disoit il) estoient
 „ arriuez oyans ce cri , certains personnages cruelz a-
 „ uec vn regard enflambé , qui rauirent les aucuns parti-
 „ culierement: mais lyerent. les piedz & mains d'Ardée
 „ & de ses semblables, puis leur iettans la teste contre ter-
 „ re, & apres les auoir escorchez , ilz les tiroient vers le
 „ chemin au costé exterieur . Les lacerans encores par
 „ espines & chardons , monstrans aux passans la cause
 pourquoy

pourquoy ilz souffroient tant de maulx , & comment
 ilz estoient prestz d'estre iettez au tartare. Voions main
 tenāt ce qu'en escrit S. Matthieu, au xxxv. parlāt de l'ad
 uenement de IESVSCHRIST, & du iugement qu'il
 » fera. Or quand le filz de l'homme viendra en sa gloire,
 » & tous les saintz anges avec luy : adonc il se sierra
 » sur le siege de sa maiesté, & s'assembleront deuant luy
 » toutes nations , & separera les vns des autres, com-
 » me le pasteur separe les brebis des boucs . Il mettra les
 » brebis à la dextre, & les boucs à la fenestre. Alors dira
 » le Roy à ceux qui seront à sa dextre : Venez les bene-
 » ditz de mō pere, possedez le royaume qui vous est appre
 » sté dés le cōmencemēt du monde &c. Lors dira aussi
 » à ceux qui serōt à la fenestre: Mauiditz departez vous
 » de moy, & allez au feu eternal qui est preparé au Dia-
 » ble & à ses anges &c. Et ceux cy iront en torment e-
 » ternel, mais les iustes en vie eternelle. Saint Iean: Ceux
 » qui auront fait les biens, iront en resurrection de vie,
 » & ceux qui auront fait les maux, en resurrection de cō
 » damnation. Saint Matthieu chapit. xvi. Certes le filz
 » de l'homme viendra en la gloire de son pere, avec ses
 » Anges , & lors, il rendra à vn chacun selon ses oeu-
 » ures. Saint Matthieu, chap. xiiij. Le filz de l'homme en-
 » uoira ses anges, & cueilleront de son royaume tous scā-
 » dales: & ceux qui font iniquité , & les ietteront en la
 » fornaiſe du feu, la ou sera pleurs & grincement de dēs.
 » Adonc les iustes reluiront comme le soleil au royaume
 » de leur pere. Saint Iean en l'Apocalypſe, chapit. xx. Et
 GG. iij.

„ ont esté iugez les mortz par les choses qui estoient escrit-
 „ tes aux liures selon leurs oeuvres . Et la mer a rendu
 „ les mortz qui estoient en elle, & la mort & enfer ont
 „ baillé les mortz qui estoient en eux, & a esté fait iuge-
 „ ment de chacun selon leurs oeuvres. Saint Luc au xvi.
 „ chap. parlant du mauuais riche & du Lazare . Or ad-
 „ uint (dit il) que le poure mourut, & fut porté des An-
 „ ges au sein d'Abraham. Aussi mourut le riche & fut
 „ enseveli. & eleuans ses yeux quand il estoit es tormens
 „ en enfer, il voit de loing Abraham , & Lazare en
 „ son sein, & s'escriant dit: Pere Abraham ayez miseri-
 „ corde de moy , & enuoyez LaZare, à fin qu'il moille
 „ le bout de son doigt en l'eau, & qu'il refrechisse ma lan-
 „ gue: car ie suis tormenté en ceste flamme . Et Abraham
 „ dit: Filz souuienne toy que tu as receu les biens en ta
 „ vie, & Lazare semblablement les maux: & maintenāt
 „ il est consolé, & tu es tormenté. Et oultre cela il y a vne
 „ grand' abysme qui est mise entre vous & nous, telemēt
 „ que ceux qui veulent d'icy passer à vous , ne peuuent,
 „ ne de la retourner icy &c. Donques lon peut veoir cō-
 „ ment Platō parlant de la vie future, approche de la pa-
 „ role diuine, & combien que les termes different, la sen-
 „ tence neantmoins estre presque semblable. Il a confessé
 „ les supplices des mauuais, & recompenses des bons qui
 „ nous sont confirmées, tant par l'ancien que nouueau te-
 „ stament. La difference principale est qu'il y a entremes-
 „ lé beaucoup des fables Grecques, & que suyuant la
 „ superstition des gentilz il met iuges Eace, Minos, Ra-
 „ damanthe

s. Chrysosto-
me, orais. iij.
de la prouiden
ce, ou de la de-
stinée.

damanthe, qui furent hommes non du tout sans reproche: mais nous attendons iuge celluy qui nous a faitz, & qui ne cognoit pas seulement noz faitz & ditz: mais aussi les mouuemens de nostre cogitation interieure, suyuant ce qu'il escrit aux actes des Apostres. Et certes Chap. xvij.

„ Dieu ayant dissimulé les tēps de ceste ignorance, main-
 „ tenāt il annonce aux hommes, qu'en tous lieux ilz ayēt
 „ tous repentance. Pource qu'il a ordonné vn iour, au-
 „ quel il doit iuger le monde avec iustice, par vn homme
 „ lequel il auoit determiné: donnant certitude à tous en
 „ ce qu'il l'a resuscité des mortz.

2 Ceux qui ont gardé en ceste vie le moyen.) Olym-
 piodore exposant l'opinion de Platon, met trois sortes
 de pechez. Les vns facilement curables, qui n'ont point
 d'habitude. Les autres curables avec difficulté, qui sont
 commis avec habitude, mais sont accompagnez de quel-
 que penitence. Tiercement les incurables: c'est à sça-
 uoir ceux qui sont perpetrez avec habitude, & n'ont
 point de penitence. Les premieres sont depputez à l'A-
 cheron, les seconds à Pyriphlegeton, & au Cocyte: les
 autres au Tartare.

3 Ilz montent sur des chariotz.) Ensebe xi. de la pre-
 paration Euangelique, chapitre xx. entend par ces cha-
 riotz, les corps qu'on reprendra en la resurreccion: à
 fin qu'avec eulx selon l'escriture, la retribution soit
 faite.

4 Mais entre tous, ceux qui sont suffisamment pur-
 gez par philosophie, ilz viuent tout le temps adue-

GG. iij.

nir sans corps . Cecy s'accorde à ce qu'il a dit au par-
 » avant , escriuant ainsi : Mais quand à paruenir au
 » genre des Dieux , il n'est permis à personne , fors à
 » ceux qui pour le grand desir & affection d'appren-
 » dre , sont deuenuez vrais amateurs de sapience, & sont
 » partis de ceste vie purifiez du tout. Et au Theetete: Par
 quoy il fault mettre peine de fuyr d'icy au plustost. La
 fuite est de nous rendre semblables à Dieu, selon nostre
 pouuoir. Semblable à Dieu, c'est estre iuste & saint.

Or asseuerer que ces choses soient entierement
 ainsi que ie les ay deduittes, ce ne seroit le fait
 d'un homme sage: toutefois il est bien raisonna-
 ble qu'elles soient telles, ou qu'il y en ayt autres se-
 blables ordonnées pour noz ames & leurs habi-
 tations, puis que l'ame apparoit immortelle. Et
 me semble que nous deuons hazarder d'ainsi le
 penser. Car tel dâger est honeste: & faut que cha-
 cun en soy-mesme les repete souuent. ce qui m'a
 fait insister si long temps en ceste fable . Aussi
 faut il que le personnage aye confiance de son
 ame, lequel durant ceste vie, a meprisé les plai-
 sirs & ornemens du corps comme estranges, &
 qui diuertissent ailleurs, & à suiuy les voluptez
 qu'on reçoit d'apprendre, decorant l'ame, non de
 l'ornement estrange, ains du sien propre, com-
 me de temperance, iustice, force, liberté, verité:
 & attend ainsi le passage de ceste vie en l'autre,
 comme

comme estant prest de partir, quand il sera appelé par la destinée.

1 Aussi faut il que le personnage aye confiance de
 „ son ame.) Le mesme autheur au precedent: Ceux (dit il)
 „ qui s'addonnent de bonne volonté à l'estude de philoso-
 „ phie, se passent aisément de toutes ses delices corporelles,
 „ & sont si perseuerans, qu'ilz ne se laissent suppediter
 „ par icelles. Et vn peu apres: Pource ceux qui ayment
 „ leur ame, & vivent non seulement pour le corps, ains
 „ renoncent à toutes ses vanitez: ilz ne vont pas le che-
 „ min des autres, dont nous auons blasmé les vices &
 „ coustumes, qui ne sçauent bonnement la ou ilz se doiuent
 „ trouuer apres leur mort: mais estimās qu'il ne faut aller
 „ au contraire de ce que la philosophie leur a si bien ap-
 „ pris, & ne resister à sa dissolution & purificatiō, suyuent
 „ le chemin par lequel elle les conduit. Et plus bas, par-
 „ lant de l'ame du vray philosophe, dir: que tele ame se re-
 „ dant tranquille enuers les affectiōs, & suyuant raison,
 „ avec laquelle elle demeure tousiours, contemplant ce qui
 „ est vray, diuin & hors d'opinion, & par luy norrie iu-
 „ ge qu'il faille viure de ceste façon, durant la vie: & apres
 „ la mort qu'elle ira vers son semblable, & sera deliurée
 „ des calamitez humaines. Voyez ce que Platon & Xe-
 „ nophon ont escript pour luy aux Apologies, & Cicero
 „ en la premiere Tusculane.

☞ La mort de Socrates.

HH. i.

Quant est de vous Simmias & Cebés, & tous les autres qui estes icy presens, chacun viendra apres moy auecques le temps: mais desmaintenāt la destinée m'appelle, comme diroit quelque tragicien. & est tantost temps que ie m'en aille lauer: car selon mon iugement, il me proffitera apres le bain de boire le venin: afin que les femmes n'ayent la peine de lauer mon corps, quand ie seray mort. Ces paroles dittes par luy, Criton commença en ceste maniere: Que voulez vous Socrates, que ceux cy & moy facions pour voz enfans, ou en quelque autre affaire, qui vous soit agreable? s o c. Certes Criton, ie ne veux rien commander de nouueau, ains ce que ie vous ay tousiours dit: mais il me suffira vous ramenteuoir, que si vous souciez de vous mesme, tout ce que ferez, me sera agreable, & aux miés & à vous mesmes: iacoit que pour le present ne soyez tous entierement de mon opinion. Mais si vous deprisez vous mesmes, ne voulans dresser vostre vie selon ce que nous auons dit maintenant, & au parauant, comme par quelque trace, vous ne proffitez rien: combien que vous accordiez la plus part de ce que ie vous ay deduit. C R I T. Nous aurons soucy de cela. mais comme voulez vous estre enseuely? s o c. Comme il vous plaira: si d'aventure vous me pouuez prendre, & que ie ne m'en puisse fuir de vous. Et en soubztriant se re-

*Cicéron en la
premiere Tu-
sculane.*

se retourna deuers nous, & dit: ie ne puis persuader à Criton que ie suis ce Socrates, qui dispute maintenant avecques vous, & qui vous deduis toutes ces raisons: mais il croit que ie soye cestuy la, qu'il verra bien tost mort: & pource il demande comment il m'enfeuera. Mais ie pense que toutes mes paroles ne seruiront de rien, & que ie perds mon temps, vous reconfortant, & moy aussi, de faire entendre à Criton qu'apres auoir beu le venin, ie ne demeureray plus avecques vous: ains que ie iray participer de la beatitude & felicité des bien heureux. Et pource respondes luy pour moy d'une autre façon de plegement, qu'il n'a vsé enuers les iuges: car il me cautionnoit que ie demeurerois. mais vo' l'assurez que ie ne demeureray point apres ma mort, ains que men iray: à fin qu'il porte plus patiemment mon decés, & que voiant mon corps brusler ou ensevelir, il ne plaigne point ma fortune, comme si i'endurois quelque grand mal, ou dise es funeraillies, que Socrates est la gisant, ou qu'il est porté ou enterré. Sçachez Criton, que cest tresmal dit, & n'est pas bonne opinion de penser qu'il y ait offense à omettre teles cerimonies, & qu'ainsi il nuise aucunement aux ames: mais il faut auoir autre confiance, & dire que mon corps est enseuely, & enseuely ainsi qu'il vous plaira, & que le trouuerez raisonnable. Ces paroles dittes il se leua,

HH. ii.

*Platon au xv.
liure des loix.
Cice. vi. de la
Republiq. son
ge de Scipion.*

& entra en quelque cabinet, comme pour se laver. Criton le suyuit: mais il nous pria de demeurer. ce que nous feismes, en conferant ensemble, & considerant les propos precedens. D'auantage nous complaignions de nostre fortune, estimans comme si nous perdions nostre pere, que viuerions le temps aduenir orphelins. Apres qu'il fut lauë, on luy amena ses enfans: car il auoit deux petitz filz, & vn qui desia estoit assez grand. Aussi vindrent ses femmes domestiques, ausquelles quand il eut parlé en la presence de Criton, & qu'il eut ordonné sa dernière volonté, il leur commanda de s'en aller avecques les enfãs, puis reuint vers nous, & estoit desia pres de soleil couchât. car il demeura longuemēt leās dedans, & estant retourné il s'assied sans tenir de la en auant gueres de propos. Adoncle ministre des vnze de la ville vint, & s'approchant de luy dit: Socrates, ie pense que ie ne trouueray point en vous ceste estrāge façon que i'ay accoustumé de veoir aux autres: car ilz se courroucēt contre moy: & me maudissent, quand ie leur signifie & denonce qu'il faut boire le venin, cōtraignās à ce faire les iuges. Mais ie vous ay cogneu, & mesmes en ce temps, fort courageux & gracieux, & le plus hōme de bien de tous ceux qui vindrent iamais icy. & pource ie sçay certainemēt que vous ne ferez point courroucé cōtre moy, mais cōtre ceux
que

que vous sçauiez en estre cause. Parquoy vous entendez bien quel message maintenant ie vous apporte, aiez courage, & vous efforcez d'endurer aisément ceste neccessité. Et ces paroles proferées il s'en alloit plorant, & Socrates le regardât dit: Et à dieu dōc mon bō amy, no^r ferōs cela. Puis en se retournāt vers no^r dit: cōbiē cest hōme est gracieux & ciuil: ce n'est pas de ceste heure qu'il a coustume de me salüer: car il me venoit vcoir souuēt au parauant, & parloit avec moy quelque fois se mōstrāt tousiours fort homme de biē: & maintenant voiez de quelle affectiō il me plaint. Dōques Critō, il luy faut obeir. & si le venin est pilé, qu'ō me l'apporte: s'il ne l'est encores, qu'il le pile. CR. Ie pense Socrates, que le soleil n'a pas encores laissé les mōtagnes, & n'est couché, & en ay cogneu d'autres ausquelz, quād lon auoit signifié tele nouuelle, prédre le venin fort tard, & apres auoir largement souppé & beu, & aucunefois apres auoir ioüy de ce qu'ilz aimoiēt. parquoy ne vous hastez point, il y a encores assez de tēps. s o. Ceux desq̄lz vous parlez, font cela par quelq̄ occasiō, pēsās gagner autāt d'auātage, mais ie n'ay occasiō de le faire cōme eulx. Car à mō aduis ie ne gagnerois riē delaiāt vn peu à boire le venin, si ie ne me voulois mocquer de moy-mesme, desirāt plōger ma vie, & garder ce dōt ie n'ay plus riē en ma puiffāce. Or sus, obtempererez moy sans plus differer. Et Criton

HH. iii.

*S. Basile aux
epistr. de luy,
& de Gregoi-
re le theolog.*

entendant cecy fait signe à vn ieune homme estant pres de luy, qui sortit, & apres auoir demeuré assez long temps, il admena celluy qui deuoit donner le venin, & l'apportoit pilé dedans vn vaisseau. Puis Socrates en le regardant dit : Bien mon amy, veu que vous sçauiez ces matieres, que me faut il faire? LE MINI. Autre chose, sinõ vous pourmener apres le bruuage pris, iusques à ce que sentiez voz iambes appesantir, puis vous coucher, voila que ferez. Et quand & quand il presenta le vaisseau à Socrates, qui le print fort ioyeusement, sans s'emouuoir en rien, ny changer de couleur ou de visage: mais comme il auoit accoustumé, regardant cest homme asseurément, luy dit: Que vous semble, n'est il point permis d'epandre quelque peu de ce bruuage pour en faire sacrifice? LE MINI. Nous n'en auons pilé, sinon autant que pensions suffire. SOCR. Je l'entends bien: mais il est permis, & faut prier les Dieux que nostre transmigration soit heureuse. Ce que ie leur supplie, & à la mienne volonté ainsi aduienne. Ces motz proferez il s'arresta, & beut facilement & alaigremét. Plusieurs de nous s'estoient gardez de plorer iusques à ceste heure la: mais quand nous apperceumes qu'il buuoit, & auoit acheué de boire, personne ne se peut plus tenir, & à moy-mesme sortoient par force les larmes goutte à goutte: tellement qu'en me courrant ie plaignoïs

ie plaignois non pas luy, ains ma fortune: pour ce que i'estois priué d'un tel amy. Criton aussi ne pouuant retenir ses larmes, estoit leué premier
3 que moy. Pareillement Apollodore, qui n'auoit cessé au parauant de plorer, mais lors principalement crioit, & se tormétoit: & ny en auoit pas vn de la compagnie qui ne se plaignist, hors mis Socrates: lequel voiant le dueil que demenions, dit: Que faictes vous merueilleuses gens, n'ay-ie pas pour ceste cause enuoyé les femmes: à fin qu'elles ne feissent tele faute? Car i'entédois qu'il cōuenoit partir de ceste vie avec ioye. cessez dōc, & prenez patience. Ceste remonstrance entendue nous eusmes honte, & delaisfames de plorer. Mais quand Socrates sentit qu'en se promenant les iambes luy failloient, il se coucha à la renuerse, comme auoit dit le ministre, qui en le touchāt vn peu apres, regardoit ses pieds & ses iambes: puis pressant fort l'vn des piedz, luy demāda s'il le sentoit. qui respondit que non. il en fait autant aux iambes, & peu à peu montant plus haut, il nous mēstra ses parties estre desia toutes froides & roides. Encores les toucha il derechef, nous disant, que quand le venin seroit parueniu iusques au coeur, Socrates mourroit. Or estoit il desia tout refroidy iusques au nombril, quand en se decourant (car il estoit couuert) dit ces dernie-
4 res paroles: Criton, nous deuons à Esculapius

HH. iiii.

vn coq, que vous luy rédrez, & ne l'oblierez. CRI.
Cela se fera. mais regardez si voulez autre chose.
A quoy ne fait aucune responce : ains tantost apres rendit l'esprit, & fut remué. Lors cest hōme le decouurit, & il auoit desia la veüe arrestée.

Quoy voiant Criton luy ferma la bouche & les yeux. Tele fut la fin, Echecrates, de nostre amy, qui estoit selon nostre iugement le meilleur personnage, le plus sage, & le plus iuste, que nous aions iamais cogneu.

1 *Mais comme voulez vous estre enseuely.) Ciceron en la premiere Tusculane, & Xenophon viij. de la ped. en l'oraison de Cyrus tient propos semblable.*

2 *Le ne puis persuader à Criton, que ie suis ce Socrates qui dispute maintenant avec vous, & qui vous deduis toutes ces raisons, mais il croit que ie sois cestuy la qu'il verra bien tost mort.) Platon au xij. des loix. Il n'y à autre chose en ceste vie, qui nous face estre que l'ame. Le corps nous suyt comme quelque simulachre: & ne sont les corps des mortz que simulachres. Mais veritablement chacun de nous est l'ame immortelle &c.*

Ciceron au vi. de la republique, Songe de Scipion: Vous n'estes pas (dit il) celluy que ceste forme represente, mais l'esprit de chacun est chacun, non la figure qui peut estre monstrée avec le doigt.

3 *Pareillement Apollodore.) Cest Apollodore estoit fort amy de Socrates. Platon en a fait autrefois mention*

tion au commencement de ce Dialogue. Xenophō escriv
 „ ainsi de luy en l'Apologie: Vn Apollodore s'y trouua
 „ bien affectionné enuers Socrates, mais au reste homme
 „ simple & ignorant, qui dit, le suis desplaisant Socrates,
 „ pource que ie vous voy condamné iniustement. Auquel
 Socrates respondit: Quoy, amy Apollodore, me voul-
 driez vous plus tost estre condamné iustement qu'in-
 iustement?

3 Nous deuons à Esculapius vn coq.) Les anciens
 sacrifioient à Esculapius medecin, filz de Phæbus le
 coq messenger du iour & du soleil, confessans par ce, com-
 me dit quelqu'un, deuoir à la beneficence diuine cura-
 trice de toutes maladies, le iour de la lumiere de vie.
 Lactance se mocque de ceste superstition de Socrates au
 iij. de la faulse religion, chap. xx.

4 Tele fut la fin de nostre amy, qui estoit selon nostre
 iugemēt, le meilleur personnage &c.) Xenophon en l'A-
 pologie: Il me semble donc estre decedé, plustost diuine-
 ment qu'humainemēt. Car il a euité la partie plus fas-
 cheuse de la vie, & est trespasé de la plus aisée mort
 qui soit. Or monstra il bien la force & constance de
 son esprit. Car apres qu'il eut cogneu luy estre meilleur
 mourir que viure d'auantage, tout ainsi qu'il n'estoit dif-
 ficile à receuoir les autres biens, ainsi ne fut il lasche de
 coeur enuers la mort: ains la receut ioieusement, & fi-
 nit constamment. Parquoy considerant la sagesse & ge-
 nerosité du personnage, ie ne puis faire qu'il ne m'en sou-
 uienne, & que m'en souuenant ie ne le louë. Et si entre

II. i.

les amateurs de vertu , quelqu'un a conuersé avec vn plus vtile que Socrates , ie l'estime tresheureux . Saint Augustin viij.liure de la cité de Dieu , chapitre iij.e-
 scrit que la cité d'Athenes apres auoir condamné publiquement Socrates, qu'elle le pleura aussi publiquement, estant le peuple tellement courroucé contre les accusateurs, que l'un deux opprimé par la multitude mourut, l'autre par exil volontaire & perpetuel euita peine semblable. Et fut dressée en la ville à Socrates vne statue d'eraïen , faite par Lysipe statuaire fameux.

¶ Fin du Phedon , & des expositions sur iceluy.

LE DIXIESME LIVRE DE LA
REPVBLIQUE DE PLATON, EN CE
 qu'il parle de l'immortalité : ou la resurre-
 ction est confirmée, avec ample deduction
 des loyers & supplices eternalz, selon l'opi-
 nion des anciens.

DE V X passages du mesme auteur à ce propos,
 l'un du Phedre, l'autre du Gorgias.

L'ORAI SON que feit Cyrus Roy de Perse à ses
 enfans & amys, vn peu au parauant que ren-
 dre l'esprit, prise de l'huitiesme liure de son
 institution, escrite par Xenophon:

LE tout traduit de Grec en françois, avec
 l'exposition des lieux plus
 obscurs & difficiles
 par Loys le
 Roy.

II. ii.

LE dixiesme liure de la Republique, dont il est à present question, est le plus beau de tous, & le plus graue: mais au reste fort difficile, pour les hautes matieres qu'il contient: tellement que j'ay esté long temps en doute, si ie le deuois traduire ou non. Toutefois voiant qu'il y auoit plusieurs propos propres à ma premiere entreprise, non encores veuz ne traitez ailleurs, j'ay finalement delibéré le ioindre au Phedon, avec deux passages, l'un du Phedre, & l'autre du Gorgias, pour donner à entendre aux François par vn mesme moien tout ce que Platon a escrit de l'immortalité de l'ame. Le travail a esté grand, non seulement à traiter premierement & proprement en vne langue non encores accoustumée aux disciplines, ces discours tant hautz & tant obscurs: mais aussi à les exposer, & à conferer ensemble les meilleurs auteurs Grecs & Romains: & mesmement tous les liures de nostre auteur. Si donc en voiant noz labeurs vous y trouuez aucuns pointz mal renduz, ou mal exposez, comme il est vray-semblable qu'on en pourra trouuer en vn tel oeuvre, il vous plaira nous supporter, & prendre le tout en bien, eu egard à l'intention que nous l'auons entrepris, qui n'a esté que pour proffiter au bien public, & en dressant nostre style & iugement aider à retirer quelcuns d'erreur & d'impieté.

Du



¶ DV DIXIESME LIVRE DE LA
REPVBLIQUE, EN CE QV'IL PARLE
de l'immortalité de l'ame, & des loyers & sup
plices. eternalz.

SOCRAT.

Ly à (amy Glaucon) bien à fai
re, & non toutefois tant qu'il
semble, à se rendre bon ou mau
uais. Parquoy il ne faut pour
couuoitise d'honneur, de biens
& d'authorité, ou par plaisir de

poésie delaisser la iustice & autres vertus. GLAV.
Ie le vous confesse par ce qui a esté dit, & pense
qu'autant en face tout autre. SOC. Or n'auons
nous pas encores recité les principales retributiōs
& rémunérations proposées à la vertu. GLAV. Il
faut dire qu'elles soient bien grandes, si surmon
tent celles cy. SOC. Quel acte peut on faire grād en
si petit espace de tēps? Car tout le tēps que nous
passons depuis nostre enfance iusques à la vieil
lesse, n'est rien en comparaison de l'vniuersel.

GL. C'est encores moins que rien. SOC. Quoy, *Platō au Phe
do, page 198.
au 12. des
loix.*
estimez vous que l'immortel doye travailler
pour ce temps si brief, & non pour l'vniuersel?

GL. Certes pour l'vniuersel mais pourquoy dittes

II. iii.

vous cecy? s o c. Ne sçauz vous pas que nostre ame est immortelle, & qu'elle ne perit iamais?

Alors Glaucon regardant Socrates, & s'emercueillant, dit : Par Iuppiter ie l'ignore, mais nous le pourriez vous monstrez? s o c r a. Ouy, si ie ne vous veulx faire tort, & pense que le feriez aussi bien que moy, car il n'y a point de difficulté.

g l a v. Si à bien à moy, & pourtant i'entendrois volontiers de vous, comment il n'en y à point.

s o c. Vous l'entendrez. g l. Dittes seulement.

Si l'ame ne peut perir par son mal ny par autre, necessairement elle est tousiours. Ce qui est tousiours, estre immortel: l'ame donc estre immortelle.

s o c r a t. Appelez vous pas quelque chose bonne, & quelque chose mauuaise? g l. Ouy.

s o c r. Estes vous en ce de mesme opinion que moy? g l. Comment? s o c r. Ie pense tout ce

estre mauuais, qui dissout & consume : & bon, ce qui conserue & ayde. g l a v. Et moy aussi.

s o c. Quoy? ne dittes vous pas que chacune chose aye son bien & son mal, comme nous voions aduenir aux ieux chalsieuseté, & à tout le corps maladie, aux bledz nielle, au bois vermoulisseure, à l'erain, & au fer enrouilleure? & ce que ie di, aduenir presque à toutes, & estre le mal & maladie propre selon la nature de chacune? g l a v.

Ie le

Je le pense ainsi. s o c. Quand donc quelqu'un de ces maux aduient à quelque chose, il la rend pire, & finablement la dissout & corrompt. GL. Pourquoi non ? soc. Donques le mal inné avec chacune, & son vice la corrompt. Et si ne la corrompt, autre inconuenient ne luy peut nuire: car ce qui est bon, ne destruit iamais rien, ne pareillement ce qui n'est ne bon ne mauuais. GLAV. Comment cela? s o c r. S'il y a en aucune chose quelque vice qui la rende pire, sans toutefois la pouuoir corrompre: ne dirons nous pas ce qui est ainsi naturellement disposé, estre exempt de la mort? GL. Il est raisonnable. soc r. Y à il rié qui rende nostre ame pire? GLAV c. Ouy, & mesmement ce que disions n'agueres, iniustice, intemperance, pusillanimité, & ignorance: soc. Y à il quelqu'un de ces vices qui corrompt & perde l'ame? Mais regardez que ne soĩs deceuz, pensans l'hōme inique & imprudent, quād il est surpris en mesfait, alors estre corrompu par iniustice, qui est le vice de lame. Répondez moy donc: est il vray que le vice du corps estant maladie consume & resout le corps, iceuy reduisant a nō estre: & que toutes les choses susdictes estās corrompues par leur propre mal, quand il aduient, cessent d'estre? GL. Ouy. soc. Considérez lame en la mesme maniere. L'iniustice & autre vice, quād aduient à lame, & y sont, la peu-
II.iiii.

uent ilz dissiper & consumer , iusques à ce que l'ayans tirée à la mort , icelle separent du corps? GL. Nenny certes. soc. Est il aussi hors raison, de dire qu'un vice estrange consume la chose, que son propre vice ne peut consumer ? GL. Il est hors raison. soc. Orentendez Glaucon : Nous n'estimons pas que le corps puisse perir par le vice des alimens, soit qu'il procede de vieillesse ou de pourriture , ou de quelque autre cause. Mais si le vice des alimens engendre au corps mal propre du corps, nous dirons le corps perir par eux, de son propre vice: qui est maladie . Et comme les alimens soient d'autre nature que le corps, iamaïs nous n'affirmerons qu'il perisse par vice estrange, n'engendrât autre vice propre à luy. GL. Vous dittes tresbien. soc. Par ceste mesme raison, si le vice du corps n'apporte à l'ame vice propre d'elle, iamaïs nous n'affirmerons que perisse par vice estrange & non sien, & qu'elle soit dissipée par la prauité d'autrui. GL. Il y a raison en vostre dire. soc. Il nous faut faire de deux choses l'une , ou refuter ces propos comme n'estans bien ditz, ou ce pendant que n'auons rien à dire au contraire , conceder l'ame ne pouuoir estre dissipée par fièvre ou autre maladie, ne par meurtre , ne si lon decouppet tout le corps en petites parties. Et ce iusques à tant qu'il soit montré, comment par ces passions du corps elle-mesme

me est rendue plus iniuste, & plus inique. Mais entant que le mal estrange aduient à autrui, & que chacun ne patit le sien, n'affermions ny permettons aux autres d'affirmer que l'ame ou autre chose quelconque puisse estre consumée. GL. Aussi croy-ie que iamais l'on ne montrera les ames des mourāz estre rédues pires par la mort. soc. Et si quelqu'un est tant hardi de contreuenir à ce propos, & dise que le mourant deuient pire & plus inique, à fin de n'estre contraint confesser les ames immortelles, il faudra s'il dit verité, que l'iniquité soit mortifere à celluy qui la: comme vne maladie qui tue de sa nature ceux qui la reçoient, les vns tost, qui en ont plus, les autres plus à tard, qui en ont moins. Et n'aduenir seulement ce que nous voyons maintenant, que les iniques pour leur iniustice alors meurent, quād sont punis par autrui. GL. Certes l'iniustice ne fera pas grand mal à l'inique, si elle luy est mortelle, pourtant que le deliurera de tous maux. Mais ie pense estre le contraire, & qu'elle tue les autres, si luy est possible, rendant au surplus celluy qui l'a, fort vigoureux, & avec ce vigilant, tant s'en faut que soit mortelle. soc. Vous dittes bien. Car quand le propre vice & propre mal n'est suffisant pour tuer & perdre l'ame: iamais le mal ordonné pour la destruction d'autrui, ne dissouldra l'ame ou autre chose quelcō-

KK. i.

que, excepté celle dont il est propre, & pour laquelle il est ordonné. GL. Jamais, comme il est vray-semblable. SOCR. Puis donc qu'elle n'est dissoluble par son mal propre ou estrange, necessairement elle est tousiours: & si elle est tousiours, nous ne fauldront, confessans qu'elle soit immortelle. GL. Il est necessaire. SOC. Ainsi soit: & s'il est ainsi, vous devez entendre que les ames sont
 2 tousiours mesmes. Car elles ne seront iamais en moindre nombre, n'en perissant aucune, ny pareillement elles augmenteront: pourtât que si entre les immortelz aucun augmentoit, il prendroit son augmentation du mortel, & en fin toutes choses deuiendroient immortelles. GLA VC. Vous dittes verité. SOCRAT. Si ne l'estimons nous pas estre ainsi, d'autant que la raison est au contraire, & iamais ne confesserions que l'ame de la vraie nature fust pleine de varieté, dissimilitude & diuersité en soy. GL. Comment dittes vous? SOC. Ce ne peut estre sempiternel, qui est
 composé de plusieurs, ne qu'il obtienne tant belle
 101. & 102. composition: ainsi qu'il nous est nagueres apparu de l'ame. GL. Il est cōuenable. SO. Dōques nous pouuons inferer necessairement, tant par la raison presente qu'autres l'ame estre immortelle.

Au Phedon
 pag. 101. &
 102. & 103.

1 Appellez vous pas quelque chose bonne, & quelque chose mauuaise? Chacune chose à son bien & son mal.

mal. elle est gardée par le bñ, & corrompue par le mal: comme la maladie qui est le mal du corps, corrompt le corps. La santé qui est le bien du corps, conserve le corps, & perit chacune chose par son propre mal, & non par celluy d'autrui. Car le vice de la viande ne tue pas le corps, si elle ne cause maladie en luy, qui est son mal. Par ainsi Platon collige ce ne deuoit estre conté entre les choses perissables, qui ayant mal, par lequel il est depraué, n'est dissout par luy, & ne perit point. En apres il monstre comme l'ame a quelque mal, par lequel elle est depraüée: cōme iniustice, intemperāce, auarice, ignorāce, & autres vices semblables, qui peuuent depraüer l'ame, & non dissouldre, & faire mourir: de maniere que l'ame n'est point comme maladie, qui est le mal du corps, & dispose mal le corps, & finalement l'esteint, tant qu'il n'en reste rien puis apres. Aussi, dit il, que l'ame ne peut perir par la maladie du corps, qui est malestrange à l'ame, attendu qu'elle ne peut estre depraüée que par son vice seulement. Parquoy tant s'en faut que l'ame puisse perir par sieure ou douleur, ou par la dissolutiō du corps, qu'elle n'en est pas seulement viciée ou depraüée. Qui diroit l'ame estre rendue pire par maladie ou par mort, quand au contraire nous voyons les meurs des hommes estre corrigez & amendez par maladie & afflictions du corps? Si donc l'ame ne perit par le mal estrange, qui est commun à tous, ny par le sien, il est necessaire qu'elle soit tousiours. Or ce qui est tousiours, est immortel. L'ame donc est manifestement immortelle.

KK.ij.

2 Et s'il est ainsi vous devez entendre que les ames sont tousiours mesmes.) Si les ames estoient ingenerables & eternelles, il s'ensuyuroit ny en auoir iamais eu, ny pouuoir auoir plus ou moins: & leur nombre estre determiné. D'auantage vne autre plus grande absurdité, c'est qu'elles sortiroient & entreroient incessammēt de corps en corps. Or auōs nous mōstré au precedent sur le Phedon, en disputant de la preexistence de l'ame raisonnable, qu'elle est crée enuiron le quarante ou quarante recinquiesme iour que le fruit commence estre formé, & lors infuse au corps par Dieu le createur: Que chacun corps a son ame propre, & auons reprouuē ceste miserable circuition ou reuolution des ames. Qui n'en fera souuenant, si renouye le passage. pag. lxxv. lxxvi. lxxvij. lxxviij. lxxix. & lxxx.

An Gorgias.

Mais si l'on veut veoir quelle est veritablemēt l'ame, il ne la conuient considerer comme estant deprauee par la communion du corps & autres vices, ainsi que nous faisons maintenant, ains te-le, que quand elle sera pure. Adonc se trouuera plus belle, & cognoistra lon plus clairemēt la iustice ou iniustice & autres choses, dont nous auons nagueres disputé. maintenant nous en parlons ainsi qu'il nous semble, & la contemplons en la maniere que font ceux qui regardent le

1 Glauce, poisson marin. Ilz ne peuuent aisément cognoistre son ancienne nature, pourtant qu'en-
tre

tre les vieilles parties de son corps les vnes sont rompues, les autres vſées, & totalement diſſipées par les vagues de la mer. Et qu'au lieu d'icelles luy ſont ſuruenues des coquilles de l'alge, & des pierres: telemēt qu'il reſſemble plus à toute autre beſte qu'à celle qu'il eſtoit au precedent ſelon ſa nature: ainſi regardons nous touſiours l'ame cōtaminée par mauſx infinis. Mais il faut tourner les ieux dela Glaucō. GL. Ou? ſo. Vers la philoſophie, & cōſiderer à quoy elle s'occupe, & qu'elle deſire, comme eſtant de nature ſemblable au diuin, immortal & ſempiternel. Qu'elle deuendra, le ſuyuant totalement, & ſe tirant par ceſt effort hors de la mer, ou eſt maintenant plongée, apres auoir reietté les pierres & coquilles, & pluſieurs autres choſes terreſtres & pierreuſes, qui luy ſont maintenant ſuruenues, pour eſtre norrie de la terre, & auoir vſé des autres alimens eſtimez heureux par le vulgaire. Adonc lon cognoiſtra ſa vraie nature, pour ſçauoir ſi elle eſt multiforme ou vniforme, & qu'elle eſt toute ſon autre condition.

An Phedon
page 123. &
124.

Ph. pag. 108.

An Phedon
III.

I Glauce fut quelque peſcheur Anthedonien, qui ſçauoit nager tresbien. Lequel à fin d'eſtre en plus grande admiration, il s'aduſa de tele inuention: regardans les Anthedoniens, il partoit du port, & alloit ſi auant en la mer qu'on le perdoit de veüe. Puyſ

KK. iij.

prenant terre, il se retiroit en quelque lieu à l'escart, & illec demeurer par aucuns iours . En apres quand luy sembloit bon, il retournoit nageant au port, à la veüe de ceux qui estoient sur le bord de la mer. Ses amys eston nez de ce , luy demandoient ou il auoit tant demeuré: & il faignoit auoir tousiours esté en la mer . Pour se rendre plus admirable, il trouua encores vne autre finesse. Au temps d'hyuer comme les autres pescheurs ne pouuoient rien prendre , il demandoit aux gens de la ville quelz poissons ilz vouloient. Et il leur apportoit ceux qu'ilz demandoient, les ayant au parauant apprestez à ceste fin, & enclos en quelque reseruoir. Finablement il aduint que ce trompeur fut deuoré par quelque gros poisson. Le peuple voyant qu'il ne retournoit , ainsi qu'il auoit accoustumé, meit vn bruit en auant, que Glaucus, apres auoir gousté certaine herbe estoit deuenu immortel, & vinoit en la mer. Athenée, au liure vij. des Dipnosophistes.

Les recompenses de iustice, tant en la presente vie, qu'en la future.

Or me semble il maintenant que nous ayons assez suffisamment declaré les affections & formes de l'ame en ceste vie humaine. GL. Ie le pé se tout ainsi. S O C R. N'auons nous pas deduit en ceste disputation les autres choses concernās l'ame, sans toutefois auoir touché à ses recompenses

ses & honneurs, comme disiez auoir fait Hesiodé & Homere? Quoy faisant, nous auons trouué rien ^{ij. de la rep.} ne pouuoir aduenir meilleur à l'ame que iustice: & qu'il faut tousiours bié faire, iacoit qu'on eust

1 l'aneau de Gyges, & avec ce la salade de Pluton. ^{Platon ij. de la Rep. & Ciceron ij. des offices.}

2 GL. Vous dittes verité. s o c. Rien n'empesche qu'en oultre nous ne baillons à iustice & à toute autre vertu les recompenses qu'elle apporte à l'ame, tât enuers Dieu qu'enuers les hommes durant la vie, & apres le trespas. GL. Il sera bien à propos. s o c. Rédez moy donc ce que vous m'avez emprunté en la disputation precedente. GL.

Que demandez vous principalement? s o c. Je vous ay concedé que l'hōme iuste semblast estre iniuste, & l'iniuste iuste. Car vous estimiez encores qu'il fust impossible que cela demeurast incogneu aux Dieux & aux hommes: toutefois n'estre indecent le conceder par maniere de disputation, à fin que iustice comparée à l'iniustice fust cogneüe & iugée. ne vous en souuient il point? GLAV. Pourquoi ne m'en souuiendrait il point? s o c. Puis donc que le iugement est fait, derechef, ie vous requiers pour iustice, que nous dittes qu'elle gloire & honneur elle obtient, tant enuers les Dieux que les hommes, tellement que la victoire luy demeure, qu'elle gaigne par estimation, & donne à ceux qui la possèdent: puis qu'elle nous a semblé par sa presençe dōner tant

KK. iiii.

de biens, & ne deceuoir ceux qui veritablement la possèdent? GL. Vostre requeste est iuste.

- I Laçoit qu'on eust l'aneau de Gyges, ou la salade de Pluton.) i. Combien qu'on eust licēce de mal faire sans estre cogneu, ou sans crainte d'estre puny. Erasme expose ces deux adages, de ceux qui par grand heur viennent à bout de tout ce qu'ilz veulent. Quant à l'aneau de Gyges, Platon en expose l'origine & la cause au second de la Republique en ceste maniere . Ceste licence
- » que ie dis, seroit tele, si elle leur aduenoit, comme lon dit,
 - » que fut celle qui aduint à Gyges ayeul de Lyde. Cestui-
 - » cy estoit pasteur mercenaire du seigneur, qui lors regnoit
 - » en Lydie. Or aduint vn iour par grande pluye & trē-
 - » blement de terre, que la terre s'ouurit à l'endroit ou il
 - » tenoit son bestiail. Quoy voiant & s'emerveillant il de-
 - » scendit en l'ouuerture: & appercent entre autres choses
 - » admirables vn cheual d'erain creux, ayant vne fenestre,
 - » par laquelle il veit dedans quelque corps mort, de gran-
 - » deur plus qu'humaine, n'ayant autre chose qu'un aneau
 - » d'or au doigt, qu'il print & s'en alla. Or comme les pa-
 - » steurs tenoient leur congregation accoustumée, ou ilz
 - » elisoient quelqu'un d'entre eulx pour aduertir le roy par
 - » chacū mois de leurs charges, il s'y trouua aussi ayant l'a-
 - » neau . Estant donc assis avec les autres, il escheut
 - » qu'en tournant vers luy au dedans de la main le cha-
 - » ron de cest aneau, il estoit inuisible aux assistās, & qu'ilz
 - » parloient de luy comme absent. Dont s'emerveillant il
- tourna

tourna autrefois dehors, & fut veu. Ce considerant il essaya si l'aneau auoit tele vertu: & cogneut qu'en tournant le chaton dedans, il estoit inuisible, & le tournant dehors, visible. Ainsi l'ayant experimenté il prattiqua d'estre enuoié vers le Roy avec les autres messagers. Et estant illec paruenü, il eut la compagnie de la Roïne, & delibera avec elle de tuer le Roy, & occupa le royaume par ceste maniere. Ciceron a vsurpé ce lieu de Platon au troiesime des offices. Lucian en fait mention, au liure des veuX. Herodote recite autrement ce conte, au premier de son histoire, intitulé Clio, avec lequel accorde Iustin au premier de l'abbregé de Troge.

- 2 Salade de Pluton.) C'est adage est de mesme signification que le precedent. Et est pris de la fable de Perseus, qui defeat la Meduse & ses seurs, moiennant la salade de Pluton qui le rendoit inuisible. La fable seroit longue à reciter, mais qui la voudra veoir, lise Zenodote autheur Grec, & ce qu'en a recueilly de luy Erasme es Chiliades. L'adage semble estre pris d'Homere, au cinquiesme de l'Iliade, ou Pallas se couure de la salade de Pluton, pour n'estre apperceüe de Mars. Aristophane en vse ἐπὶ ἀχρεΐσι.

Comment sont traittez les iustes & iniustes en leur viuant, tant par les Dieux que les hommes.

s o c. Vous nous concederez premierement
LL.i.

les Dieux n'ignorer quel est l'un & l'autre. GL. Nous le concederons. Et s'il ne leur est incogneu, ilz aymeront l'un, & hayront l'autre: cōme nous disions au commencement. GL. Il est ainsi. SO. Ne confesserons nous pas aussi que tout ce qui aduient à l'amy des Dieux de par les Dieux, estre bon au possible, si quelque mal necessaire ne luy reste du premier delict? GLA VC. Certainement. SOCR. Il faut donc ainsi estimer de l'homme iuste, soit qu'il tombe en poureté, ou en maladie, ou en autre semblable inconueniēt, que le vulgaire estime maulx, cela en fin luy reuenir à bien de son viuāt, ou apres qu'il sera decedé. Car iamais cestuy la n'est delaisé par les Dieux, qui met peine d'estre iuste, & par l'exercice de vertu se rendre semblable à Dieu, entant qu'il est possible à l'homme. GL. Il est croiable qu'un tel ne soit delaisé par son semblable. SOC. Il faut tout autrement penser de l'iniuste. GL. Sans doute. SOC. L'homme iuste obtiendra donc ce pris enuers les Dieux. GL. Je suis de cest aduis. SOCR. Quoy? ne luy aduient il pas le semblable enuers les hommes, si nous voulōs dire verité? Les cauteux & meschans ne font ilz pas tout ainsi que les coureurs, qui courent bien es lieux bas, & nō es hautz? Du commencement ilz vont vistemēt, & en fin sont mocquez, retournans les oreilles pendantes sur les espaules, & sans coronne. Mais les

Platon x. des loix.

les vrais coureurs paruiennent iusques à la fin, reçoient leur loyer, & sont coronnez. n'en aduient il point autant communément aux hommes iustes? Ilz sont bien estimez en la fin de chacune action, conuersation & maniere de viure, & en remportent loyer des hommes. G L A V C. Certainement. S O C R. Me permettez vous dire d'eulx, ce que disiez des iniustes? Or le diray-ie. Car quand les iustes seront plus aagez, ilz obtiendront telz magistratz que voudront, & se marieront ou bon leur semblera, & feront teles alliances qu'ilz voudrôt. En somme, tout ce que vous disiez des autres, ie le dis maintenant de ceulx cy. Derechef quant aux mauuais, ie maintiens, que combien que plusieurs d'entre eux cachent leurs vices pour quelque temps, estre neantmoins sur la fin de la course cogneuz pour telz qu'ilz sont, & mocquez: telemēt qu'estans deuenus vieux, ilz sont reiettez comme miserables, & affligez: tāt par les estrāgiers que leurs citoyēns propres. Ilz reçoient toutes les peines & indignitez, que veritablemēt disiez estre difficiles à porter: & en apres seront tormētez & bruslez. Brief estimez que ie vous recite tout ce que dessus, & qu'ilz l'endurēt. Mais cōme ie vous disois, regardez si me le permettez. G L. Ie le vous permettray certes, car il est raisonnable. S O. Ce sont dōc les loyers, salaires & graces qui succedent à l'hōme iuste en son

*i. & ij. de la
Repub.*

LL. ii.

viuât, tant de par les Dieux que par les hōmes, oultre & par dessus les autres biēs que iustice cōtient en foy. GL. Qui sont certes tresbeaux &
 2 certains. SOC. Mais ce n'est rien en nombre ou en grandeur, si les comparons à ceulx qui aduiēnt apres le decez de l'un & l'autre. Parquoy il les conuient oüyr, à fin de comprendre parfaitement ce que tous deux doyuent receuoir. GL. Dittes les donc, nō comme à celluy qui s'ennuye de vous donner longue audience, ains comme à celluy qui vous escouterà trefvoluntiers.

1 *Semblable à Dieu, entant qu'il est possible à l'homme.) Ces paroles sont merueilleusement loüables, par lesquelles il exhorte de nous rendre semblables à Dieu. Mais en adioustant, entant qu'il est possible à l'homme, il monstre assez ce estre plus admirable que faisable à l'homme. Car il est impossible que puissions parfaitement estre semblables à Dieu. Comment pourroit l'homme visible estre semblable au Dieu inuisible? Comment celluy qui est petit, & cōtenu en petit lieu, à celluy qui est incomprehensible, & contient toutes choses? Oultreplus quelle similitude y peut il auoir de celluy qui est nouvellement crée, à l'eternel & createur de l'uniuers? Dōques la nature de Dieu, sa puissance & sapience n'est imitable aux hōmes: mais pouuons dire qu'il y ait quelques formes en nous de la diuine bonté, clemence & iustice. Car I E S V S C H R I S T mesmes en son Euangile
 à pro-*

a proposé ce genre d'imitation, disant ainsi au vi. de S. Luc: Soiez misericordieux comme vostre pere celeste est misericordieux, qui fait leuer le soleil sur les bös & mauuais, & plouuoir sur les iustes & iniustes.

2 Mais en n'est rien ce nombre ou en grandeur, si les comparons à ceux qui aduiennent apres le decez de l'un & de l'autre.) La sentence de Saint Paul, au cha. viij. de l'epist. aux Romains est presque semblable. Certainement (dit il) l'estime que les souffrances du tēps present, ne sont dignes de la gloire aduenir, laquelle sera reuelée en nous.

¶ La narration d'Ere Armenien qui resuscita, contenant le traitement des trespassez en l'autre vie.

s o c. Je ne vous reciteray pas le conte d'Alcyné: mais le propos d'Ere Armenien, natif de Pamphyle, homme tresuaillant. Qui aiant esté tué en la bataille, dix iours apres en leuant les morts, cōme les autres fussent desia tous corropuz & infetz, il se trouua entier. Et estant porté en sa maison, ainsi qu'on estoit sur le point de l'enseuelir le douziēme iour apres son trespas, & qu'il estoit desia sur le feu, il resuscita, & racōta en ces entrefaittes ce qu'il auoit veu par dela.

S. Cyrille, liur. 7. contre Iulian & Eusebe xi. de la preparat. euang. chapit. 18. Plutarque au liure de l'ame, recite propos presque semblables.

Le douziēme iour.) Il vse en parlant de la resurrection du nombre duodenaire, que les anciēns estimoiēt estre le nombre des spherēs du monde: croians oultre les

LL. iij.

quatre elemens y en auoir huit. Comme s'il vouloit dire, que fust besoin de la vertu diuine moderatrice de l'vniuers pour resusciter vn mort. Et ce estre fait quelquefois pour l'institution des hommes par la prouidence diuine. Les autres sont d'opinion qu'il entend par la le grād an, auquel l'ame de l'homme accomplit son circuit pour retourner en mesme, selon les Platoniques : lequel grand an contient douze mil ans. Qu'en trois telz ans l'an du monde soit parfait, contenant trente six mil ans: dedans lequel temps l'ame du monde par le mouuement du firmament fait entierement son circuit. Or veulent ilz que le circuit de nostre ame soit fait par douze mil ans: pource qu'elle doit aller par toutes les spherés, & les compagnies des Dieux & des Demons, qu'il distribue au Phedre par douze ordres.

Donques il disoit cōment apres que son ame fut departie du corps, qu'elle s'en alla avec plusieurs, & que paruindrent en vn lieu admirable, ou il veit en terre deux ouuertures, & au ciel deux autres en haut opposites. Qu'etre ces ouuertures tenoient leur siege certains iuges, qui apres
 1
 2 auoir donné leur sentence sur les ames, commandēt aux bons monter à dextre, & en haut vers le ciel, portans au deuant d'eulx quelques signes de leurs oeuvres & de leurs sentences. Et aux mauvais aller a fenestre & en bas, portās pareillemēt signes de tout ce qu'ilz ont commis, mais en derriere

riere. luy auoir esté dit apres qu'il y fut paruenue,
 qu'il deuoit estre messager aux hōmes de ce qu'il
 verroit par dela. Que à ceste cause on luy cōman-
 doit qu'il ouyst & regardast ce qu'on faisoit en ce
 lieu: auoir veu par l'vne & l'autre ouuerture du
 ciel & de la terre aller les ames leurs sentences dō
 nées. Par l'vne, celles qui montoient de la terre
 pleines d'ordure & de pouldre. Par l'autre, celles
 qui descédoient du ciel pures & nettes. Qu'on les
 voioit aller incessammēt, & cōme lassées d'vn lōg
 3 chemin se retirer, volontiers en quelque pré là
 estāt, ou se reposent ainsi qu'on a accoustumé fai-
 re par la Grece soubz les têtes es foires & grādes
 assemblées. Saluer les vnes les autres quād s'entre-
 cognoissoiēt. Celles qui venoiēt de terre demāder
 aux autres ce qu'auoiēt veu, & celles qui descen-
 doient du ciel, leur demāder aussi ce qui estoit en
 terre. S'entrerespōdre les vnes dolētes & ploran-
 tes, en rememorāt les maux qu'auoient soufferts
 & veuz au chemin fait par elles soubz terre. Ce
 chemin estre de mil ans. Pareillement celles qui
 venoient du ciel, raconter les delices & specta-
 cles, d'incroyable beauté qu'elles auoient veuz.

*s. Athanase
 au liure des
 questions &
 respōses.*

*I Ou il veit deux ouuertures &c.) Deux ouuertures
 en terre, & deux ouuertures au ciel nous signifient,
 selon les Platoniques que les ames descendent par
 vne autre voie en terre: c'est à sçauoir par quelque
 LL. iij.*

habitude corporelle, & par l'autre voie monter de terre: qui est la purgation de ceste habitude corporelle. semblablement venir du ciel es elemens pour l'amour du corps elementaire, & derechef cest amour esteint, & le celeste excité, retourner au ciel.

2 Commandent aux bons. &c.) Les iustes apres leur sentence donnée vont au ciel, portans deuant eux signes de leurs oeuvres & de leurs sentences, pourtant qu'ilz ont cogneu eux mesmes, & éclairé tant à eux-mesmes qu'aux autres. Au contraire les iniustes descendent, portans leur signes derriere: car ilz ne se sont point cogneuz: & n'ont profité à eux-mesmes ny aux autres, ains seruent plus tost d'exemple que d'autre chose.

3 Quelque pré.) Ce pré ou les ames en montant & descendant se reposent quelque temps, est vne moienne region entre le ciel & les enfers, vne disposition entre la bonne & la mauuaise habitude, & certain estat entre la beasitude & misere.

Or rapportoit il plusieurs autres choses qui seroient longues à reciter, & cōtenoient en somme: que tous ceux qui auoient fait tort à autrui, pour chacun mefait en portoient dix fois la peine: c'est à sçauoir en chacun espace de cent ans, comme si c'estoit le terme de la vie humaine, à fin que portent la peine decuple du mal par elles commis. Estre traittez de ceste sorte ceux qui se trouuent coupables de plusieurs homicides,

des. qui auoiēt trahy les villes ou armées, & icel
les mises en seruitude : ou perpetré autre crime,
porter de chacun delict peine decuple. Au con-
traire ceux qui auoient fait quelque bien, & e-
stoient iustes & religieux, en rapporter le loier.

2 Au regard de ceux qui decedoient, incontinent
que sont néz, il en tenoit autre propos non digne
de memoire. D'auantage il recitoit plusieurs au-
tres grandes retributions faittes à ceux qui ho-
noroient les Dieux, ou les meprisoient, ou qui se
tuoiēt de leurs mains propres. Car il disoit auoir
esté present quand quelqu'un s'informoit d'un
autre, ou estoit Ardiée le grand. Or auoit esté cest
Ardiée tyran en vne ville de Pamphyle, mil ans
au parauant, ayāt tué son propre pere fort vieux,
& son frere aîné, & cōmis plusieurs autres me-
chancetez, comme estoit le bruit. Auquel fut re-
spondu par l'autre: que Ardiée ne venoit & ne
viendroit point. Nous veîmes donc (disoit il)
entre autres un horrible spectacle. Car comme
nous estions pres de l'ouuerture pour sortir, ayās
desia beaucoup enduré, nous l'apperceumes avec
plusieurs autres presque tous tyrans : entre les-
quelz neantmoins se trouuoient aucuns person-
nages priuez à cause des mechancetez grandes
par eux commises. Et ainsi qu'ilz se ingeroient
monter, ceste ouuerture ne le permettoit, ains bu-
gloit, quand quelqu'un s'efforçoit sortir, tant in-
MM.i.

curable en sa mechanceté, ou qui n'estoit encores assez chastié. Qu'illec (disoit il) estoient arri-
 3 uez oyās ce cry, certains personnages cruelz avec
 vn regard enflambé, qui rauirent les aucuns par-
 s. *Matth. 22.* ticulierement : mais lierent les piedz & mains
 d'Ardiee & de ses semblables. Puis leur iettans la
 teste contre terre: & apres les auoir escorchez, les
 tiroient vers le chemin au costé exterior, les la-
 cerans encores par espines & chardons, & mon-
 strās aux passans la cause pourquoy ilz souffroiēt
 tant de maulx, & cōment ilz estoient prestz d'e-
 stre iettez au tartare. Et combien que lon y re-
 çoie plusieurs & diuerses fraieurs, ceste la neāt-
 moins estre la plus espouventable, quand la bou-
 che de l'ouuerture bugloit, icelle ne faisant bruit,
 chacun monter tresvoluntiers. Telz disoit il estre
 les tormens & supplices, & les benefices propo-
 sez au contraire.

1 *Que tous ceux.) Il traite icy les peines de purga-
 toire. or pour effacer la coulpe, il vse du nombre denai-
 re, centenaire & millenaire. Et pour chacun degré de
 volupté, il en met dix de la peine. Le nombre denaire
 est dit par les arithmeticiens vniuersel, pourtant qu'il
 implique en soy tous nombres, ou en se repliquāt les ex-
 plique. Donques le nombre vniuersel est tresbiē accom-
 modé à la purgation des ames: à fin que par luy nous
 entendions qu'il fault delaisser la macule vniuerselle du
 corps,*

corps, deuant que paruenir au prince de l'vniuers, qui ne reçoit rié corporel. Ficine sur l'argument de ce dixiesme s'arreste assez longuement à l'expositiō de ces nombres, & en baille l'allegorie à sa fantasie.

- 2 Au regard de ceux.) Il disoit que les ames de ceux qui meurent en enfance, resident longuement au pré dessusdit, sans en tenir autre propos digne de memoire. Car cōme en elisant ilz n'ayēt decliné vers l'une ou l'autre partie: & n'aient pris habitude certaine, les Platoniques les laissent en la lumiere naturelle seulement. Mais ilz pensent que les bien heureux soient dessus ceste lumiere naturelle, & les malheureux au dessoubz. Voiez Marsile Ficine au xvij. de la theologie Platonique.

- 3 Certains personnages cruelz avec vn regard enflambé. αἰγροί, καὶ δικάτυποι ἰδέειν.) Il entend soubz la figure des personnages enflāblez les Demons, ou quelques anges deputez pour punir les meschans, & prendre vengeance de leurs mechancetez. Eusebe liurē xij. de la preparation euangelique, chap. vij.

- 1 Quand ceux desquelz nous auons parlé, auoiēt demeuré sept iours au pré dessusdit, il leur conuenoit partir de la l'huitiesme ensuyuāt, puis aller par quatre iours en certain autre lieu, dont lon voyoit d'enhaut vne lumiere estendue par tout le ciel, & la terre, droite comme vne colomne, fort approchant en couleur de l'arc celeste, mais plus claire & plus pure.

MM.ii.

Après qu'il a disposé les lieux depputez pour les peines & pour les loyers, & a touché ce qui est moyen entre les deux, il retourne au propos des ames, qui sont venues au pré, les vnes du ciel apres le loyer temporel: les autres de la terre, appres le supplice temporel.

1. Auoyent demeuré sept iours au pré.) Eusebe au xiiij. liure de la preparation Euangelique, chapit. viij. expose ainsi ce lieu. l'estime (dit il) que Platon aye prophetisé du iour dominical, escriuant: Quand ilz auoient demeuré sept iours au pré, il leur cōuenoit partir de la l'huitiesme ensuyuant: puis aller par quatre iours. Nous entendons par ce pré l'huitiesme sphaere, comme les lieux delectables des saintz: par les sept iours, les sphaeres des planettes & tout trauail tēdāt à repos: la voye qui est entre les planettes nous mene au ciel souverain: c'est à sçauoir au mouuement & au iour huitiesme. Paruenir en quatre iours signifie passer par les quatre elemens.

2. Dont lon voioit d'enhaut vne lumiere estendue par tout le ciel & la terre.) Il depaint nature soubz ceste lumiere colomnaire: pourtant qu'elle est le lyen de l'vniuers, c'est à dire la nature vitale & vertu seminaire infuse par l'ame du monde en la matiere du monde. Il l'appelle lumiere, pource qu'elle est penetrante & vitale: Colonne droite d'autant qu'elle penetre comme en long toute matiere, & produit plusieurs degrez de formes, qui different par apres en genre & en espece. Elle est estendue par tout & lye le ciel de toutes parts: attendant que toute est par tout, & en produit plusieurs choses,

choses , comme par quelques costeZ esgaux entre eux
 & semblables: de maniere toutefois qu'on paruienne de
 longueur en largeur: ioint qu'en penetrant elle est espā
 due, & entant qu'elle est espandue, remplit, & en em-
 plissant regit le monde. La varieté des couleurs denote
 la varieté des vertus seminales.

Estre illec paruenuz en vn iour, & y auoir veu
 au milieu de la lumiere tendues du ciel les extre-
 mitez des lyens d'icelluy : ceste lumiere estre la
 1 colligance du ciel, contenant ainsi la circonfé-
 rence, comme font les trauoissons es galleres. Pen-
 2 dre de ces extremitez le fuseau de necessité: par
 le moyen duquel toutes les reuolutiōs sont fait-
 3 tes : le gros bout & la pointe de ce fuseau estre
 4 de Diamant, & le peson meslé de ceste matiere
 & autres. La nature du peson estre tele selon sa fi-
 gure, qu'on en voit par deça.

*διον τὰ ὑποζώμα
 τα τῶν τεχνῶν
 tabulatura re-
 minum. Suidas,
 les trauoissons
 ou plâchez des
 galleres.*

En ceste nature est caché le fuseau de necessité: par
 imagination l'esseul des sphaeres decoré de deux poles, &
 d'un cētre. Par raison quelque simulachre de l'ame mō-
 daine, & la vertu vegetale presidant à nature, & icelle
 mouuant comme instrument, à faire les choses naturel-
 les, tant artificiellement qu'ineuitablement : de maniere
 que l'ordre n'est pas au monde par nature seulement,
 mais aussi par la destinée l'ordre ineuitable.

1 Pendre de ces extremitez le fuseau de necessité.)

MM. iij.

Platon mettoit vn Dieu prince & pere de tous: par la volonté & ordonnance duquel les autres Dieux & le monde estoient gouuerner. Ces autres Dieux avec les vertuz celestes estre ministres du createur de l'vniuers, & auoir chacun charge soubz luy: les commandemens & loix du grand Dieu estre ineuitables. Qu'il n'est possible empescher par aucune force, raison ou art que ne soient parfaittes, ainsi qu'elles ont esté constituées. Mais les choses faittes par les astres, estre aucunesfois teles, qu'elles peuuent estre euitées par sagesse, & par l'industrie, enquoy consiste la fortune. Il appelloit les autres qui procedent par causes certaines, destinée: laquelle toutefois n'apporte point necessité d'election: car la plus part gist en nous: comme de vouloir & commencer: mais apres qu'auons commencé, le reste est de la destinée. cōme il estoit en la puissance de Laius d'engendrer ou n'engēdrer point vn filz: mais puis qu'il l'eut engendré, il luy conuenoit endurer ce qu'Apollō auoit predit. Voyla que Platon a enueloppé allegoriquement

» en ce discours obscur, disant mesmemēt cy apres: Vn De-

» mō ne vous choisira point, ains vous elirez le Demon:

» la coulpe en l'elisant, & Dieu sans coulpe: & ainsi les

» sortz auoir esté iettez.

- 2 Neceſſité.) Neceſſité. i. l'ame du monde, selon l'opinion d'aucuns. pource que l'vniuers est conduit par sa vertu fatale, & la dit estre mere des trois Parces. Or la nomme il neceſſité, non pas qu'elle force nature ou raison, mais pource qu'elle conserue toutes choses en l'ordre

dre que le createur leur a premierement constitué: & ne permet qu'aucune transgresse les loix, ains la reduit incontinent soubz icelles. Il entend par ses genoux sa partie inferieure, accommodée à mouuoir les sphaeres.

Car par l'intelligence, qui est la partie superieure, elle vacque aux choses diuines.

3 De diamant.) Pour declarer la nature immuable de la destinée.

4 Le peson mesle, τὸ σφόνδυλον μικτόν, en latin *verticillum.*) i. Le peson ou verveil, c'est à dire le ciel, qui est d'erechef de diamant, & autres matieres: cest à sçauoir des astres tant fixes que erratiques & communes, & de plusieurs differentes formes.

Or deuons nous entendre par son propos que ce peson estoit tel : comme si en vn grand peson caué & taillé à l'entour, il y en auoit vn autre moindre & semblable totalement inseré, conuenant à la maniere que les caques conuiennēt estans inserées ensemble: & ainsi le troisieme & quatriesme, & autres quatre qui restent : veu qu'en tout il y à huit pesons, qui sont cercles inferrez ensemble, mōstrans par enhaut leurs bords, & representans le dos continuel d'vn peson vers le fuseau, qui trauerse par le milieu de l'huitiesme. Le premier peson & le plus eslongné de nous auoir son bord fort large. Le second du sixiesme, le troisieme du quart, le quart de l'huitiesme, le quint du septiesme, le sixiesme du quint, le

8. de la Repu.
& au Timée

Le firmament
& les sept planètes, comprenant toujours la plus grande la moindre.

1 Firmament
2 du 6 Saturne de Venus.
3 du 4. Iupp. de Mars.

MM. iiii.

4 de 8. Mars
de la Lune.

5 du 7. Mer-
cure du sol.

6 du 5. Venus
de Merc.

7 du 8. Sol. de
Iupp.

8 du 2. Lune
de Saturne.

Ciceron 6. de la
Republ. Songe
de Scipion.

Claud. Ptolomee
au 2. de la
composit. quadripart. & Ci-
cer. 6. de la Re-
publ. au songe
de Scipion. &
Pline, liure 2.
chap. 18.

Trois egalles,
Sol, Mercure,
Venus.

Quatre inegal-
les, Saturne,
Mars, Iuppi-
ter, La Lune.

- 1 septiesme du trois, l'huitiesme du second. Le cer-
cle du premier & plus grand estre varié. Celluy
du septiesme fort luyfant: le cercle de l'huitiesme
prendre couleur du septiesme luy rayant, ceux
du secōd & du quint semblables entre eux, exce-
pté qu'ilz sont vn peu plus iaulnes, le troisieme
de couleur fort blanche, le quatriesme tirant sur
le rouge, le second surmonter en blancheur le
- 2 sixiesme. Tout le fuseau estre tourné de mesme
mouuement, & estant le tout tourné, y auoir sept
cercles interieurs agitez plus lentemēt & au cō-
traire.
- 3 Entre eux l'huitiesme aller fort legieremēt,
les secondz consecutiuelement l'vn à l'autre. le se-
ptiesme, sixiesme, & cinquiesme. Le troisieme
aller de sorte qu'il semble tourner autour du qua-
triesme, & le quatriesme, du troisieme, le cin-
quiesme du deuxiesme.

Platon décrit icy euidentement non seulement l'or-
dre des huit sphaeres agitées par nature, & par la desti-
née presidente de nature, & qui sont appelées instru-
mens de la destinée: mais aussi les grandeurs, vistesses,
couleurs, splendeurs & serenitez de chacune, comparāt
l'esseul au fuseau, & les cercles enuironnans le fuseau
tant loingtains & prochains que trois moyens, aux pe-
sons. Or a Platon autrement ordonné les huit sphaeres,
que ne font cōmunement les Mathematiciens. Car com-
mençant au firmament il met Saturne le second, Iuppi-
ter le

ter le troisiſme, Mars quatriſme, Mercure cinquiſme, Venus ſixieſme, le Soleil ſeptieſme, la Lune huitieſme. Et au Timée parlant de l'ame du monde il met le premier & moindre eſpace de la terre, à la Lune: le ſecond au Soleil, duple du premier: le troiſieſme à Venus, triple: le quatriſme à Mercure, duple du ſecôd, & quadruple du premier: le cinquiſme à Mars, octuple du premier: le ſixieſme à Iuppiter, triple du troiſieſme: le ſeptieſme à Saturne, eſtant vingt & ſept fois auſſi grand que le premier. Ceſt ordre des planettes ainſi diſpoſées par Platō n'eſt ſuiuy (cōme ie diſois) des Mathematiciē: car communément commençans à la Lune, qui nous eſt plus prochaine, il ſe content Mercure le ſecôd, Venus troiſieſme, le Soleil quatriſme, Mars cinquiſme, Iuppiter ſixieſme, Saturne ſeptieſme. La difference principale entre Platon & eux eſt pour le Soleil: car il le met au ſecôd lieu apres la Lune, & eux le contēt quatriſme des ſept: c'eſt à ſçauoir au milieu, comme auſſi à fait Ciceron au vi. de la Republique, ſonge de Scipion, ſuyuant la derniere deſcription comme plus apparente, & delaiſſant en ce noſtre autheur, qu'il auoit touſiours ſuyuy es autres liures precedens. Voiez ce qu'en eſcrit Macrobe, qui s'eſſorce rendre raiſon de ces diuerſitez.

1 Le cercle du premier & plus grand eſtre varié.) Il touche maintenant aux couleurs des ſpheres. Par le cercle du plus grand il entend le firmament diuerſifié, & comme depaint de pluſieurs eſtoiles. Du ſeptieſme fort luyſant, le Soleil. L'huitieſme prendre couleur du ſeptieſ.

NN.i.

me, la Lune qui prent lumiere du soleil luy rayant. Les planettes prennent couleur selon leur hauteur: car selon la hauteur de l'aer ou elles entrent, tele sera l'apparence de leur couleur. Ainsi sont elles colorées selon le cercle de leur passage, soit haut ou bas. Si donc l'aer est froid, leur cercle est teint en palleur: si ardent, en rougeur. Si l'aer ventueux, leur donne couleur effrayante. Il est vray que chacune a sa couleur naturelle, Saturne blanche, Iuppiter claire, Mars embrasé, Lucifer est flamboyant, & Vesper splendissant, qui sont comprises soubz le nom de Venus, Mercure estincellant, la Lune blonde. Quand le soleil se leue, il est ardent, apres il est estincellant. Plin liure ij. chap. xvij. Ciceron vi. de la Repub. au songe de Scipion, iacoit que la description de Platon ne conuienne entierement avec la leur.

- 2 Tout le fuseau estre tourné de mesme mouuement.) L'huitiesme sphere tourne quand & elle en xxiiij. heures innumerables estoiles depuis le leuant iusques en occident, demeurant tousiours mesme & indifferente.
- 3 Et étant tout agité, y auoir sept cercles interieurs tournez plus lentement & au contraire.) Platon au Timée. Or tourna il le mouuement de la nature mesme de costé, vers la partie dextre, & le mouuement de la diuerse par diametre vers la fenestre. Mais il donna la preeminence à l'agitation de la nature mesme & semblable: d'autant quil la laissa seule indiuisible: & diuisant l'interieur en six parties il feit sept cercles inegaux avec interualles duples & triples, qui sont de chacun costé

„ costé trois : & ordonna qu'ilz auroient leurs cours &
 „ mouuemēs contraires: trois de mesme vifesse, les quatre
 „ autres inegaux entre eux, & aux trois precedens: allans
 „ neantmoins tous par mesure & par raison. Donques
 toutes les planettes ont tousiours mouuement cōtraire à
 celluy du ciel: c'est à dire qu'il tire à senestre, & d'oc-
 cident en leuant: mais celluy du monde tire à dextre,
 & de leuant en occident. Car iagoit que le ciel empor-
 te & rauisse les planettes à l'occident d'un mouuement
 continuel & fort legier, chacune toutefois tient son che-
 min au contraire, & va plus lentement. Parquoy il dit:
 ἐν τῷ ὅλῳ περιφερομένῳ τοὺς μὲν ἐπὶ τοῖς κύκλοις, τῷ ἐναντίῳ
 τῷ ὅλῳ κίεμα περιφέρειοις, Et étant le tout tourné, y auoir
 sept cercles interieurs agitez plus lentement, & au
 contraire.

4 Entreulx l'huitiesme aller fort legierement.) i. La lu-
 ne, qui fait ordinairement son cours en xxvij. iours.

Le septiesme, sixiesme & cinquiesme, le Soleil Ve-
 nus & Mercure qui sont egaux, & font leurs cours
 en ccclxv. iours & enuiron six heures, plus ou moins.

5 Le troisieme aller de sorte &c.) i. Iuppiter allant de
 sele sorte, qu'il semble circūuoluer le quatriesme. i. Mars,
 & le quatriesme, le troisieme, Mars Iuppiter. le cin-
 quiesme deuxiesme, Mercure, Saturne. Ces quatre, satur-
 ne, Iuppiter, Mars, la Lune, suyuant le dire de Platō, sont
 inegaux entr'eulx & aux autres: car Saturne fait son
 cours en xxx. ans, Iuppiter en xij. Mars en deux, & la
 Lune comme il a esté dit, en xxvij. iours & huit heures.

NN. ij.

Par leſquelz mouuemens il aduient que l'aer amaffé enſemble en vn lieu par l'eternel tournoyement du monde n'en deuienne point gros & peſant , ains qu'il ſoit departy & digeré par le battemēt cōtraire des eſtoiles. Saturne eſt de nature froide & glacée, au deſſoubz duquel Iuppiter a ſa ſphere : Mars eſt le tiers, qui eſt enflambé du ſoleil prochain . Parquoy Iuppiter eſtant aſſis entre les deux, eſt rendu par leur moyen temperé & ſalutaire : c'eſt à ſçauoir par l'exceſſiue froideur de l'un, & grand ardeur de l'autre . Apres vient le ſoleil duc, prince & moderateur des autres lumieres, comme dit Ciceron au vi. de la Republicque , l'intelligence & temperation du monde avec tele grandeur , qu'il remplit tout de ſa lumiere: au deſſoubz duquel eſt Venus, prenant les noms du Soleil & de la Lune. Car ſe monſtrant au matin auant le Soleil, on l'appelle Lucifer: & le Soleil couché, Veſper : comme prolongeant le iour, & faiſant l'office de la Lune. Plinẽ dit que par ſa vertu toutes choſes ſont engendrées en terre: car quand elle eſt Lucifer ou Veſper , & qu'elle eſſand vne roſée genitale , elle ne parfait pas ſeulement ce qui eſt germé en terre , mais d'auantage elle haſte les fruitz des animaux. L'eſtoile de Mercure, eſt apres Venus, non toutefois de meſme grandeur ny force , qui quelqueſois eſclaire auant le ſoleil leuant , & quelqueſois apres le couchant. La derniere & plus admirable de toutes eſt la Lune , qui a fort trauaillé les entendemens des hommes

mes

mes sçauans au temps passé, à raison des varietez
qu'elle reçoit chacun mois. Voyez Pline, liure deuxies-
me, chapitre neuf.

Que ce fuseau soit tourné es genoux de
1 nécessité . Y auoir au dessus de chacun cer-
2 cle vne Syrene , rendant vne voix & vn son
3 propre , resulter neantmoins de toutes les huit *Ciceron 6. de*
4 certaine harmonie accordante . Autres trois *la Repub. son-*
5 filles de nécessité estre assises en vn trone par *ge de Scipion.*
6 places egallement distantes l'une de l'autre, dit- *Platō xij. des*
7 tes Parces, avec vestemens blancs, les testes co- *loix, & en*
8 ronnées, chantans sur l'harmonie des Syrenes: *l'Epinomide.*
9 c'est à sçauoir Lachesis, Clotho & Atropos: La-
10 chesis le passé, Clotho le present, & Atropos *Lactance 2.*
l'aduenir . D'auantage Clotho toucher de *de l'origi. de*
main dextre, & contourner la circumferance ex- *l'erreur chap.*
11 terieure du fuseau par interualles . Atropos de
la fenestre, les interieures en la mesme façon.
Lachesis par tour d'un costé, puis d'autre, & avec
les deux mains.

1 *Es genoux de nécessité.) En sa partie inferieure, qui est la destinée accommodée à mouuoir les sphaeres. Platō met trois especes de nécessité ou d'ordre fatal: La premiere qu'il appelle Adraстie, & loy d'Adraстie au*
NN. iij.

Phedre es substances superieures & intelligibles, l'autre es intellectuelles, qu'il nomme proprement necessité, & la dit icy estre mere des Parces. La troisieme *ἐμμετρίω*, en latin *fatum*, nous l'exposons destinée es choses naturelles & sensibles: comme au Politique, Protagoras, Timée. Toute nature estre cōtenue en ces trois. La premiere intelligible, la seconde intellectuelle, la troisieme naturelle. Besarion liure ij. chapit. ix. & Boèce, au liure de la consolation.

- 2 Y auoir au dessus de chacun cercle vne Syrene.) Il entend par ces Syrenes & Muses, les tons des huit sphaeres, & l'accord harmonieux procedant des tons.
- 3 Resulter neantmoins de toutes les huit certaine harmonie accordante.) Aucuns considerans la legiere cōuersion que fait chacun iour le ciel, & les autres mouuemens des planettes, distinguez par certains intervalles & proportions, ilz ont estimé ce ne pouuoir estre sans son & harmonie: encorès qu'elle ne vint iusques à nos oreilles. Car voyans les vnes portées plus haut, les autres plus bas, avec differences manifestes de tardité & de legiereté, & garder constamment leurs cours par inequalitez dissemblables, ilz ont fait par imitation sept sons distinguez d'intervalles, lequel nombre est le lyé & neud presque de toutes choses. Et par chordes & voix ont mis peine (comme dit Ciceron au vi. de la Republicq.) de représenter l'harmonie diuine en leurs espritz, & leur ouurir le chemin pour retourner au ciel, dont ilz estoient partis. Pythagoras à esté le premier inuenteur

inuenteur de cecy, qui appelloit la distance de la terre à la lune vn ton, & d'elle à Mercure demy ton, & de Mercure à Venus, presque autant : dela iusques au soleil vn ton & demy: Du soleil à Mars, vn ton, c'est à dire autant que de la terre à la Lune. De Mars à Iuppiter demy ton, & de Iuppiter à Saturne autre demy: & de la au Zodiak vn ton & demy. Qui sont sept tons, qu'on appelle l'harmonie de diapason, c'est à dire l'assemblée de tous les accords. Saturne cōme dit Plin au ij. liure de l'histoir. natur. chap. xxij. fait en ceste harmonie son mouuement en Dorius, Mercure en Phthōgus, Iuppiter en Phrygius, & ainsi des autres. Ce sont discours d'une subtilité plus plaisante que necessaire, & non veritables, comme monstre Aristote au second du ciel, chap. ix.

4. Autres trois filles de necessité,) Les trois facultez inferieures de ceste ame mondaine, concernans la destinée ou fatalité. La premiere est Lachesis, presidere aux sorts. Car elle est pleine des semences de toutes choses, & cōziēt les sorts & formes des vies, qu'elle insere aux ames.

La seconde est Clotho, qui vault autant à dire que reuolutrice: pource qu'elle enolue par certain temps & ordre les sorts de la vie, estans du commencement enuelopés, & les conduit à effect.

La troisieme Atropos, incōuertible: ou pource qu'elle conserue iusques à quelque terme inenitable les vies desia enoluées, & mises en action: ou pource qu'en enoluant les sorts elle procede par raison immuable. Au-

NN. iij.

cuns appellent Lachesis le firmament, es estoiles duquel les forces & sorts de toutes les choses inferieures sont contenues. Clotho la compagne des sept planettes, qui en l'euolution des sorts ministrés au firmament: & principalement ont nommé Saturne Atropos, d'autant que la faculté fatale infuse par l'instrument celeste aux elements agit en la matiere & en la forme, & en ce qui est composé des deux: aussi qu'elle agit en l'essence vertu & action: plus au principe, moyen, & en la fin. Les autres entendent par ces trois deesses fatales les trois temps: c'est à sçauoir le passé, present, & aduenir, esquelz tout est contenu. Du passé est l'origine, du present l'existence, du futur la dissolution. Nous commençons quand naissons, & sommes, quand vivons, & de-faillons d'estre, quand nous mourons. Au moyen de quoy ilz ont introduit ces trois Parces: dont la premiere commēce la vie: l'autre la maintient, & la tierce la rompt. & finit. Et combien qu'en toute ceste vie il n'y ait aucun temps apparent que le present: ce neantmoins par icelluy le passé. i. le cōmencemēt est entendu, & par le futur, la dissolution. Car par ce qu'une chose est, il appert qu'elle a eu quelquefois commencement, d'autant qu'elle ne peut estre sans commencement. Et entant qu'elle a eu commencement, elle prendra fin. Mais pour reuenir à nostre auteur, il afferme, comme lon verra cy apres les ames retournans en ce monde inferieur aller vers ces trois dames, par tel ordre: qu'apres que le sort de Lachesis est tombé sur quelque ame, & que naturel-
lement

lement elle desire la vie elementale : & qu'entre plusieurs vies proposées elle en aura pris quelque certaine, & eleu son Demon: L'élection confirmée, elle soit par son Demon conduite vers Clotho & Atropos, & vers Neceſſité. Oultre ce que Platon dit icy de la destinée, & des Parces, de la Neceſſité, & de la prouidence, il en traite auſſi au xij. des loix, & en l'Epinomide, & au Politique.

- 5 *Aſſiſes.*) Ces ſieges de neceſſité & de ſes filles, mōſtrent la fermeté de l'ordre fatal, comme s'il falloit que le progres des choſes mobiles, fuſt regi & ordonné par l'immobilité du premier moteur.

Places egallement diſtantes, ſignifient la diſtribution juſte & egalle eſtre faite, tant entre les destinées que par les destinées.

- 6 *Vestemens blancs.*) Ilz mōſtrent la nature inuiolable & innocente des destinées ou fatalitez : car il ne peut aduenir mal à l'vniuers, de ce qui deppend de l'auteur & gouverneur de l'vniuers.

- 7 *Teſtes couronnées.*) Il deſcrit par ces couronnes leur empire & authorité ſouueraine.

- 8 *Chantans ſur l'harmonie des Syrenes.*) Chanter eſt diſpoſer chacune choſe par les intervalles des temps en l'ordre, que la diuine prouidence ordonne qu'elles ſoient diſpoſées.

- 9 *D'auantage.*) Les Parces touchent les ſpheres ou globes, nō leur mere, pourtāt que les facultez inferieures de ceſte ame ſont plus ſemblables aux globes, que ſa ſubſtāce.

OO. 1.

- 10 Clotho toucher .) Lachesis touche avec les deux mains, pourtant qu'au commencement le milieu est tenu & la fin. Clotho touche de la main dextre la circonférence extérieure : Atropos l'intérieure avec la senestre . Pource que l'évolution de la vie procede par moyens , & de la cause extrinseque . Aussi qu'elle est plus ample , & qu'elle aduient plus prospere . Mais le terme inévitable prouient de la propriété intrinseque , & occultement , tout autrement que nous l'esperons .
- 11 Par intervalles .) Platon depaissant selon la commune maniere de parler des hommes, les offices diuins, il veut dire que les fatalitez ou destinées en partie conduisent les choses, & en partie ne les conduisent point: pource que la vertu de l'ame du monde demeurant en sa dignité entiere accommode son actiō au gouuernemēt des choses, & neantmoins en l'accōmodant ny est point meslée. Qu'aussi pource qu'elle accommode vne vicissitude temporelle aux actions, & que l'intermission qu'o y voit, ne vient pas d'elles, ains consiste en leur effect. ou pource qu'elle traite les choses naturelles, & ne touche aux supernaturelles : car elle ne touche point à ce qui appartient à la raison pure & libre : ou à l'intelligence superieure de la destinée, lesquelles choses sont reseruées par quelque ordre merueilleux à la souveraine prouidence de Dieu, superieure de la destinée. Semblablement il dit au Politique , que les choses mondaines sont regies maintenant par la destinée, maintenant par la

la providence, non pas que tel changement de temps se face par quelque vicissitude interposée, mais pourautant que iournellement aucunes choses sont faittes soubz la destinée, aucunes sont disposées par les loix de providence par dessus l'ordre fatal. Ficine sur ce dixiesme, & Bessarion liure ij. chap. viij.

Quand donc les ames viennent la, estre contraintes se retirer incontinent par deuers Lachesis, ou quelque prophete les met premierement par ordre, & apres auoir pris es genoux de Lachesis les sorts & exemples des vies, il monte sur φυχήϊ ἐφήμεροι.
vn haut siege, & parle ainsi: Lachesis fille de necessité vous dit: Ames iournelles, voicy le commencement de l'autre periode mortifere du genre humain. Vn Demon ne vous choisira point par sort, mais vous elirez le Demō. Qui premierement prendra le sort, premier elise la vie à laquelle il se tiendra necessairement. La vertu demeure libre, & selon qu'on l'honorera & mesprera, plus ou moins lon en aura: la coulpe en l'elisant, & Dieu sans coulpe.

En la nature generale les machines corporelles sont semences de toutes especes qui doyuent pulluler, non seulement par certaines formes & manieres, mais aussi en certains temps. D'auantage il y a en la propre nature de chacune espece quelque semblable ordre seminal
OO. ij.

pour la continuer & conseruer. Aussi y a il semblable incitement & procliuité en chacun indiuidu, pour produire autres indiuidus en leurs propres manieres & saisons. Ces trois natures sont telemēt disposées que l'indiuideuelle suyt la speciale: la speciale, generale: tellement que ce qui est de la nature de l'une, soit pareillement des autres: & que la nature particuliere conuienne avec l'vniuerselle. Presque mesme raison à la destinée, tant en l'ame du monde, qu'es ames des douze spherres & estoiles, & es ames particulieres, entre lesquelles sont contées les humaines. Donques en la vertu vegetale de nostre ame, se trouue quelque propre destinée & ordre enuelopé des choses futures, conuenant en forme, maniere & temps avec les destinées des ames celestes & de l'ame mōdaine. Cōme donc le germe de chacune plâte pullulant en quelques propres figures, & en son tēps semble cōuenir avec la nature vniuerselle du printēps, le prouocant à mesme chose: ainsi les ames par leur nature & destinée, alors mettent hors quelques propres vies, quand la destinée vniuerselle semblablement à ce les appelle, de maniere qu'elles imitent le chāt & son fatal. Ainsi viennent les ames au commencement de la vie vers Lachesis, pour confirmer leurs sorts, par les sorts de Lachesis.

¹ *Ou quelque Prophete.) Ce Prophete signifie, tant l'inspiration vniuerselle, & premiere de la prouidence diuine en l'ame, que l'opportunité en laquelle les ames sont induittes à suyure ceste destinée vniuerselle.*

² *Les met par ordre.) C'est à dire que tout cecy est cōfirmé,*

firmé, tant par la faueur de la prouidēce diuine que par l'opportunité de la concurrence qui est avec la destinée vniuerselle.

- 3 *Après auoir pris es genoux de Lachesis.) Il a dit auparavant que les Parces gouuernoient l'vniuers avec les mains, & maintenāt qu'on prēne es genoux de Lachesis les sorts des ames. Car cōme le gouuernemēt de l'vniuers soit plus noble que la dispositiō des ames, il attribue à bōne cause l'un aux mains, l'autre aux piedz.*
- 4 *Sorts & exemples.) Les sorts appartiennēt aux facultez vegetales: les exemples aux imaginations, lesquelles cōbien que soient superieures de la faculté vegetale, toutesfois luy sont fort prochaines. Car quand les semences de la vie future prennent force en icelle faculté, elles s'e-leuent incontinent en l'imaginatiō de vie semblable & de figure &, pareillemēt les affections s'esbouillēt, cōme nous voyons qu'une imagination ioieuse suyrt l' affectiō sanguine du corps, iraconde la cholérique, triste la melancholique, luxurieuse la feconde.*
- 5 *Ames iournelles, ψυχαι ἐφήμεροι.) Les Grecs appellēt ἐφήμερον, ce qui est caduque, fragile, & de vie brieue. Il appelle ainsi les ames, pource qu'elles sont la en iour perperuel, & que la vie qu'elles estimēt tant, en comparaison de l'autre n'est que d'un iour.*
- 6 *Voicy le commencement.) D'autant que les ames selon son opinion, descendent du ciel en terre, & derechef montent de la terre au ciel.*
- 7 *De l'autre periode mortifere du genre humain.) Il*
OO. iij.

appelle le genre humain, non seulement mortel : mais à fin qu'il preuoye les maux de l'ame, il y adiouste mortifere, comme s'il vouloit dire que la vie du corps fust la mort de l'ame. i. sa perdition & corruption.

8 Vn Demon ne vous choisira point, ains vous elirez le Demon.) Nous auons touché ce point nagueres, qui signifie en peu de paroles, que le franc arbitre & liberté d'election gist en nous, de prendre le bien, & fuyr le mal. Or appetent tousiours les ames ce qui est le meilleur & prennēt, quelquefois le pire: car elles veulent tousiours suyure Dieu & le droit, cōme il dit au Timée: & ne le suyuent tousiours, comme il monstre au Gorgias, distinguant la vraye volonté de la faulse.

9 La vertu demeure libre.) Il n'y a point de necessité, contraignant les hommes à viure plus tost d'une maniere que d'autre: ce nonobstāt apres que lon a choisi vne vie & vn Demon, la vertu peut plus tost disposer la vie eleüe, que la faire delaisser: attendu qu'il faut accomplir le cours du sort.

10 La coulpe en elisant, & Dieu sans coulpe.) Platon escrit au Timée, que le createur apres auoir fait les ames, il leur enseigna la nature de l'vniuers, & les loix fatales: & pour n'estre à l'aduenir tenu de leurs vices & imperfections, il leur monstra comment elles pourroient se rendre heureuses, & comment deuiendroient malheureuses.

1 En apres il dispose deuant eux sur terre les exemples

exemples des vies en plus grand nombre, qu'elles ne semblent estre icy. Y en auoir de toutes manieres, & de tous animaux : mais principalement les humaines.

¹ *Ce prophete. i. L'inspiration de la prouidence diuine monstre à la raison par quelque lumiere de iugement qu'elle a faculté libre de consulter & elire, & de cognoistre ce qui s'ensuyt de l'election temeraire. Parquoy il dit que le prophete propose les exemples des vies, non seulement pource que l'inspiration de la prouidence diuine confirme les fatalitez: mais aussi d'autant qu'elle met les sorts & exemples fataux en l'exament & iugement de raison.*

Se trouuer tyrannies, les vnes perpetuelles, les autres durables pour quelque temps, qui sont finalement reduittes en poureté, exil ou mendicité. Y estre aussi les vies des hommes illustres, les vns par beauté & force de corps, avec prouesse es combatz, & ieuz de pris: les autres par noblesse de sang, & vertu de leurs progeniteurs, qui pour teles choses sont estimez. Il faisoit le semblable des femmes. L'ordre & condition de l'ame n'estre point, qu'il soit necessaire en elisant autre vie, qu'elle soit rendue d'autre condition ou nature. Les autres vies estre meslées ensemble: maintenant de richesses & de pouretez: mainte-

OO. iiii.

nant de maladie & de fanté: maintenant tenir quelque moien. Enquoy consiste, amy Glaucon, tout le danger de l'homme. Parquoy il conuient mettre peine à ce que toutes autres disciplines delaisfées, chacun cherche & apprenne celle cy, s'il a moyen de la chercher & apprendre: par laquelle il puisse discerner la bõne vie de la mauuaise, & preferer en toutes choses à luy possibles, tousiours les meilleures . considerant les precedentes , comment iointes ensemble ou separées seruent à la vertu & à la conduitte de nostre vie. Cognoistre que peut beauté meslée avec pourceté ou richesse: & avec quelle habitude de l'ame, elle fait bien ou mal . D'auantage que c'est noblesse, ou ignobilité: viure en priué, ou en authorité: estre fort, ou foible: prompt à apprendre ou tardif, & autres semblables, qui par nature appartiennent à l'ame, ou s'acquierent avec le temps. Que peuuet meslez ensemble, de maniere qu'en les bien considerant, & regardant à la nature de l'ame, lon puisse discerner la bõne vie de la mauuaise: appellant mauuaise, celle qui rend l'ame pire: & bonne, qui la rend meilleure, contemnant au reste toutes autres choses. Car nous auõs veu tele election estre plus auantageuse pour le vif & pour le mort . Que tenant ceste opinion plus ferme que diamant, il faut aller aux enfers , à fin de n'admirer les richesses & autres maux . A fin
aussi

aussi qu'on ne tombe es tyrannies & actions semblables, induisans a cōmettre plusieurs maux incurables:& qui d'autre part en font recevoir de pires. Mais plustost qu'on sache elire la moienne vie par tout cecy, & fuir l'exces d'un costé & d'autre, a nostre pouuoir, tāt en ceste vie qu'en tout le temps futur:veu que c'est la vraie maniere de rendre l'homme heureux. Car le messager retourñāt de là, racontoit comment le prophete disoit encores ainsi: Si quelqu'un viēt le dernier, elise prudemment, viue constamment, & il trouuera vie desirable, & non mauuaise. le premier ne soit negligent a choisir, ny le dernier perde courage. Ce propos dit, il recitoit comment celuy a qui le sort premicrement aduint, en trop s'auançant, choisit vne grande tyrannie, & par son imprudence & excelsiue auidité, n'eut patience de cognoistre, qu'en la vie par luy choisie y auoit certaine destinée, qu'il deuoreroit ses enfans, & commettroit plusieurs autres execrables mechancetez. Mais apres y auoir pensé à son loisir, s'estre fort tormenté, deplorant son election, d'autant qu'il ne s'estoit pris garde des inconueniens, dont le prophete l'auoit admonesté. Ne s'accuser toutefois, comme cause de ses maux, ains la fortune & les Demons, & toute autre chose, plus tost que soy-mesme. Estre l'un de ceux qui estoient venuz du ciel,

PP.i.

& qui durât la premiere vie auoit vescu en quelque Republique policée, participant de vertu par vsage sans philosophie: tellement qu'il disoit n'y auoir moins de ceux qui venoient du ciel, que d'autres trompez en l'élection susditte : attendu qu'ilz n'estoient accoustumez à endurer peine & trauail. Ceux qui viennent de la terre ne proceder tant legierement à elire, d'autant que plusieurs d'entre eux ont beaucoup souffert, & veu les autres souffrir. Pour ceste cause, & par la chance du fort, aduenir à plusieurs ames mutation de biens & de maux . Si donc toutes les fois que quelqu'un retourne en ceste vie, il philosophe sincerement, & le sort dernier de l'élection ne luy aduienne, il semble par le rapport qu'on en fait, non seulement estre icy heureux, & que le chemin d'icy là, & le retour de là icy, ne luy soit terrestre & aspre, ains doux & celeste. Or disoit il estre merueille de veoir comment chacune ame elisoit sa vie. Tele election estre miserable & ridicule, pleine neantmoins d'admiration: d'autant qu'elle est en la plus grande partie selon la façon de viure precedente . Auoir veu l'ame qui fut d'Orphée prédre la vie d'un cygne, par hayne du genre féminin, ne voulant pour les femmes qui l'auoient tué, naistre autrefois . Aussi auoir veu celle de Thamyras choisir la vie du rossignol. D'auantage un cygne s'adressant à la vie humaine,

*Onide Meta-
morph. II.*

maine , ainsi que font les autres animaux musiciens, cōme il est vraisemblable. Quelcune ce pendant qu'on presentoit les sorts , auoir pris la vie du lion: cest à sçauoir celle d'Aiax Telamonien, ne voulant plus estre homme pour la souuenance du iugement des armes. Puis celle d'Agamemnon en hayne du genre humain, & pour les calamitez souffertes, elire la vie de l'Aigle. Outre plus l'ame d'Atalante, a laquelle combien que fust aduenue vn sort moien, voiant neantmoins le grād hōneur qu'on faisoit aux Athletes, ne s'estre peu contenir, qu'elle ne print la vie Athletique . En apres celle d'Epée Panopeen muée en la nature d'vne femme artificielle . Et assez loin entre les dernieres, l'ame du fol Therfites , conuertie en singe. Par cas fortuit estre aduenue le dernier sort à l'ame d'Vlysses, detestant l'ambition par la memoire des trauaux & ennuyz passez . pource auoir tournoié long tēps au parauant que choisir: mais finablement auoir eleu la vie d'vn homme priué, & non curieux, qu'il trouua à grande difficulté en quelque part delaissee par les autres, disant qu'il en eust autant fait, si le premier sort luy fust escheu, & s'y estre arresté tresuoluntiers. Il affermoit aussi qu'il venoit plusieurs des autres animaux es hommes, & estoient transmuez les vns es autres: les iniustes es cruelles bestes, les iustes es doulces : & par ceste maniere recevoir

PP. ii.

*Homere Odys.
λ. Sophocles en
Aiax. Lucian
dialogues des
morts . Ouide
Meta. 13.*

Met. 8. & 10.

Iliad. β.

Entour l'odyssée.

toutes sortes de mixtions.

1 *Quand il dit les ames entrer au corps des bestes, il le faut prendre allegoriquemēt: c'est à sçauoir que les ames raisonnables ne prennent la vie brute, ains deuiennent brutes aucunement, en imitant la vie des brutes. voiez les annotations sur le Phedon, pag. cxiiij. cxv. & autres, iusques à cxxij. ou ceste question est bien au lōg traittée; & outre ce que nous y auons escript, S. Augustin sur le pseau. cxlvi. S. Ambr. au liure du bien de la mort, chap. x. S. Basile sur l'Hexamerō en l'homelie viij. Saint Crysoſt. en l'homelie premiere sur l'euāgile de saint Iean, & sur les actes des apostres, chap. ij. hom. iij. sur la fin.*

Quand toutes les ames eurent pris vies selon leur sort, il les disoit estre allées d'ordre par de-
 1 uers Lachesis, qui baille à chacune pour l'accōpa-
 gner le Demon par elle choisi, cōme garde de sa
 vie, & executeur des oeuvres eleües: qui la meine
 premieremēt à Clotho, soubz la main de laquelle
 & tournemēt du fuseau il confirme la fortune
 prise auparauāt. De là aller incōtinēt vers le thro-
 ne de necessité, qu'elles passēt. Et quād l'ont passé,
 2 venir toutes par grand chaleur & ardeur au chāp-
 3 de Lethé, entieremēt denué d'arbres & autres cho-
 ses que la terre pduit. Reposer la nuit, venāt pres
 4 le fleuve Amelise: dont l'eau ne peut tenir en au-
 5 cū vaisseau. Tous estre cōtraintz en boire certaine
 portion. Ceux qui n'ont prudēce pour se cōduire,
 6 boire outre mesure. Qui en boit tousiours, perdre
 la

la memoire de toutes choses. Quād ilz ont dormi
 7 iusqs à minuyt, s'eleuer vn tōnoire & mouuemēt
 de terre, & incōtinēt estre portez, l'vn d'une part,
 l'autre d'autre en haut, & saillir hastiuemēt à la ge
 8 neration, cōme estoiles. Qu'il auoit esté empesché
 boire de ceste eau: ne sçauoir toutefois cōment,
 & en quelle maniere il estoit retourné au corps.
 Mais comme sur la pointe du iour il eust incō-
 tinent recouuert la veüe, s'estre desia trouué pres
 du feu.

1 *Qui baille à chacune pour l'accompagner le Demō
 par elle choisy, comme garde de sa vie, & executeur
 des oeuvres eleües.* τοῦτομ φύλακα συμπεμπει τῷ βίῳ, καὶ ἀπο
 πλεῶν τῶν ἀρετῶν. *Eusebe au septiesme chapitre du
 tresiesme liure de la preparation euangelique, atteste que
 Platon en cest endroit aye suiuy l'escriture, dont nous
 auons appris qu'a chacū à esté dōné diuinement vn ange
 pour sa garde. Nous auons amplement parlé des Demōs
 au Phed. page. cciiij. & ccv. Ficine escrit icy plusieurs
 resueries à ce propos, qui ne meritent d'estre recitées.*

2 *Par grād chaleur & ardeur.* Cela peut signifier trois
 choses: c'est à sçauoir croistre l'ardeur de l'amour corpo-
 rel, & la cure & sollicitude en estre augmētée. Itē qu'il
 descend du ciel par la sphaere du feu. D'auātage la cha-
 leur naturelle necessaire pour viusfier le corps terrestre.

3 *Au champ de Lethé.* .i. d'obliance: car par trop
 grand song des choses terrestres l'on oublie les cele-
 stes: & par ceste obliance l'on vient de fertilité

PP. iij.

en sterilité. A ceste cause il dit les ames descendre au champ d'obliance tout sterile.

4 Pres le fleuve Amelite .) C'est à dire de nonchaloir. Car par penser trop es choses mortelles, l'on neglige les eternelles, dont s'ensuyt perte & difficulté de reminiscence.

5 Dont l'eau ne peut tenir en aucun vaisseau.) C'est vne metaphore ou translation poëtique, signifiant que l'inferieure matiere qu'on appelle fleuve, coule incessamment par les formes . Il a voulu aussi monstrier le vice d'obliance, qui est de ne retenir rien, ains d'estandre incontinent tout, ou laisser perdre.

6 Boire oultre mesure .) Il veut dire que l'ame qui aura trop beu de ce fleuve, c'est à sçauoir qui par trop grande affection se sera associée au corps , aura plus grande obliance du passé , & plus tard elle s'en ressouuiendra.

7 S'eleuer vn tonnoire & mouuemēt de terre.) Disant les ames estre insinuées à ceste generation terrestre par tonnoire & mouuement de terre, il monstre premiere-ment qu'elles entrent en ceste prison par signes malheureux . En apres qu'il faut necessairement que certain mouuement tant celeste que terrestre soit fort vehement, pour contraindre l'ame d'entrer en vne prison tant hidense.

8 Comme estoiles .) Les ames retiennent de la nature des estoiles, & retournent aux estoiles , selon l'opinion de Platon au Timée.

Voila

Voila comment ô Glaucon, ce propos à esté
 conferué, & n'est peri: qui mesmes nous confer-
 uera tous, si luy obtemperons, & passons bien le
 fleuve de Lethé sans fouiller nostre ame d'au-
 cune macule . Doncques si nous adioustons foy
 à mes paroles, croians l'ame immortelle, & tele
 que puisse soustenir tout mal, & tout bien, nous
 suyuerons tousiours le chemin tendant en haut,
 & exercerons entierement iustice avec pru-
 dence : à fin que soions agreables les vns
 aux autres, & aux Dieux, ce pendant que
 demeurerons icy . Et apres qu'aurons
 obtenu les loiers, comme ceux qui
 gagnent la victoire, & obtien-
 nent triumphe, soions heu-
 reux, tant icy qu'au
 voyage de mil
 ans, dont
 nous a-
 uons
 par
 lé.

*En ce mesme
 liure pag. 263.*

Fin du dixiesme de la Repu-
 blique de Platon.

PP.iii.

2. DE L'AME DIVINE ET HV-
MAINE, DE LEVRS ACTIONS ET
affections, discours pris du Phedre de
Platon , traduit de Grec en
François, & exposé
par Loys le
Roy.

QQ.i.

Source que sans ame rien n'a mouuement
 & vigueur, & qu'elle est source & princi-
 pe de mouuement à toutes choses agitées:
 iacoit que ne la voions, ains la cognoissons
 seulement par ses actions. A ceste cause Platon en ce
 beau passage pris du Phedre, & au dixiesme liure des
 loix, par le moien du mouuement à monsté la sub-
 stance, nature & immortalité de l'ame. Et pas-
 sant oultre, a procedé iusques à l'essence de la di-
 uinité. Aristote aussi suyuant la mesme voie
 en l'huitiesme liure de l'audition natu-
 relle est paruenue en la cognoissan-
 ce de Dieu, qu'il appelle pre-
 mier mouuant, perpetuel
 & immobile, soit
 qu'il l'estime
 intelligence
 ou ame.

D V



DV PHEDRE DE PLATON.

*Il monstre l'ame immortelle , pource qu'elle s'agite
perpetuellement, & est cause & commencement de
mouuement aux autres, qui sont agitez.*

DONQVES il faut premierement, Platon x. des loix. Ciceron en la premiere Tuscul. au dialogue de vieill. vi. de la Repub. song. de Scip. Lactan. au liure du diuin loier, chap. vi. viij. s. Acha nase i. contre les gentils. Arist. viij. de laud. naturel. chap. vi. & au premier du mesme liure s'eforce de mon- strer le mou- uement estre eternal.
 1 considerant la nature de l'ame,
 2 tant diuine que humaine, veoir
 3 ses operations & affectiōs, pour
 4 en cognoistre la verité. Le com-
 5 mencement de la demonstra-
 6 tion sera tel. Toute ame est immortelle . Car ce
 7 qui est en perpetuel mouuement , est immortel:
 8 mais ce qui agite l'autre , & est agité par l'autre,
 9 comme il reçoie fin de mouuement , il reçoit
 10 aussi fin de vie. Ce dōc seulement agite soy mes-
 11 me, attendu qu'il ne se delaisse point, iamais ne
 12 cesse d'estre agité: ains est aux autres, qui sont agi-
 13 tez, source & principe de mouuement . Or est le
 14 principe ingenite : pource que necessairement
 15 tout ce qui est fait, procede du principe , & non
 16 le principe d'ailleurs . Car si le principe proce-
 17 doit de quelque autre , il ne procederoit pas du
 18 principe. Mais puis qu'il est ingenerable, aussi est

QQ. ii.



8 il incorruptible:veu que le principe perdu, il ne
 pourroit estre crée d'autre,ny en creer d'autre, si
 tant est que toutes choses doiuent procéder du
 commencement.Par ainsi ce qui agit soy mes-
 me, est le commencement de mouuement, qui
 9 ne peut mourir ou naistre. Autrement tout le
 ciel & toute la terre par neccsité cesseroit d'estre,
 sans iamais pouuoir recouurer mouuement,dõt
 10 ilz fussent autrefois creez. Puis donc que ce qui
 agit soy mesme, est immortel,quiconques dira
 ce estre la substance & raison de l'ame,il n'aura
 11 occasion de rougir. Car tout corps qui exterieu-
 12 rement reçoit mouuement,est inanimé.Mais ce-
 luy qui a mouuement interieur,& agit soy mes-
 13 me,est animé,comme estant tele la nature de l'a-
 me. Parquoy s'il est ainsi que rien n'agit soy
 mesme,que l'ame,elle est par neccsité ingenite,
 & immortelle.

I *Toute ame est immortelle.) Plusieurs ont mal prins
 ce lieu,& mesmement les Peripateticiens, cuidans que
 Platon voulust dire les ames des bestes brutes estre
 aussi immortelles.Mais ilz se sont lourdement deceuz:
 car Platon n'estime pas les ames des bestes estre pro-
 prement ames, ains quelques vies & simulachres des
 ames.Et a constitué trois genres d'ames,celeste,demo-
 nique & humain,& trois chariorz de semblable qua-
 lité, comme nous auons dit sur le Phedon. Il attribue*

au premier genre science de toutes choses : au second
 droitte opinion : au troisieme incertaine, qui est mainte-
 nant droitte, & maintenāt ne l'est point. Voila en quoy
 il vsurpe proprement le nom de l'ame . Quant aux a-
 mes des bestes, elles ne sont ames selon Platon, que par
 metaphore . Et pource quand il dit, toute ame estre
 immortelle, il ny faut comprendre les brutes : comme
 nous pouuons entendre par nostre auteur mesme, le-
 quel parlant au Timée de l'ame sensitiue, comme est
 » celle des bestes, escrit ainsi : Eux imitans leur pere, &
 » prenans commencement immortel de l'ame, ilz l'enfer-
 » merent dedans le corps mortel, que luy submirent en-
 » tierement, & luy donnerent comme vn chariot, au de-
 » dans duquel ilz feirent encores vne autre espee mor-
 » telle de l'ame. subietie necessairement à plusieurs vehe-
 » mentes perturbationes. Et apres les auoir nombrées, met-
 » tant toutes ces choses (dit il) necessairement ilz com-
 » poserent le genre mortel, & bien tost apres: Puis collo-
 » querent en la poitrine le genre mortel de l'ame. Lactan-
 » ce au liure du diuin loyer, chap. viij. Tout ce qui a par
 » soy sentiment & mouuement continuel, est immortel:
 » car ce qui n'a aucun commencement de mouuement,
 » n'aura aussi aucune fin, d'autant qu'il ne peut delais-
 » ser soy-mesme. Lequel argument eust donné eternité aux
 bestes brutes, comme aux hommes, s'il n'en eust fait di-
 stinction par l'adionction de sapience. Il adionste donc
 à son argument, pour euitier ceste communauté d'immor-
 talité, qu'il ne se pouuoit faire que l'esprit de l'homme

QQ. iij.

ne fust im mortel, duquel la merueilleuse industrie d'in-
 uenter, la promptitude de penser, la facilité de conce-
 uoir & discerner, la memoire du passé, la prouidence
 du futur, & la science de plusieurs arts innumerables
 (que tous les autres animaux n'ont point) apparoissent
 diuines & celestes: par ce que l'origine de l'esprit com-
 prenant & retenant si grandes choses, n'estoit point
 trouuée en terre: car certes il n'a rien meslé en luy de
 tout ce qui est créé en terre: ains faut necessairement
 que ce qui est pesant & corruptible en l'homme, soit
 reduit en terre: & ce qui est leger & subtil (qui est sans
 doute indiuisible) est deliuré du domicile corporel, ainsi
 comme d'une prison, s'en volle au ciel, & a sa nature.

- 2 Car ce qui est en perpetuel mouuement, est immor-
 tel.) Tout ce qui perit, est corrompu, ou de soy mesme,
 pour la matiere estant en luy, ou bien exterieurement
 par quelque autre: comme le bois est corrompu de soy
 par vermoulisseure, qui luy est maladie innée & vice
 propre, ainsi qu'il a esté monstre au. x. de la Republiq.
 ou il est corrompu exterieurement par le feu, & en plu-
 sieurs autres manieres. Comme donc il y ait deux ma-
 nieres vniuerselles de corruption, Platon voulant mon-
 strer l'ame ne pouuoir estre corrompue par l'une ny
 par l'autre, il a mis deux raisons en auant: La pre-
 miere est, que l'ame ne peut perir de soy mesme, puis
 „ qu'elle s'agite, & est tousiours agitée: L'ame (dit il) est
 „ agitée de soy mesme: ce qui est agité de soy mesme, est
 „ tousiours agité: ce qui est tousiours agité, est immortel:

l'ame

l'ame donc est immortelle. La secõde raison est, que l'ame ne peut perir par autruy, d'autant qu'elle est aux autres qui sont agitez, source & principe de mouuemẽt. Sa teneur est tele. L'ame agit soy-mesme: ce qui agit soy-mesme, est principe de mouuement: ce qui est principe de mouuement, est ingenite: ce qui est ingenite, est incorruptible, suyuant la sentẽce d'Aristote, qui dit au premier du ciel qu'ingenerable & incorruptible sont conuertibles: ce qui est incorruptible, est immortel: l'ame dõc est immortelle.

3 *Mouuement.) Quant au mouuement, que Platon attribue à l'ame, il n'entend autre chose que son action ou operation, sans l'ayde de l'instrumẽt corporel. Ce qui à meu principalement Aristote de dire que l'intellect, ou intelligence venoit exterieurement, & estoit immortelle. Ses propres motz au ij. de la gener. des animaux chap. iij. sont telz: Donques il reste que la seule intelligence vienne exterieurement, & qu'elle soit diuine: car l'action corporelle ne communique rien avec son actiõ.*

Il riẽt semblable propos au secõd de l'ame, chap. ij. & au troisiẽme liure, ou il traite amplement de l'intelligence

4 *Mais ce qui agit l'autre, & est agité par l'autre.) Aristote au liure viij. de l'audition naturelle, chap. iij. Entre les choses qui agitent & sont agitées, les vnes par accident, les autres d'elles-mesmes: agitent & sont agitées. Par accident, celles qui sont es autres, qui agitent ou sont agitées, & qui par partie. Par elles, qui agitent ou sont agitées, non pour estre es celles qui agitent, ou*

QQ. iij.

qui sont agitées : ny aussi pource que aucune de leurs parties agite, ou soit agitée. Entre celles qui sont agitées d'elles mesmes, aucunes sont esmeües d'elles mesmes, aucunes par autre mouvement : Et sont les aucunes agitées par nature, aucunes par violence cõtre nature : car ce qui est agité de soy mesme, est certainement agité par nature, comme chacun animal : veu que cbacun animal est agité du mouvement par soy-mesme. Or disons nous ce estre emeu par nature, qui a le principe de mouvement de soy. Parquoy tout animal s'agite par nature : mais le corps peut estre remué par nature, & contre nature.

5. Ce donc seulement, qui agite soy-mesme.) Platon & Aristote conuiennent en ce que l'ame soit le principe & la source de toutes motions : pourtant qu'elle s'agite, & est agitée d'elle mesme : mais ilz different es termes : car Aristote l'appelle principe, premier mouuant, immobile, & Platon, nature mouuant soy-mesme : agiter soy-mesme, dit Aristote, est l'office de la vie, & propre des animaux.

6 Or est le principe ingenite.) Tout principe, comme principe, est ingenite : autrement s'il estoit genite, comme toute generation soit mouvement, on ne puisse estre sans mouvement, nous serions contrains confesser qu'il yeust mouvement deuant toute motion. Et comme ce point soit fort impertinent, nous tomberions encores en vn autre erreur plus absurde, de dire qu'il y eust principe du principe, & qu'il fallust proceder en infinité. Aristote

stote, liure viij. de l'audition naturelle, chapit. v. Si tout (dit il) ce qui est agité, necessairement est agité par quelque autre, ou cest par celluy qui est agité d'autre, ou par celluy qui n'est point agité d'autre : iacoit qu'il soit esmeu par celluy qui est agité d'autre : il est necessaire qu'il y ait quelque premier mouuant, qui ne soit point agité par autre. S'il y à tel premier mouuant, il ne faut point qu'il y en ait d'autre: car il n'est possible que ce qui agite, & est agité par autre, procede en infinité: attendu qu'il n'y à rien premier entre les infinis. Si donc tout ce qui est agité, est agité de quelque mouuement, & ce qui agite, premierement est agité non toutefois par autre, certes il est necessaire que ce premier soit agité de soy mesme. Le mesme autheur au xij. de la metaphysi. cha. dernier. D'auantage (dit il) s'il n'y à rien oultre les choses sensibles, il n'y aura principe, ny ordre, ny generation, ny seront mesmes les corps celestes: ains y aura tous iours principe du principe, comme il est aduenue aux theologiens anciens, & à tous les physiciens, qui n'ont cogneu autres principes que ceux qui tombent soubz les yeux. Et ne peut cela aduenir, comme dit Alexandre Aphrodis. sur ce passage, pourtant qu'il a esté desia demonstré y auoir quelques choses sempiternelles. Voiez pareillement la paraphr. de Flamine sur cest endroit.

7 Mais puis qu'il est ingenerable, aussi est il incorruptible.) Aristote au premier du ciel, chap. xi. & xij. monstre que generable & corruptible, ingenerable, & incorruptible sont termes conuertibles.

RR. i.

- 8 *Veu que le principe perdu , il ne pourroit estre créé d'autre, n'y en créer d'autre.) Le principe perdu il ne pourroit estre restitué ou refait par autre , ny en créer ou produire d'autre. Car comme tout ce qui est créé, necessairement doye proceder de quelque principe, certes le principe perdu & corrompu , il n'y auroit moyen de plus rien créer . Et si ne pourroit estre produit par autre, pourtant que tout ce qui est fait, est fait de quelque principe.*
- 9 *Autrement tout le ciel, & toute la terre par necessité cesseroit d'estre.) Ces morz icy monstrent assez ceste diuine & admirable raison ne conuenir a noz ames, ains a l'ame supreme, omnipotente & fontaine des autres ames : car noz ames ne mouuent point le ciel & la nature. Et quand nous defauldrions, le ciel pour cela ne cesseroit d'estre: mais Dieu defaillant, le soleil ne feroit plus son cours, ny les autres corps celestes, & toute nature defauldroit. Donques ceste raison conclud necessairement qu'il y a vne ame omnipotente sans principe, sans mouuement d'autrui, motrice de toute vie. Et s'il ny auoit vn principe eternal, dépendât de nul autre, prenant de soy & non d'ailleurs tous biens, toute faculté d'agiter, & de viuifier: tout le ciel tomberoit, & toute nature cesseroit.*
- 10 *Puys donc que ce qui agite soy-mesme est immortel , quiconques dira ce estre la substance & raison de l'ame, il n'aura occasion de rougir.) Platon a ce propos fait vn tresbeau discours de la substance &*

raison de l'ame au x. des loix, en la maniere qui sensuit.

» L'ATHENIEN. Mais quelle raison y a il de ce
 » que nous appellons ame: en auons nous d'autre que
 » celle, que disions n'agueres, quelle se peut mouuoir
 » soy-mesme? CLIN. Dittes vous que mouuoir soy-
 » mesme, soit la raison & substance, de ce que nous
 » nommons tous ame? L'ATHENIEN. Certaine-
 » ment. mais si ainsi est, il sera besoing de demonstrier
 » plus suffisamment estre mesme lame & la premiere
 » generation, & mouuement des choses qui sont, fu-
 » rent, & seront, & de toutes leurs contraires: attendu
 » qu'elle apparoit estre la cause a toutes de toute trans-
 » mutation & mouuement. CLIN. Non: car il est
 » suffisamment monsté l'ame estre la plus ancienne de
 » toutes: d'autant qu'elle est principe de mouuement.
 » L'ATHENIEN. Doncques le mouuement fait
 » par autre en autre, & par lequel rien n'agit soy-
 » mesme, n'est il pas second, & doibt estre postposé au
 » mouuement superieur: attendu que c'est la mutation
 » du corps inanimé? CLIN. Vous parlez droitte-
 » mēt. L'ATHE. Nous disons donc droittement, propre-
 » ment, veritablement & parfaitement l'ame auoir esté
 » premierement crée que le corps, & les corps secondemēt
 » & apres l'ame, subiet a l'ame luy dominant selō nature.
 » CLIN. Veritablement. L'ATH. Ne sommes nous pas
 » memoratifz d'auoir accordé au precedent, que si l'ame
 » est plus ancienne que le corps, aussi que les choses ap-
 » partenantes à l'ame soient plus anciennes que celles du

R.ij.

„ corps? CLIN. Sans doute. L'ATH. Donques les affe-
 „ ctions, meurs, voluntez, cogitations, vrais opinions, solli-
 „ citudes, memoires sont premieres que la longueur, lar-
 „ geur, profondeur & force des corps, puis que l'ame est
 „ premiere que le corps. CLIN. Neceffairemēt. L'ATH.
 „ Est il point neceffaire de confesser aufsi l'ame estre cau-
 „ se du bien & de l'honneſte, du mal, & deshonneſte, du
 „ iuſte & iniuſte, & de tous leurs contraires, ſ'il eſt ainſi
 „ que la mettions cauſe de toutes choſes? CLIN. Pour-
 „ quoy non? L'ATHE. Si l'ame regit tout, & reſide en
 „ toutes choſes agitées, n'eſt il pas neceffaire de confesser
 „ qu'elle gouverne aufsi le ciel? CLIN. Entierement.
 „ L'ATH. Vne ou pluſieurs? MEG. Pluſieurs, à fin de
 „ reſpondre pour vous. L'ATH. Nous n'en pourrions
 „ moins mettre que deux, l'une benefique, l'autre con-
 „ traire. CLIN. Vous avez tresbien dit. L'ATH. Soit.
 „ L'ame donc conduit tout ce qui eſt au ciel, en la terre, &
 „ en la mer, avec ſes mouuemēns, qu'on nomme vouloir,
 „ conſiderer, ſoigner, deliberer, opiner droittement ou faul-
 „ ſement, eſiouir, douloir, conſier, craindre, hayr, aymer, &
 „ par tous les autres mouuemens qui ſont prochains à
 „ ceux cy, & premiers en operation. Et prenans les ſe-
 „ condz mouuemens des corps conduiſent tout en aug-
 „ mentation & diminution, en condensation & rareſa-
 „ ction, & es autres qui les ſuyuent, chaleurs, froideurs,
 „ peſanteurs, legieretez, dur & mol, blanc & noir, auſte-
 „ re & doux, & amer: & generalement avec tous dont
 „ uſant l'ame, & oultreplus prenant touſiours l'intelligen-
 ce,

„ ce, comme celle qui est Dieu prenant vn Dieu, elle con-
 „ duit tout droittement & heureusement : mais si elle se
 „ ioint avec ignorance, elle fait tout au contraire. Et au-
 tres propos concernans la nature de l'ame, & ses mou-
 uemens, qu'il poursuyt diuinement au mesme liure.

11 Car tout corps qui exterieurement reçoit mouue-
 mēt, est inanimé, τὰρ ὅτι σώμα, ὃ ἐξ ὧθεν τὸ κινεῖσθαι, ἄψυχον.)
 i. sans ame, & qui ne peut estre agité qu'exterieure-
 ment, & par autrui, que les Grecs appellent ἑτεροκίνητον,
 & qui est de sa nature du tout immobile.

12 Qui à mouuement interieur, & agite soy mes-
 me, est animé, ὃ δὲ ἐνδοθεν αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ, ἐμψυχον.) Lon ap-
 pelle tout ce animé, qui est agité de soy. i. interieurement,
 que les Grecs nomment aussi αὐτοκίνητον : comme si c'e-
 stoit la vertu & faculté de l'ame de s'agiter premie-
 rement, puis le corps. Aristote au ij. de l'ame, chapit.
 „ iiij. Or est l'ame la cause & commencement du corps,
 „ viuant par trois manieres: car c'est la cause, dont pro-
 „ cede le mouuement, & ce pourquoy lon fait quelque
 „ chose: & comme la substance des corps animez. Quelle
 „ soit comme substance, il est notoire: attendu que la sub-
 „ stance est cause d'estre à tous, & viure aux viuans,
 „ leur est estre, dont la cause & le principe est l'ame.

13 Parquoy.) Si lon entendoit ceste conclusion de l'a-
 me humaine, il s'ensuyuroit qu'elle fust ingenerable, &
 plusieurs autres absurditez & impietez, lesquelles nous
 ne reciterons en cest endroit pour les auoir amplemēt
 deduittes sur le Phedon, pag. lxxv. & dixiesme de la
 RR. ij.

Republique . pag. cclij. Voiez Laſtance de l'opiſi. de Dieu, chapitre xix, & Caſſiodore au liure de l'ame, chapitre iij. Viués liure ij. de l'ame, au chapitre de l'immortalité de l'ame. & au premier liure de la verité Chreſtienne, chapitre de l'immortalité des eſprits, ou il monſtre tresbien l'origine de l'ame.

¶ De l'Idée & forme de l'ame.

Ceſt aſſez parlé de ſon immortalité, cy apres nous parlerons de ſon Idée, par la maniere qui ſ'enſuyt . Le propos ſeroit long d'en diſcourir entierement ſelon ſa diuinité : mais nous la deſcrirons par ſimilitude humainement, & le plus brieuement qu'il ſera poſſible . Or diſons donc ainſi . Nous la comparerons a vn chariot aiant aelles, & au chartier . Tous les cheuaux & chartiers des dieux ſont bons, & viennent des bons . Ceux des autres, meſléz .

Les Platoniques , comme nous auons touché au parauant ſur le Phedon , ont mis trois genres d'hommes, & trois chariots . Le premier Etherien, le ſecond AErien , le troiſieſme Humain . Or ſemble il que la
Ezechiel. i. viſion du prophete Ezechiel tende aucunement a ce
„ propos, quand il dit auoir veu quatre beſtes, dont cha-
„ cune auoit quatre faces, & chacune quatre aelles, leur
„ ſimilitude & leur regard eſtoit comme de charbons de
„ feu ardent , & comme le regard de lampes . Puyſ

„ il veit vne roüe sur la terre aupres des quatre bestes : &
 „ quand les bestes cheminoiēt, aussi les roües cheminoyent
 „ aupres d'elles : & quand les bestes estoient eleuées de
 „ la terre, les roües aussi estoient eleuées. Et sur les testes des
 „ bestes estoit la similitude du firmamēt cōme espee de cry-
 „ stal horrible estendu par dessus leurs testes. Et soubz le
 „ firmament estoient leurs aelles droittes, l'une vers
 „ lautre : car chacune en auoit deux, desquelles elles
 „ mesmes se couuroient leurs corps. Et i'ouy le son des
 „ aelles, comme le son de plusieurs eaves, comme le
 „ son du souuerain, quand elles chemynoient, le son du
 „ parler, comme le son dun oist : & quand icelles s'ar-
 „ restoient, elles abaissoient leurs aelles. Et sur le fir-
 „ mament, qui estoit sur leurs testes, estoit la simili-
 „ tude d'un throne, comme l'espee du saphir : & sur la
 „ similitude du throne y auoit vne similitude par dessus,
 „ comme l'espee d'un homme. Saint Ambroise au li-
 „ ure ij. d'Abraham le prophete nous tesmoigne, que
 „ Platon aye transferé ceste prophetie au chariot ayant
 „ aelles, & entend par les quatre animaux les quatre
 „ mouuemens de l'ame, cest ascauoir le raisonnable, ira-
 „ scible, concupiscible, & visible. L'homme denote le rai-
 „ sonnable, le Lyon l'irascible, le veau, concupiscible, l'ai-
 „ gle, visible. La raison estre la premiere, a fin qu'elle soit
 „ suyuie des autres. La roüe signifie la vie, que nous
 „ menons sur ceste terre : si les quatre mouuemens de
 „ nostre ame sont eleuez, nostre vie est pareillemēt eleuée.
 „ Parquoy il a adiouté que l'esprit de la vie estoit aux

R.iiij.

roues. l'ame donc est pluſtoſt chariot, qui dit es Canti-
 ques: vous m'auex miſe chariot d'Aminadab .i. de no-
 ſtre ſeigneur. Les aelles, ſont les vertus: aller & retour-
 ner, eſtre agité circulairement: les lampes & le feu ar-
 dant, le corps etherien ardent & luſſant . Semblable-
 ment le chariot de feu & les cheuaux de feu, qui por-
 terent Elie au ciel par vn tourbillon que veit Eliſée, &
 dont il eſt faicte mention au quatrieme des Roys, chap.
 2. peut eſtre accômodé au diſcours que fait icy Platon
 du chariot a aelles, des cheuaux, & du chartier: comme
 lon verra mieux apres auoir entendu que ſignifient.

Premierement noſtre prince conduit le cha-
 riot à deux cheuaux . Puis l'vn des cheuaux eſt
 beau, & bon, & de telz: l'autre de contraires, & cõ-
 traire. Dont il aduient neceſſairement que no-
 ſtre conduite ſoit difficile & faſcheuſe.

Platon au *Timée* à mis trois parties de l'ame: la
 raiſon au cerueau: l'ire au coeur, & la concupiſſence
 au foye. Il declare au quatriefme de la *Republique* la
 difference qui eſt entre la raiſon & la concupiſſence,
 deſquelles il ſepare l'ire . Donques l'ame raiſonnable,
 que les Grecs appellent *ἡγεμονικόν* ou *λογικόν*, eſt au cer-
 ueau, comme dit Galen au liure viij. de la doctrine
 d'Hippocrates & de Platon, & ſont ſes oeuvres ima-
 gination, memoire, intellection, iugement . D'auantage
 donner aux ſens mouuement, & regir les mouuemens
 volun-

volontaires. Encores luy attribue il la vertu animale. Il appelle l'autre ame θυμώδης. i. irascible, & luy attribue la vertu, qu'on nomme vitalle, & les affections. La troisieme ἐπιθυμητικὴ. i. concupiscible, dont les offices sont, norrir & engendrer, on l'appelle autrement vertu naturelle. Platon pour nous donner à entendre la nature de l'ame composée de ces trois parties ou facultez, il use en deux endroitz de deux différentes comparaisons : car au ix. de la Republ. il la compare à vne tele figure ou image, qu'on paignoit au temps passé la Chimere ou Cerbere, & accommode la concupiscence à vne beste ayant plusieurs testes : l'ire au lyon, & la raison, à l'homme. Icy il l'acompare à vn chariot à ael-les, conduit par deux cheuaux, & à son chartier, entendant par les deux cheuaux l'ire & concupiscence, & par le chartier, la raison.

- ¹ Puis l'un des cheuaux est beau & bon, & de telz : l'autre de contraires & contraire.) L'un des cheuaux est beau & bon & de telz. i. l'ire, l'autre de contraires & contraire. i. la concupiscence. Quand la concupiscence est immoderée & tire à soy violemment la raison, ^{Platon au Timée.} l'ire vient incontinent au secours de la raison contre elle, & ce pendant que ceste partie irascible garde son habitude naturelle, elle suit tousiours les opinions de la raisonnable. Platon décrit plus bas ces cheuaux disant ^{4. de la Rep.} ainsi, Nous auons au commencement de ceste fable ditte ^{au Phedre.} mise chacune ame en trois. Telement qu'il y eust deux especes representans les formes de cheuaux, & la troisieme
- SS. i.

„ me du chartier. Nous retiendrons maintenant ceste si-
 „ militude . Donques le bon cheual est de belle taille,
 „ droit, fort, portant la teste haute, vn peu camus, de cou-
 „ leur blanche, les ieux noirs, cupide d'honneur avec mo-
 „ destie & crainte, amateur de vraie opinion, n'ayant be-
 „ soing d'esperons: & qui est regi seulement de comman-
 „ dement & par parole. L'autre tortu, mal allant, & mal
 „ composé, ayant la teste pesante & roide, le col court, le
 „ museau camus, couleur brune, les ieux vers, sanglant, dif-
 „ ficile, insolent, sourd, n'obeissant aisement au fouet &
 „ aux esperons.

☞ Pourquoi l'animal à esté appellé mortel
 & immortel, selon Platon &
 les Platoniques.

Leonice au
 dialogue des
 trois chariot
 de l'ame.

Or mettons peine d'exposer pour quelle rai-
 son l'animal à esté appellé mortel & immortel.
 Toute ame est soigneuse de tout ce qui est ina-
 nimé. Elle tournoye par tout le ciel, maintenant
 en vne espee, maintenant en l'autre. Quand el-
 le est entiere & a aelles, elle volle par le haut, &
 gouuerne tout le monde. Mais si les aelles luy tō-
 bent, elle est portée iusques à tant que rencon-
 tre quelque solidité, ou elle reside, prenant corps
 terrestre: qui apparoit se remuer par la puissan-
 ce d'elle, & est appellé le tout animal, (estans as-
 semblez le corps & l'ame) portant le nom de
 mortel.

3 mortel. Quāt à l'immortel, nous le disons tel, nō par raison cogneüe avec discours: ains par imagination, d'autant que nous n'auons veu, ny suffisamment cogneu Dieu animal immortel, aiāt ame, & ayant corps naturellement coniointz de tout temps. Mais cecy aille ainfi, & soit expliqué en la maniere plus agreable à Dieu.

ὅδ' ἐξ ἐνὸς λό-
γῳ λελογισμέ-
νῳ, ἀλλὰ πλατ-
τομένῳ.

1 *Quand elle est entiere, & a aelles.) Ce pendant que l'ame est entiere, & a aelles* τελέα δ' οὐρ οὔσα καὶ ἐπτερομένη μετεωροπολεῖ: *l'ame qui demeure en son integrité, n'estant point souillée de vices, & se separant de tout le corps, comme de celluy qui ne luy sert que d'empeschement, & qui ne veut souffrir qu'elle paruienne à la verité & sapience. Et a aelles, c'est à dire, qui est ornée de philosophie, qui l'apprent mespiser les choses corporelles & sensibles. Puis l'eleue en haut à la similitude des aelles, qui eleuent les corps graues en haut. i. vers Dieu & les choses celestes, pour luy faire entendre la premiere nature & essence de toutes choses, & veoir ce qui est en chacune pur & net. i. ce qui est veritablement. En quoy Platon maintient consister la vraie science & la vertu, au Theethete & au Phedon: l'appellant au Timée, Parmenide, Menon, cinq & sixiesme de la Republique, la nature qui est tousiours mesme, & qui n'est aucunement muée par generation & corruption, demeurant au monde celeste & superceleste, ou vltramondain: dont nous parlerons cy apres.*

SS. ij.

2 Mais si les aelles luy tombent.) Tout ainsi que l'ame philosophant droittement va vers ce qui luy est semblable : cest ascavoir , vers le diuin, immortel & plein de sapience, ou elle reçoit parfaite fruition de toute felicité: ainsi celle qui se mesle trop avec le corps & les sens, & se laisse souiller de vices, est remplie de pesanteur terrestre, d'erreur & d'ignorance, qui luy font cheoir les aelles : la priuent de beatitude, & de vraie contēplation: tellement quell'est contrainte errer de tous costez, iusques a ce que rentre de rechief en vn autre corps, & se reueste d'icelluy, qu'elle agite puy apres , & le rend animal , portant nom de mortel. Et comme il dit au Timee: tant qu'elle ira en auant, elle sera tousiours transmuée es bestes bruttes, semblables a ses meurs , iusques a ce qu'elle recommence suyure la conuersion de la nature mesme, & semblable qu'elle auoit en soy au parauant : & aye perdu la malice & confusion turbulente , qu'elle auoit acquise du feu , de l'eaue, de l'aer & de la terre: & reçoie sa premiere & parfaite habitude. Plotin, Iamblique, Porphyre, Procle, & autres Platoniques sur ces aelles faintes par Platon, ont controuué de merueilleuses expositions , & mis en auant plusieurs refueries de la montée & descente des ames, de leurs trois chariots, & des trois corps : que ie me deporteray reciter pour ceste heure , tant pour ce que i'en ay desia parlé icy, & au Phedon: que pource qu'elles me semblent inutiles, & pleines de curiosité mal fon-

Au Phedon
pag. 112.
& 113.

dée , d'autant qu'ilz ont pris a la lettre, ce que Platon entendoit allegoriquement.

³ Quand a l'immortel.) Platon a estimé, que Dieu fust animal immortel . Porphyre en l'introduction des predicables , parlant des differences de l'animal, - escrit ainsi, ἀλλ' αἱ μὲρ τοῦ λογικοῦ καὶ τοῦ θνητοῦ διαφοραὶ συστατικαὶ γίνονται τοῦ ἀνθρώπου, αἱ δὲ τοῦ λογικοῦ καὶ ἀθανάτου τοῦ θεοῦ αἱ δὲ τοῦ θνητοῦ καὶ ἀλόγου τῶν ἀλόγων ζῴων. Mais le mortel & raisonnable sont differences constitutives de l'homme: le raisonnable & immortel de Dieu: L'irraisonnable & mortel, des bestes brutes . Et plus bas : L'homme & cheual ne different point en genre : car nous sommes animaux, & ceux qui n'ont point de raison, mais raisonnable adiouté, nous separe d'eux. Semblablement les dieux & nous sommes animaux raisonnables , mais le mortel adiouté, nous separe deux . Platon appelle au Timée le monde intelligible animal, & dit que Dieu à crée sur son patron , vn animal visible , qui est ce monde sensible, comprenant en soy tous animaux sensibles : comme l'autre comprend les animaux intelligibles . Ainsi pouuons nous coniecturer (dit il) que ce monde soit vn animal intelligent , veritablement establi par la prouidence diuine. & en vn autre lieu : Donques le Dieu sempiternel, pensant a l'autre Dieu futur, & cæt . Et apres auoir recité, de quelles parties & en quelle figure le monde a esté fait, & comment Dieu meit l'ame au milieu de luy , pour luy donner in-
SS.iiij.

Dieu futur, &c. Et apres auoir recité desquelles parties, & en quelle figure le monde a esté, & comment Dieu meit l'ame au milieu de luy, pour luy donner intelligence & mouuement, il conclud par le moien de toutes lesquelles choses il le rendit Dieu heureux.

4 *En la maniere plus agreable à Dieu.) Voiez avec quelle modestie il parle de Dieu & des choses diuines, & non seulement icy, mais au Timée, au x. des loix, & en plusieurs autres endroitz, l'implorant tousiours, mesmement au commencement des matieres difficiles, & esloignées de la commune intelligence des hommes.*

μάλιστα τῶν τιμῶν
τὸ σῶμα.

Difons donc pour quelle cause les aelles de l'ame sont perdues, & luy tombent: qui est tele. La nature de l'aele est de tirer le graue en haut, ou habite le genre des Dieux. Les ames sur toutes les choses qui sont vers le corps, participent principalement du diuin. Or est le diuin, beau, sage, bon, & tout ce qui leur ressemble. Par lesquelz le vol de l'ame est norri & augmenté, tout ny plus ne moins qu'il defaut, & est perdu par le deshonneste, mauuais, & autres contraires.

Perfistant en son allegorie, il monstre soubz les noms des aelles & du vol, comment l'ame s'approche de Dieu son semblable, se rendant belle, sage & bonne, qui sont vertuez diuines, par lesquelles elle est norrie.

Et au

Et au contraire comme en deuenant deshoneste, vicieuse & ignorante, elle est esloignée de la diuinité.

Iuppiter le grand gouuerneur au ciel, conduisant le chariot à aelles, marche le premier, ordonnant toutes choses, & les conduisant par sa providence, que suyent l'exercite des Dieux & des Demons, distribué en vnze parties. Veste seule demeure en la maison des Dieux. Les autres qui sont du nombre des douze, tiennent chacun le lieu qui leur est ordonné.

Par Iuppiter il entend l'ame de l'vniuers, agitant le corps du monde, & se meslant par tout, dont on voit les vertuz & operations au ciel, es planettes, es quatre elemens & creatures qui en dependent, mesmement es hommes. L'exercite des Dieux & Demons distribué en vnze parties signifie les sphaeres des sept planettes, & les quatre elemens qui suyuent le ciel, & tiennent chacune le lieu qui leur est ordonné, comme nous auons monsté au x. de la Repub.

1 Veste, (ès. α.) Platon au Cratyle l'interprete l'essence des choses, & ce qui participe de l'essence. Et si (dit il) „ lon prend garde aux saintes cerimonies, lon trouuera „ que ceux qui les ont instituées, ont eu cest aduis, pour- „ tant qu'il faut que ceux qui ont appellé Veste, l'essen- „ ce de toutes choses, luy sacrifient premier que aux „ autres Dieux.

SS. iij.

Il se trouue plusieurs beaux spectacles, & plusieurs passages dedans le ciel, gardez par le genre des Dieux heureux, faisant chacun son office. Et fuyt tousiours celluy qui veut, & peut ce faire. Aussi n'y a il point d'enuie en la compagnie des Dieux.

Le philosophe nous figure icy les delices & spectacles d'incroyable beauté, qui sont au ciel, l'ordre des spheres & leurs cours & mouuemens s'entresuyuans, sans iamais saillir hors leurs bornes, & entreprendre l'une sur l'autre.

Quand ilz vont au banquet pour prendre leur refection, ilz marchent par enhaut sur la voute du ciel, declinant desia vers le bas. Les chariotz des Dieux, qui sont bien equippez & sostenuz par contrepois, vont aisément, les autres à grande difficulté. Car le cheual participant de prauité verse en bas, pendant & tirant vers la terre, s'il n'est bien norri par les chartiers. En quoy consiste le grand labeur & trauail de l'ame.

Les chariotz des Dieux qui sont bien equippez, & sostenuz par contrepois. i. les spheres bien ordonnées, gardent constamment leur ordre: mais l'ame vicieuse ne les peut suyure, pourtant que l'un de ses cheuaux, c'est à sçauoir le vicieux tend tousiours en bas, & tire vers la terre, s'il n'est bien norri par le chartier. i. s'il n'est

n'est corrigé & reduit au droit chemin par raison & prudence. En quoy consiste le grand labeur & travail de l'ame: c'est à sçavoir à donter les affections & concupiscences, & à les rendre obeissantes à raison.

Car celles qu'on appelle immortelles, quand elles sont paruenues en haut, elles s'arrestent au ^{ἐπὶ τοῦ οὐ-} dos du ciel, & estans portées par sa circonférence ^{ραντιότητος.} contemplent ce qui est hors le ciel. Or ny eut il iamais aucun de noz poëtes qui ayt loué, ne qui puisse louer dignement le lieu superceleste, qui est tel comme vous orrez. Car il ne faut craindre dire vray quand lon parle de verité. Certes son essence est sans couleur & sans figure, non subiette à touchement, & qui est cogneüe seulemēt par l'intellect gouuerneur de l'ame. Aupres de laquel le reside en ce lieu l'espece de vraye science.

Il nous monstre icy la felicité supernaturelle que reçoient les ames apres auoir monté & passé le ciel, & estre paruenues au lieu superceleste, cogueu par l'intelligence seule, qu'il décrit en termes fort exquis. Pour entendre cecy, il conuient sçavoir que l'antiquité a figuré trois mondes: l'ultramondain supreme de tous, dit par les theologiens, Angelique, & par les philosophes Intellectuel: duquel parle Platon, l'appellant autremēt superceleste, & dit qu'il n'est possible le louer dignement. Le second est le celeste, le troisieme sublunaire, que nous ha-

TT.i.

bitons . Le premier, est le monde de lumiere, le troisieme de tenebres : le ciel est temperé de lumiere & de tenebres. Il y à icy vicissitude de mort & de vie, la est vie perpetuelle & stable operation. Au ciel stabilité de la vie, & vicissitude des operations & des lieux . Ce monde est de la substance caduque des corps, l'autre de la nature de l'intelligēce diuine. Celluy la est de corps, mais incorruptible : d'intelligence, mais mancipée au corps. Le tiers est agité par le second : le second est regi par le premier . Les hommes & les bestes habitent en cestui-cy, les planettes luy sent au celeste. Dieu & les Anges demeurerēt au superceleste. Le quatriesme monde est l'homme, qu'on appelle communément *μικρόκοσμος*, i. petit monde . Tous ces trois mondes: c'est à sçauoir le superceleste, celeste & sublunaire ne sont qu'un, non seulement pource qu'ilz depēdent d'un principe, & rēdent à mesme fin: mais aussi pourtant que tout ce qui est ensemble en tous, est contenu particulièrement en chacun: & n'en ya aucun d'eux, ou tout ne soit, qui est en chacun particulièrement. Car ce qui est au monde inferieur, est au superieur, combien qu'en meilleure condition. Ce qui est au superieur, est pareillement au dernier: mais en pire cōditiō, & cōme corrompu. Il y a icy vne chaleur qualité elementaire , au celeste vne vertu eschauffant, en l'intelligible, l'Idée de chaleur. Pour le donner miēx à entendre , nous auons icy le feu qui est element , le feu au ciel est le Soleil: en la region vltramondaine , le feu Angelique est l'intellect . La difference est que l'Elementaire

mentaire brusle, le celeste viuifie, le superceleste ayme. Semblablement nous auons de l'eau. Il en ya au ciel motrice & maistresse de celle cy, qui est la Lune. Il ya aussi des eaues sur le ciel, qui sont intelligences angeliques: mais ces eaues different. l'humour elementaire esteint la chaleur de la vie: l'humour celeste la norrit: & la superceleste entend. Au premier monde Dieu preside a neuf ordres d'anges, & estant immobile, il les meut routes. Au moien, le ciel preside a neuf spherres: en l'elementaire, il ya neuf spherres des formes corruptibles. Trois des corps exemptz de vie: c'est à sçauoir des elemens, & des mixtes & moyens, trois de la nature vegetale, des herbes, frutices & arbres. Trois de l'ame sensuelle, qui est ou imperfecte, cōme es zoophytes, ou parfaite: mais demeurāt es limites de la fantasie irraisonnable, ou capable d'humaine eruditiō, qui est moyēne entre l'hōme & la beste: ainsi qu'est le Zoophyte entre la beste & la plāte. Outreplus il nous cōuient parler du quatriesme mōde. L'hōme est composé du corps & de l'ame raisonnable. L'ame raisonnable est appelée le ciel. Le ciel est cercle, & l'ame est cercle. Le ciel est tourné circulairement, aussi l'ame se transportāt des causes aux effectz, & derechef retournant des effectz aux causes, fait cōme vne reuolution de ratiocination. Le corps est terre, pourtant qu'il est de substance terrestre & pesante. mais il estoit besoin d'un lyen moyen entre le corps terrestre, & la substance celeste de l'ame, pour ioindre ces natures tant distantes: c'est à sçauoir de l'esprit estant

TT. ij.

de plus diuine nature que les elemens, & correspondant en proportion avec le ciel. on appelle cest esprit lumiere, & disent les philosophes & medecins, que c'est vne substance fort luyfante, & qu'elle est principalement refiouye, fomentée & recrée par lumiere. D'auantage comme toute la vertu des cieux est par la lumiere transportée en terre: ainsi toute la vertu de l'ame par le moyen de cest esprit lucide est transfuse en ce corps terrestre. Voila ce que nous auons trouué caché es meilleurs liures, de ces quatre mondes, en aiant transcrit ce que pensions necessaire à l'intelligence de ce lieu.

I. Par l'intellect gouuerneur de l'ame.) Platon au Timée: Il aduisa qu'il ny auoit rië es choses visibles par nature, priué d'intelligence, qui fust du tout en tout tant parfait que ce qui auoit intelligence, & que l'intelligēce ne pouuoit aduenir à aucun sans ame: a ceste cause il dōna l'intellect à l'ame, & l'ame au corps. D'auātage il appelle au Philebe, l'intellect roy du ciel & de la terre, & que l'vniuers est gouuerné nō par la puisſāce irraisonnable & temeraire de fortune: ains par l'ordre de l'intellect, & que tout est exorné par l'intelligēce. Dōques cōme il y ait en ce total trois choses: c'est à ſçauoir l'intelligēce, l'ame & le corps. L'intellect est la plus pure partie, & la plus diuine de l'ame raisonnable, par laquelle elle contemple les choses intelligibles, & discerne le vray d'avec le faux. Aristote au troiefme liure de l'ame, met deux sortes d'intellect, l'vn paſſible, l'autre agent: disant le paſſible

le passible n'entendre encores rien, & n'auoir rien de ce qu'il est né pour entendre, comme nous sommes, quand naissons. L'agent mettre ceste faculté en action, & nous reduire d'ignorance a cognoissance. Le premier est appelé par Themiste, Alexandre, & Philopone vous διυράμν, l'autre vous ποιητικός, ή vous ενεργία, ή vous τέλος. Auerrois expose autrement l'intellect agent, & passible : mais ie me deporteray de teles controuerses pour ceste heure: seulement diray-ie, qu'Aristote estime cest intellect seul estre immortel, & dit que son action n'a rien cōmun avec l'action du corps, & qu'il est plus diuin que les elemens. Plus au premier de l'ame il dit ainsi, ὅ δὲ vous ἴσως θιγότρεόν τι καὶ ἀπαθείς ἐστι. i. l'intellect, est quelque chose plus diuine & impassible. & au deuxiesme, πῶς δὲ τοῦ νοῦ καὶ τῆς θεωρητικῆς συνάμεως, οὐδέπω φανερόν, ἀλλ' εἰοικε συχῆς γένος ἕτερον εἶναι, καὶ τοῦ μόνου ἐνδέχεται χωρίζεσθαι, ὡς περὶ τῶν αἰδίου τῶν φθαρτῶν. i. Quant a l'intellect & faculté contēplatiue, il n'en ya encores rien resolu, ains semble que ce soit autre genre d'ame, lequel seul peut estre separé, comme le sempiternel du corruptible. Pour conclusion i allegueray vn passage de Pic. Miran. au quatriesme de l'Hep-
 „ taple. L'intellect qui est en nous, est illustré par vn in-
 „ tellect plus grand & plus diuin, ou que ce soit Dieu, cō-
 „ me aucuns veulent, ou vne intelligence plus prochaine
 „ a l'homme : comme presque tous les Grecs & Arabes
 „ estiment, & la pluspart des Hebrieux, & appellent ceste
 „ substance, l'esprit de Dieu.

Parquoy tout ainsi que la pensée de Dieu se

TT.iiij.

tourne auec l'intellect & science pure : semblablement celle de toute ame , qui doit receuoir condition conuenable, voyant par temps ce qui est, & se contentant de la contemplation de verité, est norrie , & s'eslouyt iusques a ce que la circonference la rapporte par le cercle au mesme endroit. Elle voit en ceste reuolution iustice, temperance, science, non celle qui reçoit generation, & qui est autre en autre, comme sont les autres sciéces des choses que nous disons maintenant estre, ains celle seulement, qui concerne ce qui est veritablement. Et apres auoir contemplé en la mesme maniere les autres, qui sont veritablement, dont elle se norrit , r'entrant autrefois dedans le ciel, retourne a la maison. Elle reuenue , le chartier mene les cheuaux a la mangeoire, & leur baille de l'ambroise pour mager, & du nectar a boire.

L'ame qui suyt Dieu, paruient finablement en ce lieu superceleste, iajoit qu'auec grande difficulté, pour la fasscherie que luy donne le cheual vicieux. Auquel lieu elle contemple les choses veritablement estans, & a fruition de la vraye science, iustice, modestie & temperance. Science, dit il, non celle que nous attribuons aux choses generables, & qui est diuerse es diuerses: ains qui est en toutes tousiours mesme & vraye . Il y a semblable raison en iustice , temperance, & es autres
VERTUS

vertus, & monstre tele ame estre heureuse.

„ 1 Ce qui est veritablement.) Platon au Timée, A la
 „ verité parler ce mot, est, conuient seulement a la sub-
 „ stance eternelle, qui demeure tousiours mesme & im-
 „ muable, n'est plus vieille ou plus ieune, ne fut onc-
 „ ques ou sera a l'aduenir: & n'est subiette aux ac-
 „ cidens qui aduiennēt es choses corporelles & sensibles,
 „ a cause de leur generation. Et en vn autre endroit
 „ commençant le propos de l'vniuers, il demande ain-
 „ si: Qu'est ce qui est tousiours, n'ayant point de commen-
 „ cement, & qu'est ce qui est créé, & n'est iamais.
 „ Dont l'un peut estre compris par intelligence avec
 „ raison, estant tousiours mesme, l'autre par oppinion
 „ avec sens irraisonnable, naissant & perissant, &
 „ n'estant iamais a la verité? Teles sont les substan-
 „ ces intelligibles, qu'il dit estre au lieu superceleste,
 „ & sont tousiours mesmes, eternelles, immuables, &
 „ comprehensibles par l'intelligence seule. Au contraire
 „ les substances sensibles, que voyons en ce monde, sont
 „ instables & muables.

2 De l'ambroise pour manger, & du nectar a
 boire.) Il à pris ces mots d'Homere, & des au-
 tres Poetes, qui faignent les dieux manger de l'am-
 broise, & boire du nectar. Allegoriquement il entend
 par l'ambroise la claire vision de verité, & par le ne-
 ctar la prouidence. Mars. Ficine au liure xviij. de la
 Theol. Platonique.

Tele est la vie des dieux. Au regard des
 TT. iij.

autres ames, celle qui suyt Dieu, cōme il appartient, & luy est rendue semblable, eleue la teste du chartier au lieu exterieur, & est portée avec la circonference, mais d'autant qu'elle est troublée par les cheuaux, elle voit a grande difficulté ce qui est veritablement. L'autre eleue maintenāt la teste, maintenāt l'abbaisse, & a cause de l'impe tuosité des cheuaux, voit en partie, & en partie ne voit point. Les autres ames qui toutes aspirent au lieu superieur, suyuent, mais elles ny peuuent aduenir: & estans reiettées ensemble vers le bas s'entrepoüssent & s'entreferrēt, l'une essaiant deuancer l'autre. Il y a donc bruyt & debat, & fueur extreme. Ou par la faute des chartiers, plusieurs clochent, plusieurs aussi rompent leurs aelles, & toutes sont en grande peine, ne pouuans veoir ce qui est veritablement, & se retirerent, vsans apres leur departement de norrissement opinable. Au moyen de quoy il leur est fort difficile de veoir ou est le champ de verité. Car la meilleure partie de l'ame prent de la son norrissement conuenable, & en est sustentée la nature des aelles, par lesquelles l'ame est eleuée en hault.

L'ame, qui par Philosophie & par bonne vie se rēd semblable a Dieu, va iusques au lieu superceleste: ou elle contemple la vraie essence des choses, iacoit que ce luy soit

soit fort difficile. L'autre qui n'est tant bien instruite, voit en partie la verité, & en partie ne la voyt point. Les autres suyuent par le desir merueilleux qu'elles ont de paruenir a la region supreme. Mais pour leur imbecillité, sont reietées en bas, & apres auoir longuement trauaillé, finablement demeurent priuées de la vision & cognoissance de verité. Puys entrans es corps, se repaissent d'opinions, qu'elles prennent par la trop grande communication du corps, & par les sens corporelz, sans pouuoir par elles mesmes considerer ce qui est en chascune chose pur & net. La verité est leur principal norrissement, & qui les eleue en hault, iusques a la diuinité. Au surplus pour demonstrier cecy plus nayument, persistant en son allegorie, il à transferé les vocables & affections propres a ceux qui sont en peine & trauail de recouurer quelque chose, aux ames trauaillées, pour paruenir a la vraye science.

Et est tele l'ordonnance d'Adrastie, que toute ame qui suyura Dieu, & verra quelque verité, demeure exempte de mal iusques a l'autre periode. Et que si elle peut tousiours continuer, elle soit a iamais sans peine. Mais si elle n'a moyen de suyure, & ne voit suffisamment la verité, & d'aenture se remplisse d'obliance, & de prauité, dont soit appesantie, & par ceste pesanteur brise ses aelles, & tombe en terre: a lors

*Ad. gasia. 1.
l'ordre inen-
table des cho-
ses, sur le x.
de la rep. 227.
& Bessarion
au second li.
chap. 9.*

W.i.

il est ordonné par la loy, qu'en la premiere generation elle n'entre en quelque nature brutale . Mais bien que quand elle aura beaucoup veu au parauant, elle prenne la nature d'un Philosophe futur, ou studieux d'honnesteté, de quelque musicien ou amoureux. La seconde descēdre en vn roy legal, hōme belliqueux ou digne de cōmander. La iij. au politique ou economique, ou questuaire. La quatriesme au gymnastique laborieux , ou qui prendra quelque soin de la santé du corps . La cinquiesme es deuineurs , ou qui vacqueront aux mysteres & initiations. La sixiesme prendra la vie poetique. La septiesme des geometriens & artisans . La huitiesme des Sophistes, ou gēs populaires. La neufiesme des tyrans.

Il met neuf ordres des ames, qui n'ont syncerement philosophé durant ceste vie: & fait pareillement neuf ordres des transmutations qu'elles reçoivent, chacune selon sa condition: pour apres icelles ames purifiées retourner plus tost, ou plus tard au lieu dont elles estoient descendues . Mais il conuient en prendre ce seulement qui conuient a la verité, & a nostre religiō: car les Platoniques & Academiques ont depuis adiousté au dire de Platon sur ceste montée & descente des esprits, infinies curiositez, que i'omettray expressement, tāt pour ce qu'elles sont inutiles, que pour en auoir desia

desia parlé au dixiesme de la Republique.

Entre tous, celuy qui viura iustement, obtiendra en apres meilleur sort: qui iniquement, pire. Car chacune ame ne peut retourner qu'en dix mil ans au mesme endroit, dont elle est partie: pourtant qu'elle ne recouure ses aelles deuât ce temps: exceptée l'ame de celluy, qui a philosophé sans fainte, ou qui a aymé beauté avec l'estude de philosophie. Si celles cy au troiziesme circuit millenaire choisissent trois fois de suite tele vie, elles recouurent par ceste maniere les aelles, & trois mil ans apres s'en vollent. Les autres ames viennent en iugement, leur premiere vie finie. Et estans iugées, les vnes vont au lieu du iugement, qui est soubz terre, ou endurent les peines par elles meritées. Les autres sont eleuées en quelque lieu du ciel par le iugement, ou quel vivent dignement, selon la vie qu'elles ont menée en la figure humaine. Mil ans passez les vnes & les autres retournent au sort & election de la seconde vie: & elit chacune celle qui luy plaist. Adonc l'ame humaine est derechef trāsmuée en la vie brute, & passe de beste en l'homme, celuy qui a esté autrefois homme. Car celle qui n'aura iamais veu la verité, ne viendra point en ceste figure. Or fault il entendre l'homme selon ce qu'on

x. de la re.

VV.ij.

dit espece , procedant de plusieurs sens en vne conception, faitte par discours, & ratiocination, qui est la reminiscence des choses veües par nostre ame , allant avec Dieu, qui luy font mespriser ce qu'abusiuement nous disons maintenant estre , & regarder seulement en haut, vers ce qui est veritablement . Parquoy la seule cogitation du Philosophe, recouure a bonne raison les aelles: attédu qu'a son pouuoir il a tousiours sa memoire fischée es choses, aux quelles Dieu adherant est diuin. L'homme dont qui yse droittement de teles meditations , & qui est tousiours instruit es mysteres parfaitz, veritablement il deuient luy seul parfait . Ainsi delaisant les sollicitudes humaines, & adherant a la diuinité , il est repris par le vulgaire, comme estant hors de son entendement: mais la multitude ignore qu'il est plein de Dieu.

L'opinion de Zoroastres, Mercure, Pythagoras, & de Platon a esté que les ames, qu'ilz nommoient partialles , apres auoir beaucoup enduré, & auoir accompli le temps legitime de purgation, comme estans deliurées de la loy de purgation, recouurent autrefois leurs aelles, qu'elles auoient perdues au parauant par leur ignorance & meschanceté, & s'en vollent au lieu, auquel font le circuit celeste avec les dieux mondains : puis le superceleste avec les super-

supercelestes par certaines vicissitudes, c'est à sça-
voir de mil ans en mil ans: quant à retourner d'une
generation en autre, & au sort de la seconde vie,
comme nous auons dit au dixiesme de la Republi-
que, ou nous sommes efforcez rendre quelque raison de
ces nombres. Et en dix mil ans, pour retourner au mes-
me endroit dont elles estoient parties. Platon au ban-
quet ou dialogue de l'amour, extolle fort ceste fe-
licité, & condition de la vie heureuse: disant
les ames purgées, qui ont aymé sur toutes cho-
ses la beauté diuine: finablement se plonger
en la mer de beauté diuine, & ne boi-
re seulement des diuines liqueurs,
mais aussi s'en eniurer, ius-
ques à en trāsmettre desia
aux autres. Voiez aus-
si ce qu'il en escrit
diuinement en
l'Epino-
mide.

VVij.



DU IUGEMENT DES TRES-
PASSEZ SELON L'OPINION DES AN-
 ciens autre discours, pris du Gorgias, & tra-
 duit de Grec en François par Loys le Roy.

SOCRATES.

LE plus grand mal qui pourroit
 venir à l'homme, est de s'en aller
 de ceste vie, aiant l'ame pleine de
 vices. Et qu'ainsi soit, si le voul-
 lez entédre, ie le vous diray. CAL.

Puis qu'avez traité les autres choses, dittes enco-
 res cecy. soc. Escoutez donc vn beau propos,
 comme ilz disent, que vous estimerez à mō ad-
 uis fable, mais quant à moy ie ne l'estime pas fa-
 ble, ains propos veritable : & pour tel ie le vous
 bailleray. Homere nous raconte comment Iup-
 piter, Neptune, & Pluton diuiserēt entre eux l'em-
 pire, qu'ilz audiēt obtenu de leur pere. Or y auoit
 il vne loy touchant les hommes au temps de Sa-
 turne, qui a tousiours eu lieu depuis iusques à
 present entre les Dieux, c'est à sçauoir : que tous
 hommes aians vescu iustement, apres leur tref-
 pas iront aux Isles fortunées, & là viuront en tou-
 te feli-

Iliad. 9.

*Ensebe au 3.
 chap. du 12. li-
 ure de la pre-
 parat. euang.*

1 te felicité, hors de maulx . Mais qui viura iniustement, & sans reuerence de Dieu, il ira en la prison de punition & de supplice , qu'on appelle Tartare.

1 *Mais qui viura iniustement, & sans reuerence de Dieu.) Eusebe au trefiesme liure de la preparatiõ euãgelique escrit , que tant les poètes que philosophes ont appris des Hebreux les peines d'enfer , dont s'ensuit necessairement l'immortalité de l'ame . Car il faut que ce qui est puny, viue. Aussi ce que les Hebreux appellent la gehenne du feu, Platon l'appelle Tartare, Coccyte, Acheron, & Pyriphlegeton suyuant les poètes. D'auantage il faut noter qu'en disant ces propos, il semble reprouuer la transmigratiõ des ames par luy mise en auant es liures precedens , comme nous auons monsté sur le Phedon, & au dixiesme liure de la Republique.*

2 *Comment au temps passé les viuans estoient iugez par les viuans le iour de leur trespas , & des inconueniens, qui en aduenoient: & comment cela fut delaisé.*

1 Il y auoit donc au temps de Saturne, & encóres depuis durant le regne de Iuppiter certains
2 iuges constituez sur les hommes , viuans sur les viuans , qu'ilz iugeoient le propre iour de leur trespas, dont s'ensuyuoient plusieurs mauuais iugemens . A cause dequoy Pluton & les gouuer-

VV. iiii.

neurs des Isles fortunées vindrent se plaindre à Iuppiter, comment d'un costé & d'autre il arriuoit vers eux beaucoup d'hommes indignes d'y estre receuz. Ausquelz Iuppiter feit tele response : Je donneray ordre que cela ne se face plus à l'aduenir. Car maintenant lon iuge mal, pourtant que chacun vient vestu & couuert en iugement, & est iugé deuant son trespas. Plusieurs donc aians les ames vicieuses, sont couuers de beaux corps, de noblesse ou de richesses : & approchant l'heure du iugement, leur viennent plusieurs tesmoins, certifiens qu'ilz ont bien vescu. Dont les iuges demeurent estōnez, qui sont semblablement vestuz, ayañs deuant l'ame, les ieux, oreilles, & tout le corps couuert. Tous ces vestemens tant des iuges que de ceux qu'on doit iuger, ne font qu'empescher. Premièrement il ne faut plus que dorenauāt ilz preuoiet leur mort, comme ilz font maintenant : attendu mesmemēt qu'il a esté desia commandé à Promethée de faire cesser cela. En apres que viennent en iugement denuez de toutes les choses susdittes, & qu'apres leur decés, ilz soient iugez. Il faut aussi que le iuge soit nud, & mort, regardant avec l'ame, l'ame de chacun, incontinent qu'il est decédé, & a l'improueu, abandonnee de tous les siés, & ayant delaisié tout cest ornement extérieur en terre : à fin que le iugement soit plus iustemēt fait.

fait. A quoy i'auois aduise deuant vous autres, aiant desia deputé iuges mes enfans, deux d'Afie, c'est à sçauoir Minos & Rhadamantus, vn d'Europe, qui est Eacus. Quand ceux cy seront decedez, ilz iugeront en vn pré au quarefour, ou il yà deux voies: dont l'une tend aux Isles fortunées, l'autre au Tartare. Or iugera Rhadamantus les Asiatiques, & Eacus ceux qui viendront d'Europe. Au regard de Minos ie luy donneray la principale charge de cognoistre ce qui leur demeurera incogneu: à fin qu'on procede plus iustement sur le voiage des hommes. Ce sont les propos ô Calliclés, que i'ay autrefois entenduz, & pense estre vray: desquelz resulte ce qui s'ensuit.

¹ *Il y auoit donc au temps de Saturne, & encores depuis durant le regne de Iuppiter.) Il entend par Saturne l'intelligence supreme, en laquelle consiste la loy vniuerselle de routes, & la prouidence enuers les essences de toutes formes, & vies & ordres des formes. Par Iuppiter Neptune & Pluton, trois ordres de Dieux, par lesquelz la prouidence Saturnienne est departie en trois offices: Iuppiter a distribuer les essences, Neptune à suggerer les vies, Pluton à disposer l'ordre des formes. Promethée qui est au dessoubz, pour distribuer l'ordre formel à nature raisonnable tant seulement, & mesmement en ceste vie. D'auantage les*
XX. i.

trois enfans de Iuppiter iuges de l'Asie, Europe & Afri-
que signifient qu'il ya certains ministres de Iuppiter &
de Pluton, pour accomplir l'ordre formel de iustice es
ames separées des corps.

2 *Viuans sur les viuans.*) Cecy signifie deux choses:
l'une que le iugement humain & non diuin est deceu,
quand il faut iuger des vices & des vertus . L'autre
que la diuine prouidence auoit iugé en elle-mesme que
les iugemens seroient faux , si les vifz estoient iugez
par les viuans en ce corps . Parquoy il auoit esté or-
donné non pas depuis quelque temps, comment les morz
sonnent, mais eternellement, que le iugement seroit fait
apres ceste vie. *Marfil. Ficine.*

☞ L'ame porter avec elle les affectiōs
& habitudes des vertus &
des vices.

La mort à mon aduis, n'est autre chose que
la dissolutiō de deux, qui sont l'ame & le corps,
l'un de l'autre. Quand donc ilz sont separez l'un
de l'autre, peu s'en faut que ne retiennent tous
deux leur mesme habitude, qu'auoient du vi-
uant de l'homme. Premièrement le corps mon-
stre sa nature, & sont ses traitemens & pas-
sions manifestes . Comme si le corps de quel-
qu'un estoit grand par nature, ou par norrisse-
ment, ou par les deux ensemble quand viuoit,
icelluy

icelluy decedé il demeurera grand . S'il estoit gras, & autres semblables . D'avantage s'il estoit curieux de norrir perruque , il demeurera chevelu : s'il auoit esté fouetté, les merques des coups ou des naureüres, qu'on appelle cicatrices , restent au corps . S'il auoit les membres froissees ou destournez en quelque part, ilz se monstrent telz apres la mort . Somme toute, quel estoit le corps du viuant , telz apparoißent tous ses membres, ou la pluspart, durant quelque temps . l'estime aussi ô Callicles, le semblable aduenir à l'ame .

Car apres que l'ame est despouillée du corps, tout apparoit en elle , qui y estoit au parauant : fust par nature, ou par les affectiõs que l'homme auoit acquises en icelle , à raison du soing qu'il mettoit particulierement es choses mondaines . Or eulx venus par deuers le iuge : c'est a sçauoir les Asiatiques à Rhadamantus , il les fait comparoir deuant luy , & regarde l'ame de chacun , sans toutefois aduiser de quel personnage elle estoit . Mais bien souuent contemplant celle du grand Roy des Perles , ou de quelque autre prince & seigneur , il n'y apperçoit rien sain , ains la trouue gastée & pleine de cicatrices , que leurs actions ont imprimées en l'ame , l'ayans toute depraüée par menteries, & par vanité : n'y apparoir aucune rectitude ou probité , pour estre norris sans verité . Fina-

XX.ii.

blement tele ame estre remplie de confusion & de turpitude pour la licence, petulance, contumelie & intemperance dont elle vsoit en tout ce que faisoit. Là voyant donc ainsi disposée, il l'enuoye ignominieusement hors la garde, au lieu ou souffre peine digne de ses demerites. Or doit tout homme, qui est deuement chastié par autrui, ou bien estre rendu meilleur, faisant son profit de la peine qu'il endure, ou donner exemple aux autres: à fin que voyans ce qu'il souffre, ilz s'amendent par crainte. Les vns font leur profit de ce qu'ilz souffrent, tant enuers les Dieux qu'enuers les hommes: & sont ceux qui ont commis quelques pechez curables, ausquelz profitent ces douleurs & trauaux, icy & aux enfers: car ilz ne peuuent estre purgez autrement de leur iniquité. Les autres qui ont commis meschancetez execrables, & qui par leur meschante maniere de viure, demeurent incurables, seruent d'exemples sans rien ayder à eux mesmes, comme estans incurables, ains profitent aux spectateurs voyans les peines grieues, douloureuses & espouuentables, que souffrent à iamais pour leurs iniquitez. Voyās aussi cōment es enfers à la prison ilz donnent perpetuellemēt plusieurs exēples, spectacles, & admonitiōs aux iniques y arriuans. Entre lesquelz, si Pole dit verité, l'ō trouuera Archelaüs & tout autre tyrāt luy ressemblant.

semblant. Certainement ie pense qu'il se trou-
 uera au nombre de ceux qui donnent exemples,
 plusieurs descendus des tyrans, roys, princes, &
 autres gouuerneurs de villes ou de païs, qui pour
 leur grande licence, sont coustumiers de faire
 maux excessifz & execrables. Homere nous at-
 teste cecy, disant les Roys & princes estre
 tourmentez en enfer perpetuellement: comme
 Tantale, Sisyphes & Tityus: mais l'on ne trou-
 uera personne qui dise Thersites, ou quelque *odysf. 1.*
 autre vicieux en particulier, estre pour son mes-
 fait tourmenté tant rigoreusement, comme in-
 curable: d'autant qu'a mon aduis il n'en auoit
 licence. Parquoy il estoit plus heureux que ceux
 qui auoient eu licence de mal faire. Veritable-
 ment il y a beaucoup de grâs seigneurs fort mes-
 chans: toutefois rien n'empesche qu'on ne trou-
 ue entre eulx quelques gens de bien: & sont fort
 a estimer ceulx qui se trouuēt telz. Car il est dif-
 ficile, & digne de grande louenge que quelcun
 ayant licence de mal faire, viue iustement: &
 en voit lon peu qui le facent. Ce n'est pas a dire
 qu'on n'ait veu icy & ailleurs, & qu'a mon aduis
 lon ne puisse veoir encores a l'aduenir quelcū
 honnestes & vertueux personages, sachans en *Plutar. en la*
 grande autorité & licence se conduyre iuste- *vie d' Aristi.*
 ment. Mais Aristides filz de Lyfimache, a esté *Demosth. O-*
 pource le plus estimé entre tous les Grecs. La *lynth. 3. Cic.*
Tuscul. 5.

XX.iiij.

pluspart des autres ne vault rien. Donques cōme
 ie disois , quand Rhadamantus prent quelcun
 tel, il ne regarde point qui est ce, ny de quelz gēs
 il est issu, ains seulement s'il est vicieux: & apres
 l'auoir trouué tel, il l'enuoye au tartare, le mer-
 quant s'il luy semble curable, ou incurable. Le-
 quele stāt là arriué, est puny selon sa meschan-
 ceté. Quelquefois voiant l'ame d'un homme pri-
 ué, ou de quelque autre, qui a vescu saintement
 & avec verité, mais principalement celle du Phi-
 losophe ayant fait seulement exercice de sça-
 uoir, sans s'enueloper en plusieurs negoces durāt
 ceste vie, il s'esioit, & l'enuoye aux isles fortu-
 nées. Le semblable fait Eacus de son costé. Et
 tiennent les deux certaines verges en iugeant.
 Mais Minos deputé pour considerer ce qu'ilz
 font, est assis seul tenant sceptre d'or, ainsi que
odys. Vlysses en Homere raconte l'auoir veu, tenant
 x sceptre d'or, & rendant droit aux morts. Le croy
 donc ô Callicles, en ces paroles, & considere
 desia comment ie me représenteray deuant le
 iuge, ayant mon ame saine. Parquoy delais-
 ses tous les honneurs populaires, ie m'arrestera-
 y seulement a considerer la verité: a fin que ie puis-
 se viure & mourir en homme de bien. Et en-
 tant qu'il m'est possible, i'inuite a faire le sem-
 blable tous hommes, mesmement vous que i'ap-
 pelle a ceste vie & a ce cōbat, qui doit estre plus
 tost

toſt entrepris que nul autre de ce monde. Reprenant au reſte voſtre nonchalloir, d'autāt que ne vous pourrez ayder, quand voſtre iugement viendra, & la ſentence, dont ie parlois n'agueres, ſera preſte a donner: ains cōparant deuant le filz d'Egine, quand il vous tiēdra, vous baaillerez & vacillerez tout ne plus ne moins, que ie fais icy. ou paraenture quelcun vous frappera ignomieuſement ſur la ioüe, & oultragera grieuemēt. Poſſible eſt que vous eſtimez ce propos comme vn conte de vieille, & le meſpriſez. Mais ce ne ſeroit merueille de le meſpriſer, ſi en cherchant ailleurs, l'on en pouuoit trouuer quelque autre meilleur & plus veritable.

Je croy donc ô Callicles.) Il conclud qu'il n'y a riē en quoy l'on doyue plus trauailler, qu'a representer, quand noſtre heure ſera venue, l'ame pure & ſaine au iugement de l'autre vie, ou quel tout ſera deſcouuert & cogneu. Toutes les autres choſes que les hommes admirent, eſtre a deſpriſer. Et celles ſeulement a ſuyure & honnorer, qui aydent a ſauluer eternellement noſtre ame.

FIN.

XX.iiij.



LA REMONSTRANCE QUE FEIT

CYRVS ROY DES PERSES A SES EN-
fans & amys, vn peu au parauant que rendre
l'esprit, prise de l'huitiesme liure de son insti-
tution, escritte par Xenophon,

Traduitte de Grec en François, par
Loys le Roy.

ME S enfans & amys, qui estes
icy presens, ie cognois euidem-
ment par plusieurs signes, que
la fin de ma vie est venue.
Quand donc ie seray decedé,
vous deuez dire & faire toutes
choses de moy, comme d'un hōme heureux. Car
ie pense des mon enfance, & en l'adolescence,
& quand ie suys deuenu homme auoir suyuy ce
que lon estime honneste en teles aages, & touf-
iours cognoissois mes forces augmenter. Tele-
ment que ie n'ay iamais trouué ma vieillesse
plus foible que ma ieunesse. Et ne pense rien a-
uoir entrepris ou desiré, qui ne soit succedé. I'ay
veu mes amys par mon moyen renduz heureux,
& les ennemys reduitz en seruitude. Et delaisse
mon

mon païs , qui auparauant n'estoit d'aucune estime en Asie : maintenant honoré sur tous les autres . Je ne sçache auoir rien conquis, que ie n'aye gardé . Et ay eu tele fortune par le passé, que ie souhaittois: toutefois la crainte que i'auois de veoir à l'aduenir , ou d'ouyr & souffrir quelque aduersité, ne me permettoit d'estre insolent, ou de me resiouyr oultre mesure. Maintenant si ie meurs , mes enfans, ie vous laisse viuans , qui m'auez esté donnez par les Dieux: ie laisse aussi mon païs & mes amys heureux . Puis donc que tant d'heur m'est aduenu , n'ay-ie pas occasion d'esperer qu'il sera memoire de moy à iamais?

Quât à la succession du royaume, il est conuenable que i'en declare ma volûté: à fin que demeurant douteuse , n'engendre dissension entre vous pour voz partages. Mes enfans, à la verité ie vous ayme tous deux egallement. Mais i'ordonne que le premier né & plus expérimenté, comme il est vray-semblable, pouruoye aux affaires , & commande ou il sera besoing. i'ay esté moy-mesmes ainsi norri à la mode de vostre païs & du mien, de ceder aux plus aagez, tant freres qu'autres citoyens, es voyes, es sieges, & en paroles . En ceste façon vous ay-ie instituez des le commencement, d'honorer les plus vieux , & que fussiez honorez des plus ieunes. Parquoy vous deuez receuoir ce que ie dis comme chose ancienne , accoustumée & legirime. Vous Cambylés aurez le royau-

YY.i.

me , que les Dieux vous donnent & moy aussi, entât qu'il est en ma puissance. A vous Taoxares ie donne la Satrapie des Medes, Armeniens, & Caddusiens: & vous donnant cecy i'estime laisser à vostre aîné plus grande autorité, & le nom du royaume, & à vous felicité moins fascheuse. Car ie ne voy point quel plaisir humain vous puisse defaillir, ains aurez en abondance tout ce qui semble delecter les hommes. Mais entreprendre choses plus difficiles , & auoir beaucoup de soucy, & ne pouuoir estre en repos, aguillonné par emulation de choses que i'ay faittes, espier & estre espîé: tous ces trauaux par necessité suyuent plus le Roy que vous, lesquelz comme sçauuez, apportent beaucoup d'ennuy. Vous entendez aussi Cambyses , que ce n'est pas ce sceptre d'or qui conserue le royaume : mais plusieurs amys sont le vray & seur sceptre aux Roys. Ne pensez pas que les hommes naissent fidelles: car les mesmes se monstreroient fidelles enuers tous, comme les autres choses naturelles, qui semblent estre par tout de mesme façon. Mais il faut que chacun les rende fidelles à soy , & ce non point par force: ains plustost par bienfaitz. Parquoy si voulez auoir quelcuns pour vous ayder à garder le royaume, vous ne deuez commencer d'ailleurs , que par celluy qui est né de mesme lieu . En apres il faut preferer les citoyens aux estrangers, & ceux qui sont norris avec vous, aux incogneuz. Ceux
donc

donc qui sont néz de mesme semence,& norris par mesme mere,eleuez en mesme maison , aimez de mesmes parens,appelans mesme mere, & mesme pere, pourquoy ne seront ilz preferez à tous autres? A ceste cause ne rendez inutiles les graces que les Dieux font aux freres,pour entretenir leur amitié:ains mettez peine d'y adiouster les autres œuures d'amitié,& par ainsi vous rendrez vostre amitié insuperable de l'un à l'autre. Qui pouruoyt à son frere,il a soing de soy-mesme. A qui est plus seant vn frere,qui est grād seigneur,qu'a son frere? Qui pourra mieux honorer vn homme fort puissant, que son frere? Si le frere est grand , que craindra lon plus d'iniurier que son frere? Faittes donc que personne ne luy obeisse plustost,ou luy assiste de meilleur courage que vous. Car les prosperitez ou aduersitez de luy vous touchent de plus pres , qu'a nul autre. D'auantage considerez à qui vous ferez plaisir, dont esperez plus grands biens qu'a vostre frere? A qui donnant secours,recouureriez vous alliance plus seure? Qu'est il rié tant laid que de n'aimer son frere?ou mieux seant que l'honorer? Il n'y à que le seul frere, s'il tient le premier lieu d'amitié enuers son frere,qui soit aymé sans enuie d'autrui. Donques mes enfans, en l'honneur des Dieux,honorez l'un l'autre,si vous auez vouloir de me faire aucun plaisir. Car vous n'estimez pas comme ie croy que ie ne sois rien quand i'au

YY.ii.

ray passé ceste vie humaine. Aussi ne voiez vous point maintenant mon ame:ains la cognoissiez estre par ce qu'elle faisoit. Vous ne sçaez pas encores quelz espouuentemés apportent aux meurriers , quelz remordz de conscience aux meschans, les ames de ceux qui ont receu iniures. Péssez vous que les honneurs qu'on fait aux trespassez durassent tant, si leurs ames n'auoient aucune puissance? Mes enfans, ie ne me peu oncques persuader que l'ame viue ce pendant qu'elle est en ce corps mortel, & que meure quand elle en est deliurée : car ie voy comment l'ame , durant le temps qu'elle est es corps mortelz , elle les red viuans. Et ne creu iamais que l'ame fust stupide & ignorante, apres qu'elle sera separée d'un corps stupide: mais quand l'esprit pur & entier est separé hors du corps, il est vray-semblable qu'il soit lors plus sage . A la dissolution de l'homme, on voit chacune partie se reduire à son semblable, fors l'ame , laquelle seule n'est veüe , ny quand elle demeure, ny quand elle part. Oultre plus considerez qu'il n'y à rien plus semblable à la mort humaine, que le sommeil. Et toutefois l'ame de l'homme lors apparoit plus diuine, & lors pouruoit aux choses futures, d'autant que par le sommeil elle pense estre rendue fort libre . Parquoy s'il est ainsi comme ie lè me persuade , & l'ame delaisse le corps, ayans en reuerence mon ame, faites ce que ie vous prie . Mais s'il n'est ainsi, &
que

que l'ame demeurant au corps perisse avec luy, ce nonobstant craignans les Dieux qui sont tous iours, qui voyent tout, & peuuent tout, qui gardent cest ordre de l'vniuers, certain, perpetuel, infallible, & inexplicable pour sa beauté & grandeur, gardez vous de faire ou penser aucune impieté ou iniustice. Apres les Dieux craignez tout le genre humain, qui viendra cy apres. Car les Dieux ne vous cachent point en tenebres: ains faut necessairement que voz faitz soiét manifestéz à tout le monde. Lesquelz si sont sinceres, vertueux, & hors de meschanceté, ilz vous rendront puissans enuers tous hommes: mais si vous songez quelque malice l'un cōtre l'autre, vous perdrez la reputation de fidelité enuers toutes personnes. Car il n'y a celluy qui aie fiance en vous, encores quil fust bié affectiōné, voyant iniurié celluy qui est si prochain en amitié. Si donc, ie vous enseigne suffisamment quelz vous deuez estre, il va bien, sinō apprenez des autres qui ont esté cy deuāt: veu que c'est vne tresbonne doctrine. Car il en ya eu plusieurs par le passé, qui ont perseueré en amitié, les parés avec les enfans, & les freres, avec les freres, & quelques autres qui ont fait le contraire entre eux. Ceux donc à qui vous cognoistrez auoir plus profité, ce qu'ilz ont fait, si les ensuyuez, vous ferez tresbien. Mes enfans, quand ie seray mort, n'enchassez mon corps en or, ny en argent, ny en autre

YY. iiii.

*Cicer. 2. des
loix, & en la
premiere Tu-
sculane.*

matiere : mais le rendez incontinent à la terre.
 Qu'est il rien meilleur que d'estre mis en la terre, qui produit & norrit toutes belles choses & bonnes ? Et comme ie me fois tousiours ailleurs montré humain , certes il me semble qu'avec grand plaisir, ie participeray de ce qui fait tant de biens aux hommes . Mais l'ame commence desia à me laisser, par les parties ou elle a accoustumé de laisser les autres. S'il y a quelqu'un d'entre vous qui vueille me toucher la dextre, ou veoir mon oeil ce pendant que suis viuant , qu'il s'approche . Quand me seray couuert, ie vous prie mes enfans, que personne de la en auant, ne s'ingere de regarder mon corps, ne vous aussi . Au reste conuiez à ma sepulture tous les Perfes , & tous noz alliez pour se resiouyr avec moy , de ce que ie seray tantost en seureté , tellement que ie n'endureray plus aucun mal, soit que ie demeure avec Dieu, ou que ie ne sois rien par apres. Vsez de tele liberalité enuers tous ceux qui viendront, qu'il conuient à la memoire d'un homme heureux. Finablement tenez de moy, qu'en bien faisant aux amys , vous aurez moyen de chastier voz ennemys . A Dieu donc mes chers enfans, & portez ces paroles de par moy à vostre mere. Et à Dieu tous mes amys, presens & absens.
 Apres qu'il eut acheué de parler, il tédit la main à tous, puis il se couurit, & ainsi mourut.

Fin de l'oraison & Testament de Cyrus.



Le Priuilege du Roy.

EN RY par la grace de Dieu Roy de France, au Preuost de Paris, Bailly de Rouen, Seneschaux de Lyon, Tholose, Bourdeaux, & à tous autres noz iusticiers & officiers, & à chacun d'eux, Salut. Nostre aymé & feal Loys le Roy, dit Regius, nous a fait remonstrer, que puis n'agueres il a traduit de Grec en François le Timée, & le Phedon de Platon: lesquels peuuent grandement seruir & proffiter à la decoration de nostre lãgue Françoisẽ, en laquelle l'vn d'iceux, qui est le Phedon, n'a iamais esté veu: Et l'autre qui est le Timée, auroit esté imprimé avec plusieurs fautes, au grand regret & desplaisir dudit exposant, qui estoit lors absent, & occupé à certains autres affaires par nostre commandement. Et pour autant que ledit suppliant desireroit voluntiers de faire imprimer lesditz deux Dialogues d'impressiõ qui soit belle & correcte, & selon la restitution qu'il entend faire des lieux & passages dudit Timée, qui sont corrompus: & pour ce faire entẽd choisir vn bon & diligent imprimeur, qui face ladicte impressiõ à l'honneur de luy & dudit exposant traducteur, il nous auroit supplié de vouloir donner audit imprimeur, qui fera ladicte impressiõ, priuilege qui soit suffisant pour le recõpenser du tẽps & despẽse qu'il luy couiendra mettre, en faisant ladicte impressiõ: & sur ce luy octroyer noz lettres necessaires. **P**O V R Q V O Y nous ce consideré, voulant traiter fauorablemẽt ledit exposant, à icelluy auons permis & octroiyé, permettons & octroyons par ces presentes: Voullons & nous plaist de nostre grace special, plaine puissance, & authorité royal, qu'il puisse & luy loise par tel imprimeur que bon luy semblera faire imprimer lesditz Phedon & Timée par luy traduits: sans ce que pendant & durant le temps & terme de dix ans ensuyuans & consecutifz, à commencer du iour & datte que lesditz liures seront cy apres acheuez d'imprimer, autre que ledit Libraire & imprimeur

YY.iiii.

qui aura charge & mandement expres de ce faire par ledit Regius, puisse imprimer, ne mettre & exposer en vente lesditz liures qui seroient ailleurs imprimez en quelque lieu & endroit de nostre royaume que ce soit, sur peine de prison, & d'amende arbitraire, à nous & audit Regius à appliquer, & de confiscatiõ de tous lesditz liures qui ainsi se trouuerõit imprimez sans charge & mädemēt dudit Regius.

SI VOUS mandons, & à chacun de vous sur ce requis, si comme à luy appartiendra, que de noz presens permission, cõcession, & otroy, & de l'effet & cõtenu en icelles vous faites, permettez & souffrez ledit exposant iouyr & user plainement & paisiblement, sans en ce luy mettre ou donner, ne souffrir estre fait, mis ou donné aucun empeschement au cõtraire: lequel si fait, mis ou donné luy estoit, faites mettre incontinent & sans delay, à plaine & entiere deliurãce. Car ainsi voullons estre fait, nonobstant quelconques lettres à ce contraires. Donné à saint Germain en Laye, le viij. iour de May, L'an de grace mil cinq cens cinquante & trois. Et de nostre regne le septiesme.

Par le Roy, Vous present
Hurault.





